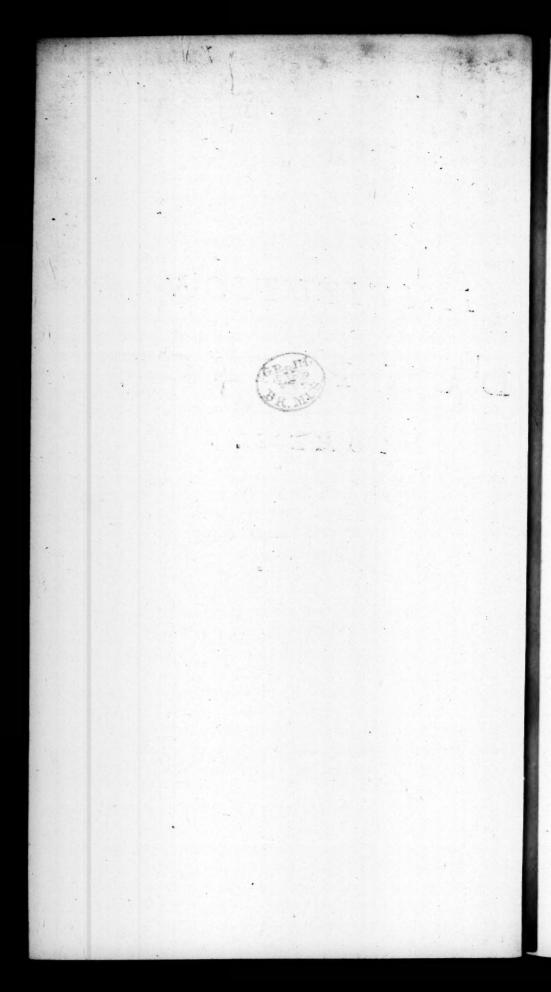
# INSTITUTION D'UN PRINCE.

TOME 11.



## INSTITUTION D'UN PRINCE,

00 23/228

TRAITE DES QUALITES,

DES VERTUS & DES DEVOIRS

## D'UN SOUVERAIN.

Par M. l'Abbé DUGUET.
NOUVELLE EDITION,

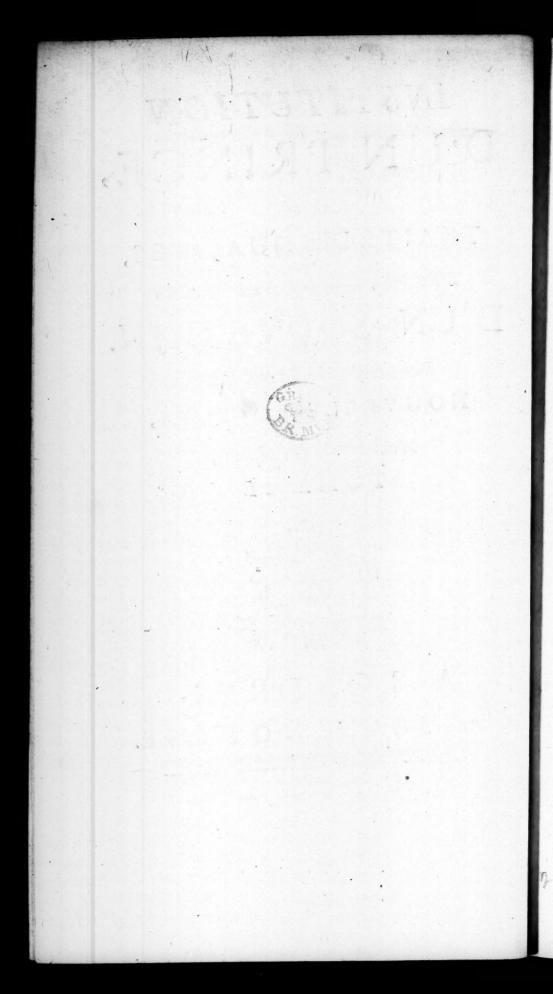
Avec la Vie de l'Auteur.

TOME 11.



A LONDRES, Chez JEAN NOURSE.

M. DCC. L.



## TABLE

#### DES

#### CHAPITRES & DES ARTICLES.

#### SECONDE PARTIE.

Des	devoits	d'un	Prince	par	rapport	au
	Gou	verne	ment I	empo	rel.	

Gouvernement Temporel.		
I Ntroduction. pag	7.	I
CHAPITRE I.		
ART. I. Moyen sûr & abrégé d'instr	ui	re
un Prince de ses devoirs.	31	2
ART. II. Le premier devoir d'un Pr	in	ce
est d'aimer son peuple.		6
ART. III. Comment le Prince doit ai	m	er
fon peuple.	I	I
ART. IV. Intérêt qu'a le Prince à ai		
Son peuple. CHAPITRE II.		4
ART. I. Le Prince doit prendre une exte connoissance de ses Etats. Es en	cac	-
te connomiance de les Estats . G en	Iai	-

re usage.

ART. II. Moyens que le Prince doit employer pour cet effet. CHAPITRE III.

ART. I. L'un des plus importans devoirs Tome II.

## Table

d'un Prince, est de rendre la Justice.
33
ART. II. L'obligation qu'a le Prince à cet
égard, est personnelle.
ART. III. Regles que le Prince doit ob-
server pour s'en acquitter. 40
CHAPITRE IV.
Continuation de la même matiere. Re-
gles que le Prince doit suivre pour ne
commettre aucune faute contre la jus-
tice qu'il doit à ses sujets.
CHAPITRE V.
ART. I. Le Prince répond des Juges qui
rendent la justice en son nom. 64
ART. II. Qualités que les Juges doivent
avoir. 70
ART. III. Difficulté du choix; & moyen
d'a roullir
ART, IV. Le Prince doit examiner leur
conduite. Comment-il en peut être inf-
truit. 83
CHAPITRE VI.
ART. I. La venalité des Magistratures est
un désordre contraire à la Justice. 87
ART. II. Il est du devoir du Prince d'y
apporter reméde. 98
ART. III. Les fraix excessifs de la justice
sont aussi un grand désordre. 102
ART. IV. Le Prince est obligé de dimi-
nuer les fraix excessifs, 106
William the J. Will the William Co.

### des Chapitres. CHAPITRE VII. ART. I. Le Prince doit maintenir les an-108 ciennes loix. ART. II. Regles à observer dans l'établissement des nouvelles loix. CHAPITRE VIII. ART. I. Le Prince doit gouverner ses Etats avec sagesse, & selon les loix. 122 ART. II. Il ne doit pas confondre la souveraine autorité avec le pouvoir arbitraire. ART. III. Il doit connoître ce qui porte à confondre ces deux choses, & l'éviter. 131 CHAPITRE IX.

#### ART. I. Pour gouverner avec sagesse, ie Prince doit le faire avec conseil. 138 ART. II. Qualités de ceux que le Prince doit consulter. 140 ART. III. Moyens que le Prince doit em-

ployer pour choisir son conseil. 149
ART. IV. Quel usage il doit faire de ceux
qui composent son conseil. 153

CHAPITRE X.

ART. I. Un Prince sage n'a point de savori.

161

ART. II. Il n'accorde rien aux follicitations. 170

ART. III. Il punit sévérement ceux qui vendent leurs sollicitations & leur credit.

173

#### Table

1 able	
ART IV. Il ne donne aux femmes	aucu-
ne part dans le gouvernement.	
CHAPITRE XI.	
ART. I. Un Prince habile & pruden	t n'a
point de premier Ministre.	183
ART. II. La vie d'un Prince est un	e vie
sérieuse, chargée de soins & de tras	
	192
CHAPITRE XII.	
ART. I. Le Prince doit employer to	us les
moyens légitimes pour remplir ses.	
de biens & de richesses.	194
ART. II. L'un des premiers est, de	
téger l'agriculture.	199
ART. III. Un second est, de facili	
	207
CHAPITŘE XIII.	
Un Troisieme moyen que le Prince	e doit
employer pour enrichir ses Etat	s, eft
de favoriser le commerce du dede	ans &
du dehors. Un quatrieme est,	
blir des manufactures, & d'oc	
tout le monde à des travaux	
Observations sur ces deux moyens	
ART. I. Le Prince doit favoriser le	
merce; & premierement celui d	
dans.	ibid.
ART. II. Il doit en faire autant pa	r rap-
port à celui du dehors.	
ART. III. Attention du Prince au	x ma-

### des Chapitres.

nufactures.	220
CHAPITRE XIV. C'est un cinquieme Moyen d'enrichis	r l'E-
tat, que d'en bannir l'usure.	225
ART. I. L'usure est défendue par la Dieu.	ibid.
ART. II. L'usure est contraire aux is	ntérêts
du Prince.	228
ART. III. L'usure est contraire au bi	en pu-
h/1c	224
ART. IV. L'usure est contraire à	
culture.	239
ART. V. Elle est contraire au com	
CHAPITRE XV.	245
ART. I. Le Prince doit inspirer à	ses su-
jets l'amour de toutes les vertus	
dépend le bien de l'Etat.	
ART. II. Quelles sont ces vertus.	
ART. III. Moyens que le Prince do	it em-
ployer pour faire aimer ces vertus CHAPITRE XVI.	. 272
ART. I. Un des principaux moyen	
rendre le peuple vertueux, est l'ex	cemple
du Prince.	274
ART. II. Comment l'exemple du	
peut devenir d'un plus grand effe	t. 282
ART. III. Rien de ce qui appro	che le
Prince ne doit en affoiblir l'il	mprej-
fion.	286

#### Table CHAPITRE XVII.

CHAILIKE	AVII.
ART. I. Le Moyen le p	lus efficace pour
porter une nation à la	
tention du Prince à	
mérite, & à punir le v	
ART. II. Le Prince y est	
ART. III. L'intérêt de l'.	
également.	302
ART. IV. Regles à obse	
compenses du mérite.	
ART. V. Regles à obsers	yer dans la nuni-
tion du vice.	
	309
ART. VI. Bonheur du R	. Es en ausocial
rite seul est en honneu	
CHADITE	¥ W T T 311
CHAPITRE	
ART. I. Le Prince doit p	
ces & les arts.	313
ART. II. Il doit s'oppose	er a l'ignorance.
ž.	316
ART. III. Il en doit con	noître les causes
& les suites.	320
ART. IV. Il doit y appo	orter des remedes.
	326
ART. V. Des arts en pe	
CHAPITRE	
ART. I. Le Prince doit	défendre le peu-
ple. Ses finances en se	
moyen.	329
ART. II. Le Prince dois	

des Chapitres.	,
faite connoissance de ses finances.	222
CHAPITRE XX.	,,-
Iustice & nécessité de donner des bo	rnes
aux tributs, & de délivrer l'Eta	t des
mains des Traitans.	342
CHAPITRE XXI.	77-
ART. I. Moyens légitimes de défe	ndre
l'Etat sans nouvelles impositions.	
ART. II. Ces moyens suffisent aux bes	Coins
de l'Etat.	373
ART. III. Ce qu'il faut faire lorsqu	e les
impositions nouvelles sont nécessa	ires.
and the contract of the contra	378
CHAPITRE XXII.	,,-
ART. I. La guerre est quelquesois n	écef-
saire, & par consequent juste.	383.
ART. II. Dans le doute si la guerr	e est
juste, le préjugé est pour le Prince.	386
RT. III. Ce qui rend la guerre in	juste
in the second	389
RT. IV. Suite d'une telle injustice.	391
ART, V. Le Prince doit aimer la p	aix.
	393
ART. VI. Il doit être armé, pour se m	ain-
tenir en paix.	396
CHAPITRE XXIII.	
ART. I. Ce qu'il faut penser de la g	loire
des Conquérans.	398
ART. II. Quelles conquêtes sont justes.	412
ART. III. Comment il faut traiter les	реи-

1 aule	
ples conquis.	41
CHAPITRE XXIV.	
ART. I. En quelles occasions le Princ	e doi
commander lui même son armée.	
ART II. Observations sur la conduite	
doit tenir, quand il la comman	
personne.	and the first
CHAPITRE XXV.	420
ART. I. Le Prince doit faire observe	
exacte discipline aux gens de guerre	
ART. II. Premierement par rapport	
autres sujets.	440
ART. III. Il doit auffi la faire observer	raux
gens de guerre entre eux.	447
CHAPITRE XXVI.	
ART. I. Il est du devoir & de l'in	
du Prince, de ne confier le gouve	
ment des Provinces qu'à des hon	nmes
d'un grand mérite.	472
ART. II. Observations sur les Gouv	erne-
mens. Qualités des Gouverneur	
	464
ART. III. Qualités des Gouverneur	s de
Places fortes.	477
ART. IV. Observations sur les places	for-
tes.	478
ART. V. Choix des Ambassadeurs. L	eurs
	480
	7

INSTITUTION



## INSTITUTION D'UN PRINCE,

TRAITE' DES QUALITE'S, des Vertus & des Devoirs d'un Souverain.



Des Devoirs du Prince par rapport au Gouvernement Temporel.

#### Introduction.

A premiere Partie a été destinée à montrer au Prince ce qu'il doit être : il s'agit dans celle-ci de ce qu'il doit faire. On a vu quelles sont les qualités & les vertus qui le mettent en état de regner : on examine maintenant quelle doit être sa conduite quand il regnera. Ses dispositions personnelles sont connues :

#### INSTITUTION

il est désormais question de ses devoirs, mais qu'on limite dans cette seconde Partie, à ceux qui ont rapport au seul gouvernement temporel.

#### CHAPITRE PREMIER.

Moyen sûr & abrégé pour instruire un Prince de ses devoirs. Le premier de tous est d'aimer son peuple. Comment il doit l'aimer. & l'intérêt qu'il y a lui-même.

#### ARTICLE PREMIER.

Moyen sûr & abrégé d'instruire un Prince de ses devoirs.

I. C'Est un grand obstacle à la connoissance des devoirs d'un Prince, que
d'être né tel, & que de n'avoir jamais éprouvé d'autre situation que celle de maître & de
Souverain. Il lui seroit utile, avant que de
commander, d'avoir long-tems obéi, & de
l'avoir fait à des Princes peu dignes de commander: d'avoir senti, dans une vie privée
& dépendante, le joug d'une puissance absolue: d'avoir été exposé à l'envie & à la calomnie: & d'avoir été en péril à cause de son
mérire & de sa vertu: d'avoir été obligé de
sféchir sous des Ministres siers, durs, insolens:
d'avoir été témoin de l'oppression des soibles,
& de la cabale de ceux qui ne pensoient

D'UN PRINCE. H. Part. qu'à se conserver l'autorité : d'avoir vu le mé-

rite sans récompense, & même deshonoré & une application constante à n'élever que les personnes, dont la bassesse & la lâcheté ne

pouvoient donner de jalousse ni de crainte.

II. Il faudroit qu'on pût dire à un Prince montant sur le thrône, ce qu'on disoit à un grand Empereur: « 1 Vous n'avez pas toujours » été ce que vous êtes devenu. L'adversité » vous a préparé à user bien de la souverai-» ne puissance. Vous avez long-tems vécu parmi nous, & comme nous. Vous avez été » en péril sous de mauvais Princes. Vous avez » tremblé. Vous avez su par votre expérien-» ce, comment on traitoit l'innocence & la » vertu. Vous avez vu avec quelle indignité » la flatterie étoit prodiguée à des Princes sans » mérite, & combien les flatteurs même qui » les trompoient, les avoient en horreur en » les trompant.

III. Il ne seroit pas nécessaire de marquer à un Prince, qui auroit passé par de tels essais. quels seroient ses devoirs quand il viendroit à regner. Il seroit plein de réflexions sur l'usage légitime du souverain pouvoir. Ce qu'il auroit fouffert, ce qu'il auroit craint pour lui - même ou pour les autres, ce qu'il auroit vu d'injuste & de déraisonnable dans la conduite de ses prédécesseurs, lui auroit ouvert les yeux

<sup>1</sup> Quam utile est, ad usum secundorum per adversa venisse! Vixisti nobiscum, periclitatus es, timuisti, que tunc erat innocentium vita: scis & expertus es, quantopere detestentur malos Principes, etiam qui malos faciunt. Paneg. Traj. p. 126. n. 44.

fur toutes ses obligations; & s'il avoit encoré besoin de quelque instruction, l'on ne pourroit lui en donner d'autre, que celle que l'Empereur Galba donnoit à Pison, en l'adoptant pour l'associer a l'Empire. « 'Souvenez>> vous, lui disoit - il, de ce que vous avez >> condamné ou loué dans les Princes, lorsque >> vous étiez particulier. Ayez les bonnes >> qualités que vous desiriez qu'ils eussent :
>> évitez les mauvaises dont vous étiez blessé. >> Il ne faut consulter que le jugement que >> vous avez porté des unes & des autres, & >> le suivre, pour être instruit & pour bien re>> gner >>.

IV. C'étoit aussi ce que représentoit un grand 2 homme d'Etat aux Sénateurs qui avoient choisi Tacite pour Empereur, asin qu'ils persistassent dans leur choix, malgré son resus & ses rémontrances. « 3 Nous ne » devons rien craindre, disoit-il, d'un homme si sage & si expérimenté, qui soit l'effet » de la témérité, ou de la précipitation, ou » de la violence. Tous ses desseins seront sé-

<sup>1</sup> Utilissimus quidem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus, cogitare quid aut nolucris sub alio Principe, aut voluciis. Tacit. L. 1. Hist.

<sup>2</sup> Il se nommoit Métius Falconius, Sénateur, & autre-

fois Consul.

3 Nihil ab hoc immaturum, nihil properum, nihil asperum formidandum est: omnia seria, cuncta gravia, & quasi ipsa Respublica jubeat, auguranda sunt. Scit enim qualem sibi Principem semper optaverit; nec potest aliud nobis exhibere, quam quod ipse desideravit ac voluit. Vopisc. in Tacit. vit. ex actis publicis, p. 285.

D'UN PRINCE. II. Part.

>>> rieux; toutes ses vues seront grandes. Il
>>> pensera & il gouvernera, comme si la Ré>>> publique elle-même délibéroit & ordonnoit:
>>> car il sait, & il ne l'oubliera jamais, ce qu'il

so souhaitoit dans un Prince, quand il étoit so lui - même particulier; & il se montrera so sans doute tel à notre égard, qu'il a deso siré qu'un Empereur sût pour lui & pour

» nous ».

V. Mais on ne peut point parler ainsi d'un Prince né dans la pourpre, & qui n'a jamais été contraint par son expérience & par son intérêt, de faire des réflexions sur les devoirs de ceux qui ont la souveraine autorité.

VI. On est donc réduit à lui conseiller, de faire en esprit ce qui ne peut être réel à son égard; & de 's se mettre par la pensée dans le rang d'un particulier, pour examiner de-là ce que doit être un Prince, en examinant ce qu'il desireroit lui-même qu'il sût. Il verra très-clairement les devoirs d'un Prince, quand il aura oublié que ce sont les siens, & qu'il se sera mis dans le point de vue d'où on les découvre, en se considérant comme sujet.

VII. Mais pour les découvrir tous, il ne faut pas se contenter de descendre du thrône pour un moment, & de se regarder, par une vue confuse & générale, comme l'un d'entre le peuple. Il faut successivement parcourir toutes les places & toutes les situations, & considérer dans chacune ce qu'on attendroit d'un

r Intellige quæ sunt proximi tui ex te ipso. Eccl. C. XXXI. v. 18.

son Prince, & ce qu'on regarderoit comme fon devoir, si l'on y étoit réellement & pour toujours. Ainsi l'on se met à la place d'un homme de naissance, d'un Magistrat, d'un Juge insérieur, d'un Marchand, d'un Laboureur, d'un Artisan, d'un homme soible & sans appui; & de toutes ces dissérentes situations, l'on apprend dissérentes vérités qui regardent l'administration du Prince, & par conséquent dissérent devoirs.

VIII. Le Prince ne fait point cela une seule sois : s'il s'en contentoit, il découvriroit trop peu de choses, & il l'oublieroit trop aisément : mais il réitere souvent cet utile artisce, qui vaut mieux que tous les préceptes, & plus il s'affermit dans l'autorité, plus il est en paix au dedans & au dehors; plus il est craint & respecté; plus il est environné de personnes capables de lui faire oublier ce qu'il doit à tous; plus il est attentif à se dépouiller intérieurement de sa grandeur, & à consulter son propre cœur, sur l'usage qu'il desireroit qu'un autre en sit, si c'étoit un autre qui en sût revêtu.

#### ARTICLE II.

Le premier devoir d'un Prince, est d'aimer, son peuple.

I. Il n'est pas long-tems à découvrir, que le grand & principal devoir d'un Prince, est celui d'aimer son peuple : car de tous les points de vue où il s'est placé, il l'a toujours

D'UN PRINCE. II. Part. vu, & dans toutes les situations où il s'est mis, il a senti que tous les desirs & tous les intérêts des particuliers s'y réunissoient : que tous étoient préparés à se fier sans bornes à un Prince qui les aimeroit ; qu'ils étoient prêts à lui donner à ce prix, & biens, & liberté, & vie; mais qu'ils ne pouvoient être rassurés par aucune autre qualité; & qu'ils se regardoient tous comme étrangers à son égard, s'ils lui étoient indifférens; qu'il n'y avoit que l'amour qui fût un lien fincere entre lui & eux; que tout le reste n'étoit que dissimulation, politique, intérêt; & qu'ils savoient bien qu'ils avoient un maître, mais non un Roi digne d'être appellé leur pere, s'il séparoit l'autorité de l'amour.

I I. Tous ces sentimens sont raisonnables, & fondés sur la nature & la vérité. Le Prince s'en est persuadé le premier, en consultant le cœur de ses sujets, & le sien propre; & il a reconnu très-clairement, que sans l'amour, tous les soins d'un Prince ne sont que superficiels; que le bien public devient à son égard une chimere; qu'il fe considere seul dans ce qu'il paroît faire pour son Royaume; qu'il est toujours préparé à sacrifier tout à ses volontés; qu'il sépare absolument son intérêt de celui de ses sujets, & qu'il passe même jusqu'à les regarder comme opposés; parce qu'il n'y a que l'amour qui lui puisse inspirer des sentimens plus nobles & plus généreux, qui lui découvre ses devoirs, qui l'y rende attentif, qui lui en facilite l'exécution, qui lui donne une forte inclination pour tout le bien, qui le

A iv

garantisse de toute injustice, & qui lui inspire des sentimens dignes de l'attente de son peuple, & de la consiance qu'il veut prendre en lui.

I I I. C'est principalement cette derniere confidération qui pénétre le cœur d'un grand Prince: car il se croiroit coupable d'une lâche perfidie, s'il trompoit l'espérance de ceux qui se fient à sa bonté, à sa générosité, à sa tendre affection pour eux; s'il ne répondoit pas à tout ce qu'ils attendent de lui, & s'il se resusoit à eux dans le tems qu'il exige qu'ils s'abandonnent à lui. Comme il est plus grand qu'eux, il se trouveroit deshonoré, s'il étoit moins fincere & moins noble qu'eux; & il se regarderoit comme le dernier de tous, au lieu d'en être le premier, s'il refusoit l'amour d'un peuple immense, ou s'il espéroit d'y répondre, en conservant un cœur étroit & serré, indigne même d'un particulier.

IV. Il sait qu'en i devenant Roi, il devient le pere du peuple; qu'il n'est pas nécessaire qu'on lui accorde ce titre par un consentement public, pour y avoir droit; qu'il doit le mériter dès qu'il commence à conduire sa famille, qui est son Royaume; que tous ses sujets sont ses enfans; qu'ils sont tous consiés à ses soins paternels, par la Providence à qui il en doit compte; qu'ils sont obligés à le préférer à tout ce qu'ils ont de plus cher & de plus respectable, ne pouvant, sous aucun prétexte, prendre d'autres engagemens, ni suivre

<sup>1</sup> Gratius nomen pietatis, (Pater patriæ) quam potestatis. Tertull. Apol. C. 34.

#### d'autres intérêts que les siens; & qu'il contracte, par conséquent, une obligation aussi indispensable de ne point partager son cœnr entre eux & d'autres objets, mais de se conserver tout à eux, comme un pere fait à sa famille.

V. 2 On flatoit souvent les Empereurs Romains en leur donnant le titre fastueux, de Grand, d'Auguste, de Vainqueur des nations, & d'autre de cette nature; mais on étoit perfuadé, qu'on leur donnoit quelque chose de plus en leur accordant le nom de Pere de la patrie, ou du peuple; & l'on avoit raison d'en juger ainsi, quand c'étoit avec justice, & non par une indigne flatterie qu'on l'accordoit. Ce nom, quand on le mérite, est une récompense: & quand on ne le mérite pas, devient un reproche. Les mauvais Princes espéroient, qu'il serviroit de voile à leur injustice, & ils le desiroient : les 3 bons craignoient qu'il ne fût au dessus de leurs services, & ils attendoient pour l'accepter avec bienséance,

1 Quod ergo officium ejus est? quod bonorum parentum... Hoc quod parenti, etiam Principi faciendum est, quem appellavimus Patrem patria, non adulatione vana adducti.

2 Cætera enim cognomina honori data sunt. Magnos, & selices, & augustos diximus; & ambitiosæ majestati quidquid potuimus titulorum, congessimus, illis hoc tribuentes. Patrem quidem patriæ appellavimus, ut sciret datam sibi potestatem patriam: quæ est temperatissima, liberis consulens, suaque post illos ponens. Senec. L. 1. de Clem. C. 14.

3 Patris patris nomen delatum à Senatu, quod primo distulerat (Antoninus Pius) cum ingenti gratiarum actione suscepti. Jul. Capit. in ejus vità, p. 138

que leur conduite eût prouvé qu'ils n'en étoient pas indignes. Leur modestie est un exemple à suivre, mais seulement pour la gloire du nom: car pour la chose, j'ai déja dit que sout Prince est, par son état, le pere du peuple: & que c'est renoncer, non seulement à un honneur solide, mais à un devoir capital, que de séparer l'autorité royale de la paternelle.

VI. Je dis bien plus: c'est en un sens remoncer à la qualité de Chef, si essentielle au
Prince. Car, de quoi est-il Chef, s'il n'a point
de corps? Et quel corps peut-il avoir, s'il
s'en sépare, s'il n'y est uni que par artisse,
& par des liens extérieurs, & s'il n'y répand,
ni le mouvement, ni la vie? C'est plus sans
doute d'être chef, que d'être pere. Le corps
que la tête aime, l'intéresse plus qu'un sils,
qui peut subsister à part. On peut trouver
quelque distinction entre l'intérêt du pere, &
celui de ses enfans; mais on n'en peut imaè
giner entre le chef & les membres.

VII. Il n'y a rien dans l'Etat qui ne doive être sensible au Prince, rien qui lui soit étranger, rien qui lui soit indissérent. Le sujet le plus éloigné & le plus foible, lui est inséparablement uni. <sup>2</sup> Le pied, à quelque distance qu'il soit de la tête, lui est précieux, & n'en peut être négligé; & tout ce qui est aux sujets,

2 Non potest dicere caput pedibus : non estis mihi necessarii. 1. Corinth. C. XII. v. 21.

nec magis fine te nos esse felices, quam tu sine nobis potes. Paneg. Traj. p. 208.

D'UN PRINCE. II. Part. 11 aussi-bien que 1 les sujets mêmes, fait partie de tout ce qui est consié à l'attention, à la sensibilité, à l'activité du Chef de la République.

#### ARTICLE III.

#### Comment le Prince doit aimer son peuple:

I. L'amour qu'il a pour le peuple, ne ressemble point à celui que l'affectation tâche d'imiter, & qui ne consiste que dans des démonstrations extérieures, ou qui se termine à d'inutiles desirs.

II. Il est non seulement réel & sincere; mais prosond. Il est établi dans le cœur par de fermes racines; & le Prince ne pense point à s'en faire honneur, mais à le nourrir & à le fortisser en secret; parce qu'il sent que son mérite en dépend, & qu'il n'est digne de regner sur les hommes, qu'autant qu'il les aime, & qu'il travaille à s'en faire aimer.

III. Il est tendre & compatissant, sensible à tous les biens & à tous les maux des autres, touché de ce qui les afflige ou les console, empressé pour les servir, plein de soins & d'attention pour eux, ne regardant que comme une partie de son devoir, & même comme la moindre, l'obligation de les protéger & de les secourir; & considérant le sentiment intérieur de l'affection, comme la partie la plus précieuse & la plus dûe.

<sup>1</sup> Nemo Regi tam vilis sit, ut illum perire non sentiat. Senec. L. 1. de Clem. C. 16.

IV. Il est généreux & essectif, que les obstacles n'arrêtent pas, que l'ingratitude n'éteint point, que le peu de mérite du peuple ne rallentit jamais. Il surmonte le mal par le bien. Il s'anime & s'échausse par la résistance; & il a pour but de changer les hommes en mieux, & de leur être utile par toutes sortes de voies, & non de se regler sur les dispositions où ils seront à son égard. Il n'est content que lorsqu'il a réussi: ses bonnes intentions ne le consolent pas d'un mauvais succès. Il veut des essets, & non des projets & des desseins. Il considere ce qu'il a exécuté, & compte pour peu ce qu'il médite.

V. Il est universel; il embrasse tout, & s'étend à tout. Il suffit au public & aux particuliers. Il porte dans son cœur chaque province, chaque ville, chaque famille. Tout retentit à lui: tout l'avertit: 2 tout l'intéresse. Une affaire générale ne détourne point son attention d'une autre. Il sait établir une correspondance entre toutes les parties de l'Etat, semblable à celle qui réunit toutes les parties du corps; & dès qu'il est nécessaire qu'il soit informé de quelque chose, on diroit que c'est la seule qu'il considere.

VI. Il est dominant, & même unique. Tous les autres amours lui sont assujettis, &

<sup>1</sup> Is cui curæ sunt universa, nullam non Reipubli. cæ partem tanquam sui nutrit. Senec. L. 1. de Clem, C. 13.

<sup>2</sup> Écquid Cæsar non suum videat? Paneg. Traj.

Tantum ipse, quantum omnes, habet. Idem p. 87.

D'U-N PRINCE. II. Part. 13 le perdent en lui. Tout ce que desire le Prince a pour principe & pour but l'amour du bien public; & il a grand soin de n'admettre dans son cœur aucun autre amour indépendant de celui-ci, parce qu'il l'affoibliroit, à proportion de ce qu'il détourneroit le cœur ailleurs, & qu'il pourroit aller jusqu'à l'éteindre, après l'avoir affoibli.

VII. Il est persévérant, & par conséquent il prend tous les jours de nouvelles forces. Il ne va point par élans & par faillies, mais il n'interrompt jamais ses soins & sa vigilance. Il ne coule pas, comme un torrent, avec beaucoup de bruit, pour cesser ensuite de couler; mais il fort d'une source perpétuelle, plus tranquille à la vérité, mais qui ne tarit jamais. C'est-là son dernier caractere, qui donne aux autres leur perfection : car il ne faut point compter qu'un Prince aime véritablement son peuple, s'il ne l'aime toujours d'une maniere réelle, tendre, effective, universelle & dominante. Il pourra dans de certaines occasions, s'agiter & se donner des mouvemens pour le bien public; mais tout sera infructueux sans la persévérance; & le seul moyen de discerner si un Prince aime sincerement son peuple, est d'examiner s'il l'aime toujours; c'est-à-dire si dans tout ce qu'il entreprend, dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il desire, l'intérêt du peuple est le seul qu'il consulte & qu'il ait en vue.

#### ARTICLE IV.

#### Intérêt qu'a le Prince à aimer son peuple.

I. Quand il est, par cette haute disposition, véritablement le Pere du peuple, il n'est
pas possible de l'ignorer. Sa bonté & son amour
se produisent en mille manieres. On reconnoît à tout le riche sonds de son cœur. On
sent que tout y est vrai, & que le bien de
tous y est caché; que c'est là que réside la
sélicité publique, & que c'est de là qu'elle
se répand; & il est incroyable quel amour
se quelle reconnoissance une persuasion si générale excite dans tous ceux qui lui sont soumis.

II. C'est-là le premier fruit & la plus légitime récompense de son amour. Il est sincerement & universellement aimé; parce qu'il aime ainsi: il est comblé de bénédictions en public & en secret; parce qu'il ne pense qu'à faire du bien: il est révéré comme le Pere de tous, comme le tuteur, le désenseur, le protecteur de tous; parce qu'il a toutes les dispositions attachées à ces qualités: il est placé dans le cœur de tous; parce que tous sont persuadés qu'ils sont dans le sien: il n'a besoin de gardes que pour la bienséance, &

I A totà civitate amatur, defenditur, colitur. Eadem de illo homines secretò loquuntur, quæ palàm.... Hic Princeps suo beneficio tutus, nihil præsidiis eget: arma ornamenti causà habet. Senec. L. 1. de Clem. C. 13.

D'UN PRINCE. II. Part. 15 pour l'éclat extérieur de la majesté; 1 parce qu'il vit au milieu de sa famille, qu'il ne voit par tout où il va, que ses enfans, qu'il ne visite que ses amis, qu'il ne marche que dans un pays confié à ses soins & à sa bonté, où il laisse chaque jour des marques de son application, & où il voit le succès des ordres

qu'il donne, & de son zéle.

III. On n'est point en peine de lui prouver les fentimens qu'on a pour lui, & de 2 chercher dans la flatterie un supplément à la vérité. Sa fincerité lui répond de celle des autres. Il fent qu'il ne mérite pas d'être trompé, & il croit aisément ce qu'il éprouve luimême. Il n'en est pas ainsi des Princes qui n'aiment point, & qui se défient avec raison qu'ils soient aimés. On leur dit plus de choses, & l'on en fait plus que pour un Prince aimable & fincere; & 3 ils jugent sans erreur de la fausseré de toutes les apparences, parce qu'ils sont convaincus intérieurement qu'ils ne méritent que des apparences.

I V. Il n'est pas nécessaire de leur dire qu'ils ne sont point aimés. Il leur suffit, pour en être convaincus, de savoir qu'ils n'aiment qu'eux-mêmes: 4 car il est écrit dans le cœur

2 Agnoscit sentitque sibi, non Principi dici. Paneg.

Traj. p. 23.

4 Neque enim, ut alia, subjectis, ita amor impera-

<sup>1</sup> Ecquod tutius Imperium est, quam illud, quod amore & caritate munitur? Quis securior quam Rexille, quem non meruunt, sed cui meruunt subditi? Synes. de Reg. p. 13.

<sup>3</sup> Quamvis faceremus quod amantes solent, illi tamen non amari se, credebant sibi. Paneg. Traj.

de tous, que l'amour n'est dû qu'à l'amour; que la souveraine puissance ne donne sur cela aucun privilége aux Souverains; & que c'est rénoncer au plaisir & à la gloire d'être aimé, que de resuser d'être aimable, en n'aimant point. Car il peut bien arriver, qu'un Prince ne plaise pas à tous, quoiqu'il les aime; mais il n'arrivera jamais qu'il soit aimé, s'il est assez

injuste pour n'aimer pas.

V. Les Princes qui ont rénoncé à ce moyen si légitime & si efficace de regner sur leurs sujets, ont bien senti ce qu'ils perdoient; mais ils n'ont pas eu assez de force & de courage, pour facrifier des passions balles & intéressées à la noble obligation de se dévouer au bien public, puisqu'ils étoient les Peres du peuple. Ils se sont laissés infecter de ces pernicieuses maximes; que l'avantage du peuple n'est pas celui du Prince; que leurs intérêts sont différens, & qu'ils sont quelquesois contraires. Dès lors ils ont manqué dans le principe, & ils n'ont pu que s'égarer, après l'avoir quitté. Mais ce qui a le plus contribué à leur séduction, a été, d'un côté, l'incompatibilité de l'amour du peuple avec aucun autre amour; & de l'autre, une foule de passions qu'ils ont voulu satisfaire, & qui les ont toujours rendus ennemis du bien public.

VI. Ils s'en sont consolés 1 en consentant

tur: neque est ullus affectus tam erectus & liber, nec qui magis vices exigat. Potest fortasse Princeps inique, potest tamen odio esse nonnullis, etiamsi ipse non oderit: amari, nisi ipse amet, non potest. Paneg. Traj. p. 234.

1 Vox dira & abominanda : oderint, dum metuanta

d'UN PRINCE. II. Part. 17
à n'être point aimés, pourvu qu'ils fussent craints. Ils ont ainsi substitué la force au mérite; & ne pouvant être Rois qu'à demi, ils ont laissé l'intérieur, comme trop difficile, & comme devant être acheté trop cherement, & ils se sont contentés du dehors, qu'ils pouvoient conserver par des moyens extérieurs, sans se mettre en peine de le mériter.

VII. Ils ont peu compté sur la sidélité de leurs sujets, & beaucoup sur les moyens de les tenir en bride & de les réduire. Ils ont entretenu des armées, autant pour s'assurer eux-mêmes, que pour défendre l'Etat; & ils ont regardé leurs places fortes, non seulement comme une barrière contre leurs voisins, mais comme une enceinte redoutable à leurs

sujets.

VIII. Ils n'ont pas senti, que pour cela même il falloit être aimé de quelqu'un, & ne pas désunir toutes les parties de l'Etat, en devenant indissérent pour toutes; que 'pour se sier à des troupes entretenues, à des places fortes, à des Gouverneurs, il falloit se les attacher, & les intéresser à sa sureté; 2 que tout cela ne se fait point, quand on regarde

Exectabilis versus, qui multos dedit precipites. Sone. L. 1. de irâ sub finem : & L. 1. de Clem. C. 11.

I Metus & terror ( disoit un Général des Caledodoniens, parlant des Gaulois & des Allemans soumis aux Romains) infirma vincula caritatis; que ubi removeris, qui timere desierint, odisse incipient. Tacit. vit. A vic. p. 462.

2 Reputante Tiberio publicum sibi odium, extremam ætatem, magisque fama quam vi, stare tes suas.

Tacit. L. G. Annal. p. 156.

de même œil l'amour & la haine : que la crainte n'est un frein, que jusqu'à ce qu'on puisse la mépriser; & 1 qu'une occasion assez légere peut découvrir, 2 combien sont foibles toutes les ressources qui ne sont sondées que

sur la peur, jointe à la haine.

IX. La Providence divine qui veille sur les Etats, lors même que ceux qui les gouvernent sont éndormis, ne permet pas toujours que leur injustice & leur imprudence aient les suites qu'elles devroient naturellement avoir. Comme c'est d'elle que vient l'obéissance & la patience des sujets, elle les tient soumis & tranquilles, lors même qu'ils ne sont point aimés. Mais les Princes qui sont asser malheureux pour se contenter d'être craints, ne savent pas à quoi ils s'exposent eux & seur Etat, en ébranlant l'unique appui de la société, qui est l'amour, & en ôtant à la souveraine autorité le principal motif qui y attache les peuples.

V. Il leur seroit utile de voir la différence infinie que tous les hommes, de tout état & de toute condition, mettent entre un Prince reconnu pour le Pere du peuple, & un autre, qui ne le tient qu'en servitude & en crainte; avec quelle joie, quel ravissement, quelles acclamations, ils voient paroître le

Mihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est, quam fama potentiæ, non sua vi nixæ. Tacit. L. 13. Annal. f. 219.

<sup>2</sup> Sic habe: nihil infirmius eo homine, quem oderunt omnes. Theophilact. Institut. Regia, Parte 2. C. 14.

D'UN PRINCE. II. Part. premier; 1 quels noms ils lui donnent, selon leur âge, leur dignité, leurs besoins; combien le respect est prosond & universel, quoique diversifié selon le caractere de ceux qui en sont pénétrés; avec quelle vérité ils s'intéressent à sa conservation; quelle crainte ils ont de le perdre; quel desir de tout employer pour sa défense; 2 quelle reconnoissance de l'avoir reçu du ciel; quelle persuasion qu'il est digne d'y remonter. Il n'y a rien de tel pour l'autre, contre lequel on murmure en fecret, & souvent en public ; dont le regne paroît long, & dont le successeur est attendu; dont le gouvernement est regardé comme une punition de la justice divine, & dont les disgraces, quoiqu'elles intéressent le public, ne touchent presque personne.

XI. Il ne faudroit, ce me semble, que cette comparaison pour apprendre aux Princes ce qu'ils perdent en n'aimant point : mais indépendemment des sentimens du peuple, un Prince qui néglige son Etat, qui l'épuise pour lui seul, & qui le rend misérable par une cruelle indifférence, n'est-il pas puni le premier de sa mauvaise administration? Seroit-il

r Quum in amore omnium imperasset (il parle de Marc-Antonin le Philosophe) ab aliis modò frater, modò pater, modò filius, ut cujusque ætas sinebat, & dicebatur, & amabatur. Jul. Capit. in ejus vità,

2 Certis omnibus (quand il mourut) quod à Diis commodatus ad Deos rediisset. Idem. ibid. p. 146. Ils ne connoissoient pas l'unité de Dieu, ni ce qui manque aux vertus des insideles : mais ils jugeoient bien du reste.

prudent, quand il n'auroit qu'un champ, or qu'une vigne, de ne penser qu'aux fruits, & d'en négliger la culture ? Les premieres années ne font-elles pas tort aux suivantes? Ne se ruine-t-on pas, en laissant périr son héritage? Et ne tarit-on pas la source des ses revenus, en ne se mettant point en peine de

ce qui les produit?

XII. 1 Ne devroit-on pas, au contraire, pour son propre intérêt, augmenter ce qu'on a reçu de ses peres; le mettre en meilleur état qu'on ne l'a trouvé; rétablir ce qui étoit ruiné; soutenir ce qui panchoit vers sa ruine; faire fleurir par-tout les loix, le commerce, l'agriculture : faciliter aux pauvres l'éducation de leurs enfans; faire peupler les villes & la campagne; changer la face des Provinces, en laissant par-tout des marques d'une fage & paternelle économie? N'est-il pas visible qu'on met un obstacle à tous ces biens, en ne se mettant point en peine du peuple? Et n'est-il pas clair par conséquent, qu'un Prince se hait soi-même, quand il ne l'aime pas ?

I Tantâ diligentiâ subjectos sibi populos rexit (Antoninus Pius) ut omnia, & omnes, quasi sua essent, curaret; provinciæ sub eo cunctæ floruerunt. Jul. Capit. in vita ejus, p. 138.



#### CHAPITRE II.

Le Prince doit prendre une exacte connoissance de ses Etats, & en faire usage. Moyens d'y reussir

#### ARTICLE I.

Le Prince doit prendre une exacte connoissance de ses Etats, & en faire usage.

N n'a presque rien à dire à un Prince fur ses autres devoirs, quand il remplit bien le premier, qu'il a pour son peuple un amour aussi réel & aussi tendre que celui d'un bon pere pour sa famille. Il ne faut point de préceptes à l'amour; i il est l'accomplissement de tous; 2 il lui est permis de faire ce qu'il voudra, 3 parce qu'il ne sauroit faire que bien : mais sans lui donner des loix, il est permis d'ajouter à sa lumiere, & il n'en peut être que reconnoissant, parce qu'étant plein de desirs, il ne pense qu'aux moyens de les satisfaire.

II. Le plus salutaire conseil qu'on doive donner à un Prince dans les commencemens, est de prendre connoissance de ses Etats, & de suivre l'avis du Sage, qui lui parle dans

<sup>1</sup> Qui diligit, legem implevit.

<sup>2.</sup> Ama, & fac quod vis. S. August.

<sup>3</sup> Dilectio proximi malum non operarur.

ces termes figurés : « 1 Considérez avec soin » en quel état est votre troupeau, & soyez » appliqué à le bien connoître » : car sans cette connoissance il ne lui seroit pas possible de bien conduire les peuples que la Providence lui a confiés, dont le soin le regarde personnellement, & dont ceux qui travaillent sous lui, peuvent aussi peu le dispenser, qu'ils peuvent usurper sa place.

III. Nous ne considérons ici les Etats du Prince que sous la forme d'un gouvernement politique & temporel : ailleurs nous le considérerons sous une forme plus noble & par rapport à la Religion : mais l'un dépend de l'autre; & la base de tout, est une exacte connoissance des pays & des peuples dont le Prince

est chargé.

I V. Cette connoissance est d'une grande étendue, & a plusieurs parties. Il est à propos de les distinguer, & de suivre l'ordre naturel, en commençant par ce qui est plus

général.

V. Il importe beaucoup à un Prince qui ne veut point faire de fautes, de bien connoître le génie & les inclinations dominantes du peuple qui lui est soumis. Toutes les Provinces ne sont pas en toute chose de même goût, ni de même humeur : mais elles font toutes ensemble un certain caractere général, composé des inclinations particulieres, réduites & moderées les unes par les autres : & c'est ce caractere général de la nation qu'il

r Diligenter agnosce vultum pecoris tui, tuosque greges confidera. Prov. C. XXVII. v. 23.

faut connoître, pour le suivre dans ce qu'il 2 de bon; pour éviter de le choquer de front &

de ménagement dans ce qu'il a de défectueux; & pour faire que certaines qualités excellentes servent de contre - poids à d'autres, qu'il

est utile de changer.

i

)-

e

nt

1,

1-

80

'il

ue

VI. Il y a des peuples que le courage & les voies d'honneur touchent beaucoup, & qui pourtant sont paresseux: il faut corriger une inclination par l'autre. Il y en a qui sont sensibles à la confiance du Prince, & qui s'attachent au gouvernement à proportion de ce qu'on leur en donne part; mais qui se mécontentent aisément, s'ils se croient méprisés, & si l'on ne leur montre que le commandement absolu : il faut éteindre les semences de division & de révolte, en donnant à ces peuples quelque part aux délibérations publiques. Il y en a qui suivent toutes les impressions des personnes qualifiées qui sont dans leur pays, & qui ne tiennent à l'Etat que par les Seigneurs, dont ils respectent la naissance & dont ils ont besoin : il faut gagner la noblesse, lui donner des emplois, l'attacher au bien public par son intérêt particulier. Ce peu d'éxemples suffit : le détail seroit immense; & 2 l'égard d'un Prince éclairé, il est inutile.

VII. Quand on considere de fort près les Etats qui composent une Monarchie, on y observe certains restes de l'ancienne division qui partageoit les provinces entre plusieurs maîtres avant qu'elles sussent réunies sous un seul, & qu'elles sissent un même corps. Ces provinces ne peuvent presque oublier les an-

tipathies, que des intérêts contraires avoient fait naître, & que les guerres & la jalousie des Souverains avoient entretenues. Il faut très-peu de chose pour rouvrir ces anciennes plaies, dont le sentiment confus dure longtems, quoiqu'on ne se souvienne pas de leur origine; & le moindre prétexte suffit, dans des occasions délicates, pour dégoûter ces provinces de l'obéissance, sur-tout quand on leur présére celles qu'autresois elles n'aimoient pas, ou qu'elles s'imaginent être traitées avec plus d'indissérence.

VIII. Il est de la sagesse & de la bonté d'un Prince d'aller au-devant de ce mal, en domant plus de témoignages de consiance à ces provinces soupçonneuses, & en les intéressant en dissérentes manieres à sa personne & à l'Etat: mais il doit prendre de grandes précautions pour cacher qu'il en prend; autrement il ne feroit que découvrir le mal, au lieu de le guérir, en marquant à ces provinces qu'il s'en désie, puisqu'il les ménage; & qu'elles peuvent l'inquiéter, puisqu'il les

craint.

IX. Outre les divisions qui ont autresois partagé la Monarchie en différens Royaumes, & qui ont laissé comme une espece de cicatrice qu'on peut encore observer; il y a des provinces particulieres plus difficiles à manier, plus remuantes, plus orageuses, ou par le voisinage d'un autre Prince, ou par la facilité du secours étranger, ou par une opposition, comme naturelle, à ce que les autres provinces approuvent ou condamnent. Il ne faut

p'un Prince. II. Part. 25
pas que le Prince, même dans la plus profonde paix, oublie jamais ce caractere, &
qu'il se contente, pour tenir ce pays dans le
devoir, de ce qui sussit pour les autres. Il
doit y conserver des places fortes, & les bien
munir: changer souvent les garnisons & les
Commandans, & les bien payer: joindre à
ces précautions beaucoup d'équité, de douceur,
d'attention au bien de la province, & prendre
grand soin d'entretenir une bonne intelligence
avec le Prince qui en est voisin.

X. Les priviléges, ou véritables ou prétendus, de certaines provinces doivent être approfondis. Il en faut connoître les titres & l'origine; en examiner la possession, l'interruption, les causes qui en ont suspendu l'effet; conserver religieusement ceux qui sont en usage; accorder de nouveau ceux qui sont bien fondés, mais qui ont été mal observés; compenser par d'autres graces ceux qui sont proscrits depuis long-tems; & avoir pour maxime, que rien n'attache tant les peuples, que de n'être point jaloux de leurs priviléges légitimes, & que de ne point faire confilter l'autorité Royale à les éteindre & à les supprimer, comme s'ils lui étoient contraires, mais à les maintenir, comme des preuves de la bonne-foi & de la générofité du Souverain.

XI. Il est absolument nécessaire qu'il soit instruit à fond des revenus de chaque province; qu'il sache en quoi ils consistent; comment on les exige; comment ils sont employés, quelle augmentation on y peut faire, sans charger le public; quelle diminution, au

,

le

té

0-

ut

as

Tome II.

contraire, les besoins du peuple demande. roient; quels sont ces besoins; par quelle voie l'on y pourroit remédier, sans toucher aux revenus du Prince; quelles dépenses, dont la province est chargée, pourroient être supprimées; quels abus se sont introduits dans l'administration des ses fonds & de ses deniers, & quel divertissement il s'en fait.

XII. Il doit être exactement informé du commerce qui se fait en chaque province; de ce qui abonde dans l'une, & manque à l'autre; des moyens de suppléer à leurs besoins mutuels par des échanges; & de faciliter le commerce par la navigation, par la commodité & la sureté des chemins, par l'affranchissement de certaines marchandises, ou de cer-

tains jours, ou par d'autres voies.

XIII. Il doit savoir quelles provinces sont fertiles, & quelles sont incultes: si ces dernieres le sont parce que le fond est mauvais, ou parce qu'elles sont négligées. Si les fertiles sont peuplées, ou si, faure d'habitans, une partie de la campagne est abandonnée: comment on peut remédier à la solitude, & faire que dans des pays, où beaucoup de choses manquent, faute de commerce, on y porte tout, & que l'on aime à s'y établir.

XIV. Il doit conneître les villes de chaque province, au moins les principales, & se faire informer de leur état : des murailles, des ponts, des fontaines conduites par de aqueducs, des ouvrages publics, des fond destinés à les entretenir, & de l'emploi qu'on

en fait.

D'UN PRINCE. II. Part. 27

XV. Il faut qu'il soit informé de tout ce qui regarde l'administration de la justice; des tribunaux où elle est rendue; du mérite des principaux Magistrats; des plaintes qu'on fait contre eux, ou contre des personnes puissantes qui mettent obstacle à l'exécution des loix, & qui abusent de leur autorité.

XVI. Il est nécessaire qu'il connoisse les maisons d'une ancienne & illustre noblesse qui sont en chaque province : celles qui ont été plus sideles à ses prédécesseurs, qui ont rendu de grands services à l'Etat, qui ont porté de grands hommes : celles qui sont tombées dans la pauvreté, quoiqu'elles sussent autresois dans l'abondance & l'éclat : celles qui se soutiennent,

& qui ont des sujets de mérite.

ns

le

0-

if-

et.

ces

ces

lau-

les

ans,

iée :

, &

noses

porte

cha

illes, r des fonds qu'on XVII. Mais ce qui lui importe le plus, est d'être bien instruit de toutes les personnes de son Royaume qui excellent en quelque chose, & principalement en capacité, en prudence, en probité, en désintéressement, en amour du bien public. Il ne peut avoir trop d'application à les découvrir, à quelque distance qu'elles soient de lui, & dans quelque obscurité qu'elles soient cachées; parce qu'elles sont ses principales richesses, & que, sans leur secours, il ne peut rien entreprendre, ni rien exécuter qui soit digne de lui.



#### ARTICLE II.

Moyens que le Prince doit employer pour avoir une exacte connoissance de ses Etats, & pour faire usage de cette connoissance.

I. Il y a plusieurs moyens pour être informé de tout ce que j'ai marqué jusqu'ici. Le premier est, de demander des mémoires exacts aux Gouverneurs de province, ou aux intendans qui y sont envoyés en qualité de Commissaires, si ces derniers sont en usage; de leur témoigner qu'on veut l'être bien, & leur faire entendre qu'ils feront leur cour, à proportion de ce qu'ils seront diligens & sinceres.

II. Mais comme il est difficile qu'un seul homme se connoisse à tout, & qu'il peut être retenu par beaucoup de considérations, pour ne pas dire tout ce qu'il sait, le Prince ne sera jamais bien instruit, s'il se contente de ces mémoires qu'il demande & qu'on lui envoie publiquement.

III. Il faut, pour y suppléer, qu'il se serve de personnes intelligentes, mais cachées, qui aient une entiere liberté de lui dire tout; & qu'il en emploie pour le même office qui soient inconnues les unes aux autres, & qui pensent mutuellement avoir toute la consiance du Prince.

IV. Ce sera ensuite à lui à comparer leur travail, leurs vues, leurs conseils. Il jugers de leurs observations, & de leur capacité; & D'UN PRINCE. II. Part. 29
Il se fixera dans la suite aux personnes qui l'auront mieux servi.

V. Un troisième moyen, plus sûr que les deux autres, seroit une visite du Prince, non faite rapidement, & avec grand tumulte; mais avec une suite médiocre, pour ne pas charger le public, & se faisant accompagner de personnes habiles & entendues à tout, qui feroient leurs observations sur les lieux, qui écouteroient les plus sensés dans chaque profession, & qui, après avoir conféré ensemble, réduiroient leurs délibérations à un résultat, dont ils rendroient juge le Prince.

VI. Mais une telle visite devroit être partagée en des tems différens, pour être moins fatiguante; & elle seroit beaucoup plus utile, si les mémoires envoyés par les Gouverneurs, ou les Intendans, & dressés par des personnes

inconnues y avoient préparé.

X

e

;

&

&

ul

re

ur

12

es

oie

er-

es,

ut;

qui

qui

nce

eur

era; &

VII. Peut-être qu'après toutes ces recherches, on ne verra pas qu'il soit possible d'en faire tout l'usage qu'on avoit espéré; & que le fruit présent qu'on en tirera, sera beaucoup au dessous de ce qu'on avoit entendu. Il faut même se préparer à bien des rémontrances de personnes sécondes en dissicultés, qui se croiront fort prudentes, parce qu'elles verront quelques inconvéniens, sans y chercher des remédes. Le Prince n'en doit point être surpris. Il doit même soussirir avec bonté qu'on lui représente tout; il n'en sera par-là que mieux instruit : mais il faut bien qu'il

I Non modo nationes, sed & civitates perlustret. Synes. de Regno, p. 26.

se garde de mesurer ses desseins sur les conseils timides de personnes, qui ne prennent pas le même intérêt que lui au bien public, & qui n'ont, ni son autorité, ni son

courage.

VIII. Quand il seroit vrai que dans les commencemens on ne pourroit rien entreprendre, il ne faudroit pas pour cela abandonner de grandes vues, qui s'accompliroient dans un autre tems. Un Prince qui connoît bien son pouvoir & ses obligations, conserve de nobles desseins pour plusieurs années; & il se prépare, en faisant d'abord peu de chose, à faire plus dans la suite.

IX. Il est trop sage pour entreprendre tout, & trop bien intentionné pour n'entreprendre rien. Il ne tente point l'impossible; mais il ne néglige rien de ce qui est en son

pouvoir.

X. Le découragement est une source de nouveaux maux, & il laisse les anciens sans reméde. Il entretient tout le monde dans une pernicieuse léthargie, & il multiplie le nombre des injustes & des ennemis du bien public : car, sous prétexte que tous les efforts qu'on feroit, seroient inutiles, tout le monde s'endort, & ne pense qu'à couler le moment présent; & ceux qui sont chargés de l'administration publique, couvrent leur avarice, & leurs rapines, sous le voile des dépenses, toujours exigées, & toujours insuffisantes, que personne n'examine, parce que personne n'attend rien d'un tel examen.

XI. Sous un Prince qui a des vues pour

Pun Prince. II. Part. 31
favenir, & de l'ordre pour le présent, les choses ne vont point ainsi. Il veut savoir quel fruit tire l'Etat de tout ce que l'Etat sournit. Il ne soussire point qu'on commence pluseurs choses avec des sonds insussissans pour les terminer. Il sait que c'est le moyen de ruiner son Royaume & d'enrichir ceux qui le pillent. Il ordonne que chaque dépense soit proportionnée à chaque dessein, & qu'on finisse ce qu'on entreprend, de sorte qu'on puisse compter dans la suite que cet ouvrage est accompli, & qu'il n'en soit plus parsé.

3

1

it

e

>

;

n

le

ns

10

n-1-

ts

de

nt

i-

&

ti.

ue

at.

ur

XII. Pour se faire obéir dans ce point essentiel, il ne se contente pas de savoir quel fonds l'on destine, & à quoi, & d'en défendre le divertissement. Il veut de plus être informé de la capacité & de la fidélité de celui qui en aura l'intendance; & si des personnes de probité lui en rendent un bon témoignage, il le mande, pour lui dire qu'il sera attentif à sa conduite, & qu'il le charge non seulement du travail, mais du succès : que c'est à lui à choisir des personnes entendues & fideles pour servir sous ses ordres; mais qu'il répondra de son choix : qu'il est prêt d'écouter sur l'heure ses rémontrances, & qu'il lui donne même du tems pour faire ses réflexions; mais qu'il n'éxaminera dans la suite que son exactitude à lui obéir.

XIII. Je suis persuadé que si le Prince veut bien entrer dans ce détail sur-tout dans les commencemens, suivre avec application un dessein; récompenser la fidélité & le zéle de ceux qui serviront utilement le public, &

B iv

punir sévérement les prévaricateurs : je suis, dis-je, persuadé, que tout s'exécutera dans la suite, comme il l'aura ordonné; que la probité sera mise en honneur, & la friponnerie chargée d'ignominie; que le nombre de ceux qui aiment le bien public s'accroîtra par l'émulation, & que l'on remédiera successivement à beaucoup de maux, qu'une fausse prudence avoit jugés incurables.

X I V. Mais quand il ne s'agiroit que du rétablissement d'un pont, ou de la réparation d'un chemin public, il faut que le Prince qui veut donner une idée de son application & de sa fermeté dans le commencement de son regne, compte pour peu ses ordres, & pour tout l'exécution; & que l'exécution même soit moins considérée, que la solidité & la durée

de l'ouvrage entrepris.

X V. Si les bornes étroites des revenus du Prince, épuisés par des guerres, ou détournés par une ancienne administration pleine d'abus, ne lui permettent que de soibles essais, il ne mettra point sa gloire à faire des projets au dessus de ses forces. Il se contentera de ce qui pourra s'allier avec ses autres dépenses nécessaires, & avec son desir de soulager le peuple; & si même il ne lui étoit permis que d'être le spectateur des maux qu'il voudroit guérir, & de s'en assiger, il se consoleroit par ses desirs, & par la douleur même de ne les pouvoir accomplir.

## CHAPITRE III.

L'un des plus importans devoirs d'un Prince est de rendre la justice. Cette obligation est personnelle. Regles qu'il doit observer.

#### ARTICLE I.

L'un des plus importans devoirs d'un Prince est de rendre la justice.

I. C'Est la même chose d'être Roi & d'être Juge: le thrône est un tribunal; & la souveraine autorité est un pouvoir suprême de rendre justice. « ¹ Dieu vous a établi Roi » sur son peuple, disoit la Reine de Saba à » Salomon, asin que vous le jugiez, & que » vous lui rendiez justice ». Salomon n'étoit donc Roi que pour la rendre; & il se seroit degradé lui-même, s'il avoit négligé cette auguste fonction. C'étoit aussi l'unique chose que David son pere avoit demandée à Dieu pour lui, dans un Pseaume où le regne du Messie est siguré par celui de Salomon. « ² ô » Dieu, disoit-il, accordez au Roi votre pou- » voir de juger, & donnez au sils du Roi

1 Ideirco posuit te super eum Regem, ut facias judicia atque justitiam. 2. Paral. C. IX. v. 8.

<sup>2</sup> Deus judicium tuum Regi da, & justitiam tuam filio Regis: judicare populum tuum in justitià, & pauperes tuos in judicio. Pjalm. LXXI.v. 1.62.

>> votre justice, afin qu'il la rende à votre >> peuple, & qu'il juge vos pauvres avec

» équité».

II. Cétoit demander pour lui la Royauté, que de faire pour lui une telle priere : car être juge de tous, & sur-tout des pauvres, c'est avoir la puissance de réprimer toute injustice, & de faire cesser toute oppression, & par conséquent avoir une autorité souveraine.

III. Mais il est digne du S. Esprit de ne la représenter que comme une obligation de rendre justice, asin qu'on en voie tout d'un coup l'usage, & que le Prince soit averti de ce qu'il doit au peuple en devenant Roi, & du principal dessein que Dieu a eu en le mettant au dessus de tout. Aussi sa fagesse, donnant les leçons aux Rois, se contente de leur recommander l'amour de la justice; parce qu'ils ne sont établis Rois sur la terre, que pour juger les hommes, & que c'est rendre inutile le pouvoir que Dieu leur a donné, que de le détourner à d'autres usages.

IV. Mais quelle est cette justice que Dieu a consiée aux Rois? Et en quoi consiste l'obligation si étroite qu'ils ont de la rendre? Cette justice, dont les Rois sont garans, est la même chose que l'ordre; & l'ordre consiste en ce que l'égalité soit gardée, & que la force ne tienne pas lieu de loi; que ce qui est à l'un, ne soit pas exposé à la violence d'un autre; que les liens communs de la société

<sup>1</sup> Dilig ite justitiam, qui judicatis terram. Sap. C. 1.

p'un Prince. II. Part. 35 ne soient pas rompus; qu'aucun intérêt particulier ne soit préséré au bien public; que l'artissee & la fraude ne prévalent jamais sur l'innocence & la simplicité; que tout soit en paix sous la protection des loix; & que le plus soible d'entre les citoyens soit mis en sureté par l'autorité publique.

V. Voilà en quoi consiste la justice; & l'obligation étroite dont Dieu a chargé les Rois, est de maintenir cette justice : de se déclarer ennemis de quiconque en est ennemi : de prêter aux loix toute l'autorité qu'ils ont reçue pour elles; & d'employer l'épée que Dieu leur a mise en main, contre ceux que le respect

& la crainte n'auront pu retenir.

ľ

,

e

5

1

e

e

-

e

u

lt

e

e

à

É

.

VI. Il paroît dès-lors, que rien ne seroit plus contraire & à la justice, & à l'obligation de la rendre, que la distinction entre les personnes à qui elle est dûe: car ce seroit renverser l'égalité, & mettre quelque dissérence, où la justice n'en met aucune: aussi la loi de Dieu a désendu très - expressément ces distinctions odieuses, où l'on considére l'homme, & non la loi; & où l'on compare les conditions, & non le mérite. « ¹ Jugez ce qui est juste, dit l'Ecriture, pour le ci
>> toyen comme pour l'étranger. Il n'y aura course dissérence entre les personnes. Vous couterez le petit comme le grand: vous

B vj

<sup>1</sup> Quod justum est judicate, sive civis sit ille, sive petegrinus. Nulla erit distantia personarum. Ita parvum audietis ut magnum, nec accipietis cujusquam personam, quia Dei judicium est. Deut. C. I. v. 16. 17.

» ne ferez acception de qui que ce soit, par » ce que le jugement appartient à Dieu, & » que c'est en son nom que vous l'exercez ».

VII. Il y a dans l'Etat différentes conditions: il y a dans les hommes différens mérites. On ne prétend point les confondre : mais par rapport à la justice, tout est égal; c'est-à-dire que tout le monde y a le même droit, & qu'on ne doit être attentif qu'à ce droit, quand il s'agit de la rendre, parce que toute autre vue est étrangere à la justice, & doit être comptée pour rien. « 1 Prenez garde » à ce que vous ferez, » disoit un saint Roi de Juda (Josaphat) aux Magistrats qu'il établissoit dans chaque ville de son Etat : » car >> vous n'occupez pas la place d'un homme » en jugeant, mais la place même du Sei-» gneur, & vous répondrez de tous vos juge-» mens. Craignez le Seigneur, & faites tout » avec exactitude : car il hait l'injustice, & » devant lui il n'y a aucune acception de peronnes ».

VIII. C'est pour mettre les Princes en état de ne craindre que Dieu; & de n'avoir point d'autre considération que celle de la justice que Dieu leur a tout soumis. Il a voulu les attacher invinciblement à la justice <sup>2</sup> en les rendant indépendans. Il leur

I Videte quid faciatis, non enim hominis exercetis judicium, sed Domini; & quodcunque judicaveritis, in vos redundabit. Sit timor Domini vobiscum, & cum diligentia cuncta facite: non est enim apud Dominum Deum nostrum iniquitas, nec personarum acceptio. L. 2. Paral. C. XIX. v. 6. 57.

<sup>2</sup> Illud in principatu beatissimum, quod nihil cogitur. Paneg. Traj. p. 33.

D'UN PRINCE. II. Part. a donné tout son pouvoir, afin qu'ils ne pusfent s'excuser sur leur foiblesse; & il les a rendu maîtres de tous les moyens capables d'arrêter l'oppression & l'injustice, afin que devant eux elles fussent toujours tremblantes, & hors d'état de nuire aux plus foibles des ci-

toyens.

a

I

is

n n

IX. C'est principalement par cette indépendance, qui met les Rois au dessus de tout ce qui s'oppose à leur zéle pour la justice, qu'ils sont les vives images de Dieu, également juste & puissant : c'est par rapport à elle, que l'Ecriture 1 les appelle Dieux; & ils le sont dans un sens très-légitime, s'ils s'élevent au dessus de toutes les passions des hommes, pour ne s'attacher qu'à la souveraine justice, & s'ils soumettent par leur autorité, tout ce que les hommes opposent à l'établissement de son regne.

X. Mais s'ils n'aiment point la justice ; ou s'ils souffrent qu'elle soit opprimée, 2 ils ne sont plus que des hommes mortels, corrompus & foibles comme les autres ; & au lieu qu'ils auroient dû être éternels, comme la justice & la vérité, s'ils s'y étoient invinciblement attachés, ils passeront comme une fleur, & leur regne sera semblable à celui des Princes infideles, qui n'ont point connu les moyens de regner toujours : il sera court & malheureux, comme le leur, & il se termi-

nera honteusement au tombeau.

<sup>1</sup> Ego dixi : Dii estis, & filii excelsi omnes. Psalm. ZXXX1. 1. 6.

<sup>2</sup> Vos autem sicut homines moriemini, & sicut unus de Principibus cadetis. Ibid. v. 7.

XI. Les Princes ne perdent donc pas leur rang, ni leur élévation temporelle, quand ils perdent l'amour de la justice, ou qu'ils cessent de la protéger: mais ils ne sont Rois que jusqu'à la mort: & le Dieu suprême qui préside dans l'assemblée des Dieux, les fait descendre alors du thrône sur lequel il les avoit placés pour juger en son nom; & il les met au nombre des coupables qu'il juge dans sa colere.

XII. Car ici personne ne juge les Rois: Dieu se les est reservés. C'est à lui, & non aux hommes, à leur demander compte de leurs jugemens: mais 2 dans le tems marqué par sa Providence, il examine leurs justices, c'est-à-dire, tout ce qu'ils ont fait, ou permis de faire: tout ce qui a été revêtu de leur nom & de leur autorité: tout ce qui a eu la forme de décisions & de jugemens: & moins il a été permis d'appeller de leur tribunal à un autre, plus l'examen qu'il en fait est sévere & rigoureux.

XIII. Car il n'y a point d'indépendance absolue: tout est sujet à revision. Tout ce qui se décide ici n'est que provisionnel. C'est à Dieu qu'est la justice. C'est par simple commission qu'on juge pour lui. Tout ce qui est indigne de son nom est cassé. Aucune injustice ne peut être prescrite. Et les Rois qui ont le pouvoir de donner des lettres d'aboli-

r Deus stetit in synagogâ Deorum: in medio autem Deos dijudicat. Psaim. LXXXI. v. 1.

<sup>2</sup> Cum accepero tempus, ego justitias judicabo. Psalm. LXXIV. v. 2.

D'UN PRINCE. II. Part. 39 tion aux criminels, ne sauroient empêcher, que tout ce qu'ils font eux-mêmes contre la justice, ne soit écrit dans des livres où ils ne peuvent rien essacer que par la pénitence.

# ARTICLE II.

L'obligation qu'a le Prince de rendre la justice; est personnelle.

I. Quoique ces vérités soient effrayantes; elles ne doivent point porter un Prince à se décharger sur un autre du soin de rendre Justice. C'est un devoir personnel, auquel il ne peut commettre. C'est à lui, & non à un autre, que l'Etat est consié: c'est à lui seul que Dieu a mis le glaive à la main pour intimider, ou pour punir. C'est lui qui est son ministre pour exécuter ses volontés, & pour protéger la justice & l'innocence. C'est lui qu'il a établi Juge sur son peuple: & c'est à lui seul qu'il a communiqué son pouvoir sur les biens, la liberté, & la vie de tous ceux qu'il lui a soumis.

par les autres, que de consentir à ne juger que par eux: & ce seroit ne retenir que le nom de Roi, que de ne rendre la justice que par des Commissaires. Il est juste que le Prince soit aidé dans cette auguste sonction, comme il l'est dans les autres: mais être aidé, n'est point être dépouillé. Il demeure juge, comme il demeure Roi. Il communique son autorité, mais sans quitter sa place, ni

INSTITUTION
fans la partager. On juge sous lui & par sons
ordre: mais les bras qu'il veut bien s'associer,
ne peuvent tenir lieu de la tête.

# ARTICLE III.

Regles que le Prince doit observer pour s'en acquitter.

I. Ce n'est que par nécessité qu'il se décharge sur d'autres de ce qu'il ne peut faire seul. Si l'infirmité humaine n'étoit pas un obstacle à son zéle, il seroit présent à tout, & prendroit connoissance de tout : mais la distance des lieux, les affaires sans nombre, le terme court des journées de la vie, l'obligation de préférer des soins plus importans à d'autres moins nécessaires, l'obligent à se multiplier lui-même, en communiquant une partie de son pouvoir à des juges inférieurs : & à profiter du conseil qui fut donné à Moyse, 1 de ne pas s'accabler par un détail immense, où d'autres pouvoient réussir aussi-bien que lui; & de se reserver pour des choses qui avoient besoin de sa lumiere & de son autorité.

II. Entre les choses que le Prince se doit reserver, & dont il ne peut se décharger sur personne, la plus importante est une inspec-

I Ultra vires tuas est negotium. Solus illud non poteris sustinere. Sed audi verba mea: esto tu populo in his quæ ad Deum pertinenr: provide autem de omni plebe viros potentes & timentes Deum, qui judicent populum omni tempore: quidquid autem majus sustinerit, referant ad te. Exod. C. XVIII.

D'UN PRINCE. II. Part. 41 tion générale sur tous ses Etats, pour examiner tout ce qui s'y commet contre la justice, & pour y remédier. Aucun autre que lui ne peut remplir ce devoir, ni calmer ses justes inquiétudes. L'œil du maître ne se remplace point Les enfans ne sont bien consiés qu'à leur pere: & rien n'égale la vigilance d'un Prince à qui tout appartient, & qui répond de tout.

III. Il ne faut pas que le Prince attende que les plaintes viennent jusqu'à lui, pour remédier aux maux qui en sont le sujet. Il pourroit les ignorer long-tems, ou même toujours, s'il ne vouloit connoître que ce qui s'offre à lui & qu'il ne peut distimuler. Il y a si loin du thrône à la condition des foibles qui gémissent en secret ; il se passe tant de choses dans les provinces, qui y sont étouffées, & qui sont couvertes par le silence : il est si rare que les personnes opprimées surmontent tous les obstacles qui s'opposent à la justice qu'elles attendent des loix, que si le Prince ne va au devant de tout, s'il ne veille, ne cherche, s'il n'emploie tous les moyens possibles pour être instruit, son Etat sera plein d'injustices impunies, & de violences couvertes sous une apparente tranquillité: & l'on y verra, malgré ses bonnes intentions, ce que déploroit le Sage: 1 les gens de bien répandre d'inutiles larmes, sans consolation & sans

t

r

n

n

I-

I,

I Vidi calumnias quæ sub sole geruntur, & lacrymas innocentium, & neminem consolatorem: nec posse resistere eorum violentiæ, cunctorum auxilio destitutos. Eccl C. IV. v. 1.

appui, & les injustes qui les oppriment, vivre

dans l'abondance & la paix.

I V. It est difficile que dans un grand Royaume il n'échappe quelque chose à la connoissance du Prince le plus attentif: mais le Sage ne laisse pas de dire, « 1 qu'un Roi assis sur » son thrône, & considérant de - là tous ses » sujets, pour rendre justice à tous, dissipe » par son seul regard tout le mal», c'est-àdire, que par la réputation qu'il s'est acquise de vouloir être informé de tout, & de l'être en effet, & par les preuves qu'il a données qu'aucune injustice, de quelque genre qu'elle soit & de quelque protection qu'elle soit appuyée, ne demeure impunie, il écarte tous les mauvais desseins, & rend inutile tout ce qu'on entreprend contre la justice.

V. Ce n'est point sur les Magistrats seulement & sur les tribunaux que ses regards sont arrêtés, ils s'étendent à tous ceux qui ont quelque autorité; Gouverneurs de provinces ou de places, Intendans, Officiers de guerre, Administrateurs des finances, Receveurs publics. Ils vont même jusqu'aux particuliers, dont aucun ne peut se soustraire aux loix par son bien, ou par son crédit: & 2 de quelque côté que vienne l'injustice, le Prince connoît fi elle est négligée, y apporte aussitôt le re-

r Rex qui seder in solio judicii, dissipat omne malum intuitu suo. Prev. C. XX. v. 8.

<sup>2</sup> O veri Principis . . . intercedere iniquitatibus Magistratuum, intectumque reddere quidquid fieri non oportuerit, . . . omnia invisere, omnia audire, & undecunque invocatum, statim, veluti numen , adesse & assistere. Paneg. Traj. p. 223.

p'un Prince. II. Part. 43 méde, & donne ordre que le châtiment en retombe non seulement sur son premier auteur, mais aussi sur le juge qui l'a dissimulée.

VI. Par cette inspection générale le Prince tient tout dans le devoir, & remédie à tout : mais pendant que les choses sont dans l'ordre, il ne fait que les considérer, & ne descend dans aucun détail : & lors même qu'il arrive quelque désordre, il ne fait que commander aux Juges supérieurs d'y apporter le remede, sans se mêler de leurs fonctions,

si ce moyen suffit.

e

T

25

ì-

(e

re

25

le

p-

25

ce

e-

nt

nt

es

e,

u-

,

ar

ue

oît

e-

ımı

ous

eri

aunuVII. Mais il y a des affaires, dont il doit toujours se reserver la connoissance immédiate, parce qu'elles intéressent tout l'Etat: comme tout ce qui se fait en son nom; les Loix, les Edits, les Finances, les Impositions: tout ce qui regarde les Provinces particulieres, les Villes, les Priviléges, les Communautés, les Corps, les Etablissemens perpetuels. Rien de tel ne doit s'examiner que devant le Prince: ni se terminer que par son ordre: & ce seroit laisser usurper son autorité, que de permettre à ses Ministres de prononcer sur ces matieres en son absence.

VIII. La revision de toutes les affaires jugées dans les tribunaux superieurs, est un droit du Prince, essentiel à sa souveraineté. Il est important qu'il l'exerce par lui-même dans son Conseil: soit que ces affaires soient portées devant lui, selon les sormes ordinaires, & par voies de cassation: soit qu'il soit averti par d'autres moyens de l'injustice des jugemens. Il est sur cela au dessus des loix,

pour l'observation même des loix. Tout est sur jet à examen par rapport à lui : & rien ne doit être fixe & permanent à son égard, que

ce qui est juste.

I X. Il y a quelquefois des affaires entre de grandes maisons sur des points délicats, dont on craint les suites, & que le Prince peut arrêter par son autorité, ou en les terminant lui-même, dans son Conseil, ou en donnant des Commissaires, ou en les suspendant. Il est de sa bonté dans ces occasions de se les reserver : mais après avoir examiné avec des personnes qui aient beaucoup de lumiere & d'expérience, si la chose est à propos. Car, en général, le Prince doit laisser les affaires particulieres dans le cours ordinaire de la justice, pour ne point se charger de ce que les autres peuvent faire; & pour ne point s'attirer le mécontentement des parties, dont l'une se plaint ordinairement, & quelquefois toutes les deux.

X. J'excepte de cette regle toutes les affaires qui regardent les personnes soibles, exposées à l'oppression, & à qui la justice est souvent resusée : comme 1 les pauvres, les veuves, les orphelins, les étrangers. Le Prince leur donnera toujours un libre accès auprès de lui. Il les écoutera : il recevra leurs requêtes. Il saura ce qu'ils demandent & ce qu'on leur resuse; & il se souventre , 2 qu'il est

<sup>2</sup> Causa viduæ intret ad te, causa pauperis, & ejus qui non habet quod det. Bernard. L. 1. de Consid.

<sup>2</sup> Deus judicium tuum Regi da... judicare pauperes tuos in judicio. Psalm. LXXI. v. 1.

particulierement leur Roi & leur Juge, selon l'Ecriture: que 'c'est à lui que Dieu les a consiés: 2 qu'il leur doit tenir lieu de tout ce qui leur manque: que c'est pour eux qu'il est puissant, qu'il est grand, qu'il est juste; que c'est à lui à essuyer leurs larmes, à les consoler, à leur servir de pere & de tuteur; & que le moindre d'entre eux lui doit être précieux, à proportion de ce qu'il est abandonné, & sans autre ressource que celle qu'il doit trouver auprès de lui.

XI. Je ne prétends pas, en disant cela, que toutes les affaires des personnes qui sont sans bien, ou sans protection, soient justes, ou que les préjugés en leur faveur soient légitimes. La Justice n'a point de préjugés. Elle examine tout, & ne croit rien savoir avant la discussion & l'examen. Le pauvre peut se plaindre sans sujet: le riche peut être accusé sans fondement: les dehors ne décident de rien: & l'Ecriture elle-même avertit les Juges, de ne point se laisser prévenir en saveur des pauvres, par la seule compassion de leur état.

XII. Mais il y a tant de choses qui contribuent à l'oppression des personnes soibles, & qui empêchent qu'on ne leur rende justice, que le Prince doit toujours être en inquiétude

1 Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor. Psalm. IX.

2 Justitiâ indutus sum, oculus sui cœco, & pes claudo. Pater eram pauperum, & causam quam nesciebam, diligentissimè investigabam. Job. XXIII.

sur leur sujet, & leur conserver auprès de son thrône, un asyle qui leur soit toujours ouvert, Leurs ennemis sont souvent très-puissans, & leurs Juges foibles & intimidés. Personne n'attend rien d'eux, & n'en appréhende rien. Ceux qui les servent & qui défendent leur cause sont distraits par d'autres soins, & ne donnent qu'une attention superficielle pour s'instruire de leurs intérêts & de leurs raisons. Il faut réfister en face à des hommes d'une grande autorité, pour leur arracher le pauvre, devenu leur proie. Il faut approfondir la cause qu'on a affecté d'embarrasser & de couvrir de ténébres: & si le Prince n'imite la fermeté & la diligence de Job, que l'Ecriture lui propole comme son modele, tous ceux qui auront le plus besoin de lui, n'en tireront aucun fecours. « 1 Ceux qui m'écoutoient, dit ce » grand homme, lorsque je rendois la justice, » me donnoient des bénédictions, & ceux qui » me voyoient, applaudissoient à mes juge-» mens : parce que je délivrois le pauvre qui » avoit eu recours à moi par ses cris, & l'or-» phelin qui étoit sans protection. Celui qui so seroit péri sans moi, me rendoit graces, en

r Auris audiens beatificabat me, & oculus videns testimonium reddebat mihi: eò quòd liberassem pauperem vociserantem, & pupillum, cui non esset adjutor. Benedictio perituri super me veniebat; & cor viduæ consolatus sum. Justitià indutus sum: & vestivi me, sicut vestimento & diademate, judicio meo. Oculus sui cæco, & pes claudo. Pater eram pauperum, & causam quam nesciebam, diligentissimè investigabam. Conterebam molas iniqui, & de dentibus illius auserebam prædam. Job. C. XXIX. v. 11.

D'UN PRINCE. II. Part. 47 me bénissant. Je consolois la veuve, & rem-» plissois son cœur de joie. Mon vêtement » étoit la justice. Mon manteau royal & mon » diadême étoit l'équité. J'étois l'œil de l'a-» veugle, & le pied du boiteux. J'étois le » pere des pauvres, & je donnois tout le soin » nécessaire pour m'instruire de leur cause, o qu'on avoit tâché d'embrouiller. Je brisois » les machoires de l'injuste, & j'arrachois de » ses dents la proie qu'il devoroit ». Voilà ce que faisoit le plus ancien & le plus parfait Prince dont nous ayons l'Histoire. Et les Rois ne seront, ni grands, ni justes, qu'à proportion des efforts qu'ils feront pour lui ressembler.

XIII. Le Prince ne se chargera pas immédiatement de la discussion de chaque affaire, où le pauvre, l'orphelin & la veuve
imploreront sa justice: mais il fera choix de
quelques personnes d'une intégrité & d'une
vertu à toute épreuve, à qui il ordonnera de
s'en instruire, & de lui en rendre compte.
Et le public ne sera pas toujours informé, ni
du nom des personnes, ni de la commission
qu'il leur donnera, de peur que ceux qui ont
intérêt que la vérité demeure inconnue, ne
travaillent à l'obscurcir.

X I V. Outre les personnes destituées de toute protection, qui sont en droit, par leur état, de s'addresser immédiatement au Prince pour en avoir justice: 1 il doit être permis

r Si quis est, dit le grand Constantin, qui se in quemcunque Judicum, Comitum, amicorum, vel Palatinotum meorum aliquid veraciter probare posse conten-

à tous ceux qui croient qu'elle leur a été re fusée, de recourir à lui. Il rejettera les plaintes indiscretes, & il conservera aux tribunaux leur autorité. Il n'aura égard qu'à une vraisemblance digne d'être éclaircie. Il ne fera usage des mémoires qu'on lui donnera contre des Juges, ou contre des personnes puissantes, qu'avec une grande prudence : mais de toutes parts la vérité aura un libre accès auprès de lui, & de peur qu'on ne l'arrête par des obstacles, tout sera reçu d'abord sans examen : parce qu'il n'y a nul danger qu'un Prince juste & éclairé écoute pour un moment ce qu'il doit mépriser, & qu'il y en a un très-grand qu'il ignore ce qui est digne de son attention & de son zéle. Et c'est d'ailleurs un moyen très-efficace pour tenir dans le respect tout le monde, que de savoir qu'il est permis à tous, & pour toutes choses, de s'addresser immédiatement au Prince, & qu'on ne s'y addresse point en vain.

X V. Il est évident que, pour faciliter au Prince l'observation de ces devoirs, il seroit très à propos qu'il donnât de tems en tems la liberté à tout le monde de lui parler, & de lui présenter des mémoires, ou de lui expli-

dit, quò i non inregrè atque justè gessisse videatur, intrepidus & securus accedat. Ipse audiam omnia, ipse cognoscam: & si sucrit comprobatum, ipse me vindicabo de eo, qui me usque ad hoc tempus simulatà integritate deceperit. Illum autem, qui hoc prodiderit & comprobaverit, & dignitatibus & rebus augebo. Ita mihi summa Divinitas semper propitia sit, & me incolumem præstet, ut cupio, selicissimà & slorente Republicà. Cod. Theodos.

D'UN PRINCE. II. Part. 49 quer, par des personnes commises par lui, ce qu'on attend de sa justice. Il ne seroit pas impossible de conserver tout ce qui est dû à la majesté, en exerçant l'auguste fonction de Juge. De grands Princes l'ont fait, & n'en ont été que plus grands. On sait ce que les Historiens disent de S. Louis, & de beaucoup d'autres. Mais je ne puis m'empêcher de demander à un Roi infiniment plus instruit de ses devoirs qu'Auguste ne pouvoit l'être, ce qu'il pense de son exemple? « 1 Il rendoit bi lui-même la justice, & il y étoit fort assidu. » Quelquefois il continuoit cette fonction jus-» qu'à la nuit : & lorsque sa foible santé ne » lui permettoit pas de se tenir sur le siège » ordinaire de Juge, il se mettoit sur une es-» pece de brancard : oit, sans sortir de son pa-» lais, & étant couché sur un lit de repos, il » écoutoit les parties. Et il faisoit cette fonc-» tion, non seulement avec assiduité & avec papplication, mais avec une bonté & une » douceur dont tout le monde étoit charmé». On sait quelle étendue avoit alors l'Empire Romain, & de quelle foule d'affaires Auguste étoit chargé. On sait aussi combien il a été respecté; & s'il s'est avili en rendant justice.

X V I. Mais je n'insiste, ni sur son exemple, ni sur celui d'aucun 2 autre. Si des cou-

I Ipse jus dixit assidue, & in noctem nonnunquam: si parum corpore valeret, lectica pro tribunali collocata, vel etiam domi cubans. Dixit autem jus, non diligentia modò summa, sed & lenitate. Sueton. in ejus vita. C. 33.

<sup>2</sup> Domitien lui-même, quoique plein d'autres d'fauts, Tome II.

tumes contraires ont prévalu, on peut n'y rien changer, pourvu que le Prince n'y perde rien, & que par d'autres voies il soit exactement instruit des prieres, ou des plaintes de tous ceux qu'il n'écoute point en public, & qu'il leur fasse savoir dans quels lieux, ou en quelles mains leurs requêtes peuvent être mises avec sureré : car il est pour lui d'une étroite obligation, de se conserver des moyens de connoître si la justice est rendue à tous, puisqu'il la doit à tous ; & de remédier aux abus qui se commettent dans tous les tribunaux, puisque c'est pour cela qu'il en a un supérieur à tous les autres, & que c'est à lui à faire cesser les plaintes dont les Juges insérieurs sont l'occasion. « 1 Ne vous étonnez pas, dit le Sage, si vous voyez dans quel-» que province l'oppression des pauvres, la >> force & la brigue regner dans les jugemens, >> & le renversement de la justice. Il y a des » degrés dans les jurisdictions. Un Juge est >> supérieur à un autre. Il y a des tribunaux, » où l'on peut revoir ce qui a été jugé dans so d'autres contre les regles : & enfin il y a » le recours au Roi, à qui tout obéit ». Ains le remede universel à toutes les injustices est entre les mains du Roi. S'il le néglige, il

regardoit comme un devoir de rendre la justice : Jus di

p

P

P

il

to

tr

l'o

ligenter & industriè dixit. Suet. in ej. vit. C. 8.

I Si videris calumnias egenorum, & violenta judicia, & subverti justitiam in provincià, non mireus super hoc negotio, quia excelso excelsior est alius, & super hos quoque eminentiores sunt alii, & insuper universe terre Rex imperat servienti. Eccl. 6.

V. v. 7. 8.

p'un Prince. II. Part. 51 répond de toutes; & il laisse subsister le scandale, que l'oppression des pauvres & le mépris de la justice causent nécessairement; au lieu, que, selon l'Ecriture, son principal devoir étoit de le faire cesser.

## CHAPITRE IV.

Continuation de la même matiere. Regles que le Prince doit suivre pour ne commettre aucune faute contre la justice qu'il doit à ses sujets.

N a vu jusqu'ici ce que le Prince doit faire pour s'acquitter de l'obligation perfonnelle, qu'il contracte en montant sur le thrône, de juger avec justice le peuple qui lui est soumis; il reste à examiner ce qu'il doit éviter, pour n'y commettre aucunes fautes.

I. Le plus grand danger pour les Princes dans l'exercice de la justice, est celui de la prévention: & ils peuvent être prévenus, ou par les autres, ou par eux-mêmes. Ils le sont par les autres, quand ils ont reçu sans précaution ce qu'on leur a dit, & qu'on n'a pas prouvé: & ils le sont par eux-mêmes, quand ils forment leur jugement, avant que d'avoir tout examiné, & qu'ils desirent moins de trouver la vérité, que de se persuader qu'ils l'ont trouvée.

f

il

die

ju

etis

us,

in.

II. Ces deux défauts viennent de la même

fource, & l'on a rarement l'un sans l'autre; car on écoute les autres, comme on se parle à soi-même. Si l'on est credule, soupçonneux, précipité, quand on pense seul, on l'est aussi quand les autres communiquent leurs pensées; & l'on est toujours préparé à la séduction étrangere, quand on n'est point en garde contre

celle qui est naturelle.

des regles sur ses propres jugemens: ne penser rien avant que d'avoir vu : ne prononcer sur rien avant que d'avoir tout vu : ne donner à aucune vraisemblance le nom de vérité : laisser les conjectures dans le degré des conjectures : n'ajouter rien aux raisons au-delà de ce qu'elles prouvent : opposer les contraires, & examiner celles qui subsistent sans pouvoir être détruites : & regarder chaque affaire par tous les biais & dans tous les sens qui peuvent l'éclaircir, & contribuer au jugement qu'il en faut porter.

I V. Il est rare qu'on en use ainsi. La promptitude de l'esprit se trouve à la gêne, par un examen qui la retient & qui la suspend. La volonté s'intéresse aux jugemens, & veut y avoir part, sans en prendre la discussion, qui ne la regarde point; & mille sources secretes de préjugés précipitent la conclusion, avant qu'on ait eu le loisir de considérer tout

ce qui devoit servir à la former.

V. Mais on peut acquérir, par une grande attention à ne recevoir pour clair & pour démontré que ce qui l'est en effet, une solidité & une maturité d'esprit, qui ne se laissent

n

X.

D'UN PRINCE. II. Part. 53 Eblouir par aucune apparence, ni prévenir par aucun préjugé; & pour lors on n'est point exposé à suivre inconsidérément les pensées des autres, sans les examiner; & l'on est fort en garde contre tout ce que la témérité, l'artifice & la passion tâchent d'inspirer pour prévenir la raison, & pour obscurcir la justice.

VI. Le Prince se souvient sans doute de ce qui a été dit 1 contre la crédulité, vice ordinaire des Grands; & contre les délateurs, ennemis secrets de tout bien : mais je ne puis m'empêcher de répéter ici, que la justice sera toujours exilée de la Cour, si des accusateurs clandestins, qui ne craignent que la lumiere, & qui ne sont en sureté que dans les ténébres, y sont écoutés. Il faut que le Prince ferme ses oreilles à des discours qui commencent par la flatterie, pour finir par la calomnie; qu'il ne se prévienne que contre celui qui accuse sans preuve, & non contre celui qu'on veut lui rendre suspect; qu'il conclue que l'un a un solide mérite, puisqu'on lui porte envie, & que l'autre est sans vertu puisqu'il ne peut la souffrir dans autrui; 2 qu'il se mette à la place de celui à qui l'on rend de mauvais offices, pour connoître quelle justice il lui doit; qu'il n'admette pas des soupçons contre lui, qu'il trouveroit injustes, si dans de pareilles circonstances on les formoit contre luimême; qu'il n'entre point par consequent en

t

It

le é-

té

nt

I Chan. XVI. de la I. Partie.

<sup>2</sup> Intellige quæ sunt proximi tui, ex te ipso. Eccl. C. XXXI. v. 18.

défiance & en doute pour des choses, qui n'étant point prouvées, peuvent être dites contre les plus gens de bien, sans qu'ils méritent pour cela qu'on se désie de leur vertu; qu'il punisse tout calomniateur, dont il aura connu la malignité & la persidie; qu'il apprenne au public qu'on ne doit craindre que les loix, & les formes ordinaires de la justice, & non les accusations secretes de personnes sans autorité & sans mérite; & qu'il mette tout le monde en paix, en éloignant de lui tous ceux qui ne peuvent devenir puissans que dans le trouble, & qui ne se rendent terribles que par la foiblesse des Princes.

VII. Les meilleurs sont exposés à beaucoup de surprises, parce que de toutes parts on leur tend des piéges, pour faire servir leur autorité à l'injustice. On leur demande des exceptions & des priviléges à l'égard de certains usages, de certaines jurisdictions, de certaines formalités, comme n'étant pas de grande consequence: mais un Prince attentif à la justice ne manque point à les refuser. Il se défie avec raison de toutes les voies détournées, où la corruption se cache plus aisément que dans les tribunaux reglés. Il demeure ferme à maintenir l'ordre public; & quiconque lui demande des exceptions, lui devient sufpect, & lui apprend que c'est principalement à son égard que les loix doivent être suivies à la rigueur.

VIII. Quelque protection que le Prince

<sup>1</sup> Non jam delatores, sed leges timentur. Paneg. Traj. p. 109.

D'UN PRINCE. II. Part. donne à certaines perfonnes, & à quelque degré de faveur qu'elles soient parvenues, lamais il ne doit les dispenser des regles communes de la justice. Les distinctions seront ailleurs; mais la justice égale tout. Le plus grand Seigneur de l'Etat, & le plus foible citoyen sont alors sur la même ligne. Un premier Ministre, un favori même, n'ont aucun privilége contre le moindre sujet. Le Prince est garand de cette égalité; c'est à lui à la maintenir: & il ne doit aimer personne au préjudice de sa conscience & de sa gloire. Auguste avoit des amis, & il étoit bon ami de lui-même; mais il vouloit que dans leurs causes on ne considérat que la justice. Antonin le Pieux en avoit aussi de sinceres & de fort tendres; mais 2 il les laissoit au même état que quand il étoit particulier. Et Alexandre Severe, qui avoit rassemblé auprès de lui beaucoup de personnes de mérite, 3 ne se môloit point de leurs intérêts quand il s'agissoit de la justice, & il ne faisoit aucune comparaison entre eux & le bien public, qui ne peut souffrir des distinctions injustes. En effet, le Prince ne doit s'intéresser qu'à la justice, & non à

r Amicos ita magnos & potentes in civitate esse voluit, ut tamen pari jure essent quo cæteri, legibusque judiciariis æquè tenerentur. Sueton. in vit. Aug. C. 56.

<sup>2</sup> Amicis suis non aliter usus est quam privatus, Jul. Capit. in vit. Anton. Pii. p. 140.

<sup>3</sup> Amicos & parentes si malos reperit, aut punivit, aut dimisit à se, dicens: his carior est mihi tota Respublica. Lamprid. in vit. Alex. Severi, p.

qui que ce soit. Il se deshonore quand il en use autrement, parce qu'il se rabbaisse à la condition d'un particulier: & il le fait inutilement: car celui qu'il protége, ne cesse pas d'être injuste, & il le devient avec lui.

IX. Par une suite de la même maxime, jamais le Prince ne doit recommander aucune affaire aux Juges, ou permettre qu'on la leur recommande en son nom. C'est agir directement contre sa qualité essentielle de premier & de souverain Juge, qui l'est de tous également, & qui doit reformer tout ce qu'il y a de défectueux dans les jugemens rendus dans un autre tribunal que le sien. Il ne devroit être attentif qu'à l'équité, & perdre de vue toute considération humaine, s'il jugeoit luimême l'affaire qu'il souffre qu'on recommande de sa part : & comment peut-il consentir que des Juges pleins de respect pour lui, & faciles à être séduits par le desir de lui plaire, aient dans l'esprit autre chose que leur devoir?

X. Quand il juge à propos de donner des Commissaires aux parties, il ne doit point souffrir qu'on lui en demande certains par présérence. C'est une raison pour les resuser, quoique d'ailleurs ils soient integres: & c'en est une encore pour les exclurre, si des personnes, que le Prince ne consulte point sur le choix, le supplient de les nommer. L'unique point de vue doit être la justice: & la justice disparoît, dès qu'on touche à l'égalité.

X I. Comme tout le monde a une secrete

pente à tourner vers l'autorité & la faveur, il est très - dissicle que les Juges, même les premiers Magistrats, ne soient pas portés par une secrete inclination, à trouver les affaires des personnes qui ont accès auprès du Prince, plus justes & plus claires que celles de leurs parties. On ne s'avoue point à soi-même cette disposition, parce qu'elle ne fait pas d'honneur: mais on ne laisse pas de la suivre, parce qu'elle est utile. On veut être juste; mais on veur plaire, & sur-tout à qui peut nuire ou servir: & dès-lors il n'est pas mal-aisé de joindre les deux, & de se persuader, que c'est en faisant justice qu'on fait plaisir.

XII. Les conséquences de cette disposition sont infinies, lorsque les personnes qui ont accès auprès du Prince ont de grandes liaisons, des intérêts sort étendus, & beaucoup de sensibilité pour tout ce qui les regarde : car il se trouve alors peu de Juges, même dans les Princes, qui ne considérent que leur devoir; & la foiblesse devient comme contagieuse & générale, parce que les personnes que le Prince écoute, & qu'il paroît protéger, tiennent à beaucoup d'autres, qui s'autorisent de leur

crédit, & qui en abusent.

XIII. Le reméde le plus prochain & le plus efficace à ce dernier mal, seroit que le Prince témoignat moins de bonté à ceux qui ont des liaisons si étendues, & qui unissent dans leurs intérêts tant de personnes; qu'il présérat la République à des particuliers,

<sup>1</sup> Dicens: his carior est mihi tota Respublica. V.

qui se servent de sa protection pour éluder la

justice.

XIV. Mais s'il ne veut pas employer ce reméde, il est au moins obligé de se servir d'un autre, en chargeant les principaux Magistrats, tels que son Chancelier, son Procureur Général, & les Chefs des Compagnies supérieures, de n'avoir aucun égard à la distinction qu'il lui plaît de mettre entre certaines personnes & les autres, quand il s'agit de la justice : leur ordonnant, de faire savoir sur cela ses intentions, à tous les autres Juges; & leur déclarant, que non seulement ils lui déplaîront, s'ils s'écartent de la plus rigoureuse justice en faveur de qui que ce soit, mais qu'ils le trouveront très - attentif à examiner leur conduite par rapport à tout ce qui approche de lui.

XV. De telles déclarations doivent être faites en termes forts & précis, être souvent réitérées, &, ce qui est plus important, être soutenues par une conduite égale, uniforme,

& qui ne se démente jamais.

XVI. Le Prince en donnera des preuves dans les affaires même qui le regarderont, c'est-à-dire, ses domaines, ses droits, & les personnes qui ont l'administration de ses revenus. Il ne soussirira, ni prévention, ni saveur dans les Juges, pour ses intérêts. Il n'en aura point d'autres que ceux de la justice, qui est sa véritable gloire & son diadême, comme parle Job. Il s'élevera au dessus de

<sup>1</sup> Vestivi me, sicut vestimento & diademate, judicie meo. Job. C. XXIX.

D'UN PRINCE. II. Part. toutes les petites & basses considérations qui touchent les particuliers. 1 Il trouvera bon qu'on appelle en jugement tous ceux qui ont l'intendance de ses finances, & qu'on défende, même devant lui, la cause du citoyen qui croit avoir plus de droit que ses Officiers. Lui-même les condamnera sans peine, quand il ne jugera pas leurs prétentions bien fondées: & il sera persuadé, qu'une des plus essentielles différences entre un bon Prince & un mauvais, est que sous le mauvais, le Fisc & l'Epargne ont souvent tort, mais gagnent toujours leur cause; & que 2 sous le bon, ils soutiennent rarement les droits douteux ou injustes, & que dans ces deux cas 3 ils ne sont jamais écoutés.

XVII. Il y a quelquesois des intérêts plus chers que des revenus, & dont il convient que le Prince soit plus touché. Des hommes de mérite ont rendu de grands services à l'Etat; il est juste de les récompenser. Une occasion s'offre, mais douteuse. Avec un peu moins de délicatesse que n'en a le Prince, il pourroit leur procurer du bien: mais il n'en sera jamais tenté, s'il aime sincerement la justice. Ce n'est point par ces voies qu'il récompense les services; & il ne sait point ac-

quitter ses dettes aux dépens d'autrui.

2 Sæpiùs vincitur fiscus, cujus mala causa nunquam est, nisi sub bono Principe. Ibid.

<sup>1</sup> Dicitur actori atque etiam procuratori tuo: in jus veni: sequere ad tribunal. Paneg. Traj. p. 109.

<sup>3</sup> Fisco nunquam judicans favit Marcus Aurelius. Jul. Capit. in ej. vit. p. 144.

XVIII. Je crains un peu plus pour lui la tentation de la louange & de la flatterie; car on s'en défend plus difficilement que d'aucune autre, quand elle est préparée avec art, & placée à propos. On résiste aux sollicitations, aux prieres, aux besoins, aux services; mais comment empêcher l'effet des manieres infinuantes & flatteuses? Comment tenir son cœur fermé à tout ce qui lui plaît? Et lorsque le cœur est gagné, comment résister à l'impresfion qu'il fait sur l'esprit? C'est un piége bien dangereux que d'être admiré par l'une des parties, & que d'être inconnu à l'autre, de qui même l'on dit des choses peu avantageufes : « 1 Mais on tend inutilement le filet de->> vant celui qui a des aîles >> ; comme parle le Sage. Le Prince s'éleve au dessus de tout ce qui n'éclaire point l'esprit, & qui ne sert de rien à découvrir la vérité; & les louanges, au lieu de l'amollir, l'avertissent au contraire de devenir plus ferme, parce qu'il en est touché, & qu'on veut abuser de sa foiblesse.

XIX. Mais la bonté & la clémence, qui font des vertus si dignes d'un Prince, lui préparent un nouveau péril, s'il les écoute au préjudice de la justice. Elles sont propres à modérer la rigueur & la sévérité: mais elles ne donnent pas le courage; & quelquesois il en est besoin. « 2 N'entreprenez point d'être » juge, dit le S. Esprit, si vous n'avez assez

rov. C. 1. v. 17.

<sup>2</sup> Noli quærere fieri judex, nisi valeas virtute irrumpere iniquitates. Eccl. C. VII. v. 6.

D'UNPRINCE. II. Part. 61 b) de courage & de force pour pénétrer & pour enfoncer tous les remparts de l'iniquité ». Avant que le regne d'un Prince soit bien affermi, l'injustice peut trouver de puissans protecteurs. 1 Une timide politique conseille de dissimuler: & la sagesse le conseille aussi, quand on n'a fait qu'aigrir le mal : mais il ne faut pas donner le nom de prudence à la molesse, ou à une compassion mal entendue, qui épargne l'injuste & lui sacrifie le public. Un exemple de fermeté, dans une occasion où elle étoit nécessaire, fait qu'il n'en est plus besoin. On prévient les désordres, en punissant les premiers; & l'on s'expose au contraire à revenir fouvent aux châtimens, en suivant une conduite incertaine & irrésolue, où la molesse & la sévérité paroissent successivement, & se combattent, au lieu de s'unir.

X X. Le Prince se rendra donc inexorable, dans les occasions où le public attend de lui une invincible fermeté. Il ne fouffrira ni concussions, ni violences. Il n'accordera jamais de grace aux crimes également lâches & noirs, tels que l'assassinat & l'empoisonnement. Il aura pitié du peuple, & non de ceux qui l'oppriment. Il fera plein de compassion pour le foible, pour le pauvre, pour l'innocent, & non pour celui qui s'en est rendu in-

digne, en devenant injuste.

XXI. Mais en évitant une extrémité, le Prince ne se jettera pas dans une autre, & il ne se portera pas à la rigueur, de peur de

<sup>1</sup> Ne forre extimescas faciem potentis, & ponas scandalum in æquitate tuâ. Ibid.

rendent injuste, même le zéle pour la justice, quand il est excessif, & qu'il dégénére en amertume. A force de vouloir tout découvrir, & tout punir, on convertit les simples soupçons, en preuves, & l'on se met en danger de punir l'innocent. Il faut se contenter de ce qui est évident, & n'aller point au-delà. Le desir de déterrer les crimes, & de donner des preuves de sévérité, sorme des préjugés, & ne convient point à un Prince équitable & humain, qui ne se porte au châtiment qu'à tegret, & qui souhaiteroit de n'y être jamais forcé.

XXII. <sup>2</sup> Il n'affectera point d'employer son autorité, où celle des loix sussit. Il ne troublera point l'ordre par un zéle excessif de le saire observer. Il sera tranquille, tant qu'il n'aura aucune raison d'agir & de parler; & il ne montrera son pouvoir, que dans les occasions où tout autre moyen seroit inutile.

XXIII. 3 Il laissera aux tribunaux toute la liberté & toute l'autorité nécessaires pour

<sup>1</sup> Justis supplicies illacrymavit, etiam & ingemuit. Sueton. C. 15. parlant de Vespasien.

<sup>2</sup> Non utendum imperio, ubi legibus agi possit. Sage maxime de Tibere, au rapport de Tacite, L. 3. Annal. p. 101.

<sup>3</sup> Néron, dans le commencement de son regne, avoit bien compris ces vérités, quoiqu'il les ait mal observées. Nero, formam futuri principatûs præscripsit. Non se negotiorum omnium judicem sore... Nihil in penatibus suis venale, aut ambitioni pervium: discretam domum, & Rempublicam; reneret antiqua munia Senatus. Tacit. L. 13. Annal. p. 213.

D'UN PRINCE. II. Part. 63 terminer les affaires qui doivent y être jugées. Il n'en évoquera aucune que pour des raisons importantes, & pour le bien même de la justice. Il ne suspendra la conclusion d'aucune, que pour de semblables vues. Il s'appliquera à maintenir l'ordre & la regle, à conserver les anciens usages, à faire que chaque jurisdiction jouisse de ses droits & de ses priviléges. Il sera ennemi des nouveautés & des changemens; & il sera persuadé que tout ce qui s'examine par plusieurs, & selon les formes ordinaires, est moins expose à l'injustice, que ce qui se traite devant peu de personnes, & d'une maniere moins publique & moins solemnelle.

XXIV. Il n'accordera qu'avec peine, & fur de pressans motifs des Lettres d'Etat, pour arrêter des procès commencés, dont les délais portent souvent de grands préjudices à l'une des parties, & dont le Prince se rend responsable, quand il les accorde ségerement. Son but en toutes choses sera de faire observer les loix, de rendre les exceptions très-rares, de soumettre tout le monde au droit public, d'empêcher que les graces & les priviléges ne prennent la place de la justice, & que l'égalité, qui lui est essentielle, ne soit altérée sous divers prétextes, parce que c'est lui personnellement qui est chargé de tous ces devoirs.

## CHAPITRE V.

Le Prince répond de Juges qui rendent la justice en son nom : qualités qu'ils doivent avoir. Difficulté du choix; & moyen d'y réussir. Le Prince doit examiner leur conduite. Comment il en peut être instruit.

### ARTICLE I.

Le Prince répond des Juges qui rendent la justice en son nom.

I. C'Est par nécessité que le Prince se décharge sur des Juges inférieurs de l'obligation où il est de rendre la justice : mais cette nécessité devient pour lui un nouveau devoir & d'une grande étendue : car en lui permettant de se faire aider, elle l'oblige à choisir ses Coadjuteurs, & elle multiplie ainsi ses dangers; en partageant son travail.

II. Le sage conseil, que Jethro donne à Moyse de ne point continuer de juger seul tout le peuple, avoit deux parties : « ¹ Ne » faites point tout, lui dit-il, puisque vous » ne le pouvez pas : mais choisissez des per-

r Ultra vires tuas est negotium. Solus illud non poteris sustincre. Provide autem de omni plebe viros potentes, & timentes Deum, in quibus sit veritas, & qui oderint avaritiam. Exod. C. XVIII. v. 18.

5. sonnes capables de vous aider, qui craignent 5. Dieu, qui connoissent & aiment la vérité, 5. & qui soient ennemis de l'avarice ». I Moyse suivit ce conseil dans ces deux points. Il se sit soulager, & il choisit des personnes dignes de partager son autorité. Sans cette précaution, il eût pensé à son repos, mais abandonné le peuple; & en se reservant une partie de ses

devoirs, il eût négligé l'autre.

II I. Le Prince doit imiter cet exemple. Il ne peut pas tout, mais il doit tout. Ce qu'il peut, il le fait par lui-même; ce qu'il doit au-delà, & qui passe ses forces, il l'exécute par d'autres. Il met à sa place des personnes dignes de la remplir : autrement ce feroit la laisser vacante : car ceux qui en seroient indignes, ne la rempliroient pas. Son dessein n'est pas de laisser son ouvrage imparfait, mais de se procurer du secours. Il faut donc que ceux qu'il appelle, puissent lui en donner, & qu'ils agissent dans les mêmes vues; autrement ils ne feroient que s'opposer à ses intentions, & ils détruiroient ce qu'il auroit commencé.

IV. C'est à lui seul que la justice a été consiée. Il n'y a dans ses Etats aucun autre pouvoir de la rendre que celui qu'il communique. C'est donc à lui d'examiner, entre les mains de qui il remet une partie de ce précieux dépôt. Il doit connoître, si ceux qu'il place si près du thrône, méritent de partager

<sup>1</sup> Moyses secitomnia que ille suggesserat, & electis viris strenuis de cuncto Israel, constituit eos principes populi. Ibid. v. 24.25.

avec lui sa souveraineté, s'ils sont dignes de devenir par lui les maîtres de la vie & des biens de leurs égaux; s'ils useront bien de l'épée que Dieu n'a voulu confier immédiatement qu'à lui seul. Sans ce discernement, il aviliroit ce qu'il y a de plus grand dans la Royauté; & il dissiperoit sans lumiere & sans choix, ce qui ne peut entrer en comparaison avec aucun bien temporel.

V. Il y auroit d'ailleurs une injustice manifeste, à soumettre des hommes sages, prudens, vertueux, à des Juges qui leur seroient insérieurs en tout. La loi naturelle condamne ce désordre. C'est à la raison que l'autorité doit être accordée, & quiconque est élevé au-dessus des autres par le pouvoir, a dû

l'être auparavant par le mérite.

VI. Le Prince répond de toutes les suites qu'une conduite contraire ne manque jamais d'avoir. Toutes les sautes de ceux qu'il met en place, lui sont imputées. Il a bien voulu s'en charger, dès qu'il a consié son pouvoir à des hommes qui en abuseroient. Tout le bien qu'un meilleur choix eût produit, lui sera reproché; & tout le mal qui suivra un choix imprudent & téméraire, sera sur son compte. Il saut, pour éviter ce malheur, tâcher de parvenir jusqu'à ceux que Dieu destine aux emplois, & à qui il a donné les qualités nécessaires pour les remplir: autrement

r Potestatem non habent, nisi quam tu eis aut tribuetis, aut permiseris. Tibi imputa, quidquid patieris ab eo, qui fine te potest facere nihil. S. Bernard. L. 4. de Confid. C. 5. p. 134.

D'UN PRINCE. II. Part. 67 c'est mépriser ses dons, & rejetter ce qu'il choisit.

VII. Un Prince qui aime sincerement la justice, n'a garde d'en consier le ministere à des hommes qui n'aient pas les mêmes sentimens que lui. Il desire de leur communiquer son zéle, son attention, son désintéressement, sa lumiere, avant que de leur communiquer son pouvoir. Il cherche à se multiplier, & non à se décharger seulement; & il voudroit qu'il lui sût possible de faire passer son esprit dans tous ceux qu'il associe à son autorité.

VIII. Il y en a un merveilleux exemple dans l'Ecriture, & il est important d'en considérer avec attention toutes les circonstances. Moyse, plein de tendresse pour un peuple toujours porté au murmure, mais accablé du poids de sa conduite, disoit à Dieu : « 1 Pour-» quoi, Seigneur, m'en avez - vous chargé? » Est-ce moi qui ai donné la vie à toute cette » multitude, & qui en suis le pere? Et cepen-» dant vous me commandez de la porter dans mon fein & dans mes bras, comme une » nourrice y porte son enfant. Je ne saurois » porter seul un si pesant fardeau ». Voilà les sentimens d'un Prince que Dieu exige de lui; mais qui avoue sa foiblesse, & qui demande d'être aidé. « 2 Faites choix, dit le Seigneur

2 Et dixit Dominus ad Moysen: congrega mihi

r Cur imposuisti pondus universi populi hujus super me? Nunquid ego concepi omnem hanc multitudinem, vel genui eam, ut dicas mihi: porta eos in sinu tuo, sicut portare solet nutrix infantulum... Non possum solus sustinere omnem hunc populum, quia gravis est mihi. Num. C. XI. v. 11. & segq.

" à Moyle, de soixante - dix vieillards, du » nombre de ceux qui ont de l'autorité par-» mi le peuple, & qui l'instruisent; condui->> fez-les à la porte du Tabernacle de l'alliance, & demeurez-y avec eux. Je descendrai, » & je vous parlerai. Je prendrai de votre es-" prit, & je le leur communiquerai, afin " qu'ils portent avec vous le poids du peuple, » & que vous n'en foyez pas accablé en de-» meurant seul. Moyse obéit; & Dieu exécu-» ta sa promesse en prenant de l'esprit qui » étoit en Moyse, & en le communiquant » aux soixante-dix vieillards, ou Sénateurs, » qui des ce moment devinrent Prophétes, & » le furent jusqu'à la mort». Moyse a des Coadjuteurs: mais c'est son esprit qui les anime. C'est de lui que les Sénateurs tirent leur lumiere & leur force : c'est lui qui juge le peuple, & qui le conduit par eux. Il est comme reproduit en eux, & comme multiplié, & c'est toujours le même chef qui gouverne, le même esprit qui dirige, le même amour pour la justice qui domine, quoique l'autorité soit partagée.

IX. Un Prince formé sur ce modéle, de-

septuaginta viros de senibus Israël, quos tu nosti, quòd senes populi sint ac magistri; & duces eos ad ostium Tabernaculi sæderis, faciesque ibi stare tecum, ut descendam & loquar tibi: & auferam de spiritu tuo, tradamque iis, ut sustentent tecum opus populi, & non tu folus graveris. . . . Descendit que Dominus per nubem, & locutus est ad eum : auferens de spiritu; qui erat in Moyse, & dans septuaginta viris; cumque requievisset in eis spiritus, prophetaverunt, nec ultrà cessaverunt. Num. C. XI. v. 16. O Jegg.

fire que tous ceux qu'il choisit pour remplir les magistratures, soient animés du même esprit que lui; que d'une extrémité de son Royaume à l'autre, ce soit par des vues aussi pures que les siennes, que les Juges se conduisent; qu'ils ne consultent, comme lui, que la loi de Dieu, & qu'en ce sens ils soient tous Prophétes.

X. Au lieu de craindre un mérite éclatant. & de s'appliquer à le tenir dans l'obscurité, il cherche tout ce qu'il y a de plus grand & de plus élevé, pour le mettre dans des places éminentes; & il n'écoute point les conseils de ceux qui pensent que cette conduite peut diminuer son autorité, & qu'il agiroit avec plus de prudence, s'il évitoit d'unir dans une même personne, un grand pouvoir à de grandes qualités. Il répond avec la même générorosité que 1 Moyse, à qui l'on vouloit inspirer de la jalousie par les mêmes motifs: « Plût à Dieu que tout le peuple reçût l'es-» prit de prophétie, & que le vrai mérite fût » très-commun! » C'est le bien du peuple, & non ma gloire que je desire; & je ne la fais pas confister dans l'abbaissement des autres.

XI. Il ne faut qu'un peu d'attention sur ce qu'on a dit jusqu'ici, pour comprendre qu'il faut bien des qualités à un Magistrat; & les Sénateurs choisis par Moyse en sont une

<sup>1</sup> Domine mi Moyses, prohibe eos. At ille: quid, inquit, æmularis pro me? Quis tribuat, ut omnis populus prophetet, & det illis Dominus Spiritum suum. Num. C. XI. v. 28. & 29.

grande preuve : car ils sont pris dans le nombre des anciens & des maîtres d'Israël. Ils sont l'élite d'entre eux. C'est Moyse, conduit par une lumiere divine, qui les distingue; & Dieu ajoute à leur sagesse & à leur expérience, le don miraculeux de prophétie, & le leur conserve aussi long-tems que leur emploi. Quiconque pesera bien ces circonstances, ne sera pas étonné qu'un Prince soit timide & reservé, quand il fait choix des Sénateurs du peuple, & qu'il soit attentif, non à certaines qualités détachées, mais à toutes celles qui doivent concourir à un mérite parsait.

#### ARTICLE II.

# Qualités que les Juges doivent avoir.

1. La premiere est la capacité. Il saut savoir, avant que de juger; 2 être plein de maximes; avoir médité sur la loi, & l'avoir comparée avec elle-même, & avec les actions des hommes. Le tems de s'instruire n'est pas celui où l'on doit décider. Le bon sens, dont tout le monde se flatte, est rare, & il n'apprend pas ce qui a dépendu de l'institution des hommes. On s'expose très-souvent à juger au hasard, quand on n'est pas sondé dans le droit. On doute où il ne saut pas. On trouve de la difficulté, où, si l'on étoit plus instruit, on n'en verroit aucune. On retarde

I In quibus fit veritas. Exed, C. XVIII. v. 21.

<sup>2</sup> Quos tu nosti, quòd senes populi sint ac magistri. Num. C. XI. v. 16.

D'UN PRINCE. II. Part. 71 ainsi le jugement des affaires, en demandant qu'elles soient plus examinées; ou, par un désaut contraire, on prononce témérairement sur des choses qui auroient besoin d'être éclaircies, ou si l'on a quelque modestie, on se contente de suivre les avis des autres, sans être capable d'en discerner la justice, ou de les rectisser s'ils s'en écartent.

II. A la capacité & à la lumiere il faut joindre l'intégrité : car sans elle, on est son propre juge, & l'on se condamne soi-même, en ne suivant pas ce qu'on connoît : on étudie également le pour & le contre, pour s'en servir dans le besoin : on tâche de convertir les questions les plus nettes en problêmes, & de trouver dans les partis opposés une vraisenblance qui mette la conscience en repos: on altere la simplicité des loix par des interprétations subtiles, qui en éludent l'effet; & l'on se croit habile, parce qu'on n'est arrêté par aucun inconvénient, & qu'on est toujours préparé à servir utilement ses amis, & les personnes puissantes, par une grande fécondité à trouver des ménagemens & des temperamens qui énervent le droit. L'intégrité est ennemie de toutes ces souplesses. Elle ne connoît qu'un chemin, comme elle n'a qu'un but. Elle pense à son devoir, & point aux personnes, & elle s'attache à l'esprit de la loi, sans chercher dans la lettre de quoi l'affoiblir.

I I I. Le zéle de la justice soutient & fortisse l'intégrité: car sans ce zéle un Juge fait son devoir; mais le fait mollement. Il voit l'iniquité sans en être ému. Il dit ce qu'il faut, mais sans lui donner la force & le poids que merite la vérité: au lieu que, lorsqu'il a du zéle & de l'ardeur pour la justice, il est attentif à tout ce qui peut la faire connoître: il emploie tout ce qui peut la défendre: il s'afflige amerement, quand elle est abandonnée.

IV. La fermeté est la suite du zéle : car le zéle est un amour ardent; & l'amour a du courage, à proportion de son ardeur: Il affermit le cœur où il domine, contre les sollicitations, les insinuations, les espérances, les craintes, les menaces, les dangers, les dernières extrémités. Il résiste au torrent, & au mauvais exemple. Il ne s'étonne point d'être seul, ni d'être abandonné. Il ne s'occupe point des inconvéniens, mais de son obligation. Il

est respectueux, mais invincible.

V. Le fondement d'une telle fermeté est le défintéressement; non celui qui se borne à refuser les présens, à ne pas aimer les richesses, à ne pas craindre la pauvreté, quoique celui-là même soit infiniment rare, mais un défintéressement universel, qui méprise l'ambition, la faveur, la gloire humaine, le desir même d'être applaudi dans sa fermeté; qui se réunisse dans un seul objet, qui est la justice; & qui surmonte, par la crainte de s'en écarter, toutes les espérances & toutes les craintes humaines. On se flatte hors de l'occasion qu'on a ces sentimens : mais le moindre intérêt découvre le fond du cœur, plus dépendant, plus allarmé des moindres périls, qu'on ne l'avoit pensé. L'amour de la justice disparoît alors, parce que d'autres amours plus finceres & mieux

p'un Prince. II. Part. 73 mieux établis l'étoussent & le surmontent. Et il en sera toujours ainsi, jusqu'à ce que le cœur n'obéisse qu'à un seul maître, & que l'amour propre soit pleinement soumis à celui de la

justice.

VI. On connoît cet amour unique de la justice, par l'amour unique du bien public, qui est la grande qualité d'un Magistrat, & qui est fondée sur le défintéressement dont je viens de parler : car dès qu'on tient à quelque intérêt particulier, on est incapable de foutenir comme il faut l'intérêt public; & l'on mesure de telle sorte tout ce qu'on dit & tout ce qu'on fait, qu'on pense plus à soi qu'au bien commun. Il ne faut attendre rien de grand ni de généreux d'un homme de ce caractere. Il a toujours quelque secrete vue, dont il est le centre & la fin. L'Etat n'est que le prétexte, le peuple n'est que le voile qui cache ses desseins. Il abandonnera la bonne cause, dès qu'il aura obtenu ce qu'il desire.

VII. C'est un fruit de l'amour du bien public que l'amour des pauvres, tant recommandé aux Juges dans l'Ecriture, & si négligé. Il faut, pour être sensible à leurs intérêts, descendre jusqu'aux plus petits & aux plus soibles d'entre le peuple; & pour cela tout embrasser dans son cœur, & y tout réunir: mais si l'on est indissérent pour le bien public, comment ira-t-on jusqu'aux pauvres? comment les servira-t-on avec zéle, si l'on est intéressé? Comment s'attirera-t-on pour ennemis ceux qui les oppriment, si l'on espère, & si l'on craint? Et comment fera-t-on de

### 74 INSTITUTION

leur cause, quand elle est juste, la sienne propre, si l'on agit par des motifs supérieurs à toutes les considérations particulieres?

VIII. Il est impossible qu'un Magistrat agisse par des motifs si purs, & qu'il ait même aucune des qualités marquées jusqu'ici, au moins dans un degré parfait, s'il a desiré son emploi, & s'il craint de le perdre. Il a dû en connoître les périls, n'y entrer que par vocation, & ne l'accepter qu'en tremblant. Il ne doit y demeurer qu'autant qu'il y sera contraint par le respect dû à la Providence qui l'a placé; & s'il ne peut y faire du bien, il ne doit point regarder comme un mal, de le quitter. Sans ces dispositions, il sera toujours soible & timide; & les services qu'il rendra à l'Etat seront peu importans, & auront tous le caractere de sa foiblesse.

IX. Les Princes qui ont mieux connu les hommes, & mieux jugé des qualités nécessaires à un grand Magistrat, ont écarté les ambitieux, & cherché ceux qui suyoient les emplois. Ils ont vu, malgré les ténébres de l'infidélité, « que la République ne pouvoit » être surement consiée, qu'à ceux qui avoient » assez de mérite pour n'oser s'en charger»; & 2 ils cherchoient avec tant de soin des hommes dignes des premieres places, qu'ils

t

ti

de

Ve

ter

r Præfectum prætorii fecit, qui, ne fierer, etiam fugerat, dicens: invitos, non ambientes, in Rempublicam collocandos. Alexand. Sever. in ejus vità, p. 211.

<sup>2</sup> O rem memoriæ litterisque mandandam! Præsectum prætorii non ex ingerentibus, sed ex subtrahentibus legere. Paneg. Traj. p. 235.

p'un Prince. II. Part. 75 en trouvoient à qui il falloit faire violence pour les leur faire accepter. Leur exemple doit servir de regle aux autres Princes, qui choisiront toujours mal les premiers Juges, s'ils les prennent parmi ceux qui s'offrent d'eux-mêmes, & qui briguent les emplois.

X. L'innocence de la vie & une grande réputation de probité, sont aussi des qualités indispensables dans un Magistrat. Il ne suffit pas qu'il soit actuellement homme de bien : il faut qu'il l'ait toujours été, & qu'on ne puisse lui faire aucun reproche personnel, lors même qu'on n'est pas content de ses jugemens. Il ne convient point à un homme qui a méprisé les loix, d'en être le protecteur. On pourroit opposer son exemple à sa sévérité, & la conduite passée laisseroit de justes défiances sur ses sentimens secrets. Il faut que le public se repose pleinement sur lui, qu'on le croie vertueux, parce qu'il l'a toujours été, & qu'on lui remette sans peine les intérêts les plus chers, parce qu'on sait qu'il n'a jamais eu, ni passions, ni foiblesses.

XI. La fidélité à l'égard du Prince, est un de ses principaux caracteres; mais une fidélité à toute épreuve. Il ne connoît que son maître, & ne dépend que de lui. Il ne reçoit rien ni d'un étranger, ni même d'aucun Prince qui n'a pas la conduite de l'Etat. Il est essentiellement ennemi de toutes les factions & de tous les partis qui se forment contre le gouvernement: aucun prétexte du bien public ne l'éblouit: aucune espérance de resorme ne le tente; aucun traitement dur, ni aucune dis-

Is

m

n.

ec-

bus

XII. La base de toutes ces qualités, qui en est comme l'ame, & qui en fait la vérité, est la crainte de Dieu. C'est elle qui éclaire un homme destiné à rendre la justice, qui le fortifie, qui l'éleve au dessus des sentimens humains; qui lui fournit des motifs éternels & indépendans des événemens de cette vie; qui le rend aussi exact dans les conseils qui n'ont pas de témoins, que dans les jugemens solemnels; qui lui inspire une bonté particuliere pour les pauvres, parce qu'ils sont hors d'état de lui rendre ce qu'il fait pour eux; qui l'attache au Prince & au bien public, sans qu'il attende ici aucune récompense de ses services; & qui le console dans son travail, par le desir unique de plaire à Dieu, qui l'en a chargé.

XIII. Sans ce principe intime, qui est égal dans tous les tems, & qui subsiste sans aucun appui visible, les meilleures qualités d'un Magistrat ne sont que superficielles. Elles languissent dès qu'elles n'ont plus d'admirateurs: elles cédent souvent aux tentations secretes. Comme elles n'ont point de racines, ni de but, elles périssent saute d'aliment, ou elles

l'empruntent de l'orgueil.

## ARTICLE III.

# Difficulté du choix ; & moyens d'y réussir.

I. Il est aisé de conclure après cela, combien il est difficile de donner à la République des Magistrats dignes d'elle, & de quelle conséquence il est, que le Prince ne soit pas trompé dans le choix qu'il en fait. Les premiers Juges d'un Etat en sont comme l'ame &

l'esprit.

II. Le Sénat d'une grande ville, & surtout de la capitale, en est non seulement l'ornement & la gloire, mais l'appui. <sup>1</sup> Ce n'est point dans les édifices, disoit l'Empereur Othon, ni dans la magnificence extérieure que conssiste la gloire & la durée de l'Empire. Tout ce qui n'est que materiel est peu de chose. Il peut se détruire & se rétablir, sans que l'esfentiel soussire aucun changement : mais c'est attaquer le fond de l'Etat, & le Prince même, que de donner atteinte à l'autorité du Sénat.

III. L'Empereur Adrien en avoit eu la même idée, & l'avoit même portée plus loin; 2 car il ne voyoit rien dans tout l'Empire de

2 Senatûs fastigium in tantum extulit, difficile faciens Senatores, ut quum Tatianum ex Præsecto

L'Quid? vos pulcherrimam hanc urbem, domibus & tectis & congestu lapidum, stare creditis? Muta ista & inanima intercidere & reparari promiscue possunt. Æternitas rerum & pax gentium, & mea cum vestra salus, incolumitate Senatus sirmatur. Tacit. Lib. 2. Hist. p. 334.

plus important ni de plus grand que la place de Sénateur. Il n'y élevoit personne qu'avec une extrême précaution; & il étoit si persuadé que cet honneur étoit au dessus de tous les autres, & qu'il supposoit par conséquent un mérite extraordinaire, qu'en l'accordant à un homme qui avoit été préset du prétoire & consul, il lui dit, qu'il ne pouvoit désormais l'élever plus haut, le degré de Sénateur étant au dessus de tout.

I V. Ce Prince en jugeoit selon la vérité, & non selon l'erreur populaire, qui trouve certaines places plus brillantes, parce qu'elles sont uniques, ou qu'elles approchent plus de la cour, qu'elles donnent en apparence une plus grande autorité; & 1 qui ne voit pas que toutes les grandes affaires se portent au Sénat, & qu'elles n'ont une forme reguliere & constante, que lorsqu'elles sont terminées par ce dernier tribunal, qui dans le fond n'est respectable qu'autant que ceux qui le composent sont dignes de la consiance & de la vénération du peuple, & qui tombe dans l'avilissement dès que le Prince sousser qu'il se remplisse de personnes sans naissance, sans géné-

prætorii, ornamentis consularibus præditum, faceret Scnatorem, nihil amplius se habere quod in eum conferii posset, ostenderit. Spartian. in vit. Adrian. p. 128.

<sup>1</sup> Qui quid sit Respublica nesciat: faciat eos Consules, Duces, Judices, quorum vitas, merita, ætates, familias, gesta non nôrit: disoit Métius Falconius, Sénateur Consulaire, en parlant des Princes peu attentiss à donner de bons Magistrats & de bons Juges. Vopisc. in vit. Imperat. Taciti p. 285.

p'UNPRINCE. II. Part. 79 rosité, sans savoir, sans attachement aux bonnes maximes, sans zéle pour le bien public, & sans vertu.

V. Il n'est pas impossible de prévenir ce mal, ou d'y remédier, si le Prince veut bien donner une application aussi sérieuse au choix

des Juges que la chose le mérite.

VI. Il n'entreprendra point d'abord de faire des changemens, qui dans le commencement d'un regne ne sont capables que de Jetter la désiance dans les esprits, & de dégoûter du gouvernement toutes les personnes qui sont en place & qui craignent pour ellesmêmes.

VII. Il se contentera de marquer en général, mais en termes sorts & touchans, que rien ne lui est plus à cœur que la justice; qu'il se regarde comme chargé de tout ce que sont les Juges dans toute l'étendue de son Royaume; qu'ils ne peuvent rien faire pour son service qui lui soit plus agréable, que d'user, selon ses intentions, de l'autorité qu'il leur a consiée, & que son principal soin sera de s'informer de leur conduite.

VIII. Il parlera en pariculier aux premiers Magistrats, qui ont l'honneur de recevoir ses ordres immédiatement, & il leur recommandera de telle sorte d'être exacts, intégres, désintéressés, & de veiller sur les autres, qu'ils comprendront que c'est le toucher dans le point le plus sensible, que de tomber dans aucune saute contre la justice. Et peut - être qu'il ne saudra que ces exhortations publiques & secretes pour changer la plupart des Juges; D iv

car l'autorité du Prince, jointe à la bonté, a un pouvoir infini; & le succès est beaucoup plus grand, quand il s'applique à couvtir les maux qu'il guérit, & qu'il aime mieux laisser croire qu'il a trouvé tout dans l'ordre, &

qu'il n'a eu rien à reformer.

I X. S'il apprend que quelque Magistrat se distingue par le savoir & par la probité, soit dans les provinces, soit dans le Sénat de la capitale, il affectera de le louer devant des témoins, mais en peu de mots, comme il convient à un Souverain. Il sera au contraire avertir, mais d'une maniere moins publique, ceux dont il aura reçu des plaintes, pour donner lieu à leur changement, par le soin même qu'il prendra de leur réputation. Et 2 il excitera par cette sage conduite une noble émulation, qui aura un plus grand esset que la contrainte.

X. Pendant qu'il employera ces moyens, pour inspirer un nouveau zéle aux Juges qu'il aura trouvés établis, il s'appliquera à découvrir des personnes dignes de sa constance, & capables de remplir les premieres places, afin de les leur donner dès qu'elles seront vacantes.

XI. Il se servira dans la suite de ces premiers Magistrats pour examiner les autres, & pour en faire choix. Il les consultera quand il faudra nommer des Présidens, des Procu-

r Ratissima moderatione maluit videri invenisse bonos, quam secisse. Tacit. in vit. Agricol. p. 454.

<sup>2</sup> Laudando promptos, castigando segnes, ita honoris æmulatio pro necessitate erat. Ibid. p. 459.

D'UNPRINCE. II. Part. 81

reurs & des Avocats généraux dans les autres Parlemens, ou envoyer des Intendans de Jultice dans les provinces. Il les chargera de s'informer de toutes les personnes qui se distinguent dans la robe, de ceux qui excellent dans la connoissance du Droit; de ceux qui joignent à la connoissance, de grands talens & une grande vertu. Il recevra leurs mémoires, pour en faire usage dans l'occasion; & il leur défendra d'admettre aucun Officier dans aucun tribunal, dont la bonne conduite ne soit attestée par des témoins qui soient au

dessus de tout soupçon.

XII. Je sais que ces sortes d'enquêtes ne sont ordinairement que pour la forme, & que les examens sont très - superficiels : que tous ceux qui ont acquis une charge sont savans, vertueux, pleins de mérite quand ils se présentent; & que néanmoins plusieurs sont peu de chose, quand ils sont reçus: mais c'est un abus aisé à reformer; & quand le Prince voudra se servir de Juges intégres pour examiner les autres; qu'il les rendra responsables de leur facilité; qu'il marquera son mécontentement contre ceux qui auront osé tromper le public, en rendant un faux témoignage de la probité de ceux qui n'en avoient aucune; & qu'il se fera informer de la vérité par des personnes non suspectes, mais inconnues aux premiers Magistrats: quand, dis-je, il employera toutes ces précautions, qui font partie de son devoir, il rendra très-férieuses des enquêtes qui n'étoient que des cérémonies, & il convertira en severes examens, ce qui n'étoit qu'une collusion & qu'un compliment.

XIII. Je ne puis m'empêcher de rappor ter sur cela l'exemple d'un Prince qui a mérité, par son application à donner de bons Juges, de servir de modéle à ceux qui connoissent, comme lui, leur obligation sur ce point essentiel. 1 Il avoit pour regle de n'accorder à personne le rang de Sénateur, qu'après avoir pris les voix de tous ceux qui l'étoient, & après avoir entendu les témoignages avantageux de personnes illustres : mais s'il découvroit que les témoignages eussent été donnés par faveur, & que certains Sénateurs eussent été gagnés, il punissoit les témoins d'une maniere publique, & il releguoit au dernier rang, les Sénateurs lâches & complaisans, qui avoient deshonoré leurs corps en y admettant un indigne.

XIV. Il n'est peut-être pas nécessaire qu'un Prince porte si loin la sévérité: mais il importe beaucoup qu'on sache, qu'on réussira difficilement à le tromper, & qu'on ne le sera point impunément. Un seul exemple, dans de certaines circonstances, peut faire qu'un second ne soit pas nécessaire. La volonté du Prince bien déclarée, est une sorte barrière contre les indignes. Il ne s'agit que de commencer. La plupart des obstacles qu'on croyoit

r Senatorem nunquam sine omnium Senatorum, qui aderant, consilio secit, ita ut per sententias omnium crearetur, testimonia dicerent summi viri: ac si sefellissent, vel testes, vel ii qui sententias dicebant, postea in ultimum rejicerentur locum, civium condemnatione adhibità. Lamprid. in vit. Alex. Sev. 2.211.

D'UN PRINCE. II. Part. 83 insurmontables, tombent d'eux-mêmes, quand on est bien résolu de les mépriser; & si les Princes savoient tout ce qu'ils peuvent pour la justice, ils ne trouveroient presque pas de résistance.

### ARTICLE IV.

Le Prince doit examiner leur conduite.

Comment il en peut être instruit.

I. Mais, ou les difficultés qui s'offrent d'abord sans nombre, & qu'on prend soin de leur grossir, les empêchent d'entreprendre une sérieuse resorme de la justice, en s'appliquant à donner de bons Juges; ou ils se lassent bientôt eux-mêmes d'un devoir qui demande de la continuité & de la persévérance, & ils rendent ainsi leurs premiers soins inutiles, en les interrompant.

II. Il faut, à la vérité, penser d'abord à bien choisir: car il est très-difficile de corriger un mauvais choix; & 3 il vaut beaucoup mieux ne point établir de mauvais Juges, que d'être contraint de les révoquer. Mais on peut, malgré toutes les précautions, y être trompé; & comment le découvrira-t-on, si l'on croit avoir tout fait dans un premier exa-

<sup>1</sup> Curæ tibi maximè sit introducere tales, quos postmodum introduxisse non pæniteat. S. Bernard. L. 4. de Conf. C. 4.

<sup>2</sup> Officiis & administrationibus potius non peccaturos, quam damnare cum peccassent. Tacit. in vit. Agricol. p. 458.

men? On peut avoir mis en place un homme droit & juste; mais qui ne conserve pas dans son emploi les qualités qu'il y avoit portées, On peut se reposer sur la vigilance des premiers Magistrats; mais qui sont quelquesois distraits, mal avertis, indulgens, liés d'intérêts avec ceux dont ils devroient découvrir les fautes. Il est donc nécessaire que le Prince veille lui-même sur les sentinelles qu'il a établies; 1 qu'il s'informe avec soin de la conduite des Juges qui sont plus près de lui; 2 qu'il ait dans tous les corps des personnes sinceres & fideles qui l'instruisent de tout ce qui mérite son application; qu'il sache à qui dans chaque province il peut demander surement, comment s'administre la justice; qu'il cache avec soin ceux qui lui donnent des avis, parce qu'il n'y a presque point de probité à l'épreuve de l'intérêt; & qu'il s'informe par tant de moyens & par tant de canaux, qu'il puisse enfin parvenir à la vérité.

I I I. Ces moyens ont réussi à des Princes qui étoient chargés de l'Empire Romain, lorsqu'il étoit le plus étendu, & qu'il étoit par conséquent plus difficile d'en connoître le détail que d'aucun Royaume particulier. Ils réussiront aussi quand les Souverains les employement avec la même assiduité, & la même per-

<sup>1</sup> De Judicibus emnibus semper cuncta scrutando, tamdiu requisivit, quamdiu verum inveniret. L'Emper. Adrien dans savie par Spartien, p. 132.

<sup>2</sup> De omnibus hominibus per fideles homines suos semper quæsivit, & per eos, quos nemo nosser hoc agere: cum diceret, omnes præda corrumpi posse. Alexandre Severe dans sa vie par Lampride, p. 212.

D'UN PRINCE. II. Part. 85 Révérance que nous admirons dans des Princes infideles, qui ne savoient pas à quoi ils devoient rapporter pour eux-mêmes l'amour de la justice, mais qui étoient fortement persuadés, qu'on ne pouvoit la négliger sans abandonner le bien public, dont ils étoient principalement chargés; & que c'étoit négliger la justice, que de n'avoir pas une continuelle attention sur ceux qui la rendent.

I V. <sup>1</sup> Il vaudroit mieux en effet pour le bien de l'Etat que le Prince fût vicieux, mais zélé pour la justice, que s'il étoit reglé pour sa conduite personnelle, mais indissérent à la justice publique. Ses mœurs particulieres ne regardent que lui; mais sa négligence perd tout. Il se flatte d'être homme de bien, mais tous ses Ministres sont injustes; & le public, qui ne ressent aucun fruit de ses bonnes intentions, est laissé en proie à l'avidité & à l'injustice de tous ceux qui abusent de son autorité.

V. Domitien étoit un méchant homme, mais 2 sous lui toutes les provinces furent gouvernées par des Juges intégres. Il se pardon-

r Notum est illud pietati tuæ, Constantine Auguste, quod in Mario Maximo legisti, meliorem esse Rempublicam & propè tutiorem, in quâ Princeps malus est, eâ in quâ sunt amici Principis mali: siquidem unus malus potest à plurimis bonis corrigi; multi autem mali non possunt ab uno, quamvis bono, ullâ ratione superari. Lamprid. in vit. Alex. Sever. p. 223.

2 Magistratibus urbicis, provinciarumque præsidibus coercendis tantum curæ adhibuit, (Domitianus) ut neque modestiores unquam, neque justiores extiterint, suet. in ej. vit. C. 8.

noit tout à lui-même; mais il ne leur paradonnoit rien. Il vivoit selon ses passions; mais il savoit choisir des Magistrats & des Ministres qui en sussent exempts. Il distinguoit le mérite; & l'employoit, sans se soucier d'en avoir; & le peuple sous un Prince méchant en particulier, avoit de meilleurs Juges que sous Trajan, si différent de Domitien pour sa conduite personnelle, mais moins appliqué à donner de bons Magistrats, & moins attentif à leur conduite.

VI. Il faut joindre ces deux choses, le mérite personnel & la vigilance: donner l'éxemple & chercher des imitateurs: être irrépréhensible, & n'employer au ministere de la justice que ceux qui le sont. Alors tout est reglé, & tout suit sans peine le mouvement que le Prince donne à tous ceux qu'il conduit par ses avis, par son inspection & par sa vertu: car si la seule attention d'un Prince, même vicieux, est capable de tenir tous les Juges dans le devoir, celle d'un Prince non seulement zélé pour la justice, mais juste luimême, ne sauroit avoir qu'un très-grand effet.

<sup>1</sup> Trajan disoit un jour: Domitianum pessimum fuisse, amicos autem bonos habuisse. Et un homme lui répondit, qu'il étoit lui-même plus coupable, Qui Rempublicam pejoris vitæ hominibus commendaverat: quia melius est unum malum pati, qu'im multos. Lamprid. loc. cit.

### CHAPITRE VI.

La vénalité des Magistratures est un désordre contraire à la Justice. Les frais excessifs pour l'obtenir en sont un second. Il est du devoir du Prince d'apporter des remédes à l'un & à l'autre.

### ARTICLE I.

La vénalité des Magistratures est un désordre contraire à la Justice.

I. T' Ai supposé dans ce que j'ai dit jusqu'ici. qu'il étoit au pouvoir du Prince de choifir les Juges de tous les tribunaux dans toute l'étendue de ses Etats, & qu'il étoit le maître de ne consulter dans un tel choix que le mérite : mais si la vénalité des Magistratures a été introduite dans son Royaume par ses prédécesseurs, il n'a la liberté de choisir des Juges que parmi ceux qui ont de l'argent & de l'ambition. Tous ceux qui ne sont pas riches, sont exclus; & tous ceux qui sont riches, sans être présomptueux, le sont aussi. Il ne peut admettre que ceux qui s'offrent d'eux - mêmes; & il est contraint de confier le plus auguste pouvoir qu'il ait reçu de Dieu, à des hommes qui mériteroient, si les choses étoient dans l'ordre, d'être punis pour leur empressement & leur témérité.

II. Nous avons vu que des Princes qui n'avoient d'autre lumiere que la naturelle, ne jugeoient dignes des Magistratures que 1 ceux qui les fuyoient & 2 qu'il y falloit contraindre: & l'on sait d'ailleurs que dans tous les Etats policés, Monarchies ou Républiques, rien n'étoit plus interdit que les brigues pour les charges, ni plus sévérement puni que les largesses pour y parvenir. Il y a encore beaucoup d'Etats où ces abus ne sont point soufferts; & il y en a même, où l'on exige du Magistrat, avant de lui remettre les provisions du Prince, qu'il assure avec serment qu'il n'a point recherché l'emploi qu'on lui donne, & qu'il ne se l'est point procuré par des sollicitations, ni par des présens. Comment est - il donc arrivé, que dans d'autres Etats presque toutes les charges aient été mises à prix, & à un prix même excessif? Comment n'a-t-on pas prévu les suites funestes d'un désordre si opposé au bien public? Et comment des Princes ont-ils pu se résoudre à se priver pour toujours du seul moyen de rendre la justice à leur peuple, en s'ôtant le moyen de choisir les Juges?

III. On allégue les besoins de l'Etat; mais le plus pressant besoin de l'Etat, n'est-ce pas que la justice soit rendue? Et que conserve-ton, si l'on ne conserve la justice & la probité? Les véritables ruines ne sont pas celles

I Inviti, non ambientes in Rempublicam collo-

<sup>2</sup> Non ex ingerentibus, sed ex subtrahentibus le-

qui paroissent aux sens, ni les grands malheurs ne sont pas ceux qui peuvent être réparés avec le tems & la dépense. Les plaies prosondes de l'avarice & de l'ambition sont des maux presque incurables, & dont les suites sont comme éternelles : & c'est ruiner le fondement de l'Etat, & du thrône même, que d'ébranler le ferme appui de l'intégrité & de la justice.

IV. Il est d'ailleurs certain, que l'amorce présente de la vénalité des charges, a un terrible retour, par le poids dont elle charge le Prince, & par conséquent ses Etats. Le secours passager s'évanouit, & une dette accablante demeure. C'est un reméde d'un jour, & le

mal qu'il procure, est éternel.

V. Qu'on examine même ce qu'il y a eu de réel dans une telle ressource: on trouvera que la vente des Magistratures, (car je ne parle que des charges qui ont jurisdiction) n'a été que d'un très-foible secours. Elles n'ont point été créées en un jour, & débitées sur le champ. Les anciennes étoient en petit nombre. Les autres y ont été ajoutées par intervalles. Le prix de plusieurs a été employé à des dépenses peu nécessaires, & très-différentes des besoins de l'Etat. Ces foibles ruisseaux se sont ainsi écoulés sans grand esset, & ils n'ont laissé après eux que le gravier & le limon; & jamais on n'auroit eu recours à des moyens si dangereux d'un côté, & de l'autre fi insuffisans, si une mauvaise politique, at-

i Abominabiles Regi, qui agunt impiè, quoniam justitià firmatur solium. Prov. C. XVI. v. 12.

tentive à un intérêt d'un moment, n'avoit sa crifié tous les autres.

V I. Mais si c'est un mal, dira-t-on, il est désormais sans reméde; & il ne faut pas perdre le tems à le déplorer sans aucun fruit.

VII. Je ne crois pas que le reméde soit impossible, comme on le verra dans la suite: mais quand il le seroit, il importe infiniment aux Princes qui sont assez heureux pour n'avoir point cette gangrêne dans leurs Etats, de connoître leur bonheur, & de le savoir conferver; & pour les autres, il leur est utile de s'affliger d'un désordre qui leur lie les mains, & donne des bornes étroites à leurs bonnes intentions; d'en bien pénétrer l'injustice, asin d'y chercher des remédes, & de se prescrite au moins une loi inviolable, de ne pas ajouter à un mal qu'ils devroient guérir.

VIII. Je supplie les uns & les autres d'éxaminer ce qu'il y a de plus auguste & de plus divin dans l'élévation où Dieu les a mis: ¹ c'est sans doute d'avoir été établis par lui juges & arbitres de la vie & des biens de leurs sujets. ² Convient - il donc qu'ils communiquent cette divine puissance à des hommes dont le principal mérite sera dans les richesses Convient-il qu'eux-mêmes la mettent à prix ? Qu'ils la jugent semblable aux choses dont l'argent est l'échange, qu'ils en donnent

<sup>1</sup> Magistraruum delectus, divina est magnificaque providentia. Synes. de Regn. p. 29.

<sup>2</sup> Assessor qui ab eo solo secundi, inter reliquos primas tenent, regià animi moderatione componet, juvandorum hominum studiosos. Ibid.

D'UN PRINCE. II. Part. 91 cette basse idée aux acquereurs & au peuple; qu'ils invitent les ambitieux, & repoussent les personnes modestes; qu'ils justifient hautement la corruption & les brigues; qu'ils reçoivent eux-mêmes les présens qu'ils condamnent dans les autres; qu'ils ne soient attentifs au mérite personnel qu'après être certains qu'il est solvable, & qu'ils ne consient jamais le dépôt de la justice, qu'à des mains chargées d'or & d'argent?

IX. Depuis quel tems les richesses sontelles devenues la preuve de l'intégrité, du savoir, du zéle pour la justice? Qui a fait perdre aux personnes d'un bien médiocre, ou même

pauvres, toute vertu & tout mérite?

X. Toutes les richesses sont-elles bien acquises, & ne sont-elles jamais suspectes? Ne peut-on pas être demeuré dans la pauvreté, parce qu'on a voulu conserver l'innocence? Le désintéressement n'est-il donc plus vertu? Que faut - il penser de tout ce qui en avoit porté le nom, avant que les choses sussent perverties?

XI. 2 Que deviendront tant de personnes

1 Quid enim, si quis ex hoc ipso quòd improbus esset, divitias congessit, num ab eo æquum est Magistratum geri, non verò ab eo, qui sit quidem pauper, sed legum tamen, justitiæque cultor: qui ob idipsum, quòd justus est, paupertate laborat, nec

pudore afficitur ? Sinef. de Regn. p. 30.

I Tu verò (il parle à l'Empereur Arcade) fac ut virtutis aliquid in pretio habeatur, quamvis sit cum egestate conjunctum: nec te prudentia lateat hominis, aut justitia, reliquaque bonorum animi multitudo, sub vili, abjectâque veste delitescens. Quin potius in medium virtutem producas, quam

dont le savoir est si prosond & les mœurs si pures: & qu'on laisse dans la poussière & l'oubli? Qui exhortera désormais les autres à les imiter? Qui suivra une route qui ne conduit

qu'à l'indigence & au mépris?

XII. N'est ce pas éteindre le mérite dans sa source, que d'éteindre l'amour des lettres, des loix, des anciennes maximes? Et n'est-ce pas en éteindre l'amour & l'étude, que de les rendre inutiles? Où sera l'émulation des belles choses, si les richesses seules sont la porte de tous les emplois? Et à quoi serviront les autres distinctions, si elles n'attirent jamais les yeux & l'attention du Prince?

XIII. Pourra-t-il empêcher que ceux à qui il aura vendu l'administration de la justice, ne la vendent à son exemple? Punira-t-il dans eux l'imitation de sa propre conduite? Et n'est-ce pas une suite de ce honteux trasic, que celui qui achete, ait la liberté de faire acheter à d'autres ce qu'on lui a vendu? « 3 Pour moi, disoit un Prince plein d'honneur » & d'équité, je n'aurois pas le front de pu- » nir un Magistrat avare & intéressé, si je » lui avois appris à le devenir : & je croirois » qu'il auroit acheté de moi l'impunité, si je » lui avois vendu la permission de faire à d'au-

domi segnem contineri nesas sit. Synej. de Regno

<sup>1</sup> Honores juris & gladii nunquam vendi passus est, dicens: necesse est, ut qui emit, vendat. Ego non patiar mercatores potestatum: quos si patiar, damnare non possim. Erubesco enim punire illum hominem qui emit & vendit. Alexandre Severe in ej. vit. p. 219.

XIV. Comment le Prince remplira-t-il les tribunaux de personnes illustres par la nais-sance & par d'autres qualités, si leur pauvreté leur en donne l'exclusion? Et comment empêchera-t-il au contraire que des hommes nouveaux, obscurs, sans nom, sans alliance, sans élévation, sans courage, remplissent les plus augustes sieges, s'ils sont seuls en état de porter au thrésor royal les sommes prescrites?

X V. Le public aura-t-il beaucoup de refpect pour des hommes nés dans la derniere basselle, élevés dans la servitude, devenus riches par mille voies indignes, & souvent engraissés du sang du peuple? Et ces hommes, devenus les maîtres des autres, auront-ils beaucoup d'égards pour la justice & pour la vertu; eux qui ne les auront jamais connues, qui n'en auront rien espéré, & qui devront tout à leurs richesses.

XVI. 1 N'est-ce pas enslammer la cupidité de tout le monde, que de mettre ainsi en honneur l'argent & le bien; que de leur tout ossir, de leur destiner tout, de les regarder comme ayant droit à tout? N'est-ce pas exhorter les plus modérés & les plus sages à ne se plus contenter d'une sortune médiocre; les avares à le devenir davantage, les riches à être inhumains envers tous les autres, & à retenir

tout pour eux? N'est-ce pas ajouter à une pas-

n Novit enim se auri beneficio in honore esse, sublimique in solio sedere, nec modò à vulgo circumspici, sed ab ipsis etiam justis, & divitibus & pauperibus. Synes. de Regn. p. 30.

### 1 NSTITUTION

signifiere de lui ouvrant la porte de toutes les dignités, & ne l'ouvrant qu'à elle? N'est-ce pas ôter le discernement du juste & de l'injuste, du gain honteux & du gain légitime, que de montrer à quoi l'on peut prétendre, & à quoi l'on peut arriver, si l'on à l'esprit de devenir riche, de le devenir bientôt, & de le devenir sans mesure?

XVII. En vain on se flattera de trouver toujours dans le grand nombre des personnes riches de quoi choisir. L'expérience a prouvé le contraire : car d'un côté, les charges augmentent de prix, sur-tout dans un tems de paix; & d'un autre côté, les anciennes maisons de la Robe, ou de l'Epée, s'éteignent ou s'appauvrissent. Les dignités, respectées sous des noms illustres, passent à d'autres; & l'onest obligé de le souffrir, parce que les places ne peuvent demeurer vacantes, & que la vénalité les expose au plus offrant. Car c'est une chimere que l'espérance d'écarter les indignes, pendant que l'argent fait le principal mérite. Il s'ouvre le passage de tout; & les premiers Magistrats, ou ne font qu'une molle résistance, où se laissent fléchir par l'intérêt, ou se lassent de combattre contre un Ministre qui n'est occupé que des finances.

XVIII. Mais quand il seroit vrai que les Magistratures seroient dignement remplies, quoiqu'achetées, n'est-ce pas un grand mal que de charger les samilles d'un poids aussi pesant; qui porte ordinairement peu de revenu; qui fait néanmoins une partie principale

D'UN PRINCE. II. Part. 95 du bien, & qui ôte à un pere le moyen d'établir d'autres enfans que celui qui succede à

fa charge?

XIX. N'est-ce pas un mal que des Magistratures qui donnent le droit de vie & de mort, soient mises au même rang que des champs & des heritages; que le Prince, excepté un petit nombre dont il s'est reservé l'agrément, ne soit consulté sur aucune; que le vendeur ne soit occupé que de trouver un acquereur solvable; que tout se passe d'une maniere basse & prosane, dans la chose la plus sublime & la plus sainte; & que l'argent cet idole du siecle, capitalement ennemie de la justice, dispose de toutes les sonctions, & distribue tous les emplois?

XX. Mais le plus grand mal, & qui ne sauroit être couvert, est, que le devoir indispensable de choisir les plus justes & les plus dignes Magistrats, devient impossible par la venalité: car on ne peut supposer sans solie, que le plus grand mérite est inseparable des richesses. Il faut donc, quand ces deux choses sont separées, préserer les richesses avec un mérite beaucoup moindre, à des qualités éminentes, parce qu'elles sont jointes au désintéressement & à la pauvreté, qui en redoublent le prix. Ce n'est plus alors les hommes qu'on choisit, c'est uniquement leur bien. Et que

Habeat, quam fieri potest, justissimos atque optimos rectores, in quos Imperium dividat, virtutis, non dividarum, ut nunc assolet, inita ratione. Medicis enim corpus committimus, non qui ditissimi, sed quicunque demum suæ artis peritissimi sint. Synes. de Regn. \$\frac{1}{2}\cdot 30\cdot\$.

peut - on attendre d'une telle perversité, qui donne, sans balancer, la préference aux richesses; qui compte pour rien la vertu la plus parfaite, si elle est seule; & qui l'exclut de l'administration de la justice, précisément à

cause qu'elle en est digne.

X X I. Excuseroit-on cet abus dans des choses infiniment moins importantes? Voudroiton préferer un Médecin moins habile & moins expérimenté, à un autre qui le surpasseroit en tout, mais qui ne seroit pas en état d'acheter la confiance qu'on devroit prendre en lui? Voudroit-on en user ainsi à l'égard des autres professions, & rejetter tous ceux qui y excelleroient, parce qu'ils ne seroient pas assez riches? Seroit-on capable de cet aveuglement, s'il s'agissoit d'un simple artisan, d'un laboureur, d'un serviteur? Qui peut donc avoir appris aux hommes à faire dépendre la connoissance des loix, l'amour de la justice, l'intégrité des mœurs, d'une chose aussi étrangere que l'argent, finon la cupidité ennemie de toute vertu. & principalement du bien public.

XXII. Je ne veux opposer à l'abus qu'elle a introduit par la venalité, qu'un seul exemple, mais bien digne d'être remarqué. Aurelien, celui-là même qui sut depuis Empereur, commandant l'armée Romaine, & ayant gagné une grande bataille, Valerien, qui gouvernoit l'Empire, lui écrivit, pour lui en témoigner sa joie, & pour l'assurer, qu'il le désignoit

r Consulatum in annum sequentem sperare te convenit sumptu publico; levanda est enim paupertas corum hominum, qui diu Reipublicæ viventes, pauperes Consul

D'UN PRINCE. II. Part. 97 Consul pour l'année suivante : mais comme le Consulat engageoit à de grandes dépenses introduites par le mauvais exemple de ses prédécesseurs, & que cet honneur coûtoit fort cher à quiconque avoit peu de bien; l'Empereur ajouta, « que toute la dépense seroit prise » sur le trésor public : car il est juste, disoit-" il, que ceux qui ont servi long-tems & uti-» lement la République, sans en devenir plus priches, soient aidés par le public, & c'est » principalement à des hommes de ce mérite » qu'il faut être attentif pour empêcher qu'ils » ne sentent leur pauvreté ». Maxime vraiment royale, & digne d'être gravée dans la memoire & dans le cœur de tous les Princes! Mais ce qu'ajouta l'Empereur dans l'ordre qu'il envoya aux gardes du trésor, est encore plus digne d'attention : « 1 Vous donnerez à Au-» relien, lui dit-il, que j'ai nommé Consul, » tout ce qui sera nécessaire pour les specta-» cles dont la coutume le charge. Il mérite » ce secours à cause de sa pauvreté, qui le rend » véritablement grand, & qui le met au dessus » de tous les autres ».

XXIII. Il est affligeant & honteux pour nous, que ces nobles sentimens aient été étoussés par une lâche avarice, qui ne connoît plus quelle grandeur il y a dans le mépris des

funt, & nullorum magis. Vopisc. in vità Imper. Aurel.

r Aureliano, cui Consulatum detulimus, ob paupertatem, qua ille magnus est, cætetis major, dabis ad editionem Circensium, aureos Antoninianos trecensos, &c. Ibid.

richesses, quand il est joint au mérite, & qui exclut des Magistratures les plus grands hommes de l'Etat, parce qu'ils sont au dessus de tous les autres par leur désintéressement & leur

probité.

XXIV. « ¹ Le Consulat, & il faut dire 
>> la même chose de toutes les autres dignités, 
>> est devenu ainsi, selon la réslexion d'un sage 
>> Historien, non la récompense de la vertu, 
>> mais une taxe sur le bien: une preuve qu'on 
>> est riche, & non un témoignage qu'on ait 
>> d'autres qualités. Les tems où tous les em>> plois s'accordoient au mérite, ne sont plus, 
>> L'ambition & l'avarice ont prevalu, & bien>> tôt elles éteindront le peu qui reste de jus>> tice parmi nous, & de zéle pour le bien 
>> public >>.

### ARTICLE II.

Il est du devoir du Prince d'apporter des remédes à la venalité.

I. Il est impossible qu'un Prince, touché de ce désordre & de ses funestes suites, n'y cherche pas des remedes, sans se laisser vaintre par les difficultés, qui paroissent insurmontables.

II. Mais il doit absolument rejetter tous ceux qui sont extrêmes, & qui troubleroient

r Factum est ut jam divitiarum sit, non hominum, consulatus. Quia utique si virtutibus desertur, editerem spoliare non debent. Perierunt casta illa tempora, & magis ambitione populari peritura sunt. Voji.

do

tr

D'UN PRINCE. II. Part. 99
l'Etat, au lieu de le reformer, car le zéle pour la justice, quand il est éclairé, ne porte jamais à rien de violent, ni d'injuste. Les Magistratures étoient autrefois au Prince: mais il les a comme alienées, en les vendant. Il ne peut y rentrer qu'en restituant le prix; & ce prix ne doit point être la premiere sinance, si par diverses taxes il a été porté plus loin.

III. Il ne seroit pas juste aussi de déclarer les Magistratures reversibles au Prince par le decès de ceux qui les exercent, si l'hérédité a été acquise à un titre onéreux, ou si elle a été comme assurée aux familles à certaines conditions, qui ont sait une espece de droit public, & qui ont servi de sondement au commerce

des charges.

IV. Il n'y a donc de remede à leur venalité que le remboursement; & c'est à quoi le Prince

doit tendre : mais par dégrés.

V. Il commencera par fixer le prix des charges, & ce prix tiendra le milieu entre les deux extrémités contraires; n'étant ni au desfous ni au dessus de ce que des Juges équitables détermineront. Ces Juges seront choisis dans chaque province. Leurs avis seront portés à un conseil établi pour les examiner; & ce suprême conseil sera composé des personnes les plus sages & les plus integres.

VI. Les défenses de passer le prix fixé par le conseil seront très-rigoureuses. Toutes les voies indirectes d'y ajouter, seront aussi interdites que les autres; & la peine contre les prévaricateurs, sera la confiscation de la charge, dont la perte tombera également sur les contractans.

E ij

### 100 INSTITUTION

VII. Le Prince destinera toutes les années un fonds, pour reinbourser dans chaque cour superieure les charges qui ont plus de rapport au public; & il commencera par celles du premier tribunal.

VIII. Après avoir dégagé ces charges, il n'accordera jamais de brevets de retenue à ceux qu'il en aura pourvus. Il défendra même qu'on lui en parle jamais; & il ira jusqu'à destituer quiconque l'en fera solliciter. Il conservera avec jalousie ce qu'il aura racheté par ses épargnes; & s'il veut faire quelque bien à des Magistrats qui l'auront utilement servi, ce sera toujours par d'autres voies, que celle de rendre leur charge tributaire.

I X. Il n'accordera jamais de survivance, sous aucun prétexte, non pas même lorsque le titulaire se démettra; ces démissions dégénérant enfin en survivance, & y préparant le

chemin.

X. Après avoir dégagé les charges qui ont un rapport plus immédiat avec le Prince & le public, on tâchera de faire la même chose pour quelques places de Conseiller dans chaque Parlement, se bornant d'abord à une, ou à deux, & se contentant de ce qui sera possible.

XI. Le Prince aura une liste, où toutes les personnes de Robe, qui seront dignes de son attention, seront écrites, avec leur âge, leur emploi, leur ville, leur province; & cette liste sera divisée selon les départemens du Royaume.

XII. Il se reservera à lui seul la nomina-

p'UNPRINCE. II. Part. 101 tion aux places qu'il aura acquises. ¹ Tous ceux qui les demanderont seront exclus sans retour, & tous ceux pour qui on les demandera, deviendront suspects. Le Prince les remplira de ceux dont le mérite lui aura été connu, indépendamment des recommandations mandiées; & il conservera à ces précieuses places tout leur mérite, en ne les accordant qu'à des personnes qui en auront un trèsgrand.

XIII. Quelquesois le Prince se contentera d'aider d'une partie du prix d'une charge, un homme qui seroit en état de payer l'autre: mais il ne fera jamais cette grace qu'à ceux qui ne la demanderont point, & qui même n'y penseroient pas, si elle ne leur étoit offerte. Pour lors cette charge appartiendra au Prince en partie; & l'on ne pourra l'acquerir après la mort du titulaire, sans un agrément

distingué des provisions.

XIV. Par ces moyens, qui ne sont point impossibles, & par d'autres que la sagesse de Dieu découvrira à un Prince bien intentionné, il y aura pour le mérite quelque récompense digne de lui. On délivrera des mains des riches quelques emplois pour les personnes désintéressées. L'émulation & l'honneur viendront au secours de la vertu; & plusieurs, que le découragement auroit tenus dans la paresse, deviendront des hommes importans par l'étude & le travail.

<sup>1</sup> Pro quo rogaris, sit suspectus; qui ipse rogat prose, jam judicatus est: nec interest, per se, an per alium quis roget. S. Bern. L. 4. de Consid. C. 15.

X V. Il y a même lieu d'espérer, que lorsque le discernement du Prince, & son application à bien choisir les Juges, seront connus du public, il y aura des Magistrats, qui n'ayant point de successeurs dans leur famille, & ne laissant que des héritiers fort riches, remettront au Prince leurs charges, & le suppliement d'en disposer selon sa fagesse. Mais alors le Prince sera examiner avec soin, si rien ne s'oppose au consentement qu'il y doit donner; & il ne l'accordera que dans des circonstances qui n'auront rien d'odieux, ni d'injuste.

#### ARTICLE III.

Les frais excessifs de la justice sont aussi un grand désordre.

I. Dans le tems qu'il s'appliquera à supprimer ou à réduire la venalité, il tâchera de resormer un second abus, qui en a été la suite, & de diminuer les frais de la justice, devenus excessis par diverses causes, où les Princes ont

eu autant de part que les Juges.

II. Cet abus est tel, que la justice n'est plus pour les pauvres, les veuves, les orphelins, les soibles, les personnes opprimées, quoiqu'elle leur soit principalement dûe. Elle leur est resusée, non seulement dans une occasion, mais dans toutes. Elle est inaccessible à leur égard, parce que dès l'entrée tout est taxé, tout est mis à un très-haut prix, & tout ne se commence & ne se poursuit qu'à force d'argent.

D'UN PRINCE. II. Part. 103

III. Les personnes mêmes qui sont hors de l'indigence, s'y trouvent réduites, dès qu'elles ont une affaire. Souvent elles l'abandonnent, parce qu'elles sont épuisées avant qu'elle soit terminée; & plusieurs sont aussi ruinées par le gain d'un procès, que si elles l'avoient perdu.

IV. Le nombre des Juges est multiplié au delà du besoin. Ils achetent cherement leurs charges: ils sont souvent taxés sous divers prétextes: ils sont pressés par les nécessités domestiques; & 1 ils saississent avidement tout ce qui peut les faire vivre, sans se laisser toucher de tout ce qui leur emporteroit du tems,

& ne leur procureroit aucun secours.

V. Ceux même qui ont quelque bonne volonté pour les pauvres, parce qu'ils sont, ou plus humains, ou plus à leur aise, se contentent de les plaindre, parce qu'ils ne peuvent les dispenser des formalités de la justice, & que toutes les procedures sont taxées par des déclarations même du Prince, qui, à mesure qu'il a exigé des Officiers de justice certaines sommes, leur a accordé de nouveaux droits sur toutes les expéditions.

VI. 2 Ainsi les pauvres & les veuves, &

r Principes tui infideles, socii furum: omnes diligunt munera, sequuntur retributiones. Pupillo non judicant, & causa viduæ non ingreditur ad illos. Isai.

C. I. v. 23.

<sup>2</sup> Causam viduæ non judicaverunt, causam pupilli non direxerunt, & judicium pauperum non judicaverunt: nunquid super his non visitabo, dicit Dominus? aut super gentem hujuscemodi non ulciscetur anima mea. Jerem. C. V. v. 28. & 29.

# 104 INSTITUTION

beaucoup de personnes qui paroissent avoir plus de ressource, implorent inutilement les loix. Rien n'est pour eux, parce que rien n'est gratuit. Un grand Etat, plein de tribunaux & de Juges, est à leur egard semblable à un desert, où le fort opprime le foible impunément. Leurs larmes coulent sans fruit devant les hommes, qui les méprisent comme foibles & impuissantes, parce qu'ils ne voient pas celui qui y est attentif, & qui prépare un terrible châtiment, & aux Juges, & aux Princes mêmes qui ne sont pas touchés d'un tel désordre.

VII. Les Prophetes du Seigneur en parlent en des termes capables d'intimider les plus insensibles; & je ne puis m'empêcher de rapporter ici avec un peu plus d'étendue ce que l'Esprit de Dieu a fait dire à l'un d'entre eux : « Le Seigneur ne fait point d'accep-» tion de personne contre le pauvre. Il écoute » les prieres de quiconque est opprimé. Il ne » méprise pas (comme les hommes) le pu-

<sup>2</sup> Non accipiet Dominus personam in pauperem, & deprecationem læsi exaudiet: non despiciet preces pupilli; nec viduam, si essudiat loquelam gemitûs. Nonne lacrymæ viduæ ad maxillam descendunt, & exclamatio ejus super desucentem eas? A maxilla enim ascendunt usque ad cælum, & Dominus exauditor non delectabitur in illis. Oratio humiliantis se, nubes penetrabit; & donec propinquet non consolabitur, & non discedet donec Altissimus aspiciat; & Dominus non elongabit, sed judicabit justos, & faciet judicium; & Fortissimus non habebit in illis patientiam, ut contribulet dorsum ipsorum; & gentibus reddet vindictam, donec tollat plenitudinem superborum, & sceptra iniquorum contribulet. Eccl. C. XXXV.v.

D'UNPRINCE. II. Part. 105 > pille & l'orphelin qui l'invoque, ni la veuve » qui porte ses plaintes & ses gémissemens » jusqu'a lui. Les larmes de la veuve coulent » fur son visage ( & de-là sur la terre ) mais » leur cri s'éleve contre celui qui en est la » cause. Les pleurs, dont son visage est mouillé. » montent jusqu'au ciel; & le Seigneur qui men entend la voix, n'y sera pas indifférent. » La priere de celui qui se prosterne devant » lui, pénétre les nuées. Elle fait instance, » jusqu'à ce qu'elle ait obtenu ce qu'elle desemande, & elle persévere, jusqu'à ce que le 7) Très-haut en soit touché. Et le Seigneur ne » différera point à juger ceux qui ont droit à » la justice. Le Tout-puissant ne verra point » tranquillement leur oppression : il déchargera » sa colere sur ceux qui en sont les auteurs. » Il fera éclater sa vengeance sur les orgueil-» leux, qu'il exterminera, & sur les Rois in-» justes, qu'il accablera de malheurs ».

VIII. Il seroit inutile d'exagérer ici les rapines & les concussions de quelques Juges intéressés. Le Prince peut remédier à ces injustices particulieres par de séveres ordonnances, par quelques punitions exemplaires, & beaucoup plus surement, en consiant les premieres places à des Juges pleins d'honneur, dont, ni l'avarice, ni la corruption, ne puissent soutenir les regards, ni les éviter.



# ARTICLE I V.

Le Prince est obligé de diminuer les frais excessifs.

I. Il s'agit d'une reforme qui dépend du Prince seul, & qui consiste à diminuer les frais qui sont établis par les loix, ou par les usages reçus, & à rendre l'administration de la justice la plus gratuite qu'il sera possible. La venalité des charges y met un obstacle presqu'invincible : car il est difficile, que des Juges qui ont beaucoup donné ne reçoivent rien, ou qu'ils puissent subsister de leurs appointemens, toujours médiocres, & souvent différés.

II. Mais les créations nouvelles d'offices, les emprunts faits sur les compagnies, les taxes fréquentes, compensées quelquefois par des attributions de nouveaux droits, & plufieurs moyens de cette nature, sont des obstacles encore plus grands que la venalité, à la diminution des frais de justice; & un Prince se flattera inutilement du desir de la faire rendre à tous ses sujets, s'il continue de se servir des mêmes voies, qui l'ont presque entierement bannie de ses Etats.

III. Il faut protéger les Juges, si l'on ne veut opprimer la justice, il faut qu'elle leur coûte peu, afin qu'elle coûte peu aux autres; & le Prince doit compter que toutes les taxes qu'il met sur eux, il les met sur les pauvres, ou plutôt sur une infinité de personnes qui sont

D'UN PRINCE. II. Part. 107 réduites au rang des pauvres, par une égale impuissance de porter les frais que les procès les plus justes, & même les plus simples, leur coûteroient.

I V. Il ne doit jamais suivre les pernicieux conseils qu'on lui donnera de multiplier les charges, puisqu'il doit penser sérieusement aux moyens d'en diminuer le nombre, & d'en éteindre la venalité.

V. Il tâchera de rembourser celles qui chargent davantage le public, & de supprimer les nouveaux droits des anciennes, par la restitution de la finance qui en a été le prix.

VI. Il fera cesser les impôts qui contribuent à augmenter les frais, ou il les réduira, s'il ne peut les abolir, ou il en exceptera tout ce qui a rapport à la justice.

VII. Il pensera aux moyens d'établir pour les personnes pauvres quelque tribunal semblable à celui des Juges - Consuls, où tout se puisse terminer par des procédures plus simples,

& à peu de frais.

VIII. Il recommandera leurs affaires & leurs personnes aux Juges de chaque ville; & tout le monde saura qu'il est en inquiétude sur leur sujet, & qu'on ne peut lui faire plus utilement sa cour, qu'en leur rendant justice d'une maniere qui tienne aussi de la misericorde, non pour le fond, qui n'en est pas matiere, mais pour la décharge des frais.



#### CHAPITRE VII.

Le Prince, comme protecteur des loix doit maintenir les anciennes. Regles à observer dans l'établissement des nouvelles.

#### ARTICLE I.

### Le Prince doit maintenir les anciennes loix:

I. C E seroit inutilement que le Prince auroit du zéle pour la justice, s'il ne s'attachoit à faire observer les loix : car c'est la même chose de juger justement, & de juger selon les loix. Elles sont la regle; & le jugement en est l'application. Elles montrent

ce qu'il faut faire; & il l'exécute.

II. Mais quelles loix méritent plus d'être fuivies, que celles qui sont anciennes & autorisées par un long usage? On a eu se soifir d'en examiner rous les rapports, tous les inconvéniens, tous les avantages. Les peuples sont accoutumés à les respecter. Elles ont confervé l'ordre & la paix dans l'Etat depuis longtems. Elles sont partie de sa constitution & de sa fermeté. Ce seroit l'ébranser, que de soussir que de nouvelles coutumes prévalussent; & c'est par conséquent une étroite obligation au Prince d'en être un zélé protecteur, & d'exiger des Juges qu'ils ne s'en écartent jamais.

D'UN PRINCE. II. Part. 109

III. Lorsqu'ils sont choisis trop seunes. foibles, sans étude & sans expérience, ils sont très-capables d'introduire une nouvelle Jurisprudence, très - différente de l'ancienne; à moins qu'ils n'aient a leur tête des guides autorisés qui les conduisent, & qui leur apprennent a marcher sur les anciennes traces de leurs peres. Mais ces guides meurent, ou deviennent rares. Une jeunesse téméraire, fortifiée par le nombre, devient maîtresse des décisions. Elle invente, au lieu d'étudier. Elle espere trouver dans le bon sens dont elle se flatte, plus qu'elle ne trouveroit dans les livres. Elle forme ainfi par degrés un nouveau Droit, sans principes certains, sans aucune prévoyance des inconvéniens futurs, & fans aucune uniformité: car l'exemple de ceux qui ont commencé à innover, est imité par d'autres qui croient avoir la même autorité; & il arrive de-la une telle inconstance dans les jugemens, que quiconque ne suit pas jour à jour ce qui se passe dans les tribunaux, ne fauroit se fonder sur les arrêts rendus les années précédentes, ni prévoir avec certitude sur quelles regles une nouvelle affaire sera jugée.

I V. De cet abus, qui rend la justice presque arbitraire, on tombe inévitablement dans un autre, qui est, d'ignorer les droits du Prince & de sa couronne, ses véritables intérêts & ceux de son peuple; de n'être plus en état de lui donner conseil dans les affaires délicates, où son autorité peut être commise 3 & de ne connoître plus, jusqu'où la sidélité &

### TIO INSTITUTION

le courage doivent aller, lorsque des personnes artificieuses ont fait naître quelque jalousie entre la puissance Ecclésiastique & la Royale.

V. Il faut, pour conserver l'Etat, conserver les maximes anciennes dont il dépend. Les Princes qui permettent qu'on les néglige, commettent une grande faute contre leurs successeurs, & contre la République, qui doit être immortelle par la durée de ses loix; a ils éprouvent quelquesois eux - mêmes, avant la fin de leur regne, combien ils étoient intéresses à s'opposer à ce que des opinions nouvelles ne prissent la place des maximes anciennes, d'où dépendoit leur gloire & leur sureté.

VI. Un Prince véritablement sage sait toujours un grand état de l'ancienne Jurisprudence. Il ordonne aux Juges d'en faire une étude sérieuse. Il ne met dans les premieres Magistratures que ceux qui en sont bien instruits. Il ne confie la défense des droits de sa couronne qu'à des hommes pleins de lumiere & de zéle, & il ne souffre pas que l'ignorance ou l'arrifice lui enleve le précieux dépôt que l'antiquité lui a conservé, & qu'on lui substitue des usages nouveaux, contraires à son autorité, & à la liberté de son peuple. Mais ce point sera traité ailleurs. Il suffit d'avoir montré ici, quoique légerement, de quelle conséquence il est pour le Prince même que les anciennes loix soient maintenues, & quelles suites peut avoir l'oubli ou

<sup>1</sup> Principes mortales: Rempublicam æternam esse. Tacit. L. 3. Annal. p. 78.

# D'UN PRINCE. II. Part. 111

la négligence de l'ancien Droit.

VII. Je ne parle pas de celui qui n'a pas été en usage dans les Etats du Prince, ni de celui qui est abrogé depuis long-tems. Ce seroit une indiscrete innovation, & non un sidele attachement aux anciennes loix, que le dessein de le rétablir. Je parle de celui qui étoit en vigueur sous les derniers regnes, qui sub-siste encore, quoique négligé, qui ne s'obscurcit que par l'ignorance & par l'oubli, & qu'il est aisé d'affermir contre la prescription, par la seule attention à le faire observer.

VIII. Il n'est pas nécessaire de le renouveller par des ordonnances, qui seroient inutiles si elles n'étoient que générales, ou infinies si elles entroient dans le détail. Il suffic que le Prince avertisse les premiers Juges, de s'attacher fortement aux anciens usages; de suivre les loix, & non des interprétations ou des conjectures; de s'instruire à fond des bonnes regies, & d'établir une Jurisprudence uniforme, sur des principes constans & invariables. Son amour pour les anciennes maximes, les mettra bientôt en honneur; & son Royaume se remplira de gens habiles qui puiseront dans les sources, & qui feront tomber dans le mépris, tout ce qui s'écartera d'une noble & pure antiquité.

I X. Il verra par expérience, que tout étoit déja reglé, mais peu connu; & qu'il ne falloit

I Jus magis vetus restituit, quam novum secit. Louange solide donnée à l'Empereur Marc-Aurele, Prince très - sage & très - prudent. Jul. Capitol. in ejus vità, p. 144.

# que suivre les anciennes ordonnances, & non

en faire de nouvelles.

X. Le prétexte qu'on en a quelquesois, est de remédier à certains inconvéniens, que les auteurs des anciennes loix paroissent n'avoir pas préque; mais il est impossible que les loix humaines évitent tous les inconvéniens. On tombe dans un nouveau, & quelquesois plus grand, en pensant remédier à un autre. Il saut s'en consoler par les avantages qui en sont une compensation; & il vaut mieux ordinairement s'en tenir à des usages dont on connoît toutes les suites, que d'en établir d'autres, que l'essai n'a point encore mis à l'épreuve.

## ARTICLE II.

Regles à observer dans l'établissement des nouvelles loix.

I. S'il arrive néanmoins qu'un Etat ait befoin de nouvelles loix, je crois qu'une des
premieres regles que le Prince doit se prescrire, est de ne point signaler le commencement de son regne par beaucoup d'ordonnances, qui seroient une condamnation trop visible de la négligence de son prédécesseur; qui
marqueroient un secret desir de faire paroître
sa propre sagesse, & qui donneroient l'idée
d'une précipitation indigne d'un Prince, qui
ne doit rien établir qui ne mérite de durer
toujours. Il faut qu'avant tout il connoisse parfaitement ses Etats, qu'il examine long-tems
ce qui a besoin de resorme, & qu'il ne se

# D'UN PRINCE. II. Part. 113

laisse point éblouir par des apparences de bien, que l'expérience feroit ensuite évanouir.

II. Lorsqu'une loi paroîtra nécessaire, le Prince en formera le projet; mais pour l'examiner, & non pour l'établir. Il la considérera dans tous les sens, & de tous les côtés. Il verra si l'exécution en sera difficile, ou aisée: si les peuples la desirent: si les avantages en sont grands: si elle n'affoiblit point d'autres loix plus importantes: si elle remédie véritablement au mal qu'on veut empêcher, ou si elle ne servira qu'à l'aigrir & à multiplier les infractions.

III. <sup>1</sup> Dans le projet & dans l'examen, le Prince se servira des lumieres des Magistrats les plus éclairés & les plus sinceres. Il leur demandera leur avis, & non leur approbation. <sup>2</sup> Il exigera même, lorsque la chose sera importante, qu'ils lui donnent leur avis par écrit, & qu'ils prennent du tems pour y penser. Il consultera non seulement des Juges, ou des personnes habiles dans le Droit, mais

2 Si de jure civili, aut de negotiis tractaret, solos doctos & disertos adhibebat. Alexandre Severe, selon

Lamprid. r. 211.

<sup>1</sup> Semper cum Optimatibus, non solum bellicas res, sed etiam civiles, prius quam faceret aliquid, contulit. Marc-Aurele, comme le rapporte Jul. Capit. dans sa vie, p. 147.

I Neque ullam constitutionem sacravit sine vigenti jurisperitis, & doctissimis ac sapientibus viris, iisque disertissimis non minus quinquaginta. . . . Et id quidem ita, ut iretur per sententias singulorum, ac scriberetur quid quisque dixisset, dato tamen spatio ad disquirendum, cogitandumque prius quam dicerent, ne incogitati dicere cogerentur de rebus ingentibus. Lamprid. in vit. Alex. Sever. p. 210. © 211.

#### 114 INSTITUTION

des hommes célébres par leur sagesse, & par leur savoir, quoiqu'ils n'exercent point la justice. Il connoîtra & il s'attachera tous ceux qui auront une grande réputation de prudence & de probité, & ce ne sera qu'après avoir pris leur conseil, qu'il se déterminera à publier une loi, & à la revêtir de son autorité. C'est ainsi qu'en ont usé des Princes, qui méritoient par leur sagesse & par leur maturité de donner les loix aux autres hommes. Ils consultoient, long-tems avant que d'ordonner. Ils écoutoient, pour être dignes d'être obéis; & ils pensoient à donner une solide autorité à leurs ordonnances par la sagesse & la justice, & non à faire valoir la leur, en se contentant de commander.

IV. Ils évitoient par-là un inconvénient où jette toujours la précipitation, qui est la variation & l'inconstance : car ils prévoyoient dans un long examen, où les meilleures têtes étaient consultées, toutes les difficultés qui pouvoient naître; & ils n'étoient pas obligés de changer, d'expliquer, d'abroger des loix, où tout étoit médité, mesuré & nécessaire : au lieu que les Princes qui acceptent sans réflexion tous les projets qu'un seul Ministre leur propose, ou qui n'appellent à leur conseil que des personnes dont les lumieres sont bornées, & dont la complaisance est la principale vertu, ne font que varier, & ne laissent presque à aucun Edit sa premiere forme & sa premiere disposition. 1 Ils détruisent eux-mêmes leurs

<sup>1</sup> Suarum legum autor idem ac subversor. Tacit. 1.3.

Annal. p. 85.

D'UNPRINCE. II. Part. 115 propres loix; & ils opposent si souvent leurs volontés à leurs volontés, leur autorité à leur autorité, qu'enfin ils accoutument le peuple à ne les plus respecter, & à regarder la facilité & l'inconstance du Prince, comme une preuve qu'il est conduit & mené, & qu'il n'a pas mê-

me su choisir ses guides.

V. Par ces variations le nombre des loix devient infini : car 1 un Edit est aussitôt suivi d'une Déclaration, & celle-ci de plusieurs autres, qui s'obscurcissent mutuellement par des explications qui font oublier le premier projet. Une même matiere est traitée par des vues différentes. Les premiers motifs disparoissent : les difficultés survenues en prennent la place. On fait une loi sur une seule raison: on en fait une contraire sur une raison opposée; & parce qu'on ne s'est pas donné le loisir de tout prévoir, avant que d'ordonner, on ordonne autant de fois qu'on découvre de nouvelles choses; & enfin l'on abandonne également, & les premieres vues, & les suivantes, comme imparfaites; & l'on augmente ainsi le désordre au lieu d'y apporter du reméde : car 2 il n'y a point de plus grand mal dans l'Etat qu'une foule de loix, qui le chargent & l'embarrassent, & leur multitude a toujours été regardée comme une preuve certaine d'une mauvaise administration; parce qu'elle est l'effet, ou de l'imprudence, qui ne sait pas choisir;

I Tunc legibus laborabatur. Tacit. I. 3. Annal.

<sup>2</sup> Corruptissima Republica plurimæ leges. Taeit. ibid. f. 85.

ou de la foiblesse, qui ne sait pas exécuter; ou de l'inconstance, qui ne sait rien soutenir; ou du caprice, qui convertit en loix toutes ses fantaisses.

VI. Sous un Prince fage & prudent les choses ne sont point ains. Il regarde la légereté comme une tache honteuse. Il croiroit perdre une partie de son autorité, s'il perdoit la réputation d'être ferme; & il veut que tout ce qui doit porter reglement, & avoir force de loi, soit examiné avec tant de soin, qu'il ne soit pas obligé dans la suite d'y faire aucun

changement.

VII. Outre les précautions qu'il prend lui-même pour n'être pas trompé, i il confent que les Juges du plus célébre tribunal de son Etat n'enregistrent les loix qu'il leur adresse , qu'après un examen respectueux, mais libre & sincere. Il ne prétend leur fermer, ni les yeux, ni la bouche; & il ne convertit point en simple formalité, un usage qui assure encore plus le Prince, que le peuple, contre les surprises qu'on peut faire à sa Religion. Il sait que les personnes sages s'éclairent mutuellement; qu'il est juste d'écouter des Sénateurs qui ont vieilli dans la connoissance des loix, & qui en sont les dépositaires; qu'il afsermit son autorité, en montrant publiquement qu'il

n

ti

la

te

<sup>1</sup> Nihil in vobis Imperatoribus tam populare, & tam amabile est, disoit S. Ambroise au grand Théodose, quàm libertatem in its diligere, qui obsequio vobis subditi sunt. Siquidem hoc interest inter bonos & malos Principes, quòd boni libertatem ament, servitutem improbi. S. Ambros. Epist. 40. n. 2.

p'un Prince. II. Part. 117

attire un respect particulier à ses ordonnances, en exigeant que les premiers Juges & les plus integres de l'Etat répondent au public de leur

équité.

VIII. 1 S'il vouloit que les Juges n'eusfent d'autre fonction, que celle d'entendre une lecture inutile, & d'y consentir, ou de se taire après l'avoir entendue, il les dispenseroit de cette servitude, qui ne seroit d'aucun fruit pour le public, & qui ne feroit que charger leur conscience. Il aimeroit mieux user hautement de son autorité, que de chercher des approbateurs condamnés au filence; & il trouveroit plus de générosité à ne point demander un témoignage public, qu'à étouffer la voix des témoins. Un grand Prince est toujours fincere. Ce qu'il paroît vouloir, il le veut en effet. Il ne défend pas ce qu'il semble exiger; & s'il veut que les premiers Magistrats de son Royaume autorisent la loi qu'il leur adresse, il leur laisse le pouvoir de le faire; & il ne les degrade pas, en faisant mine de les consulter.

IX. Autrement ce qu'il y a de plus auguste dans l'Etat n'est qu'un vain spectacle, & dégénere en pure cérémonie. Rien n'est moins approuvé que ce qui paroît l'être. 2 Tout

2 Quis anteà loqui, (dans le Sénat sous les autres

t Tuæ moderationis hæc laus, constantia nostra; & tibi obsequimur quòd in curiam, non ad certamen adulationum, sed ad usum munusque justitiæ convenimus; hauc simplicitati tuæ, veritatique gratiam relaturi, ut te quæ vis, velle, quæ non vis, nolle credamus. Panege, Traj. p. 160.

passe à une voix, & personne n'a parlé, ou ne l'a fait sincerement. Souvent un morne silence est la seule maniere dont opinent les Juges. Quelquesois l'Arrêt d'enregistrement n'est pas prononcé par celui même qui préside, & le Gresser le dresse comme étant de pur style, Si quelqu'un osoit dire en mots entrecoupés quelque chose, où il parût une éteincelle de liberté, il seroit regardé comme s'assemble point en ces occasions comme Juges, mais comme flatteurs, & la flatterie est si grossiere, que personne n'y est trompé, & que l'enregistrement est plutôt une preuve d'improbation que de consentement.

X. Quand un Prince a bien examiné par lui-même, & avec un sage conseil, la justice & la nécessité d'une ordonnance, il ne craint point que des hommes zélés pour sa gloire, & pleins de respect pour ses volontés, n'acceptent avec discernement & avec lumiere la loi qu'il leur adresse. Mais moins il a pris de précautions, moins il soussre qu'on en prenne pour lui. Il ne veut point qu'on délibere, quand il ne l'a pas sait, & il regarde comme une témérité, d'oser approsondir ce qu'il n'a pas voulu connoître.

X I. C'est d'ordinaire par l'inspiration d'un

Princes,) quis hiscere audebat, præter miseros illos qui primi interrogabantur? Unus solusque censebat quod sequerentur omnes, & omnes improbarent, imprimis ipse qui censuerat: adeò nulla magis omnibus displicent, quàm quæ sic siunt, tanquam omnibus placeant. Paneg. Traj. p. 216.

Ministre trop absolu que le Prince désend toute réslexion sur ses Edits. Ils sont l'ouvrage de ce Ministre, qui ne peut soussir que son autorité soit balancée par celle d'un autre tribunal, & qui s'applique à humilier ce qu'il y a de plus grand & de plus ferme dans l'Etat, pour y regner sous le nom de son maître.

XII. Ce Ministre a souvent des vues particulieres, opposées au bien public; & quand ses intentions seroient toujours pures, il n'a pas une telle sagesse, ni une telle étendue d'esprit, qu'il n'ait besoin d'aucune autre lumiere. Les Sénateurs du premier siege seroient capables de suppléer à ce qui lui manque, ou de rectifier ce qui seroit contraire au bien public. Le Prince dont les intérêts sont inseparables de ceux de l'Etat, les charge de veiller contre les surprises, & leur envoie à ce dessein tout ce qui doit être revetu d'une forme authentique; & par une inconstance, dont la jalousie de son Ministre est le principe, il retracte ce qu'il commande, & il défend d'avoir aucune attention sur ses intérêts, ni aucun zéle pour le bien public.

XIII. Quand le Ministre à su imposer silence à tout le monde, & rendre son maître l'exécuteur de ses volontés, il passe souvent jusqu'à lui épargner la peine d'en être instruit. Il fait lui seul la disposition d'un Arrêt, d'un Reglement, d'un Edit. Il le présente au Prince pour le signer, avec la même consiance qu'il le présenteroit à son Sécretaire; & il compte si fort sur sa complaisance, ou sur sa paresse, qu'il donne quelquesois à l'Imprimeur un projet, dont le Prince n'a pas encore entendu la lecture. Cependant tout fléchit sous le pouvoir arbitraire d'un serviteur, parce qu'il a su persuader son maître, que l'obéissance est l'unique vertu des premiers Juges, & qu'elle doit être aveugle à tel point, qu'elle ne s'informe pas même si c'est lui qui commande, ou si un autre a pris sa place. Et il arrive ainsi, que plus un Prince assecte d'être absolu, plus il montre au public la dépendance où le tient son Ministre.

XIV. Il n'y a donc rien qui marque mieur qu'un Prince sait gouverner par lui-même, que la liberté qu'il laisse à des Juges supérieurs de prendre connoissance des loix qu'il leur adresse, & d'examiner si ses intérêts, qui sont ceux de la justice & de l'Etat, n'y sont point blesses car il est évident dès-lors, qu'il veut être instruit de tout, qu'il est en garde contre les surprises, & qu'il ne veut pas qu'on abuse de son nom & de son pouvoir, pour établir rien d'injuste.

X V. Il ne faut que cela pour l'empêcher, & pour en ôter même la pensée: car lorsque les remontrances respectueuses sont permises, elles sont rarement nécessaires. Les Ministres ne veulent point y donner d'occasion. Ils sont sages & circonspects; & ils ne proposent rien au Prince qui ne soit digne de lui, de sa bonté & de sa justice, rien qui ne soit conforme aux anciennes maximes; rien qui ne tende au bien

public.

XVI. Le terme de remontrance ne peut blesser un Prince qui aime la vérité. Il la cherche

DUN PRINCE. II. Part. 1211 cherche, & la présere à tout. Il invite tout le monde à la lui dire. Il ne craint que le mensonge & la flatterie; & il regarde comme des qualités essentielles dans les Magistrats, la sincérité & la fidélité. Il sait que non seulement elles ne sont point opposées à la soumission & au respect, mais qu'elles en sont des preuves; & il se tiendroit offense; a l'on le croyoit incapable de conseil, ou si l'on craignoit de lui déplaire, en lui disant ce qui seroit utile à son service. Il ne s'engage pas à le suivre, quoiqu'il l'écoute. Il est toujours le maître, & il le sait bien; mais c'est parce qu'il est toujours le maître qu'il veut tout savoir, & qu'il ne souffre pas qu'un Ministre ôte à des Juges la liberté qu'il leur donne.

XVII. La maniere de lui faire de très-humbles remontrances dépend de son choix. Il peut agréer qu'on lui députe quelques Officiers, & en regler le nombre. Il peut se contenter d'un memoire où les raisons soient écrites. Il peut écouter son Chancelier, ou tel autre qu'il lui plaira de préferer. Il y a des circonstances, où l'une de ces voies convient mieux qu'une autre: mais elles sont toutes respectueuses, & elles peuvent toutes être employées dans des occa-

fions différences.



#### CHAPITRE VIII.

Le Prince doit gouverner ses Etats avec sagesse, & selon les loix : Ne pas confondre la souveraine autorité avec le pouvoir arbitraire : Connoître ce qui conduit à cette erreur, & l'éviter.

#### ARTICLE T.

Le Prince doit gouverner ses Etats avec sageffe, & selon les loix.

Ous les principes établis i jusqu'ici, font des preuves que le Prince est indispensablement obligé de consulter en tout la sagesse & la raison, & qu'il ne peut donner sa volonté pour regle qu'autant qu'elle est conforme à la justice. Il est Ministre de Dieu, qui est la souveraine sagesse : il doit tenir sa place, & justifier sa providence. Il est chargé de conduire son peuple avec un soin qui représente le sien. Il n'a point d'autres intérêts: Il ne fait avec lui qu'un seul tout. Il ne veut. être heureux qu'avec lui. Il l'aime, & il en est le Pere, le Protecteur, & le Juge. Il lui donne de saintes loix. Il veut qu'elles soient exécutées; & comment après cela pourroit-il les mépriser lui-même, & leur ôter par son

I Ve e les Chap. II. & III. de la premiere Partie & le Chap. I, de la seconde,

p'UN PRINCE. II. Part. 125 exemple, l'autorité qu'il leur a donnée? Que serviroit-il de les avoir établies, s'il n'y avoit aucun égard? Et quel fruit en tireroit le peuple, s'il étoit gouverné par des volontés toutes contraires?

II. « <sup>1</sup> C'est par moi, dit la Sagesse éter» nelle, que regnent les Rois, & que les lé» gislateurs établissent des loix justes. C'est par
» moi que regnent les Princes, & que les
» Puissans ordonnent ce qui est conforme à
» l'équité ». C'est donc, dans le langage des
Ecritures, la même chose, de regner & de
commander des choses justes; d'être revêtu de
la souveraine autorité, & de n'ordonner rien
que d'équitable. La Sagesse éternelle désavoue
tout ce qui ne vient point d'elle; & elle ne
compte pas qu'on regne, quand on le fait sans
la consulter.

III. Ce n'est pas que le Prince ne conserve s'autorité que Dieu lui a donnée, lors même qu'il en abuse; mais rien n'est plus honteux pour lui que d'en abuser. Il y a une justice dans les loix, indépendante de lui, qui le condamne quand il s'en écarte. Cette justice est sa regle. 2 Il y demeure soumis, quoique élevé au dessus des autres hommes; & il ne peut lui substituer, ni ses passions, ni ses injustes desirs; parce qu'il n'est point à soi-même,

r Per me Reges regnant, & legum conditores justa decernunt. Per me Principes imperant, & potentes decernunt justitiam. Prov. C. VIII. v. 15. & 16.

<sup>2</sup> Ipse te legibus subjecisti, quas nemo Principi scripst. Paneg. Traj. p. 190.

Leges Imperator fert, quas Princeps ipse custodiat. S. Ambros. Ep. 21. ad Imp. Valentinianum jun. n. 9.

### 124 INSTITUTION

qu'il n'est ni son principe, ni sa sin; qu'il n'est qu'administrateur d'une autorité conssée pour un tems, & que Dieu, en la lui consant, a eu dessein de regner par lui, & par conséquent de faire regner par lui les loix & la justice.

#### ARTICLE II.

Il ne doit pas confondre la souveraine autorité avec le pouvoir arbitraire.

I. Ainsi rien n'est plus opposé aux desseins de Dieu, & à la premiere institution de la Puissance Royale, que le pouvoir arbitraire, qui la deshonore, en la faisant dégénérer en tyrannie · mais 1 comme il y a des vices qui prennent la teinture & la couleur des vercus, que la profusion ressemble par quelques traits à la libéralité, la témérité au courage, la lenteur à la prudence : il en est de même du pouvoir arbitraire par rapport à la suprême autorité. Il en imite l'élévation, l'indépendance, la force; & il éblouit les imprudens par cette ressemblance imparfaite, qui ne considere de la grandeur que ce qui nourrit l'orgueil & l'amour propre, & qui méprise tout ce qui la tempere & la rend salutaire, en la soumettant aux loix & à l'équité.

II. Si le Prince est assez heureux pour ne confondre jamais deux choses si différentes

r Regiæ dignitati Tyrannis, vicina & foribus admodum propinqua est, sicut fortitudini temeritas, liberalitati prodigentia. Synej, de Reg. p. 6.

dans le fond, mais à qui certains dehors sont communs, il n'a presque plus de périls. La principale tentation de son état est vaincue; mais s'il se méprend dans le choix, & que le voisinage du vice & de la vertu lui en cache la différence, il est perdu sans ressource, & toutes ses bonnes qualités, ou s'évanouiront, ou deviendront inutiles, & à lui-même, & au public.

I'I I. Il est donc pour lui d'une conséquence infinie qu'il connoisse bien les caracteres de la puissance souveraine, & ceux du pouvoir arbitraire, & qu'il compare souvent sa conduite avec l'un & l'autre, asin de discerner si elle demeure dans les regles, ou si elle com-

mence à s'en dispenser.

IV. Le premier caractère de la souveraine autorité, quand elle est pure, & qu'elle n'à point dégénéré, ni de son origine, ni de sa fin, est de gouverner par les loix, de regler sur elles ses volontés, & de se croire interdit tout ce qu'elles défendent. Ainsi <sup>2</sup> le Prince & les loix commandent la même chose. <sup>3</sup> L'éxemple du Prince n'affoiblit pas les loix, & les loix ne condamnent pas le Prince.

V. C'est tout l'opposé dans le pouvoir arbitraire. Il donne ses volontés pour loix, & sa conduite pour regle. Il sépare son autorité de

2 Regimur à te, & subjecti tibi, sed quemadmodum legibus sumus. Paneg. Traj. p. 81.

<sup>1</sup> Nullum tibi venenum, nullum gladium plus formido, quàm libidinem dominandi. S. Bernard. L. 3. de Consid. C. 1.

Regi pro moribus leges sunt, Tyranno pro legibus mores. Synes. de Reg. p. 6.

#### J26 INSTITUTION

celle du Droit public. Il méprise celle des loix, & les loix condamnent l'abus qu'il fait de la sienne.

VI. Un second caractere est, que 1 l'autorité souveraine réunit tout ce qu'il y a de sagesse & de prudence dans la République; qu'elle pense & qu'elle agit comme la République elle-même penseroit & agiroit si elle délibéroit en corps; & qu'elle en est tout à la sois l'ame, l'interpréte, la tête & la main.

VII. Le pouvoir arbitraire a des vues toutes différentes. Il regarde la République comme étrangere, comme un tout à part, comme un Etat dont les intérêts sont séparés & souvent contraires aux siens. Elle lui est suspecte: il en craint l'aggrandissement. Il est jaloux de ses avantages. Il fait consister sa prudence & sa politique à l'affoiblir. Il se précautionne contre elle, comme contre sa rivale; & bien loin de penser & d'agir comme elle, il emploie contre elle l'artissee & la ruse, si la force ne suffit pas.

VIII. Un troisième caractere est, que le Prince se regarde comme Pasteur; qu'il en 2 la vigilance, l'attention, la bonté; 2 qu'il

1 Nihil immaturum, nihil properum, nihil asperum, formidandum est. Omnia seria, cuncta gravia, & quasi ipsa Respublica jubeat, auguranda sunt. Vopisc. in vita Tacit. Imp. p. 285.

2 Qui id in vitæ ratione sequitur quod subditis commodum videtur, qui laborem & molestiam perserre vult, ne quid illis molestum sit; qui pro illis periclitatur, ut in pace & securitate degant: hic in genere quidem ovium pastor, in hominum verò genere Rexest...Qui gregem non saginare, sed à grege saginari vult, eum inter pecora coquum appello. Synes. de Reg. p. 6. p' un Prince. II. Part. 127
veille, afin que le peuple soit en sureté: qu'il se charge des soins & des inquiétudes, afin que le peuple en soit exempt; qu'il choisit tout ce qui lui est salutaire, écarte tout ce qui lui peut nuire, emploie tout ce qui peut le guérir; qu'il met sa joie à le voir croître & multiplier, & qu'il s'expose avec courage pour le défendre.

IX. Le pouvoir arbitraire considere aussi le peuple comme un troupeau, mais comme lui devant être sacrissé. Il en prend quelque soin, mais pour le dévorer. Il le nourrit, mais pour soi-même. Il en prend non seulement le lait & la laine, mais la substance & la vie. Il le traite comme étant d'une nature dissérente de la sienne, & comme ne devant servir qu'à ses délices & à son plaisir; & il ne regarde pas comme une perte sa diminution, si c'est lui qui en prosite, & s'il s'engraisse à ses dépens.

X. Un quatriéme caractere est, que le Prince ne considere son élévation que comme une honnête 2 servitude, qui, en le plaçant au dessus de tous, le charge des besoins de tous. Il sait que 3 l'autorité n'est point pour

r Rectè omninò vetus sententia, subditorum multitudinem Regem non potius facere, quam Tyrannum, sicut nec ovium multitudo pastorem potius quam coquum, qui illas abigit, ut mactatis non modò ipse tamem expleat, sed & aliis epulandas vænum proponat. Iisdem prorsus limitibus Regem censeo à Tyranno dissidere. Idem, p. 5.

<sup>2</sup> Ita præsis, ut provideas, ut consulas, ut procures, ut serves. S. Bern. de Consid. L. 3. C. 1.

<sup>3</sup> Præes & singulariter; numquid ut de subditis cres-

celui à qui elle est consiée, mais pour ceux qui lui sont soumis, & qu'il n'en doit espérer d'autre avantage, que celui de procurer avec plus de facilité & de succès, l'avantage de tous.

XI. Mais le pouvoir arbitraire pense bien autrement. Il croit que tout lui est dû, & qu'il ne doit aux autres que ce qui lui ptaît. Il s'incorpore l'autorité comme née avec lui, & comme lui étant naturelle. Il regne pour le plaisir de regner, & non pour une autre sin. Il jouit pleinement de la grandeur, & il en écarte, autant qu'il peut, tous les soins. Il se place sur la tête de tous pour les dominer, & il les foule aux pieds, asin qu'il soit seul grand & seul visible.

XII. Un cinquiéme caractere est, que le Prince est bien instruit de deux choses: l'une, que le peuple est incapable d'une entiere liberté; l'autre, qu'il ne mérite pas une entiere servitude; & qu'il sait conserver un sage milieu entre un gouvernement soible, qui se roit pernicieux au peuple, & un gouvernement injuste, qui l'opprimeroit. Il ne lui ôte d'autre liberté que celle dont il abuseroit, & il lui conserve toute celle qui est nécessaire à son bonheur. Il occupe la premiere place, pour empêcher que des factieux ne l'occupent; mais le pour maintenir l'ordre parmi

cas? Nequaquam: sed ut ipsi de te. Principem te constituerunt, sed sibi, non tibi. Ibid C.7.

I Imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem, disoit l'Empereur Galba à Pison. Tacit. L. 1. Hist. p. 313.

<sup>2</sup> L'Emper. ur Claude envoyant Meherdates aux Parthes,

des citoyens, & non pour mettre aux fers des esclaves. Il se contente de regner sur une famille obéissante; & il ne veut pas changer un gouvernement paternel, en une domination tyrannique.

XIII. Mais le pouvoir arbitraire ignore cette sage modération. Il exige tout, parce qu'on lui doit quelque chose. Il ôte toute la liberté, parce qu'il a droit sur une partie. Il ne connoît point d'enfans, parce qu'il n'a point d'entrailles de pere. Il ne voit que des esclaves, parce qu'il ne voit que son autorité; & il regarde comme une molesse indigne d'un Prince, tout ce qui seroit capable d'adoucir la pesanteur de son joug.

XIV. Un dernier caractere, mais plus sensible qu'aucun autre, est, ' qu'un Prince, digne de regner, ne fait rien que par raison; qu'il n'est jamais réduit à donner la volonté, comme la seule cause de ses actions; & qu'il regarde comme une injure faite au genre humain, & en particulier à celui qui condust les autres hommes, l'impuissance de rendre

qui l'avoient demandé pour Roi, lui donna cet avis: ut non dominationent & fervos, sed rectorem & cives cogitatet. Tacit. L. 12. Annal. p. 189.

1 Quomodo non indecens tibi voluntate pro lege uti... non minus dejecti quam elati animi est, veluti tationis expertem non pro ratione, sed pro libitu agere... Quis in rectore omnium, rantam contumeliam naturæ, honoris injuriam ferat. S. Bern. I. 3. de Consid. C. 4.

2 L'expression ordinaire des Edits s tel est notre plaisir, n'a rien ici de commun. Elle est très - raisonnable. C'est au Prince à commander. La loi le fait ainsi; mais la loi & le Prince ont des raisons & de justes motifs, lors même qu'ils n'en rendent pas compte.

FY.

d'autre raison de sa conduite que le sentiment & l'instinct.

X V. Mais c'est dequoi le pouvoir arbitraire se glorisse. Il trouve de la bassesse à donner d'autres motifs de ses actions que sa volonté. Il s'offense si on ose lui demander quel est son but & sa fin; & il croit être bien le maître quand il suit tous ses caprices, & qu'il est devenu le jouet & l'esclave de tout ce qui l'agite & le remue.

XVI. C'est dans cet égarement que conssiste, à proprement parler, le pouvoir arbitraire. Il n'examine rien. C'est assez qu'il veuille. On l'irrite par les plus modestes remontrances. On l'afsermit, en lui opposant des raisons. On l'importune, en lu représentant l'intérêt du peuple. Tout ce qui est possible à son égard, devient juste; & la seule impuissance est capable de lui donner des bornes, & de l'arrêter.

XVII. Un Prince sage, mais encore jeune, qui considere de près une conduite si opposée à la raison & à l'équité, ne sauroit comprendre qu'en conservant l'esprit, on puisse tomber dans de tels excès s mais s'il ne prend lui-même de grandes précautions, il y tombera comme beaucoup d'autres, qui ont commencé par la modération, & sini par le pouvoir arbitraire.



# D'UNPRINCE. II. Part, 131

#### ARTICLE III.

Il doit connoître ce qui porte à confondre ces deux choses, & l'éviter.

I. Rien n'est plus sensé, ni plus digne d'être gravé dans la mémoire & le cœur d'un jeune Prince; que le discours que tint sur cette matiere un 1 Empereur à celui qu'il adoptoit pour fon fils. « 2 Vous avez, lui disoit-il; éprouvé » l'adversité & la disgrace, & vous les avez » portées avec courage & avec dignité: mais » cette épreuve n'est pas la plus grande; & » celle d'une haute fortune est tout autrement » capable de découvrir le fond du cœur, & » de montrer ce qu'il est. Il ne faut que la » patience pour soutenir un état malheureux; mais il faut une autre espece de fermeté, » pour réfister à la tentation du bonheur. La » misere nous affermit : mais la félicité nous » amollit & nous corrompt. Je suis certain » que le changement ne viendra pas de votre

I L'Empereur Galba à Pison.

res acrioribus stimusis animum explorant; quia miseria tolerantur, selicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, pracipua humani animi bona, tu quidem eâdem animi constantia retinebis: sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio, blanditia pessimum veri assectus venenum, sua cuique utilitas. Et jam ego ac tu simplicissime inter nos hodie loquimur, cateri libentius cum fortuna nostra quam nobiscum: nam suadere Principi quod oporteat, multi laboris: assentatio erga Principem quemcumque, sine assectu peragitur. Tacit. L. 1. Hist. p. 313.

> nouvelle situation; que vous conserverer >> vos anciens sentimens; que vous serez tou-» jours capable d'amitié; que vous desirerez » qu'on vous parle avec liberté; que vous mé-> riterez par votre sincérité qu'on en ait tou->> jours pour vous; & que vous préfererez ces >> avantages, qui sont certainement les plus » grands de tous, à la douceur même de re-» gner. Mais ceux qui s'attacheront à vous & » à votre fortune, affoibliront par leurs res->> pects excessifs ces nobles dispositions. Malgré » vos précautions, la flatterie cherchera une » entrée, & fera violence à votre modestie. >> Les infinuations, les complaifances, une at->> tention continuelle à vous plaire, prendront » la place d'une solide amitié, & en inspire->> ront le dégoût. Personne ne vous parlera >> que pour son intérêt, sans s'occuper du vôtre, >> & au lieu qu'aujourd'hui nous nous entrete-» nons avec une fincérité & une franchise qui » vient de notre défintéressement mutuel & » de notre amitié, les autres parlent plutôtà » notre fortune qu'à nous : car les amis fincé->> res d'un Prince sont rares. Il faut trop d'é-» tude & de travail pour lui faire agréer un >> fage conseil, ou pour l'avertir de quelque » défaut. Il est bien plus facile de le flatter; & » plus on manque de fidélité & d'attachement » pour lui, mieux on y réussit ». Toutes ses volontés deviennent alors des loix. On les approuve toutes : on s'applique même à les justifier; & l'on accoutume ainsi le Prince à croire, que tout ce qu'il ordonne est juste, & à ne pouvoir souffrir, ni remontrance, ni conseil.

D'UN PRINCE. II. Part. 133

II. Mais parmi ceux qui parlent à sa fortune & à sa puissance plutôt qu'à lui, il s'en trouve de plus dangereux que les autres, & qui lui apprennent à user de son autorité, comme ils en useroient eux - mêmes, s'ils étoient à sa place. Ils lui sont sentir ce qu'il peut, & ils lui représentent comme une espece de soiblesse d'oser moins qu'il ne peut. Ils éteignent par degrés toutes les lumieres qu'une heureuse éducation avoit données. Ils sont succéder à la modération, à la douceur, à l'équité, la hauteur, la dureté, la domination; & ils changent par leurs pernicieuses leçons un gouvernement sage & reglé par les loix, en un autre purement arbitraire.

III. Mais indépendamment de ces maîtres, il y à un secret penchant dans tous les hommes à l'orgueil & à la domination, qui est sans comparaison plus grand dans les Princes, à qui tout obéit, & qui ne sont environnés que de flatteurs. Ils fortifient tous les jours ce penchant sans le savoir. Ils s'accoutument à la douceur de commander. Ils se sentent gênés par tout ce qui borne leur pouvoir. Ils consultent avec plus de peine. Ils écoutent avec moins de bonté. Ils concluent avec plus de précipitation. Ils deviennent plus délicats & plus sensibles. Ils laissent moins d'accès à la vérité. Ils se dégoûtent des personnes sinceres, & trouvent plus de commodité dans ceux qui approuvent tout, & qui ne pensent qu'à l'exécuter. Ils font moins de réflexion sur

I Irrepentibus dominationis magistris, superbior & atrocior, Tair. L. 2. Hist. p. 335.

# 134 INSTITUTION

eux-mêmes & sur leurs devoirs; & le changement est quelquesois si subit, qu'après un an ou deux le Prince n'est plus connoissable, tant l'enyvrement de son autorité a prévalu sur

tous ses premiers sentimens.

IV. L'histoire 2 n'a remarqué qu'un seul Prince qui soit devenu meilleur en montant sur le thrône. Les plus modérés n'ont pu se désendre absolument de l'air contagieux qui l'environne. Ils se sont plus souvenus qu'ils étoient les maîtres des hommes, que de l'obligation de les conduire par la justice & par les loix; & ils ont été ordinairement plus touchés du soin de leur autorité que de celui de la rendre utile.

V. « 3 Vous savez, disoit le fils de Dieu à 3 ses Apôtres, que ceux qui sont Princes parsoni les nations, les dominent, & que les 3 serands les traitent avec empire ». Voilà le caractere presque universel. La domination & l'empire, le plaisir de regner & de faire sentir qu'on regne; ce qui est proprement le pouvoir arbitraire. « 4 Mais, ajoute le fils de Dieu, il 3 n'en doit pas être de même parmi vous »; ce qui tombe directement sur le gouverne-

7 Multum in commutandis moribus hominum medius

annus valet, in principum plus.

3 Scitis quia Principes gentium dominantur eorum ; & qui majores sunt, potestatem exercent in eos. Matth.

C. XX. v. 25.

<sup>2</sup> Ambigua de Vespasiano sama ( avant qu'il sût Empereur) solusque omnium ante se Principum, in melius mutatus est, ( après l'être devenu.) Tacit. L. 1. Hist. p. 323.

<sup>4</sup> Nonita erit inter vos. Ibid.

D'UNPRINCE. II. Part. ment Ecclésiastique, infiniment opposé à la domination; mais qui ne laisse pas aussi de s'étendre au gouvernement temporel, qui ne doit point être différent de l'autre pour la justice, mais seulement pour la maniere de l'éxercer. Le fils de Dieu n'autorise la domination arbitraire nulle part. Il la condamne dans les Princes même infidéles (Principes gentium:) & Moyse, conduit par son esprit, l'avoit séverement défendue à tous ceux qui regneroient un jour sur le peuple d'Israël. Les termes de la défense sont importans, & comme ils sont la loi de tous les Princes, l'on ne peut y être trop attentif. « Lorsque vous penserez à vous établir un Roi, comme en ont tous » les Princes qui vous environnent, vous prendrez dans le nombre de vos freres, ce-» lui que le Seigneur votre Dieu aura choisi. » il ne vous sera pas permis de le prendre and dans une autre nation, ni de vous donner oun Roi, qui ne soit pas votre frere. Après » qu'il sera établi sur le thrône, il prendra » copie du volume où est écrite la loi de Dieu, » & il se servira pour cela de l'exemplaire fidéle » que les Prêtres de la tribu de Levi lui don-

1 Cum dixeris: constituam super me Regem, sicut habent omnes per circuitum nationes; eum constitues, quem Dominus tuus elegerit de numero fratrum tuotum: non poteris alterius gentis hominem Regem sacere, qui non sit frater tuus. Postquam autem sederit in solio regni sui, describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine, accipiens exemplar à sacerdotibus Leviticæ gentis; & habebit secum, legetque onnibus diebus vitæ suæ, ut discat timere Dominum Deum suum & custodire, &c. Deuter. C. XVII. v. 14. & seqq.

» neront. Il aura avec lui cette loi, & il la

» lira tous les jours de sa vie, afin qu'il ap
» prenne à craindre le Seigneur son Dieu;

» qu'il garde ses préceptes, ses cérémonies,

» & tout ce qui est ordonné dans sa loi; que

» son cœur ne s'éleve point avec orgueil au

» dessus de ses freres; & qu'il ne se détourne

» du sentier de la justice, ni à droite, ni à

» gauche; & qu'il regne ainsi long-tems, lui

» & sa postérité, sur Israel.

VI. La condamnation du pouvoir arbitraire ne sauroit être conçue en termes plus clairs, ni plus forts: mais ce que j'y considere principalement, sont les précautions que Dieu à jugé nécessaires pour éviter ce dangereux écueil; & le Prince n'y sauroit faire trop de réflexion. Les sujets du Roi sont ses freres, C'est Dieu qui l'établit, & non les hommes. C'est sa loi qui doit le conduire, & cette loi est la même que celle de tous les inférieurs, Le Prince doit l'écrire lui - même, afin de se l'imprimer plus fortement. Il en doit recevoir un exemplaire autentique de la main des Prêtres, de peur qu'il ne soit trompé par des copies défectueuses. Il doit la porter avec lui, & la lire sans cesse, afin qu'elle lui serve de regle dans toutes ses actions. Il ne lui est pas permis, tout Roi qu'il est, de se dispenser d'aucune observance, ni d'aucun précepte. Il n'y a pour lui, non plus que pour les autres, qu'un sentier unique, dont il ne lui est pas libre de s'écarter, sous aucun prétexte. Il est obligé d'apprendre tous les jours à craindre Dieu, à s'humilier sous sa main, & à ne s'e

p'un PRINCE. II. Part. 137 lever jamais par orgueil au dessus de ses sujets,

qui sont aussi ses freres, quoiqu'il soit au déssus d'eux par l'autorité; & ce n'est qu'à ces conditions qu'il peut espérer de regner longtems, & par lui-même, & par sa postérité: c'est-à-dire, selon le sens clairement contenu dans ces promesses temporelles, que ce n'est qu'à ces conditions qu'il remplit dignement le thrône, & qu'autrement il y est soussert à regret par la Providence, qui le degradera avec ignominie après une domination de quelques

momens.

VII. Voilà ce qu'un Prince sage doit opposer à toutes les séductions étrangeres, & à celles dont il porte le principe dans son propre cœur. Il faut que tous les jours de sa vie il commence à être Roi, qu'il ne s'accoutume jamais à l'être, qu'il s'interroge à chaque moment 1 sur ses dispositions, & sur le goût qu'il trouve à commander; qu'il observe 2 si les respects excessifs diminuent en lui la modestie: si la vérité lui paroît toujours aussi précieuse. & la flatterie aussi méprisable : s'il veut faire regner la justice, comme il se l'étoit promis, ou s'il commence à vouloir regner lui-même, au lieu d'elle : si les loix le conduisent, ou si elles l'importunent: en un mot, s'il travaille à devenir tous les jours plus digne du thrône, & en même tems plus indifférent à la gloire d'y être élevé.

2 Quasi imperare posset, magis quam vellet. Tacie. L. 1. Hig. 1. 313.

<sup>1</sup> Memini tunc verissime judicari, meruerit quis honorem, nec ne, cum adeptus est. Paneg. Traj. p. 252.

#### CHAPITRE IX.

Pour gouverner avec sagesse, le Prince doit le faire avec conseil. Qualités de ceux qu'il doit consulter. Moyen de les bien choisir. Usage qu'il en doit faire

#### ARTICLE I.

Pour gouverner avec sagesse, le Prince doit le faire avec conseil.

N a montré 1 ailleurs, que plus un Prince a de sagesse, plus il connoît qu'il a besoin de conseil; parce qu'une partie de sa sagesse confiste à avouer, que ce qu'il en a, ne lui suffit pas : & l'on a aussi fait voir dans le même lieu, que tout ne consiste pas à demander conseil; mais que la principale difficulté consiste à discerner entre plusieurs avis, celui qui est le meilleur, à s'y fixer & à le suivre; & qu'il faut de grandes qualités d'esprit, pour être docile & prudent tout à la fois.

II. Je suppose que tout ce qui a été dit sur cette matiere est présent à la memoire du Prince, & je suppose aussi, qu'il se souvient de tous les avis qui lui ont été donnés pour lui faciliter la connoissance des hommes.

<sup>1</sup> Voyez Chap. XVII. de la I. Partie.

D'UN PRINCE. II. Part. 139

III. Il s'agit maintenant d'en faire usage, & de former un conseil subsistant & perpetuel, qu'il puisse assembler dans toutes les occasions, & qui soit composé des meilleures têtes de son Etat.

IV. Il faut que le Prince s'attache ces perfonnes, pour les avoir dans le besoin : qu'il les fixe à son service, & qu'il ne souffre pas qu'ils s'éloignent à une grande distance, ni qu'ils partagent leurs soins par d'autres em-

plois.

V. C'est ce conseil ainsi fixé, qui donne au gouvernement une forme & une disposition fixe. Il est sous le l'rince, & dépendamment de lui, comme la source de l'ordre public, & l'origine de tout ce qui se fait avec sagesse au

dedans & au dehors de l'Etat.

VI. C'est sur lui que le Prince se décharge de plusieurs soins, qui l'accableroient s'il ne se faisoit soulager; & c'est par lui qu'il exécute ce

qui a été résolu.

VII. C'est par ce conseil subsistant que les grandes maximes de l'Etat sont conservées, que la connoissance de ses véritables intérêts se perpetue, que la suite des affaires commencées se lie & s'entretient, que les surprises & les

innovations sont empêchées.

VIII. C'est dans ce conseil que se perfectionnent les grands hommes, qu'ils deviennent, par un commerce mutuel de lumiere, plus sages & plus éclairés: qu'ils apprennent, par l'usage & l'expérience, infiniment plus de choses que par la spéculation & l'étude; & qu'ils se rendent capables d'en instruire d'autres, de soutenir l'Etat dans une minorité, de suppléer à la présence du Prince, pendant une maladie, & de conserver son esprit & sa maniere de conduire, lorsqu'ils n'ont pas la liberté de le consulter à chaque moment.

#### ARTICLE II.

# Qualités de ceux que le Prince doit consulter.

I. Il est aisé de conclure de-là, que ce confeil, qui doit être sous le Prince comme l'ame de l'Etat, ne peut être composé de personnes trop instruites, ni trop parsaites, & que l'entrée n'en doit être accordée qu'à des hommes d'un mérite & d'un esprit supérieur.

II. Par-là les jeunes gens sont exclus: cat quel sondement saire sur la jeunesse? Que sait-elle, & quelle preuve a-t-elle donné de sa capacité, de sa prudence, de sa vertu, de son désintéressement, de son secret, de sa sidélité? C'est aux 2 vieillards à donner conseil, qui ont vu beaucoup de choses, & qui ont sait des réslexions sur tout ce qu'ils ont vu. On doit se souvenir des jeunes gens que Roboam, sils de Salomon, consulta, & des pernicieuses 3 suites de leur conseil, que ce

pertus, cogitabit multa; & quid seit? Vir in multis expertus, cogitabit multa; & qui multa didicit, enarrabit intellectum. Eccl. C. IX. v. 9.

<sup>2</sup> Quam speciosum canitiei judicium? Corona senum multa peritia. Eccl. C. XXV. v. 6. & 8.

<sup>3</sup> Reboam perdit pour toujours dix parts de son Royaume, & il ne lui resta que la Tribu de Juda. L. 3. Reg. C. XII. v. 10.

p'un Prince. II. Part. 141 Prince téméraire préféra aux sages avis des Sénateurs qui avoient eu part à la conduite

de l'Etat sous son pere.

III. Mais il ne suffit pas d'avoir vieilli dans les emplois. On peut vivre long-tems, & profiter peu de ce que l'on a vu. On peut avoir exercé plusieurs charges, y être demeuré soible & médiocre. L'âge seul, même avec des dignités, ne donne aucun privilége. Il faut que l'expérience y soit jointe, & il n'y a que la réslexion qui la puisse acquérir : car autrement on n'observe rien, & l'on perd le fruit de tout.

IV. A l'expérience il faut avoir joint 1 la connoissance de l'Histoire, & ancienne & nouvelle : il faut avoir comparé les événemens dont on a été témoin, avec ceux dont on a été instruit par la lecture : il saut être plein d'observations & d'exemples : être en état de marquer dans des conjonctures importantes, comment dans de semblables, d'autres Princes s'y sont conduits : savoir profiter de leurs fautes, ou de leur prudence : être sur-tout bien instruits des derniers regnes, des traités, des négociations, des alliances qui ont quelque rapport à la situation présente du Royaume : connoître bien l'Etat, sa disposition intérieure, sa force, ses ressources, sa foiblesse, ses be-

<sup>1</sup> Senes benè meritos adhibebat; (l'Empereur Alérxandre Severe) & locorum peritos ac bellorum & castrorum, & omnes litteratos, & maximè eos ui historiam norant, requirens, quid in talibus causis, quales in discepratione versabantur, veteres Imperatores, vel Romani, vel exterarum gentium secissent, Lamprid, in ej, vit. p. 211.

soins : être bien informé des Etats voisins, en bien pénétrer le génie, y avoir des relations sures : ne point s'en former une idée sur des rapports, ou faux, ou incertains: ne point se fier sur de vieilles connoissances, que de nouvelles dispositions ont rendues inutiles : avoir étudié moment à moment tout ce qui se passe en Europe, en examinant les causes de tout. & en faisant sur chaque événement de solides réflexions: savoir quels intérêts le Prince & l'Etat peuvent avoir dans des choses qui sont en apparence éloignées; mais dont les suites peuvent retentir jusqu'à eux : & pouvoir prédire avec vraisemblance l'avenir, par l'exacte connoissance du passé, & la continuelle attention sur le présent.

V. Tout cela suppose un excellent esprit naturel, un grand sens, & un merveilleux fond de raison: car sans cette base, tout ce qu'on tâche d'acquérir par l'étude, ne devient qu'un amas confus & inutile de faits : & les réflexions, si l'on en fait, se sentent toujours du principe défectueux dont elles partent. Il vaudroit mieux, sans comparaison, avoir dans son conseil un seul homme bien sensé, quoiqu'ignorant dans l'antiquité, & même sans lettres, que plusieurs savans, dont le jugement seroit fort borné, & l'esprit peu juste: mais il faut joindre ces deux avantages, le favoir & la prudence: & pour lors le secours qu'on tire de l'étude & de l'expérience est infini.

VI. Je ne parle pas de la fidélité, ni du l'ecret. Ces deux qualités essentielles, sont D'UN PRINCE. II. Part. 143
celles qu'on éprouve les premieres, & dont
l'on s'assure avant tout: je supplie seulement
le Prince, de ne compter sur la sidélité de qui
que ce soit, qu'à proportion de son désintéressement: & de ne se sier au désintéressement,
qu'autant qu'il est sondé sur la vertu. Sans une
grande probité, on n'étousse point toutes les
passions. Une seule peut rappeller toutes les
autres: & je ne saurois répondre d'un homme

qui veut autre chose que son devoir.

VII. A l'égard du secret, qui doit être inviolable, le Prince ne peut prendre de trop grandes précautions. Quiconque est soupçonné de n'être pas sur ce point essentiel aussi attentif, aussi sévere, aussi impénétrable que le bien public le demande, doit être exclus du conseil. S'il a, malgré ce défaut, quelques grandes qualités, on les mettra à d'autres usages: mais on ne délibérera jamais devant lui, ni devant ceux qui ont des amis privilégiés, à qui ils ne peuvent rien refuser, ou qui croient être secrets, parce qu'ils cachent une partie en montrant l'autre, ou parce qu'ils ne parlent que de ce qui a été exécuté. Un homme digne d'être consulté par le Prince, doit être muet toute sa vie sur le secret de l'Etat. On tire des conséquences d'une chose à l'autre : & le plus sûr est, de ne parler non plus du passé que du présent, de peur de faire conjecturer l'avenir.

VIII. Il ne faut pas, quelque mérite que l'on puisse avoir, affecter de se rendre nécessaire au Prince, ni montrer devant lui sa

Penes Regem noli velle videri sapiens. Eccl, C, VII.

### 144 INSTITUTION

fagesse avec une espece d'ostentation. Ce caractere est odieux : il marque de la vanité & de la légereté; & le Prince doit peu compter sur la prudence d'un homme qui a de si grands

défauts, & qui les laisse paroître.

I.X. Il y a de bons esprits, mais hardis; pressans, avantageux, qui veulent absolument persuader, & arracher du Prince le consentement à un avis qu'ils croient salutaire. Cela réussit quelquesois à l'égard d'un Prince soible, sur qui l'on croit devoir prendre une espece d'ascendant : mais bientôt on l'importune; & il ne pense alors qu'à se délivrer d'un Ministre qui le domine, plutôt qu'il ne lui donne conseil. Ce caractere ne doit pas être souffert par un Prince éclairé. C'est à lui à demeurer maître de toutes les délibérations; à tenir dans le respect tous ceux qui lui parlent, & à leur apprendre à se contenter de la force de leurs raisons, sans employer d'autres es forts.

X. Il est nécessaire néanmoins qu'il leur laisse une entiere liberté de lui expliquer leurs sentimens, puisque c'est pour en être instruit qu'il les consulte. Il doit même trouver sont bon, que, sans sortir du respect, ils osent quelquesois s'opposer à ses desirs ou à ses pensées, quand ils y découvrent quelque injustice, ou qu'ils en craignent les suites. Ce sont deur qualités importantes que la liberté & le courage; & le Prince non seulement doit être bien aise de les trouver dans ses Ministres; mais il ne doit se les attacher qu'après s'être bien ais suite qu'ils ont l'une & l'autre.

XI.

D'UNPRINCE. II. Part. 145

XI. Avec la liberté & le courage il faut beaucoup de prudence, pour tout examiner & tout prévoir : pour ne rien confier au hafard; pour ne prévenir point les tems; pour choisir entre les moyens, les plus surs; entre les remédes, les plus prompts, mais les moins

dangereux.

XII. Il est même utile que la prudence aille jusqu'à la timidité dans les choses qui ne sont pas nécessaires, ou qui peuvent être différées. Le moindre danger, quand il n'y a point de raison pressante de s'y exposer, doit donner de la crainte. Ce n'est pas assez de le prévoir, il faut le respecter. Le courage n'est bon que lorsqu'il est nécessaire. La crainte fait mieux que lui, quand il est seulement ques-

tion d'éviter le péril.

XIII. Mais le même homme qui paroifsoit timide, lorsqu'il ne falloit rien conclure,
ni rien hasarder, devient décisif, & s'explique d'une maniere nette & précise, lorsque
la nécessité de se déterminer est pressante, &
qu'il s'agit d'exécuter. Il ne laisse point dans
l'incertitude le Prince qui le consulte. Il ne
demeure point flottant lui-même entre divers
avis qui se combattent. Il sait que lorsqu'il est
question d'agir, le pire de tous les partis est,
de n'en prendre aucun: & il aime mieux se
rendre responsable de l'événement par son conseil, que de se reserver une justification en n'y
prenant point de part, & en laissant son maître
dans la perplexité.

XIV. Il évite néanmoins avec soin de prendre jamais des partis extrêmes, & de Tome II.

donner des conseils violens, dont l'événement peut exposer tout l'Etat. Il conserve toujours une porte ouverte à la négociation, lors mêt me que la guerre est inévitable. Il a dans l'esprit de l'insinuation & de la souplesse, avec beaucoup d'élévation & de grandeur. Il est sécond en vues & en expédiens: mais sans en proposer jamais de soibles, ni de honteux: & à mesure qu'il s'engage dans une affaire où il ne lui a pas été possible de reculer, il pense aux moyens d'en sortir, & il tâche d'y trouver toujours une issue.

X V. Ce n'est jamais néanmoins aux dépens de la sincérité & de la bonne soi. Il est incapable, dans aucune extrémité, de conseiller à son maître de manquer à sa parole, & beaucoup moins à son serment. Il est ennemi des détours & des fausses interprétations, qui éludent les plus saints engagemens: & il compte qu'il n'a plus de ressource, quand il n'en sauroit trouver que dans le mensonge & la

perfidie.

XVI. Un tel homme, (& quand je parle ainsi, je comprens généralement tous les autres qui doivent lui ressembler) un tel homme, dis-je, a pour le Prince un attachement inviolable. Il ne se propose d'autre but dans ses conseils que celui de l'aider, de le servir, de partager ses soins, de répondre à ses bonnes intentions, de travailler pour sa gloire, & de n'en connoître point d'autre que celle qui dure toujours, & qui est inséparable de la justice.

XVII, Il n'a d'autre passion que l'amour

du bien public, ni d'autres intérêts que ceux de l'Etat. Il ne s'écarte jamais de ce point de vue qui regle toutes ses pensées, & qui le conduit & l'éclaire dans tous ses desseins. Il est heureux, si le peuple l'est. Il est content, si le Prince n'est occupé que de ses devoirs.

XVIII. Sa maison est pure; & ses domestiques, ou ne reçoivent rien, ou sont exclus. On le touche aussi peu par les sollicitations que par les présens. Il ne connoît point de préserence dans les choses qui doivent être communes: & il ne fait jamais de graces au

préjudice de la justice.

11

u

XIX. Quand il dit son avis, il l'appuie de solides raisons: & il tâche de lui donner toute l'autorité qu'il croit que la vérité mérite. Mais il ne prétend point dominer sur l'avis d'un autre. Il l'écoute, dans le dessein de le suivre s'il lui paroît meilleur: & il y applaudit avec joie, quand il se trouve tel. Il regarde comme une petitesse, 1 l'attachement à sa pensée, qui n'est sondé que sur ce qu'on en est l'auteur. Il met sa gloire à découvrir la vérité, & non à prendre pour elle une vraisemblance qui l'auroit trompé: & il sait bon gré à quiconque lui montre ce qu'il cherchoit, & qu'il n'avoit pu trouver par lui-même.

XX. Il est infiniment éloigné du caractere de ceux qui veulent seuls faire tout, & qui ne peuvent soussir que d'autres partagent avec eux la consiance du Prince, & le ministere.

<sup>1</sup> Censilii, quamvis egregii, quod non ipse afferret, inimicus, & adversus peritos pervicax. Tacit. L. 1. Hist. 1. 316.

# 148 INSTITUTION

Il sait que cette jalousse est une semence éternelle de divisions & de partis : que celui qui en est dominé ne pense plus au Prince, ni à l'Etat, mais à sa seule élévation : qu'il écarte tout ce qui peut lui faire ombrage : que tout mérite, ou égal au sien, ou supérieur, lui est odieux ; & qu'il est préparé à conseiller à son maître tout ce qui peut le mettre dans sa dépendance, & lui faire perdre ses plus zélés serviteurs.

XXI. Le Prince doit bien prendre garde à un tel homme, pour l'exclure de son confeil dès qu'il lui a reconnu cet horrible désaut, directement opposé à la sidélité qui lui est dûe. Il ne doit point se laisser éblouir par ses autres qualités, quelque éminentes qu'elles soient; ni même par ses services, quoiqu'importans, ni par son zéle, quoiqu'empressé. Il se rendra son esclave, s'il souffre qu'il s'accrédite, & il se repentira trop tard de l'avoir élevé, s'il consent qu'il abbaisse tous les

autres.

X X I I. Enfin, le dernier trait d'un homme d'Etat, mais plus essentiel que tout ce que nous avons remarqué, est qu'il ne se sonde point sur la prudence humaine, & qu'il compte peu sur les moyens humains, quoiqu'il ne néglige rien de ce qui dépend de ses soins; qu'il soit fortement convaincu que c'est Dieu seul qui gouverne; qu'il ait un respect infini pour sa providence & pour ses secrets jugemens; & qu'il soumette avec une humble religion à sa puissance & à sa sagesse, tout ce que l'esprit de l'homme médite & prépare pour l'avenir.

# D'UN PRINCE. II. Part. 149

### ARTICLE III.

Moyens que le Prince doit employer pout. choisir son conseil.

1. Voilà le modéle que le Prince doit avoit devant les yeux, pour choisir des hommes dignes de délibérer avec lui sur les affaires publiques. Il s'agit maintenant de les discerner: & quoique ce discernement soit plein de difficultés & de périls, voici, ce me semble,

comment on y peut réuffir.

II. Premierement, il y a lieu de croire, que parmi ceux qui ont eu part au ministere sous le regne précédent, il y en a de capables & d'integres: ainsi le préjugé est pour eux; & il ne faut pas commencer par les destituer, pour mettre à leur place des hommes nouveaux, à qui l'expérience manqueroit, quand ils auroient d'ailleurs de grandes qualités.

III. Mais en laissant dans le ministere tous ceux qui ont la principale connoissance des affaires, & de qui l'on ne peut se passer, se Prince examine leur conduite, sans témoigner qu'il l'examine. Il voit tout; mais comme s'il étoit distrait. Il paroît se fier, mais en étudiant à qui il se fie. Il craint qu'une attention trop marquée ne serve qu'à rendre la dissimulation plus vigilante: & il veut découvrir ce qu'on lui cache, & non redoubler l'artifice qui le cacheroit avec plus de succès.

IV. Pendant cet examen, le Prince se fait informer, par des voies sures, de toutes les personnes qui ont les qualités dont nous venons de parler: & ' il fait encore plus d'état d'une réputation bien établie, que des relations secretes, qui sont quelquesois l'esset des préjugés, & qui n'ont que l'autorité des particuliers dont on les reçoit. Il est plus facile de les tromper que le public, qui examine tout, & qui est composé d'une infinité de sortes d'esprits & de caracteres, qui ne s'unissent point dans l'estime d'une même personne, à moins qu'elle ne le mérite.

V. Le Prince agit donc avec sagesse, en choisissant ceux que le public lui montre comme dignes de son choix : & il se sert utilement de ce témoignage universel, ou pour retenir dans le ministere ceux qui y sont déja, ou pour y appeller ceux qui n'y ont eu aucune part.

VI. Mais à l'égard de ces derniers, il y a plus de sureté à les éprouver dans des emplois inférieurs, qu'à les admettre tout d'un coup aux plus secretes délibérations. On ne connoît les hommes qu'à l'essai, & il est contre la prudence que les grandes affaires servent de matiere à un essai.

VII. On considere même avant l'épreuve,

Haud semper errat sama, aliquando & eligit. Tacit.

in vit . Agricol . p. 455.

<sup>1</sup> Tales non crede, qualis fama cujusque est: huic aures, huic oculos intende. Ne respexeris claudestinas existimationes, nullisque magis quam audientibus, insidiantes susurros. Melius omnibus, quam singulis creditur; singuli enim decipere & decipi posiunt. Nemo omnes, neminem omnes sessellerunt. Panez. Traj. p. 185.

D'UN PRINCE. II. Part. 131 comment ceux, dont on parle, se sont conduits jusque - là : de quoi ils se sont mêlés, quelles liaisons ils ont eues : comment ils ont gouverné leur propre bien : quelle autoriré ils ont eue dans leur famille : quelles vues ils ont suivies dans l'établissement de leurs enfans : quelle délicatesse ils ont fait paroître sur des biens mal acquis, ou douteux, pour ne les point mêler avec les leurs par des alliances : avec quelle regularité ils ont payé des dettes dont ils étoient chargés, mais qu'ils n'avoient pas contractées : avec quelle équité ils ont terminé des procès qu'ils n'avoient pu éviter. Car on a lieu de beaucoup espérer, si sur tous ces points ils ont donné des preuves de leur probité, de leur prudence & de leur justice : mais il n'en faut rien attendre de sérieux, ni de grand pour le public, s'ils n'ont su, ni choifir leurs amis, ni conduire leur famille, ni gouverner leur bien, ni discerner le juste de l'injuste, ni remplir les autres devoirs de simple citoyen. Les qualités brillantes qu'ils paroissent avoir d'ailleurs, ne sont qu'une vaine décoration: mais le fond du cœur est mauvais: l'esprit naturel est faux, & l'autorité, bien loin de les rectifier, ne contribueroit qu'à les rendre plus corrompus.

VIII. Mais le moyen le plus sûr pour parvenir à mettre dans le conseil & dans le ministere des hommes excellens, est que le Prince le veuille sincérement, & qu'il ne craigne pas de trouver le mérite qu'il paroît chercher. C'est-là pour l'ordinaire le grand obstacle, mais le moins montré. Les Princes à qui certaines

# 152 INSTITUTION

qualités manquent, sont bien aises qu'elles manquent aussi aux personnes qui les approchent. Ils veulent que tout soit au dessous d'eux, & qu'on ne puisse les surpasser, ni les égaler en rien. C'est une faute à leur égard, que de voir plus qu'eux; c'est leur dé. plaire, que d'avoir plus de sagesse & plus de

prudence.

IX. Ils ne pardonnent cette espece d'offense que dans de grands dangers, dont une capacité ordinaire ne les tireroit pas : mais hors de ces occasions, qui sont très-rares, ils sont secretement irrités contre un mérite supérieur. Ils le négligent à dessein; l'obscurcissent, lui refusent toute pâture & tout emploi. Ils se tournent au contraire avec complaisance vers des hommes médiocres, sur lesquels ils croient regner; mais qui ont souvent l'adresse de les gouverner, en affectant plus de simplicité qu'ils n'en ont. Les emplois les plus importans leur sont confiés. Ils sont seuls écoutés, ou pour le moins ils le sont plus souvent & plus longtems que les autres : & ce n'est qu'en affectant de leur ressembler, & en couvrant de grandes qualités sous des dehors très-vulgaires, qu'on peut se conserver quelque part dans le ministere, ou y parvenir.

X. Il est juste que tout sujet soit pénétré d'un prosond respect pour le Prince, & qu'il ne s'applique qu'à lui conserver son autorité, & à relever ce qu'il a de grand & de bon. Une autre disposition est criminelle & très-opposée au vrai mérite: mais le Prince de son côté, doit se persuader, que les

D'UN PRINCE. II. Part. 153 hommes qui sont les plus grands, sont aussi les plus sidéles & les plus surs; qu'ils connoissent mieux ce qu'ils lui doivent, & sont plus attentiss à le lui rendre; & qu'ils sont plus désintéresses, plus généreux, plus zélés pour sa gloire, que ceux qui, sans avoir de grands talens, ne sont pas incapables d'une grande ambition.

XI. Il ne doit point s'étonner qu'on lui dise, qu'il y a peut-être dans ses Etats quelqu'un à qui Dieu a donné plus de lumiere & plus de sagesse qu'à lui. 2 Il doit desirer de parvenir jusqu'à ces hommes que la multitude des autres lui cache, qui ont dans leurs qualités ce qui manque aux siennes. Et s'il est assez heureux pour les trouver, il doit s'estimer encore davantage, s'il sait prositer de leurs confeils, & s'il croit posséder lui-même tout ce qu'il veut emprunter d'eux.

# ARTICLE IV.

Quel usage le Prince doit faire de ceux qui composent son conseil.

I. Il est si rare qu'un seul homme ait toutes les qualités dont nous avons parlé, qu'on ne peut espérer d'en trouver beaucoup qui les

1 Optimum quemque, fidelissimum putare. Tacit. in vit. Agrico'. p. 458.

2 Quemcumque sapientiorem se ipso sciet, ultrò invitabit, accerseque in Aulam. Theophil. Instit. Reg. ad Constantin. Part. 2. C. 17.

Rectos ac vividos animos, non ut alii, confundis ac deprimis, sed soves & attollis.

# 154 INSTITUTION

aient. Ainsi le nombre en sera sixé; mais plutôt par l'indigence, que par la précaution d'éviter la consussion & de conserver le secret : car si tous étoient parsaits, leur multitude seroit un nouvel avantage, & l'ordre & le secret

n'en seroient que mieux gardés.

II. Lorsqu'il plaira au Prince de les assembler pour des assaires importantes, il prendra soin de leur cacher son sentiment, s'il panche déja vers un certain côté. Il les préviendroit en leur découvrant son inclination, & il leur communiqueroit plutôt ses pensées, qu'il n'ap-

prendroit les leurs.

III. Il écoutera non seulement avec patience, mais aussi avec bonté, leurs avis & leurs raisons. C'est pour lui qu'ils parlent : c'est pour ses intérêts : c'est lui-même qui les consulte. Il iroit contre ses desseins, s'il leur ôtoit la liberté de s'expliquer aussi nettement devant lui qu'ils le feroient en son absence; & il faut souvent peu de chose pour leur ôter cette liberté.

I V. Il ne se contentera pas de les entendre, lorsqu'il s'agira d'une chose qui aura besoin d'être examinée avec soin; il demandera leur avis par écrit, appuyé des principales raisons, & il leur accordera du tems pour y

penfer.

V. Il employera le même moyen, quand il voudra s'assurer davantage du secret, il y ajoutera la précaution, de désendre à chaque particulier d'en consérer avec un autre, ou de lui dire même qu'il est consulté, ni sur quoi.

D'UN PRINCE. II. Part. 155

VI. Soit que les voix soient partagées; soit que le plus grand nombre soit pour un côté, le Prince se reservera la décisson, quand il s'agira de choses qui dépendent de l'autorité souveraine.

VII. Mais dans celles où la justice dûe sux particuliers doit servir de regle, il suivra ordinairement la pluralité, à moins qu'il ne soit persuadé qu'elle s'est déterminée à un mauvais

parti.

VIII. Quand il aura écouté ou lu tout ce qu'on avoit à lui dire, & que le secret sera d'une extrême conséquence, il pourra ne point déclarer à son conseil la résolution qu'il aura prise, mais la consier seulement à celui qu'il

chargera de l'exécuter.

I X. Il partagera toujours le conseil; mais il ne partagera jamais l'exécution. L'exécution demande de l'activité & de la promptitude; elle seroir plus lente & plus exposée aux difficultés, si plusieurs en étoient chargés. Mais le conseil demande de la réslexion & de la maturité. Il seroit moins sûr, s'il étoit réduit à un petit nombre; & il le seroit encore moins, s'il n'étoit composé que des seules personnes qui seroient chargées d'exécuter ce qui auroit été résolu.

X. Les finances seront donc consiées à un seul, ou à très-peu de personnes; & de peur qu'une parfaite égalité ne serve de prétexte à la négligence, un seul aura la principale autorité: mais ni lui, ni ses Coadjuteurs n'entreprendront rien qui n'ait été approuvé dans un conseil, & leur autorité n'ira point jusqu'à

G vj

commander : elle sera bornée à obéir.

XI. Il en sera ainsi des affaires qui regarderont l'intérieur de l'Etat, ou le dehors; la paix, ou la guerre; la marine & le commerce; & toutes celles qu'il plaira au Prince d'éxaminer dans des conseils. Certaines personnes en auront l'intendance; mais les conseils en décideront.

XII. Les conseils ne seront point particuliers, & bornés à une seule matiere ; aux finances par exemple, ou à la guerre: car ils Ceroient exposés à de grands inconvéniens. 1, Plufieurs grands hommes, qui seroient capables d'y donner leurs avis, en seroient exclus par cette limitation. 2. L'on ne les composeroit que de personnes qui seroient occupées, ou aux finances, ou à la guerre, & dès-lors intéressées, & par conséquent suspectes. 3. On Steroit l'inspection de leur conduite à ceux qui en seroient les meilleurs juges, parce qu'ils n'auroient d'autre intérêt que celui du public. 4. On afferviroit les conseils à celui qui en feroit le chef, & qui ayant dans l'exécution la principale autorité, se rendroit bientôt le maître des délibérations, qui dépendroient de lui, en plusieurs manieres, ou pour le succès, ou pour les faire évanouir. 5. On réduiroit ainsi en peu de tems à un seul, les fonctions des autres, qui deviendroient des spectateurs inutiles, ou de foibles contradicteurs, ou même des approbateurs intéressés & des complices. 6. Le Prince s'accoutumeroit à traiter avec ce seul homme, comme mieux instruit que tous les autres, & chargé de tout leur travail;

D'UN PRINCE. II. Part. 157
& comme il en seroit arrivé de même dans tous les autres conseils, ils seroient tous, ou supprimés, ou superflus, & un très-petit nombre de Ministres, devenus tout-puissans, chacun dans leur empire, gouverneroient tout l'Etat, & le Prince même, qui ne sauroit que ce qu'ils voudroient bien lui apprendre.

XIII. Je ne connois qu'un seul moyen de prévenir cette espece de tyrannie, qui réduit enfin le Prince même en servitude; c'est que le conseil soit général; que ceux qui ont les finances, opinent sur la guerre ou sur la paix : que ceux qui sont chargés des affaires étrangeres, soient consultés sur l'intérieur de l'Etat: que les mêmes qui donnent leur avis fur la marine & le commerce, le donnent aussi sur les finances. Par-là toutes les matieres sont examinées par des hommes non suspects. Tous les Ministres sont mutuellement les inspecteurs les uns des autres : toutes leurs vues & leurs lumieres sur les affaires publiques se réunissent, & ils deviennent tous également capables de tout ce qui regarde le ministere; parce qu'ils sont obligés de s'instruire de toutes les matieres pour opiner sensément, quoiqu'ils ne soient chargés pour l'exécution que d'un emploi limité.

XIV. Il faut néanmoins prendre garde que le conseil général ne soit pas composé des seules personnes qui ont quelque intendance particuliere: car la pente des hommes à la domination est telle, que pour devenir les maîtres

<sup>1</sup> Vojez le Chap. XVII. de la premiere Partie vers la

d'une partie du gouvernement, ils consentent aisement que d'autres le deviennent d'une autre partie. Un Ministre qui veut être indépendant, souffre qu'un autre le soit aussi. Celui qui a les finances, se délivre de l'importune inspection du Ministre qui a les affaires étrangeres, en le laissant regner sans jalousie. La marine abandonne le reste de l'Etat, pour n'avoir point de concurrens dans le petit empire qu'elle s'est fait à elle seule. Ainsi le conseil même général, n'est qu'un complot, où l'on est convenu de tout approuver, ou de tout dissimuler; & ou le grand intérêt n'est que celui de quelques particuliers qui ont partagé entre eux le Royaume, & qui, sans s'aimer, & souvent sans s'estimer, se donnent un mutuel secours pour se maintenir dans leur usurpation.

X V. Il faut nécessairement, pour prévenir cette ligue ou pour la rompre, que le Prince donne entrée dans le conseil général à quelques personnes d'une intégrité infinie, qui n'aient aucune part à l'exécution de ce qui s'y traite, & qui, pour toute fonction, n'aient que celle d'opiner sagement, & d'examiner la conduite de tous.

X V I. I Si le Prince a pu s'attacher deux ou trois personnes qui ne prétendent rien de lui, & qui étant capables de remplir de grandes places, n'en veuillent aucune: s'il a pu seulement en découvrir une de ce caractere, & l'obliger à assister au conseil général, il peut

<sup>1</sup> Voyez ce qui a été dit Chap. XIV. de la premiers Partie.

D'UNPRINCE. II. Part. 159 Etre presque certain que la sincérité & la sidélité y regneront, & que ses Ministres n'auront que des intentions pures; parce que la tentation d'en avoir d'autres, leur sera ôtée par la

présence d'un homme incorruptible.

XVII. Mais sans cette précaution, je n'oserois répondre que l'intérêt particulier ne prévale: & si le Prince y donne lui-même occasion, en se dégoûtant du conseil, & en se
contentant sur chaque matiere, de prendre
l'avis de celui qui en a la principale intendance, sous prétexte, ou d'une plus grande
commodité, ou d'une execution plus prompte;
il doit s'attendre à ne voir que ce qu'il plaira
à chaque Ministre de lui montrer, & à ne
conserver que l'ombre de l'autorité, pendant
qu'il lui en abandonnera la vérité & l'effet.

XVIII. Il croira regner, parce qu'il ordonnera; mais ses ordres lui seront prescrits. Il obéira le premier, avant que de commander. Il aura autant de premiers Ministres, qu'il en aura d'absolus & d'indépendans; & au lieu de suivre aveuglément les vosontés d'un seul, ce qu'il regarderoit néanmoins comme honteux, il se soumettra à autant de maîtres qu'il

aura affranchi de serviteurs.

XIX. J'ose le supplier, d'écouter sur cela un Prince qui avoit cru regner avec un pouvoir absolu, pendant qu'il étoit le maître de l'Empire, mais qui s'en étant démis volontairement, & jugeant alors avec plus de connoissance de la servitude où l'avoient tenu ses Ministres, avouoit, que rien n'étoit plus difficile que d'éviter leurs artifices, & que rien par

consequent n'étoit plus difficile à un Prince que de regner avec équité. « 1 Je me souviens >> d'avoir oui dire à mon pere, ce sont les ter-» mes de l'Historien, que depuis que Dioclé-» tien se fut réduit à une condition privée, il >> ne voyoit rien de plus difficile que de remplir tous les devoirs d'un Empereur. Il ne >> faut, disoit-il, que quatre ou cinq person-» nes, bien unies entre elles & bien détermi-» nées à tromper le Prince, pour y réussir. >> Ils ne lui montrent jamais les choses que » par le seul côté qui peut les lui faire approu-» ver. Ils lui cachent tout ce qui contribue-» roit à l'éclairer. Et comme ils l'obsédent » seuls, il ne peut être instruit que par leur » canal : & il ne sait que ce qu'il leur plaît » de lui dire. Ainsi il accorde les Magistratures à qui il les faudroit refuser. Il destitue » au contraire de leurs emplois, ceux qui en » font les plus dignes; & pour tout dire en o un mot, un Prince, qui d'ailleurs auroit de » bonnes intentions, & qui auroit pu devenir » excellent, s'il avoit eu des Ministres fidéles,

r Ego à patre meo audivi , Diocletianum Principem , jam privatum , dixisse ; nibil esse dissicilius qu'am benè imperare. Colligunt se quatuor vel quinque , atque unum consilium ad decipiendum Imperatorem capiunt; dicunt quid probandum sit : Imperator , qui domi clausus est, vera non novit. Cogitur hoc rantum scire, quod illi loquuntur. Facit judices , quos sieri non oportet : amovet à Republica, quos debeat obtinere. Quid multa? Ut Diocletianus ipse dicebat , bonus , cautus , optimus venditur Imperator. Hæc Diocletiani verba sunt , quæ ideireo inserui , ut prudentia tua sciret , nihil esse dissicilius bono Principe. Vepisc. m vis. Aureliani. Imper. p. 282.

p'un Prince. II. Part. 161

so est vendu par eux, malgré sa vigilance, &

malgré même ses désiances & ses soupçons.

Voilà, continue l'Historien, ce que déplo
roit un Empereur, qui n'avoit connu de quels

piéges le thrône est environné, qu'après en

ètre descendu; & l'on peut juger de-là, que

rien n'est plus rare qu'un Prince vraiment

sage, ni rien de plus difficile que de bien

souverner».

#### CHAPITRE X.

Un Prince sage n'a point de favori; n'accorde rien aux sollicitations; punit séveverement ceux qui les vendent; ne donne aux semmes aucune part dans le gouvernement.

#### ARTICLE I.

Un Prince sage n'a point de favori.

I. C E que j'entens sous le nom de favori; est un homme qui s'est acquis un grand pouvoir sur l'esprit du Prince, sans l'avoir mérité: qui lui plast, mais ne lui est point utile: qui a su observer son foible, pour devenir son maître: qui dépend en apparence de toutes ses volontés, pour lui inspirer les siennes: qui étudie toutes ses passions, pour les favoriser & le gouverner par elles: qui s'applique à étousser en lui tout ce qu'il a de

noble & de grand, pour en prendre avantagé & le dominer plus surement : qui l'occupe de plaisirs & d'amusemens, pour s'attirer toute l'autorité: qui ne met auprès de lui que ceux qui lui sont dévoués à lui-même, & qui sont auprès du Prince comme ses espions & ses fentinelles : qui craint le mérite, & en est ennemi : qui sacrifie à son intérêt celui du public : qui borne à lui seul, & à ceux qui sont attachés à sa fortune, tout le fruit de sa faveur : qui ne connoît rien de grand dans la Royauté que l'éclat extérieur, l'indépendan. ce & les richesses; & qui n'est capable d'inspirer au Prince que la domination, le faste, la profusion, l'amour de la dépense & de la volupté, les erreurs, en un mot, dont il est plein.

II. Un favori, tel que je le viens de représenter, est un flatteur à qui la flatterie a
réussi: qui lui doit son élévation, & qui tâche
de s'y maintenir par la même voie. Il est opposé en tout à un ami fidéle & sincere, digne
de la consiance du Prince. Il en occupe injustement la place; & pendant qu'il en assette
les dehors, il n'en a, ni la vérité, ni les sentimens. Il n'y a donc rien qu'un Prince sage
doive plus appréhender qu'un homme d'un
caractere si saux & si daugereux, & il doit
réunir contre lui toute l'aversion qu'il a des
flatteurs.

III. J'ai tâché d'en marquer 1 ailleurs les

<sup>1</sup> Voyez les caractères des flatteurs, dans le Chap. XI. de la première partie : & les caractères d'un ami sincère, dans le Chap. XIV. de la même partie.

D'UNPRINCE. II. Part. 164 caracteres, dont le principal, & celui qui est commun à tous, est de n'aimer qu'eux-mêmes, & de sacrifier à leurs intérêts, & le Prince, & le bien public. Mais l'artifice peut imiter à tel point le zéle & l'affection, qu'il est difficile de n'y être pas trompé. Un courtisan qui a de l'esprit naturellement, & à qui l'ambition en donne encore plus, étudie 1 avec tant de soin par où le Prince peut être touché, qu'il découvre enfin, malgré son attention à s'envelopper & à se cacher, ce qui lui fait plaisir. Il profite avec adresse des premieres infinuations. Il paroît refervé, respectueux, modeste, sans dessein, sans espérance, prêt à obéir si l'on veut, prêt à ne se mêler de rien, si l'on l'aime mieux : occupé du Prince, & par rapport à soi-même distrait & indifférent : montrant de la capacité, mais l'obscurcissant aussi-tôt : 2 faisant éclater quelque courage & quelque élévation, mais comme par surprise, & paroissant fâché d'avoir laisse entrevoir quelque mérite : s'attachant cependant à détruire tous ceux qui peuvent lui donner de la jalousie, & ménageant toutes les occasions de diminuer leur crédit dans l'esprit du Prince : ne disant du bien que de ceux qui font en secret d'intelligence avec lui : mais affectant de se taire sur le sujet de ceux dont la liaison avec lui est connue : s'appliquant

2 Animus audax, sui obtegens, in alios criminator; juxtà adulatio & superbia. Ibid.

<sup>1</sup> Tiberium variis artibus devinxit adeò (Sejanus,) ut obscurum adversum alios, sibi uni incautum intectumque efficeret. Tacit. L. 4. Annal. p. 106.

fur-tout à bien pénétrer les désiances du Prince; & sur quoi il est principalement en garde, asin de le tromper par son attention même à n'être pas trompé; & ne lui cachant rien avec tant de soin, que le but où il tend, & le desir d'usurper sa place en le séduisant par la flatterie, en l'endormant par des bassesses affectées.

IV. Quand il est parvenu à surmonter la répugnance naturelle que le Prince avoit à se livrer à quelqu'un, il s'applique à lui prouver, par des manieres encore plus flatteuses & plus rampantes, qu'il ne pouvoit choisir un homme plus respectueux ni plus reconnoissant, pour l'honorer de sa confiance. Il le consulte sur tout. Il lui rend compte des plus petits détails: il paroît timide & retenu dans l'usage du pouvoir qu'il lui accorde. Il acheve ainsi de guérir ses soupçons & sa jalouse sur le gouvernement. Il gagne ensuite tous les jours quelque chose sur son autorité. Il se charge plus volontiers qu'au commencement, de le soulager. Il lui conseille enfin le repos. Il lui procure même des plaisirs selon son goût, d'abord innocens, criminels dans la suite & honteux. Il lui inspire le dégoût d'une Cour nombreuse, où sa conduite est trop éclairée. Il lui fait naître le desir de la liberté & d'une espece de solitude, où il soit plus le maître : & enfin il enveloppe son maître par tant de liens qu'il ne lui laisse que le titre de Roi, & qu'il en a tout le pouvoir.

V. Ce que je viens de dire, n'est pas néanmoins si unisorme qu'il ne s'y puille trouver de p'un Prince. II. Part. 165 grandes différences. Tous les Princes, ni tous les favoris, ne sont pas en tout de même caractere; mais le fond est assez égal: car dès qu'un Roi s'abandonne à un favori, il peut être mené aussi loin que l'ambition du favori le voudra; & ce sera plutôt le favori qui donnera des bornes à sa fortune, ou faute d'esprit, ou par modération, ou par la crainte des conséquences, que ce ne sera le Prince qui reglera ses dessrs.

VI. Il y a des favoris fastueux qui aiment l'éclat & le bruit, qui veulent regner au sû de tout le monde, & qui avertissent par leurs airs & leurs manieres qu'ils sont les maîtres. Le Prince peut s'en dégoûter plus aisement, parce qu'il ne faut pour cela qu'ouvrir les yeux, & n'être pas stupide, mais rarement s'affranchit-il d'un favori insolent, que par un autre, irrité de sa faveur. Il change alors de maître, plutôt que de servitude; & il engage sa liberté à quiconque devient son libérateur.

VII. Il y a d'autres favoris plus habiles & plus sages, 2 qui se mettent peu en peine de paroître les maîtres, pourvu qu'ils le soient. Ils abandonnent au Prince avec joie tous les honneurs, pour se reserver toute la réalité; & ils consentent qu'il ordonne & qu'il sasse tout, pourvu que ce soit par leur direction & par leur avis.

<sup>1</sup> L'Histoire est pleine de pareils exemples.

<sup>2</sup> Sublatis inanibus, verâ potentia augere. Tacit. L. 4. Annal. p. 124.

Scilicet externæ superbiæ sueto, non erat notitia nostrî: apud quos jus imperii valet, inania transmittuntur, Tacie, L. 15. Annal. p. 273.

#### 166 INSTITUTION

VIII. Il est plus difficile alors de tirer le Prince de leurs mains, parce qu'il ne sent point qu'il en dépende. Il est séduit par le cœur, que le favori a su gagner: & il est séduit encore par l'esprit, que le savori a su ménager par l'apparence de la modestie. Il n'y a cependant que lui de trompé; & tout le monde sait à qui il saut s'addresser pour les emplois & pour les graces. Tout le monde sait lequel des deux maîtres est le plus à craindre; & tout le monde sait auquel des deux on doit faire sa cour avec plus d'assiduité & plus de dé-

pendance.

IX. Quelquefois un tel favori est un domestique, un bas officier du palais du Prince, un homme sans distinction, ni pour le mérite, ni pour la naissance; mais adroit, infinuant, qui est à portée de connoître tous les panchans de son maître, qui sait se rendre nécessaire, qui a du goût & de l'intelligence pour plusieurs petites choses; qui insensiblement passe de la confiance d'un domestique à la familiarité, & de celle-ci à la faveur : & qui prend enfin un grand ascendant sur son maître, qui n'est point sur ses gardes, & qui pense que l'autorité qu'il laisse prendre à un domestique est sans conséquence, parce qu'il sera toujours en état de le réduire, & de l'abbaisser quand il voudra.

X. Si quelque personne d'une haute naisfance & d'un rang éminent osoit prendre la moindre des liberrés que se donne ce domestique, le Prince en verroit dans l'instant toutes les suites, & il redoubleroit d'attention & de sierté pour en arrêter le progrès: mais ce domestique n'est, selon sa pensée, que ce qu'il lui plast. D'un coup d'œil il peut l'humilier & l'abbattre. Il ne voit en lui que son ouvrage; & il considere l'autorité qu'il lui laisse prendre, comme une grace dont il demeure toujours le maître.

XI. Il ne sait pas qu'il s'engage lui-même, & par conséquent tout ce qu'il a. Il ignore ce que peut le cœur, & combien toutes les réslexions sont soibles quand il n'a plus sa liberté. Il ne connoît pas ce que l'habitude seule donne d'avantage à un habile domestique sur un maître qui en a besoin, & qui ne veut pas l'assiger: ensin il n'est pas instruit de la pente naturelle qu'ont tous les hommes, & sur-tout les Grands, à justisser leur inclination & leur choix, & à conserver à un homme le degré de faveur qu'ils lui ont accordé, précisément parce que d'autres sont blessés de cette préserence, & jugent qu'il ne l'a pas méritée.

XII. <sup>1</sup> C'est ainsi que tant de Princes, jaloux de leur autorité par rapport aux Grands de l'Etat, se sont laissés dominer par des serviteurs, ou actuellement esclaves, ou récemment affranchis. Ils n'écoutoient & ne parloient que par eux. Ils accordoient, ou resusoient,

r Plerique Principes, cum essent civium domini, sibertorum erant servi: horum consiliis, horum nutu regebantur: per hos audiebant, per hos loquebantur, per hos præturæ etiam, & sacerdotia, & consulatus, imò & ab his petebantur.... scis præcipuum esse indicium non magni principis, magnos libertos. Paneg, Traj. p. 238.

selon que ces hommes obscurs, mais annoblis par la faveur, leur conseilloient de le faire. C'étoit devant ces favoris, nés dans la servitude, que toutes les puissances s'humilioient: & tout le monde imitoit par une lâcheté générale, l'avilissement où s'étoit réduit le Prince, dont la grandeur & l'autorité étoient passées aux moins estimables Officiers de leur palais.

XIII. Ces Princes ne manquoient pas d'esprit, & ils manquoient encore moins d'orqueil & de fierté. Ils affectoient même, plus que les autres, la domination & l'empire: & néanmoins ils obéissoient à des serviteurs, qu'ils avoient placés sur leurs têtes par leur

faveur.

XIV. Un Prince sage doit prositer de seur exemple; & ne point croire qu'il demeurera toujours le maître de ceux qu'il sui aura plu d'élever, en consultant plutôt son inclination que seur mérite. Qu'il se désie toujours, s'il est prudent, des plus soibles commencemens; qu'il ne se laisse point gagner par des qualités superficielles; qu'il soit toujours ennemi de toute espece de flatserie; qu'il ne donne jamais aucun pouvoir sur lui, qu'à la vérité & à la justice; qu'il ne communique à personne une partie de son autorité, qu'avec une grande connoissance, & après une longue épreuve; & qu'il conserve son cœur libre, pour demeurer toujours le maître des autres.

X V. Qu'il examine avec séverité, s'il n'arrive aucun changement dans sa conduite, & s'il est fidéle à ses anciennes résolutions de

regner

D'UNPRINCE. II. Part. 169 regner seul & avec indépendance : qu'il ferme toute entrée à la séduction, en se conservant pur de toutes les passions qui ouvrent la porte à la faveur : 1 qu'il soit principalement en garde contre l'amour du luxe, des embellissemens, des délices, parce que c'est une occasion à un homme entendu dans ces sortes de choses, pour se rendre agréable, & ensuite nécessaire : qu'il écarte, par une vie sérieuse, tous ceux qui ne peuvent s'avancer qu'en contribuant aux voluptés du Prince; & qu'il craigne d'être livré par la justice 2 divine entre les mains d'un favori, c'est-à-dire du plus corrompu de tous les flatteurs, s'il ne conserve un grand amour pour la vérité & une considération particuliere pour ceux qui sont en état de la lui dire.

I Ut alios industria, ita (Petronium) ignavia ad famam protulerat; habebaturque, non ganeo & profligator, ut plerique sua haurientium, sed erudito luxu.... Inter paucos familiarium Neroni assumptus est, elegantiæ arbiter, dum nihil amænum putat, nisi quod ei Petronius approbavisser. Unde invidia Tigellini (autre savori de Néron) quasi adversus æmulum, & scientia voluptatum potiorem. Tacit. 1. 16. Annal. p. 297.

2 La puissance de Séjan, sut une punition divine, plutôt que l'esset de l'artisse de ce savori de Tibere. Non sam solertià, quam Deûm irà in rem Romanam. Tacit,

1.4. Annal. p. 106.



EPRI DE

### ARTICLE II.

# Un Prince sage n'accorde rien aux

I. It ne faut pas que dans une seule occason il se conduise par des égards purement humains, ni qu'il accorde à des follicitations, ce qu'il devroit refuser selon les regles de la justice. Il faut qu'il puisse toujours rendre raison de ses actions, & que certe raison ne soit jamais une impression étrangere. Il faut qu'il soit persuadé par lumiere, & non poussé par la volonté d'autrui. Il faut qu'il se détermine par ses propres motifs, & non par des recommandations, qui lui apprennent seulement ce que les autres desirent, & non ce qui est de Ion devoir. Il faut qu'il juge & qu'il choissse lui-même, & que ce ne soit pas des personnes intéressées à lui cacher le mérite, qui choisissent pour lui.

II. Si le Prince n'est ferme sur ce point, & s'il ne se rend impénétrable aux sollicitations, de quelque nature qu'elles puissent être, it sortira du sentier de la justice, autant de sois que les passions des hommes l'y forceront. Il verra ce qui seroit meilleur, & l'abandonnera par soiblesse. Il aura de saintes intentions, & leur préserera néanmoins, par une molle complaisance, les vues ambitieuses de ceux qui

l'assiégeront.

III. Il évitera d'élever un seul homme à une grande faveur; mais dans le détail il ac-

0

C

D'UN PRINCE. II. Part. 171 cordera presque cout à une faveur injuste. Il fera pour plusieurs, ce qu'il regarderoit comme honteux s'il le faisoit pour un seul; & sans avoir de favori, il sera aussi dépendant des vo-

lontés d'autrui que s'il en avoit.

IV. Les moindres exceptions de l'austere regle qu'il doit se prescrire, seroient d'une extrême consequence. On sauroit par quelques exemples qu'on pourroit le vaincre, & des-lors tout le monde l'espéreroit. On opposeroit à sa fermeté sa propre conduite: & les refus, après quelques graces accordées aux sollicitations, en deviendroient plus odieux.

V. Le Prince doit se craindre sur cette matiere plus que nul autre : car il est aise qu'il soit à lui-même son propre séducteur, & que, par de certains panchans naturels, par le desir d'user de sa liberté & de montrer qu'il est le maître, par une inclination à faire plaisir, par l'éloignement de tout ce qui peut causer de la peine aux autres, il accorde aux follicitations intérieures qu'il se fait à lui-même, ce qu'il refuseroit, s'il étoit plus attentif à sa conscience, & plus touché du bien public.

VI. Après lui, tous les Grands de sa cour doivent lui être suspects, & sans crédit, s'ils n'ont que des prieres au lieu de raisons. Il est même important qu'ils sachent que les sollicitations nuisent au mérite, & qu'elles sont un obstacle & non un moyen. Quelques exemples les en convaincront : mais après les en avoir convaincus, il ne faudra pas reveiller leur espérance ni leurs passions par une conduite op-

polée.

# 172 INSTITUTION

VII. Après les Grands, tous les Officiers du palais, tous les domestiques, tous ceur qui approchent le Prince de fort près, & qui peuvent lui parler dans toutes les occasions. doivent avoir la bouche fermée sur toutes sortes de graces, ou n'être écoutés qu'autant qu'ils ont raison. J'ai placé ces personnes dans le dernier rang: mais elles sont les plus redoutables; & il n'est presque pas possible de se défendre de leurs prieres, parce qu'elles sont faites à propos, & dans des momens favorables, qu'elles paroissent modestes & respectueuses, qu'elles sont assidues & accompagnées de services actuels, & qu'elles ont une efficace particuliere dans ceux à qui le Prince confie sa sureté & sa vie.

VIII. Il est peut-être juste que ces personnes aient un peu plus d'accès que les autres;
mais ce ne doit jamais être que pour appuyer
la justice, & pour faire connoître au Prince,
ou le mérite, ou les besoins, ou l'oppression
de ceux qui sont dignes de son attention. Ils
doivent être purs, désintéresses, vertueux,
Sans ces qualités ils sont indignes d'être écoutés, & même d'approcher le Prince. Et la regle constante & générale est de resuser tout
à leurs prieres, quand elles ne sont que des
prieres: & de compter pour rien les autres
qui paroissent spécieuses & même légitimes,
jusqu'à ce qu'on en ait examiné le fondement
& l'équité; ensorte qu'il soit public, que

Libertos suos (l'Empereur Adrien) nec sciri voluit in publico, nec aliquid apud se posse; dicto suo, omnibus superioribus Principibus vitia imputans liber-

D'UN PRINCE. II. Part. 173 tout ce qui environne le Prince n'a aucun credit personnel auprès de lui, & que tout est

inutile, excepté la vérité & la justice.

IX. Sans cette espece de barriere, le Prince seroit assiégé par des sollicitations continuelles : car dès qu'il écoute quelqu'un, on le sait; dès qu'il paroît avoir du panchant pour un homme attaché à son service, toute la cour en est avertie : & le seul moyen pour faire tomber toutes les vivacités & tous les empressemens des courtisans, est, qu'ils soient bien avertis, que le Prince de toutes parts ne tient à rien ; qu'il est innaccessible par une autre. voie que celle qu'il tient ouverte à tout le monde par la justice & par la raison; qu'en vain on chercheroit des détours ; qu'inutilement on tenteroit ou l'on gagneroit même ceux qui l'approchent, & que ce seroit le moyen de se perdre que d'employer, ou des promesses, ou des présens, pour faire entrer dans ses intérêts quelqu'un de ses serviteurs.

## ARTICLE III.

Un Prince sage punit séverement ceux qui vendent leurs sollicitations, & leur crédit.

I. C'est principalement contre cette sorte

torum; damnatis omnibus libertis suis, quicunque se de eo jactaverant... Cum servum suum inter duos senatores è conspectu ambulare vidisset, mist qui ei colaphum daret, & diceret: Noli inter eos ambulare, quorum esse adhuc potes servus. Spart. in vit. Adriania f. 132.

de corruption que le zéle du Prince dois s'enflammer : car il ne faut espérer aucun bien, si les sollicitations sont achetées, & si le crédit auprès du Prince est vendu. Ce n'est plus dès-lors, ni la vertu, ni le mérite qui sont placés. Ce n'est plus au savoir ni à la probité qu'on est attentis. Le bien public n'est dès-lors qu'une chimere. L'argent seul décide de tout, & bientôt il insecte toutes les conditions & tous les Etats.

grand rang, qui ont encore de la dignité & de l'honneur, rougissent d'un si honteux trasic; mais elles consentent que des personnes
qui les servent, ou qu'elles protégent y prennent part, & elles promettent leur crédit à
ceux qui leur feront du bien. C'est, disentelles, à bonne intention. Une Demoiselle de
condition en sera mieux mariée. Un domestique sidéle, & qu'on n'est pas en état de ré-

compenser, seta tiré de l'indigence.

pudeur. On partage avec ses propres domestiques le fruit de sa recommandation: on le détourne après, tout entier à soi-même. Ony trouve une ressource pour le jeu, pour le luxe, pour les dépenses qui sont au dessus des revenus légitimes. On ne cache point aux Ministres même du Prince qu'on a intérêt dans les sollicitations qu'on leur fait; & les Ministres écoutent ces sortes d'aveux sans en être étonnés, mais en avertissant seulement d'observer le secret. Comme plusieurs se mêlent du même commerce, le secret dégénere en

D'UN PRINCE. II. Part. 175 soupçons, & les soupçons vont jusqu'au Prince. Il est d'abord irrité, & veut approsondir: mais il a été averti si tard, & tant de personnes qualissées sont complices, qu'il juge un éclat inutile, & se contente d'improuver. De cette situation il passe jusqu'à tolérer: & ensin il veut que certaines personnes, qui l'approchent de plus près, lui avouent ce qu'elles ont reçu, & il l'approuve; & c'est après cela, de concert même avec lui, que sa faveur est mise à prix.

IV. Alors le comble est mis aux maux publics. On n'entre dans aucun emploi que par l'avarice. Les présens ouvrent le passage aux plus indignes. L'Etat est livré à des vautours, qui le regardent comme une proie qu'ils ont achetée, & qui reprennent sur le peuple tout

ce que leur ambition leur a couté.

V. Les plus modestes & les plus vertueux, qui avoient au commencement détesté leur exemple, le suivent ensin, parce que tout autre chemin que celui de la corruption leur est fermé. Le Royaume se remplit ainsi de gens avides, qui ne connoissent plus ni générosité, ni bonté. Aucun service n'est gratuit. Tout ce qu'on ne fait point pour soi-même, est estimé perdu: & non seulement le bien public est méprisé, mais dans les familles même particulieres, les sentimens d'humanité s'éteignent, & jusqu'à la compassion, il faut tout acheter.

VI. Cette peinture, toute affreuse qu'elle est, ne représente rien qui soit exagéré. Il y a des Royaumes qui ont éprouvé tous les maux que je viens de dire, & précisément

H iy

176 INSTITUTION

selon les degrés & les progrès que j'ai mar-

qués.

VII. Si l'on craint qu'ils ne soient portés à de tels excès, il saut s'y opposer de bonne heure, & dès les premiers commencemens: car il n'y a rien de plus prompt, ni qui devienne plutôt universel, que la corruption introduite par l'avarice. Aucun Prince ne peut être assez heureux, pour n'avoir à son service que des hommes désintéresses; mais il doit être assez vigilant pour découvrir ceux qui ne le sont pas, & assez ferme pour les punir. Toute sollicitation, comme je l'ai dit, doit lui être suspecte, & lui déplaire: mais toute sollicitation achetée, doit être à son égard un crime irremissible, & pour le corrupteur, & pour quiconque s'est laissé corrompre.

VIII. La moindre peine doit être la reftitution de ce qui a été reçu; non au profit de celui qui s'est rendu coupable en le donnant, mais au prosit du public, en la personne des pauvres. Il seroit même juste que des deux côtés la peine sût double: & que la sollicitation achetée coutât aux deux complices, le double de ce qu'elle auroit été vendue. Mais de tels châtimens sont légers en comparaison de la prévarication; & il n'y a de reméde essicate que la disgrace de ceux qui auroient osé vendre le Prince même, en vendant le pouvoir qu'ils pensoient avoir auprès de lui; & la destitution de leur emploi, sans espérance de

retour.

I X. Ces peines sont encore moins rigoureuses que celles que nous lisons dans l'His-

D'UN PRINCE. II. Part. 177 toire de quelques Empereurs Romains, qui avoient vu toutes les conséquences d'un tel désordre. Il suffisoit 1 de s'être vanté de son crédit auprès d'eux, & d'avoir promis qu'on en obtiendroit quelque grace, pour être condamné. C'étoit un crime capital de recevoir quelque argent pour une sollicitation auprès d'eux. 2 Il en couta la vie à un homme qui se croyoit en faveur, & qui avoit reçu d'un Officier d'armée cent écus d'or pour le recommander. Son corps fut exposé sur le chemin qui conduisoit du palais du Prince à une de ses maisons de plaisance, située dans un fauxbourg de Rome, afin que tout le monde fût intimidé par cette tetrible leçon; & 3 un autre qui avoit abusé de la confiance du Prince, en prenant de l'argent de ceux dont il louoit le mérite, fut condamné à être étouffé par la fumée; un Héraut criant à haute voix, que c'étoit ainsi que devoit périr quiconque, en vendant son crédit auprès de son maître, vendoit de la fumée.

X. C'étoit bien nommer cette indigne vanterie: car il n'y a rien de plus frivole, ni de plus léger, qu'une recommandation fausse,

1 Damnatis omnibus libertis suis, quicunque se de

eo jactaverant. In vit. Imp. Adriani.

3 Fumo apposito, quem ex stipulis atque humidis lignis sieri justerat, necavit; præcone dicente: sumo pu-

nitur, qui vendit fumum. Ibid. p. 275.

<sup>2</sup> Qui de eo (c'est l'Empereur Alexandre Severe) sur mum vendiderat, & à quodam militari centum aureos acceperat in crucem tolli justit, per eam viam, quâ esset servis suis ad suburbana imperatoria iter frequentissimum. Lamprid. in ejus vitâ, p. 212.

## 178 INSTITUTION

mandiée par l'ambition, achetée par l'avarice; & dont tout le but est de faire illusion à la sagesse & à l'équité du Prince, auquel, comme une sumée, elle dérobe la connoissance de ce

qu'il doit voir.

X I. Mais cette fumée répandra d'éternelles ténébres sur le Prince & sur ses Ministres, si toute avarice n'est séverement bannie; si les mains de tous ne sont pures; si les témoignages rendus aux personnes ne sont fondés sur la vérité; si les emplois ne sont accordés au mérite seul, & si la vertu n'a jamais besoin de la protection des richesses.

## ARTICLE IV.

Un Prince sage ne donne aux semmes aucune part dans le gouvernement.

I. Un gouvernement si pur & si désintéresse n'est point celui où les semmes ont beaucoup de part; elles y sont entrer les passions, & avec elles toutes sortes d'intérêts, quand elles ont quelque pouvoir; & pour cette raison,

1 Amici ejus (d'Antonin le Pieux) nunquam de eo per fumum aliquid vendiderunt. Jul. Capit. in ejus vitâ, p. 140.

Nec dedit alicui, (l'Empereur Alexandre Severe) facultatem fumorum vendendorum de se. In ejus vità,

p. 223.

Amicos fanctos & venerabiles habuit, continentes, religiosos, amantes Principis sui, & qui de illo nec ipsi riderent, nec risui esse vellent, qui nihil venderent, mihil mentirentur, nihil singerent, nunquam deciperent existimationem Principis sui, sed amarent. Lamprid. m vita Alexandri Siveri, p. 223.

p'un Prince e. II. Part. 179 un Prince conduit par la sagesse, ne souffrira jamais qu'elles partagent avec lui son autorité.

dois m'expliquer sur ce que j'entens par un gouvernement où les semmes ont beaucoup de part. Ce n'est point celui où une Reine, qui a les mêmes vues que le Roi son époux, & qui aime autant que lui la justice & le bien public, est consultée sur les affaires d'Etat. Ce n'est pas même celui, où une Dame pleine de sagesse & de vertu, que la Reine honore de sa consiance, a part aux délibérations & aux conseils qui se tiennent en secret devant le Prince. Quand il demeure-là, & qu'il ne permet à aucune autre Dame de se mêler des affaires publiques, ou le danger n'est pas grand, ou le reméde est aisé.

III. Mais s'il souffre que des femmes entreprenantes, adroites, pleines de desseins pour elles & pour leurs maisons, autorisées par leur naissance ou par les emplois de leurs maris, remplissent la cour de mouvemens & d'intrigues; c'est ce que j'entens par un gouvernement où les femmes ont beaucoup de part; & le Prince veut bien que je l'avertisse, qu'il lui sera impossible d'empêcher que la faveur, la brigue, les partialités, l'intérêt, & les passions n'y dominent.

IV. Les femmes sont ordinairement peu capables de discerner le véritable & le solide mérite, & elles y sont peu sensibles; mais elles sont au contraire fort touchées des apparences, & de tout ce qui est capable de surprendre &

d'éblouir. Les manieres civiles & polies les préviennent & les gagnent, & elles sont aisement vaincues par des respects excessifs, & par la flatterie. Comme elles ne songent qu'à plaire, elles ne sont presque attentives qu'à ce qui plaît, & comme elles sont toujours préparées à donner des louanges pour en recevoir, il n'est pas difficile aux personnes qui connoissent cette disposition, de leur paroître estimables, en témoignant pour elles beaucoup d'estime.

V. Elles ont, outre ces défauts, celui de ne demeurer presque jamais dans un sage milieu, de porter trop loin leurs sentimens, ou favorables, ou désavantageux; de joindre à tout ce qu'elles entreprennent, un degré d'activité & d'empressement, qui convertit tout en passion, & de soussir avec beaucoup de peine des réslexions & des délais.

V I. Comme elles suivent promptement ce qui les frappe, elles s'en dégoûtent souvent d'une maniere aussi subite. Elles sont dominées par une premiere impression, qui céde à une autre quand elle a eu son esset; & successivement elles sont poussées par des mouvemens contraires, qui les agitent toujours par de nouveaux desseins, & qui mettent dans leur conduite une variation & une inconstance qu'on a peine à fixer.

V I I. Leur ambition & leur jalousie les rendent mutuellement ennemies, lors même qu'un intérêt commun paroît les unir : elles travaillent à se détruire par mille artifices; & pour parvenir à un nouveau degré de crédit &

de faveur, il y a peu de moyens qui leur pa-

roissent injustes.

VIII. Le desir de la vengeance, qui dans elles est excessif, les porte à tout employer pour le satisfaire. L'Etat, le bien public, les devoirs les plus saints, lui sont sacrissés, & rien ne l'arrête que l'impuissance.

IX. Il en est de même de l'amour. Tout lui paroît juste & permis. Le gouvernement dût-il être renversé: une guerre civile dût-elle être allumée: tout lui semble léger, & d'une conséquence moins importante que sa propre

fatisfaction.

X. L'intérêt même & l'avarice ont sur les femmes un très - grand pouvoir; & l'on doit observer, que c'est toujours par elles que commence la venalité des graces & des follicitations; & que tout est acheté, dès que les femmes ont la liberté de tout vendre.

XI. Elles aiment la dépense & la profusion, & elles se mettent peu en peine par quels moyens leur inclination à répandre sera remplie. Leur délicatesse, si elles en ont, est bientôt surmontée par le desir d'avoir & de donner; & elles examinent peu d'où leur vient l'abondance, pourvu qu'elles y soient toujours.

XII. 1 Comme elles sont timides dans le

On ne peut pas dire de toutes, ce que l'Historien dit d' Agrippine, veuve de Germanicus, qu'elle u'étoit qu'am-

Inesse mulierum comitatui, quæ pacem suxu, bellum formidine morentur... non imbecillem tantum, & imparem laboribus sexum, sed, si licentia adsit, sævum, ambitiosum, potestatis avidum. Tacit. L. 3. Annal. p. 87.

## 182 INSTITUTION

danger, & peu capables de conseils fermes & courageux, elles sont imprudentes dans le tems de paix, & elles n'y pensent qu'à la joie & aux délices.

XIII. Insensiblement la cour où elles ont du pouvoir, de sérieuse qu'elle étoit au commencement, dégénere en une cour pleine d'amusemens, de plaisirs, d'occupations frivoles. Le luxe, la bonne chere, le jeu, l'amour & toutes les suites de ces passions y regnent. La ville imite bientôt la cour; & la province suit bientôt ces pernicieux exemples. Ainsi toute la nation, pleine autrefois de courage, s'amollit & devient esseminée, & l'amour du plaisir & de l'argent y succéde à celui de la vertu.

XIV. Il est donc nécessaire, pour écarter toute faveur, toute brigue, toute venalité, tout intérêt, toute passion, de n'accorder aux femmes aucune part au gouvernement. Elles seront modestes & pleines de raison, quand elles seront conduites; mais elles rempliront de corruption la cour & l'Etat, si elles deviennent maîtresses.

bitieuse, & exempte des autres désauts des semmes. Agrippina æqui impatiens, dominandi avida, virilibus curis, teminarum vitia exuerat. T. ci. L. 6. Annal. p. 154. La volupté & l'ambition s'unissent dans plusieurs.

#### CHAPITRE XI.

Un Prince habile & prudent n'a point de premier Ministre. La vie d'un Prince est une vie sérieuse, chargée de soins & de travaux.

#### ARTICLE I.

Un Prince habile & prudent n'a point de premier Ministre.

I. I Lest difficile que tous les Ministres du Prince aient le même mérite, la même étendue d'esprit, la même capacité pour les affaires, le même degré de vertu, le même zéle; & il est juste par conséquent que la confiance du Prince soit mesurée sur l'inégalité des talens.

II. Mais il y a une extrême différence entre une confiance plus grande pour qui la mérite mieux, & une confiance sans bornes pour un premier Ministre. Il est du devoir d'un Prince éclairé de distinguer le mérite: mais un Prince éclairé ne se livre point. Il demeure pleinement le maître, le juge & l'arbitre de tous. C'est lui seul qui donne le mouvement à l'Etat: c'est de lui que partent les ordres: c'est devant lui qu'on rend compte de leur exécution; & l'unique dissérence entre un Ministre plus entendu, & un autre moins habile, est

que l'un est employé par le Prince à des choses plus importantes, & que l'autre est appliqué à des affaires d'une moindre étendue & d'une moindre conséquence: mais c'est le Prince qui conduit l'un & l'autre, & qui leur marque leurs

occupations & leurs foins.

III. C'est cette autorité qui préside à tout. & qui voit tout, qui est le caractere essentiel d'un Souverain. Il ne peut la transporter à un premier Ministre, sans se degrader, & sans mettre son sujet à sa place. Et il doit comprendre qu'il lui céde le thrône, dès qu'il lui abandonne la suprême intendance sur tous ses Ministres, & sur toutes sortes d'affaires: car le thrône n'est point une place élevée, où le corps foit assis; il n'est point une vaine image de puissance & de grandeur. Il est la même chose que l'indépendance & la souveraine autorité; & c'est réellement descendre du thrône, que de les abandonner à un premier Ministre, qui dispose de tout; qui s'afsujettit tous ses collégues; qui leur fait rendre compte, & ne le rend jamais; qui donne l'administration des finances à qui il lui plaît; qui est le maître des emplois & des charges; qui est le seul canal des récompenses; & qui est le principal arbitre de la guerre & de la paix.

IV. Que reste-t-il en esset à un Prince ainsi dépouillé, que le vain fantôme d'une Royauté, dont son premier Ministre sait toutes les sonctions? Comment peut-il, s'il a du courage, voir avec tranquillité qu'un autre regne pour lui? S'il étoit digne de sa place.

D'UN PRINCE. II. Part. 185 pourquoi souffre-t-il qu'un serviteur l'usurpe? Pourquoi se déclare-t-il lui-même imbécille? Pourquoi livre-t-il & sa personne & son Etat à un homme né pour lui obéir? Ne pouvoitil pas se faire aider, au lieu de se décharger de tout? La Providence l'avoit-elle donné en spectacle à tous les peuples, afin qu'il s'allat cacher dans le sein de la paresse & de l'oisveté? A quoi emploie-t-il son esprit & son tems, pendant que toutes les grandes affaires se jugent sans lui? Quels talens a-t-il, s'il n'en a point d'autres que celui d'un particulier, & s'il s'amuse en secret à des choses qui seroient l'occupation d'un curieux, ou d'un artifan ?

V. Que veut-il que pensent de lui, & ses sujets, & les étrangers, qui ne voient son autorité nécessaire en rien; qui ont tout fair, quand ils ont obtenu le consentement de son Ministre; & qui savent que tout est reglé avant que son Ministre lui rende compte de rien? Comment ne rougit-il pas quand ce Ministre vient l'entretenir par forme, de tout ce qui a été arrêté sans lui? Sait-il autre chose d'aucune assaire, que ce qu'il veut bien lui en dire? Et que lui en dit-il, qui ne soit propre à le faire entrer dans ses sentimens?

VI. Cependant quelle assurance a le Prince que toutes les volontés de son Ministre soient justes? Et si elles ne le sont pas, n'en est-il pas chargé, quoiqu'il les ignore? Par quel aveuglement adopte-t-il des injustices qu'il ne voudroit pas avoir faites? Pourquoi abandonne-t-il son peuple, c'est-à-dire ses enfans.

à un homme peut-être cruel & avare, & qui certainement n'en est pas le pere? pourquoi autorise-t-il des oppressions, d'autant plus grandes peut-être, que l'on sait bien qu'elles sui demeureront inconnues?

VII. Mais s'il est indissérent à tout cela, pourquoi abandonne-t-il à un seul homme sa réputation & sa gloire, en lui laissant tout l'honneur des succès, & en consentant qu'il rejette sur lui ses propres fautes? Pourquoi souffre-t-il qu'il ait seul toute la reconnoissance des graces & des biensaits, pendant qu'on le charge lui-même de tout ce qu'il y a d'odieux dans les resus? Pourquoi n'est-il pas touché de ce que son Ministre se sert de tous les liens qui devoient attacher les sujets à leur Prince, pour se les attacher à lui-même, & pour les tenter contre leur devoir?

VIII. Ne sait-il pas ce qui est arrivé en France aux derniers Rois de la premiere & de la seconde race, pour avoir souffert que des Ministres trop autorisés usurpassent leurs sonctions? Deux premiers Ministres de suite peuvent disposer l'Etat à de grands changemens; & quand on ne veut pas les craindre, il ne faut pas avoir l'imprudence de les rendre si

puissans.

IX. Mais quand ils ne porteroient pas l'ambition jusqu'a vouloir usurper un thrône qu'on leur laisse comme vacant, il n'est presque pas possible que leur domination ne cause beaucoup de trouble dans l'Etar, par des factions & des partis que le murmure & la jalousie excitent, & que la soiblesse du Prince,

D'UN PRINCE. II. Part. 187 autant que l'excessive autorité du premier Mi-

nistre, fait naître.

X. L'obéissance au Roi ne coute rien: mais celle qu'exige un sujet est insupportable. On connoît le maître, mais non le serviteur: on veut dépendre de la souveraine autorité, mais non ramper sous un homme qui devroit obéir comme les autres. ¹ On se soumet pourtant, si l'on y est forcé; mais avec une secrete indignation, & en cherchant tous les moyens

d'abattre une puissance importune.

XI. Sous un Prince foible & crédule, on en tente plusieurs, qui sont ordinairement malheureux, mais qui ébranlent autant de fois le Royaume; & sous un Prince qui n'écoute rien contre celui qui le domine, la haine contre le Ministre passe quelquesois jusqu'à son Maître, & l'on est surpris de voir, dans presque toutes les conditions, une disposition au mécontentement, peu eloignée de la révolte. Ce mal est de tous le plus grand; & un Prince qui a quelque amour pour son peuple, ne doit jamais l'exposer à une tentation si criminelle.

XII. Il doit craindre d'ailleurs que le desir de se maintenir & de se rendre nécessaire, ne porte son Ministre à faire la guerre, ou à la continuer sans aucun sondement légitime. Car il lui est bien plus facile de conserver son autorité lorsque les troupes dépendent de lui, & que l'Etat a besoin de ses services, que lorsque la paix avec les étrangers l'expose aux

I Potentiam apud unum, odium apud omnes adeptus. Tacit. L. I. Annal. p. 37.

divisions intestines. Aussi tous les premiers Ministres, qui entendent bien leurs intérêts, demeurent toujours armés, & ils ont grand soin d'en conserver des prétextes qu'ils colorent toujours du bien de l'Etat. Le Prince pond de toutes ces guerres injustes, dont l'ambition seule de son Ministre est la cause; & il s'expose de plus, aussi bien que son Royaume, à toutes les dangereuses suites que des guerres témérairement entreprises peuvent avoir.

XIII. En s'abandonnant sans précaution & sans reserve à son Ministre, il éteint dans le cœur de tous ses sujets l'amour du bien public : car tout le monde alors ne pense qu'à ses propres intérêts, parce que le Ministre n'est attentif qu'à ceux qui s'attachent à lui. On s'empresse pour se distinguer des autres, bien loin d'agir en commun. On fait 1 que la faveur est prête pour quiconque accepte le joug des premiers & de bonne grace, & que tout ce qu'on sollicite en corps & par des motifs publics, est sujet à des lenteurs infinies. Ainsi, tout ce qui regarde le bien commun est négligé, & tous les intérêts sont désunis, comme si les citoyens n'étoient plus rien les uns aux autres.

XIV. Il arrive de-là un autre mal, qui est l'abbaissement & l'oppression de toutes les personnes capables de conduire l'Etat, ou dignes de la consiance du Prince : car un premier

<sup>1</sup> Tarda funt quæ in commune expostulantur: privatam gratiam statim mercare, statim recipias. Tacit. L. 1. Annal. p. 19.

D'UNPRINCE, II. Part. 189
Ministre qui a commencé par destituer son
maître, n'a garde de laisser en autorité aucune
personne qui ne séchisse pas le genouil devant lui. Toute liberté & toute générosité lui
sont odieuses, & plus sa haine contre tout
mérite qui ne céde pas à son orgueil est injuste, plus elle est sincere & implacable; &
2 c'est même une nouvelle raison pour se
l'attirer, que d'en avoir été maltraité sans
sujet.

XV. Mais le plus grand de tous les maux, est que le Prince lui-même est regardé comme rival, & qu'après avoir tout reçu de lui, on s'efforce de lui tout ôter. 3 C'est lui en apparence qui donne encore certains emplois; mais la condition secrete exigée par le Ministre, est un devouement aveugle à ses volontés. Ainsi la récompense de la fidélité devient le prix de la trahison; & le Prince n'accorde presque aucune grace qui n'ait été méritée par le crime & la persidie.

XVI. Il est inutile de répondre, qu'un Prince habile choisira mieux son premier Ministre, ou qu'il sera averti de sa conduite, ou qu'il ne lui laissera qu'un pouvoir plus limité.

XVII. Il n'y a que l'épreuve qui décou-

<sup>1</sup> Odiorum causæ acriores, quia iniquæ. Tacit. L. 1, Annal. p. 21.

<sup>2</sup> Proprium humani ingenii est, odisse quem læseris. Idem. in vit. Agricol. p. 466.

<sup>3</sup> Ad Consulatum, (Vilfaut dire la même ch se de tous les emplois) non nisi per Sejanum aditus: ne que Sejani voluntas, nisi scelere quærebatur. Tacit. L. 4. Anonal. p. 134.

vre le fond du cœur, & qui puisse faire connoître ce que sont les hommes; & l'épreuve à l'égard d'un premier Ministre ne sauroit être d'aucun usage, parce que, moins il sera sidéle, plus il prendra de précautions pour se maintenir.

XVIII. Personne n'entreprendra de parler contre lui au Prince qu'il obséde, & dont il s'est rendu le maître : si quelqu'un ose le faire, il sera bientôt accablé, & son malheur ne servira qu'à intimider tous les autres.

XIX. Avant que de lui soumettre tout, il étoit juste de limiter son pouvoir : mais depuis que le Prince a voulu que tout en dépendit, comment sera-t-il pour réduire une autorité devenue supérieure à la sienne? Et comment délivrera-t-il les autres d'un joug qu'il

porte lui-même le premier?

XX. Ainsi l'unique précaution que la prudence doive employer, est de laisser tous les Ministres dans une égale dépendance à l'égard du Prince; de ne les assujettir qu'à lui seul; & de ne confondre jamais ces deux choses qui paroissent semblables, une confiance entiere, & une pleine autorité. Un homme de bien peut mériter une confiance parfaite; mais un homme de bien ne peut mériter que le Prince lui abandonne son autorité, & si le Prince a cette foiblesse, non seulement il ne doit pas en abuser, mais il doit employer tous ses efforts pour l'empêcher de se degrader par cette espece de démission, & s'il fair autrement, il manque au plus essentiel de ses devoirs.

# D'UN PRINCE. II. Part. 191

XXI. On allégueroit en vain l'exemple du célébre Joseph, que le Roi d'Egypte éleva au dessus de tous ses Ministres. La vie de ce grand homme est toute mystérieuse, & ne peut servir de regle à une conduite ordinaire. Il étoit visiblement inspiré de Dieu, qui lui avoit révélé ce qui devoit arriver à l'Egypte. Sa prudence plus qu'humaine le mettoit au dessus des autres hommes; & sa sidélité avoit été mise a diverses épreuves qui ne laissoient aucun soupçon. Un Prince qui se trouvers dans les mêmes circonstances que Pharaon, & à qui la Providence aura donné un homme aussi merveilleux que Joseph, se conduira très - sagement, en le préferant à tous ses Ministres : mais alors même le Prince se souviendra de ce que dit Pharaon à Joseph: cc 2 » Vous serez après moi; mais je demeurerai » seul sur le thrône, que je ne vous commu-» niquerai point ». Ce qui fignifioit, qu'il se conservoit toujours une inspection immédiate sur tous ses Etats, & qu'il demeuroit également maître de tout.

1 Ego sum Pharao, absque tuo imperio non movebit quisquam manum aut pedem in omni terra Ægyptis Genej. C. XLI. v. 44.

2 Ad tui oris imperium populus obediet : uno tantum

regni folio te præcedam. Genef. C. XLI. v. 40.



#### ARTICLE

La vie d'un Prince est une vie sérieuse, chargée de soins & de travaux.

I. Ce n'est point par de simples discours qu'un Prince retient la principale autorité: car il peut se la reserver en paroles, & s'en dépouiller en effet. C'est i en agissant, en travaillant, en menant une vie sérieuse & appliquée. C'est en se souvenant que son tems est au public, & en évitant de le perdre en jeux, en amusemens, en entretiens inutiles, ou même en des occupations qui ne soient pas dignes de la royauté. C'est en passant d'un soin à un autre, en se délassant d'une affaire par l'attention à une nouvelle; en ne demeurant jamais absolument oisif, & sachant mefurer le tems que demandent les exercices nécessaires à la santé.

II. 2 Un Prince né pour commander, est né aussi pour le travail, soit de l'esprit, soit du corps. C'est à lui à veiller, & même à souffrir, pour conserver le repos & la sureté à ceux que Dieu a confiés à ses soins. Il est dans l'Etat 3, comme un pilote dans un vaisseau,

1 Tiberius, nihilintermissa rerum cura, negotia pro solatiis accipiens, jus civium, preces sociorum, tractabat. Tacit. L. 4. Annal. p. 111.

3 Imperium curarum est laborumque gravium suscep. qui

<sup>2</sup> Qui laborem & molestiam perferre vult, ne quid subditis molestum sit , qui pro illis periclitatur , ut in pace & securitate degant, hic Rex eft. Synef. de Rey . p. 6.

p'un Prince. II. Part. 193 qui demeure attaché au gouvernail, qui veille pendant le sommeil des autres, & qui souffre l'incommodité du froid & du vent, asin que tous ceux qui se reposent sur son application

ne soient exposés à aucun danger.

dans l'armée qu'il commande, qui est chargé d'un détail immense, qui doit donner tous les ordres, visiter tous les postes, prévenir tous les périls, & qui doit passer les jours & les nuits dans l'inquiétude pour en délivrer les autres, & pour les mettre en sureté.

I V. Il est dans l'Etat, ce que l'ame est à l'égard du corps. C'est à lui à donner aux autres l'activité & l'ardeur, à les encourager par son exemple: à les rendre infatigables par sa perséverance dans le travail, & à les consoler

par son attention à leurs services.

V. Sans cela, tout se ressent de la soiblesse, & de la langueur du Prince. Sa paresse endort ses Ministres, ou réveille leur ambition. Ils s'accoutument à ne faire que ce qui leur plaît, & à le faire sans dépendance. Ils donnent à leurs plaisirs leurs principaux soins, & ne reviennent à leurs emplois que par des motifs d'intérêt; & si quelqu'un parmi eux a plus d'ardeur & plus d'intelligence, il remplit bientôt les intervalles que le Prince laisse vuides; & il sait bientôt se mettre à la première place qu'il lui abandonne par sa molesse.

tio voluntaria. Un Roi est semblable à un pilote: qui aliis, suavi & profundo somno sepultis, vigilans obdurat. Theophil. Instit. Reg. pte. 2. E. 21.

# 194 INSTITUTION

VI. Il faut qu'un Prince se souvienne qu'il l'est, 1 lors même qu'il est malade. Il faut que son amour pour le peuple le soutienne contre la foiblesse de son corps. Il faut, s'il est possible, 2 qu'il meure debout. Il faut que, jusqu'au dernier soupir, il soit l'ame & le premier mobile de son Royaume.

#### CHAPITRE XII.

Le Prince doit employer tous les moyens légitimes pour remplir ses Etats de biens & de richesses. L'un des premiers est de protéger l'agriculture; & un second est de faciliter la nourriture des troupeaux,

## ARTICLE I.

Le Prince doit employer tous les moyens légitimes pour remplir ses Etats de biens & de richesses,

I. I N pere de famille, attentif à son bien & à ses enfans, est l'image la plus naturelle d'un Prince attentif à ses Etats & à ses sujets. La sage économie du premier, son

1 Si parum co pore valeret (l'Empereur Auguste) lecticâ pro tribunali collocatâ, vel etiam domi cubans, jus dixit. Suet. C. 33.

2 Vespassen étant malade de la maladie dont il mourut ; Cum nec eo minus muneribus imperatoriis ex consuetudine sungeretur, Imperatorem ait stantem mori oportete. Suet. in ej. vit. C. 24.

DUNPRINCE. II. Part. 195 Intelligence & son industrie pour conserver & pour accroître ce qu'il a reçu de ses peres, ses soins & son affection pour l'établissement de sa famille, sont le modéle de tout ce que doit faire le pere du peuple. Il n'y a de différence entre l'un & l'autre, que dans l'étendue des devoirs : le fond des obligations & des sentimens est le même; & l'application de l'un à cultiver, à faire valoir, à réparer, à embellir tout ce qui est à lui, est en petit la même chose que l'application d'un Roi plein de sagesse à rendre ses Etats heureux, à leur procurer l'abondance, à les remplir de richesses, à réparer les pertes anciennes, à perfectionner les établissemens & les ouvrages commencés.

II. « 'Un Roi insensé, dit l'Ecriture, cau-» sera la ruine de son peuple, & les villes, » au contraire, se peupleront par la sage con-» duite de ceux qui en sont les maîtres: Dieu » tient dans sa main l'empire du monde; & » quand il veut, il y établit des Princes utiles » à leurs Etats.

III. Toute exhortation humaine est au dessous de ces paroles, & je ne sais ce qui toucheroit un Prince, s'il n'en étoit vivement pénétré. Qu'il se demande donc à lui-même, si c'est à l'insensé qui ruine ses propres Etats, qu'il veut ressembler? Si c'est à celui que Dieu laisse sur le thrône pour punir la terre? Ou si c'est

r Rex insipiens perdet populum suum, & civitates habitabuntur per sensum potentium. In manu Dei potestas terræ, & utilem rectorem suscitabit in tempus super illam. Eccl. C. X. v. 3. 5. 4.

à celui que Dieu lui accorde pour la remplir de biens, qu'il lui suscite après de grands malheurs & de grandes pertes, pour la confoler, & à qui il inspire une sagesse & une bonté qui font que les villes & la campagne se repeuplent, & qui attirent de toutes parts de nouveaux sujets & de nouveaux citoyens?

IV. Qu'il se souvienne toute sa vie de ces deux choses: que Dieu, touché de compassion pour les hommes, leur accorde, dans les tems connus de lui, des Rois utiles à leurs Etats; & que le premier fruit du bon gouvernement de ces Rois, est la richesse des villes, la multitude du peuple & la félicité publique.

V. Qu'il examine dans tous les tems, si sa conduite répond aux desseins de Dieu; si c'est pour ses propres intérêts qu'il regne, ou pour ceux du peuple; si c'est son palais qu'il remplit de biens, ou si c'est son Royaume; si ses Etats sleurissent par ses soins, ou s'ils se

ruinent par ses dépenses.

VI. Les flatteurs peuvent le tromper : l'abondance où il est lui-même peut contribuer à le séduire : mais l'Ecriture vient de lui apprendre, à quelle marque il peut reconnoître s'il est un Prince que la miséricorde de Dieu ait mis sur le thrône. Il n'a qu'à considérer son peuple, & quel bien il lui a fait. Si de riche, il l'a rendu misérable, il est un Prince insensé: si de misérable, il est un Prince insensé: si de misérable, il l'a rendu riche & heureux, il est un Prince sage, que Dieu a donné à la terre, asin qu'il lui sût utile par son application & ses soins.

VII. Il doit donc continuellement penser I Tantà diligentià subjectos sibi populos rexit, ut omD'UN PRINCE. II. Part. 197 aux moyens de mettre en meilleur état ce que la Providence lui a consié, asin de lui prouver sa sidélité par la multiplication de ce qu'il en a reçu. Chaque province & chaque ville doivent lui être précieuses. Il doit desirer que les moindres bourgades & les plus petits hameaux se ressentent de sa bonté & de ses soins. Il doit les étendre, s'il est possible, jusqu'aux particuliers; & n'être content que lorsque tout le monde aura sujet de l'être de sa vigilance & de sa sagesse; s'essorçant ainsi d'imiter la Providence divine, à qui tout est présent, & qui estaussi attentive au particulier qu'au général.

VIII. Il doit étudier dans la vie des bons Princes, non certaines actions d'éclat que l'Histoire ne vante que trop; mais leur sage économie & leur intelligence pour faire tout fructisser, & pour donner une nouvelle face à un Etat ruiné par les divisions & les guerres. Il y en a un bel exemple dans le Livre des Maccabées. La Judée avoit été désolée par des Princes qui avoient résolu de n'y laisser aucun habitant. Deux 2 freres, pleins de courage, la désendirent, mais sans pouvoir empêcher que les armées ennemies n'y sissent de grands désordres; & ils perdirent la vie, avant que

nia, & omnes, quasi sua essent, curaret. Provinciæ sub eo cunctæ storuerunt. Jul. Capitol. in vita Antonini Pii, p. 138.

<sup>1</sup> Ad Dei imitationem te conferas, civitatesque non solum omni bonorum genere cumules, sed etiam selicitatem, quantam potes, in unumquemque subditorum essundas. Synes. de Reg. p. 9.

<sup>2</sup> Judas Maccabée & Jonathas.

de lui rendre la tranquillité & la paix. Elle commença à en jouir sous Simon, leur troisième frere, qui par sa sage conduite sit bientôt oublier les anciens malheurs, & rendit en peu de tems à sa patrie l'abondance, la félicité & la gloire, dont elle avoit perdu jusqu'à l'espérance. Voici comme en parle l'Ecriture: « 1 Toute la terre de Juda fut en repos » pendant la vie de Simon. Il fut attentif à » procurer à sa nation toutes sortes de biens: » aussi voyoit-elle avec joie sa puissance & sa » grandeur. Il prit Joppé, & y fit un port, » & il s'ouvrit un passage vers les isles de la » mer. Chacun cultivoit sa terre en paix : la » terre & les arbres produisoient leurs fruits. >> Les Sénateurs assemblés consultoient sur les » moyens de rendre le peuple encore plus » heureux. La jeunesse propre à la guerre, en >> portoit les armes & l'habit. Israel étoit com-

1 Siluit omnis terra Juda omnibus diebus Simonis, & quæsivit bona genti suæ; & placuit illis potestas ejus, & gloria ejus omnibus diebus. Accepit Joppem in portum; & fecit introitum in insulis maris. Unusquisque colebat terram suam cum pace; & terra Juda dabat fructus suos, & ligna camporum fructum suum. Seniores in plateis sedebant omnes, & de bonis terræ tractabant. Et juvenes induebant se gloriam & stolas belli, & lætatus est Israël lætitiå magna. Et sedit unusquisque sub vite fuâ, & sub ficulneâ suâ, & non erat qui eos terreret. Defecit impugnans eos super terram. Reges contriti sunt in diebus illis, & confirmavit omnes humiles populi sui; & legem exquisivit, & abstulit omnem iniquum & malum. Sancta glorificavit, & multiplicavit vasa sanctorum. . . . Fecit justitiam & fidem, quam conservavit genti suæ, & exquisivit omni modo exaltare populum fuum. I. 1. Macch. C. XIV. v. 5. 0 feq. @ ibid. v. 35.

D'UN PRINCE. II. Part. 199

>> blé de joie; & chaque particulier vivoit sans
>> crainte sous l'ombre de sa vigne & de son
>> figuier. Personne ne les attaquoit. Les Rois
>> ennemis étoient abbattus. Il protégeoit les sois
>> bles. Il faisoit observer laloi. Il ôtoit les mé>> chans de dessus la terre. Il ornoit le temple &
>> augmentoit les vaisseaux sacrés. . . . Il faisoit
>> justice; il gardoit la foi, & ne songeoit qu'au
>> bonheur & à la grandeur de son peuple >> .

IX. Un Prince sera bien conseillé, quand il prendra pour son modéle une conduite à qui l'Ecriture donne de si justes louanges, & dont le succès a été si prompt & si heureux. Mais ce n'est point une admiration générale qui fait qu'on l'imite; c'est en la suivant dans le détail, & en profitant de tout ce que l'esprit de Dieu a voulu nous y faire observer, en y attachant une clause particuliere.

## ARTICLE II.

L'un des premiers moyens que le Prince doit employer pour enrichir ses Etats, est de protéger l'agriculture.

I. Il commence par l'agriculture: « Cha» cun cultivoit sa terre en paix, nous dit-il;
» la terre & les arbres produisoient leurs
» fruits». Il passe ensuite au commerce,
dont le port de Joppé sut le principal moyen.
Il continue par les victoires & les préparatiss
à la guerre; & il finit par la Religion. Je tâcherai de suivre le même ordre; & je commence par l'agriculture, puisqu'elle doit être

I IY

le premier fruit de la paix, & le premier carnal de l'abondance.

II. Elle est en esset la source des véritables biens, & des richesses qui ont un prix réel & qui ne dépendent pas de l'opinion des hommes: qui suffisent à la nécessité, & même aux délices; qui sont qu'un Royaume n'a pas besoin des étrangers, & qu'il leur est nécessaire; qui sont le principal revenu du Prince, & qui lui tiennent lieu de tous les autres, s'ils viennent à lui manquer.

III. Quand les mines d'or & d'argent seroient épuisées, & que leur espece seroit périe; quand les perles & les diamans seroient cachés dans le sein de la mer & de la terre; quand le commerce seroit interdit avec les voisins; quand tous les arts qui n'ont d'autre objet que l'embellissement & la parure seroient abolis; 2 la sécondité seule de la terre tiendroit lieu de tout : elle sourniroit une matiere abondante aux tributs, & elle serviroit à nourrir, & le peuple, & les armées qui le désendroient.

I V. L'agriculture est donc la chose qui importe le plus à un Etat; puisqu'à la rigueur elle est seule nécessaire, & qu'elle peut tenir lieu de tout le reste. On est forcé d'en convenir; car l'évidence est trop maniseste: &

<sup>1</sup> Omnium rerum, ex quibus aliquid acquiritur, nihil est agricultura melius, nihil uberius, nihil dulcius, nihil homine, nihil libero dignius. Cicer. 1. 1. de Offic. 1. 372.

<sup>2</sup> Agro benè culto nihil potest esse nec usu uberius, nec specie ornatius. Cato apud Cicer, de Senett. 2. 414.

néanmoins dans presque tous les Etats, c'est l'agriculture qui est la moins protégée: & la plupart des Princes sont mal informés de l'intérêt qu'ils ont à la mettre en honneur, & à ménager ceux qui s'y appliquent.

V. Un Roi intelligent doit regarder comme une maxime capitale, de mettre en valeur toute la terre de son Royaume, & s'attacher à découvrir tous les moyens possibles d'en aug-

menter la fécondité.

VI. L'un des premiers est de faire ensorte que chaque pere de famille, qui demeure dans les bourgades ou les hameaux, ait quelque portion de terre qui lui appartienne en propre, afin que ce champ, qui mi est plus cher qu'aucun autre, i soit cultivé avec soin; que sa famille s'y intéresse, qu'elle s'y attache; qu'elle y subsiste, & qu'elle soit par-là retenue

dans le pays.

VII. Lorsque les gens de la campagne ne font pas dans leur bien, & qu'ils sont simplement a gage, ou fermiers, ils n'y donnent qu'une partie de leurs soins, & travaillent même à regret. Une mauvaise année ou une guerre les disperse ou les chasse; parce qu'ils ne tiennent point à chaque lieu par des racines. S'ils demeurent, ils sont à charge à leurs maîtres, qui sont obligés de les nourrir; & s'ils se retirent, ils périssent de misere & de saim.

VIII. Aucun d'eux n'a de ressource pour

<sup>1</sup> Semper boni assiduique Domini referta cella vinatia, olearia, & penuaria est, villaque tota locuples est. Cato apud Gicer. de Senest. p. 414.

Tavenir; parce que tout ce qu'il peut faire est de vivre. Aucun n'assectionne la patrie; parce qu'il est comme étranger dans la terre qu'il cultive. Aucun n'est rappellé après que la dissette ou la guerre a cessé; parce qu'il n'a point d'intérêt à revenir, & qu'un autre a pris sa place. Ainsi un accident passager dépeuple le pays, & fait périr plusieurs familles qu'un héritage paternel auroit conservées, en les retenant, ou en les invitant à retourner.

1 X. On voit sensiblement cette vérité dans la Flandre & les provinces voisines, où la guerre a été presque continuelle depuis deux cens ans, & où néanmoins tout est aussi cultivé que si l'on y avoit toujours eu la paix; à cause que les habitans de la campagne ont tous quelque chose en propre : qu'ils aiment mieux vivre avec l'ennemi, que d'abandonner leurs héritages; qu'ils consentent qu'on prenne une partie des fruits, pourvu qu'on leur laisse l'autre; & que si on leur enleve la recolte,

on ne peut pas enlever le fond.

X. C'est par ce moyen que le pays s'est conservé; & c'est la proportion des tributs avec les forces des habitans de la campagne, qui leur à conservé leurs héritages. Si ces tributs avoient été arbitraires & excessis, ils auroient contraint les propriétaires de vendre leurs sonds, sans en pouvoir acquérir d'autres, puisque la taxe sur tous auroit été généralement trop sorte; le prix s'en seroit dissipé; & la campagne auparavant riche, parce que ceux qui cultivoient les terres en étoient maîtres en partie, seroit devenue pauvre & masheureuse,

D'UN PRINCE. II. Part. 203 n'ayant plus que des mercenaires & des valets, au lieu de maîtres.

X I. Ce malheur est devenu presque général dans certaines provinces autresois riches & abondantes; & toutes les miseres que j'ai mar-

quées en ont été les suites.

XII. L'unique reméde qu'un Prince y puisse apporter, est de diminuer les tributs sur les personnes & sur les terres, afin que ceux qui sont laborieux puissent épargner quelque chose, & acquérir quelque sond de leurs épargnes; à quoi ils ne manquent pas dès qu'ils

le peuvent.

XIII. 1 Au lieu de surcharger les fermiers, il faut rendre leur condition douce; inviter les autres à imiter leur industrie & leur travail: les soulager quand ils ont une nombreuse famille, & qu'ils sont âgés; être bien aise qu'ils aient dans leur vieillesse quelque repos & quelque commodité, & voir sans envie qu'ils aient acquis quelque chose par leur attention à se priver de tout : car c'est en menant une vie dure, & en se refusant presque tout, qu'ils peuvent payer leurs maîtres, & faire subfister leur propre famille : & l'expérience en convaincra tous ceux qui voudront tenir leurs terres par leurs mains, dans l'espérance d'en tirer tout le profit des fermiers : car ils y feront tous des perces, parce qu'ils ne seront capables, ni du même travail, ni de la même abstinence.

I vj

i Ipsa agricultura magnum incrementum sumeret, si quis, vel per agros, vel per vicos, optime terram excolentibus præmia constitueret. Xenoph. de Regno, p. 916.

# 204 INSTITUTION

XIV. Il faut savoir gré en général à tons ceux qui portent le poids des plus grands travaux, & qui menent une vie dure & laborieuse pour mettre en valeur les terres dont se nourrissent les personnes riches, qui avec leur or & toutes leurs richesses mourroient de faim sans cette fécondité. Il ne faut pas ôter le pain à ceux qui le donnent aux autres, ni enlever tous les fruits à ceux qui les font naître. Les premieres personnes qui y ont droit, sont celles qui les arrosent de leurs sueurs ; & c'est une cruelle inhumanité, que de s'engraisser de leurs peines, & de les laisser dans l'indigence. Leurs gémissemens méprisés par les hommes, montent jusqu'au thrône de Dieu: & un Prince ne doit rien tant appréhender, que d'obliger, par l'excès des tributs, ceux qui cultivent la terre, à dire à Dieu avec larmes, ce que lui disoient les Juiss dans une priere publique au tems d'Esdras : « 1 La terre que vous avez » donnée à nos Peres, pour se nourrir du pain >> & des fruits qu'elle porteroit, est mainte-» nant assujettie à d'autres maîtres, & nous » y sommes nous-mêmes en servitude. Elle » ne porte plus de fruits que pour les Rois » que vous avez mis sur nos têtes, pour nous » punir de nos péchés. Ils exercent sur nous

r Ecce nos ipsi hodie servi sumus, & terra quam dedisti patribus nostris, ut comederent panem ejus, & quæ bona sunt ejus; & nos ipsi, servi sumus in ea: & fruges ejus multiplicantur Regibus, quos posuisti super nos propter peccata nostra; & corporibus nostris dominantur, & jumentis nostris, secundum voluntatem sum, & in tribulatione magna sumus. L. 2. Esd. C. IX. v. 36. © 37.

D'UNPRINCE. II. Part. 205

So & sur nos troupeaux une domination arbi
raire, & nous sommestous dans une grande

affliction.

XV. De toutes les occupations des hommes, qui n'ont point un rapport immédiat à Dieu & a la justice, la plus innocente est l'agriculture. 1 Elle étoit celle du premier homme, encore juste & fidéle. Elle a fait depuis une partie de la pénitence que Dieu lui a impolée. Et ainsi, dans les deux teins, d'innocence & de péché, elle lui a été commandée, & dans sa personne à tous ses descendans. Elle est devenue néanmoins l'exercice le plus vil & le plus bas au jugement de l'orgueil : & pendant qu'on protége des arts inutiles, & qu'on attache beaucoup d'honneur à des emplois qui ne contribuent souvent qu'à l'oppression du peuple, on laisse dans la misere tous ceux qui travaillent à l'abondance & au bonheur des autres.

X V I. <sup>2</sup> Un Prince sage ne tombera pas dans cette erreur. Il préférera l'agriculture à

<sup>1</sup> Non oderis laboriosa opera, & rusticationem creatam ab Altisimo. Eccl. C. VIII. . 16.

<sup>2</sup> Cyrus minor, Persarum Rex, præstans ingenio, arque Imperii glorià, cum Lysander Lacædemonius, vir suma æ virtutis, venisset ad eum sardis, eique dona à sociis artulisset, ei quemdam conseptum agrum, diligenter consitum ostendit. Quum autem admiraretur Ly ander, & proce itates arborum, & directos in quincuncem ordines, & humum subactam arque puram, & suavitatem odorum, qui afflarentur è floribus; ei Cyrus respondit: Arqui ego omisia ista sum dimensus; mei sunt ordines, mea descriptio: multæ etiam istarum arborum mea manu sunt satæ. Cicer. de Se est. ex Xenoph. Oeconomico, p. 414. apud Xenoph, p. 830.

tous les arrs que la cupidité & la vanité one appris aux hommes. Il en parlera dans les occasions avec estime; il exhortera les Grands à ne pas dédaigner l'attention à l'économie & l'application à leurs terres; il louera, non les palais & les dépenses inutiles, mais le soin fage & raisonnable de son bien; & il fera plus de cas d'une ferme bien réparée & bien entretenue, que de toutes les beautés stériles des maisons de campagne. Deux ou trois mots dits par lui dans des voyages, seront remarqués, & auront un grand effet. On reviendra du faux au vrai, & du superflu au nécessaire : & au lieu que les personnes de naissance ne connoissent que les moyens de se ruiner, ce qui entraîne nécessairement la dégradation de leurs terres, & retombe enfin sur l'Etat, ils apprendront à conserver & à augmenter leurs richesses, par un soin légitime de leur bien, qui rejaillira ensuite sur le public.

XVII. Le Prince se fera informer par les gouverneurs, ou par les intendans, des pays qui ne seront pas cultivés faute d'habitans, ou par leur négligence. Il consultera des personnes intelligentes sur les moyens de peupler les lieux déserts & de les mettre à prosit. Il écoutera des hommes du métier, qui aient du sens & de l'usage. Il donnera aux voisins les terres abandonnées depuis long - tems, mais après avoir fait avertir les anciens propriétaires. Il excitera l'industrie des habitans, ou paresseux, ou peu entendus. Il invitera les étrangers qui seront laborieux, à venir cultiver des sonds qui ne sont stériles que faute d'hom-

n'un Prince. II. Part. 207 mes & de soins. Il accordera des exemptions de tributs pour plusieurs années à ceux qui les mettront en valeur. Ensin il examinera, si des campagnes qu'on juge naturellement insertiles le sont en tout sens, & il ne permettra qu'on les néglige, qu'après s'être assuré que tout soin seroit supersu.

### ARTICLE III.

Un second moyen est de faciliter la nourriture des troupeaux.

I. Mais le moyen dont le Prince espérera un plus grand esset, sera la nourriture des troupeaux: parce que c'est de ce point capital que dépend principalement l'agriculture. Sans les troupeaux les meilleurs sonds ne peuvent être cultivés; & une serme est ruinée, quand elle manque de bétail: au contraire les terres les plus maigres s'engraissent & deviennent sécondes par des troupeaux. « Il n'y a point de sourage, dit le Sage, où il n'y a point de bœus: mais une abondante moisson est la preuve de leur travail ».

II. Un pays change de face, & se renouvelle en un moment, quand il est plein de bêtes de service, dont les unes servent à labourer, les autres à donner la laine & le lait, les autres à porter des sardeaux, les autres à être engraissées & vendues, & toutes à sumer

r Ubi non sunt boves, præsepe vacuum est: ubi autem plurimæ segetes, ibi manisesta est fortitudo bovis. Prov. C. XIV. v. 4.

la terre; mais tout devient inculte & sauvage:

si ces secours viennent à manquer.

III. Il faut être pasteur 3 & laboureur tour à la fois. Une de ces professions aide à l'autre. L'une nourrit; & celle qui nourrit, sert au travail, comme celle qui travaille, sert à nourrir.

I V. Par ces deux moyens un pays austi borné que la Judée, s'étoit rempli d'une infinité de villes & de bourgades, suffisoit à des millions d'habitans, nourrissoit les peuples voisins, & étoit fertile jusqu'au sommet des montagnes : mais depuis que des hommes avares, ennemis du travail, & sans aucune intelligence, ni de l'agriculture, ni du soin que demandent des troupeaux, sont devenus les maîtres de ce pays, il n'est plus qu'un désert plein de landes & de roches : & ceux qui ne savent pas ce que l'art & l'industrie penvent produire, ont de la peine à croire ce que l'Ecriture nous dit de son ancienne fécondité, qu'elle compare à des ruisseaux de lait & de miel : mais cette expression étoit exacte, lorsque le pays étoit plein de troupeaux, que par la culture il étoit plein aussi de grains & de fourages capables de les nourrir, & que tous les lieux ingrats par leur nature étoient rendus fertiles par tous les moyens qui sont la suite des troupeaux nombreux.

V. Indépendamment de l'agriculture, ils sont la richesse d'un Etat. Ils lui fournissent l'aliment, les habits, la matiere des principales manufactures, des échanges pour le com-

<sup>1</sup> Ars pecuaria cum agricultura conjuncta est. Xenoph Deconom. 1.831.

D'UN PRINCE. II. Part. 209
merce, & une succession perpétuelle de biens,
qui se multiplie & se renouvelle tous les jours.
C'étoit autresois la principale richesse des anciens. On voit par l'Histoire de Job, le plus
puissant des Princes Orientaux, que c'étoit le
fonds & le capital de son bien; & ce seroit
encore la principale ressource des Etats & des
Princes, s'ils s'appliquoient aussi sérieusement
que les anciens à un moyen si légitime & si
fécond pour augmenter leurs revenus.

VI. On fait la réponse qu'un ancien Romain (Caton, surnommé l'Ancien) fort entendu dans l'agriculture & à l'économie de la campagne, sit aux questions qu'on lui proposa sur les moyens légitimes de devenir riche, & qu'il insista principalement sur la nourriture des troupeaux. Il en avoit l'expérience, & mé-

ritoit d'en être cru.

VII. Mais depuis qu'on a commencé à convertir tous les biens en argent, & que les tributs ont été exigés avec rigueur, les troupeaux ont été saiss comme les autres effets. On a enlevé à de pauvres familles les bêtes qui leur donnoient le moyen de vivre. On a compté les charues, & réduit à une seule, des fermes qui devoient en avoir plusieurs. On a découragé le laboureur, & quiconque pouvoit faire des nourritures. Le pays s'est depeuplé d'animaux, & ensuite d'habitans; & les campagnes negligées n'ont rien eu que de triste & de misérable : au lieu qu'elles étoient agréables & opulentes lorsqu'elles étoient couvertes de troupeaux, & qu'elles fournissoient une abondante matiere aux délices & au commerce.

# 210 - INSTITUTION

VIII. Il faut, pour remédier à ces désordres, ou pour les prévenir, désendre séverement d'enlever & de saisir aucune bête, sous aucun prétexte, pas même pour les plus indispensables tributs. Le Prince y gagnera, quoiqu'il paroisse y perdre quelque chose; & il ne doit écouter contre cette sage résolution, ni les remontrances, ni les plaintes de ceux qui reçoivent ses revenus.

I X. Il faut défendre aussi de tuer les jeunes animaux, excepté en certains tems où il seroit dissicile de les élever, à cause du voisinage

de l'hyver.

X. Prendre les avis des personnes capables d'en donner de bons sur cette matiere, & en profiter pour multiplier les especes autant qu'il sera possible; 1 regarder, selon l'avis du Sage, cette partie de l'économie comme essentielle. & n'en pas juger selon les fausses idées de la plupart des gens d'affaires, qui se mettent peu en peine de l'Etat, pourvu qu'ils s'enrichissent; & qui pensent bien servir le Prince, en faisant périr ses sujets, & en tarissant la source de ses revenus par la diminution des nourritures, qui les augmenteroient à l'infini, si elles étoient protégees : car le commerce & les manufactures en dépendent absolument; & nous allons voir de quelle conséquence le commerce & les manufactures sont pour le Prince & pour ses Etats.

Pecora tibi funt, attende illis. Eccl. C. VII. v. 24.

# CHAPITRE XIII.

Un troisième moyen que le Prince doit employer pour enrichir ses Etats, est de favoriser le commerce du dedans & du dehors. Un quatrième est d'établir des manufactures, & d'occuper tout le monde à des travaux utiles. Observations sur ces deux moyens.

#### ARTICLE I.

Le Prince doit favoriser le commerce, & premierement celui du dedans.

I. O Uelque grand que soit un Royaume, on peut le comparer, quand il est bien conduit, à une riche maison des champs, où l'on achete peu de choses, & où l'on en vend beaucoup.

II. Il faut qu'il ait peu de besoins, & que les autres Etats ne puissent se passer de son commerce. Autrement on l'épuise d'argent, s'il ne peut rien vendre; & il demeure toujours pauvre, s'il est toujours contraint d'acheter.

III. L'application d'un Prince intelligent est donc, de mettre son Royaume en état d'avoir du superflu, & d'en avoir beaucoup, asin de compenser par l'échange qu'il en fait, quelques nécessités qui lui manquent.

IV. Le premier commerce est celui qui se

fait dans l'intérieur du Royaume, & il est d'une extrême conséquence de le favoriser, en sui donnant tout le cours & toutes les facilités possibles. Autrement, une province qui est, par exemple, sans huile & sans vin, mais qui à du ser & des troupeaux, ne peut vendre ce qu'elle a de trop, ni acheter ce qui lui manque; & il en est de même de celle qui ne tire de ses huiles ni de son vin, aucun gain proportionné à celui que le commerce avec une province, qui en est privée, lui procureroit.

V. Souvent ce sont des impôts excessifs sur les denrées, qui en empêchent le transport & le débit, parce qu'ils passent les fraix de la

voiture & le gain.

VI. Souvent c'est un tribut mis sur une riviere, sur une entrée de ville, sur celle d'une province autresois frontiere, parce qu'elle étoit à un autre Prince; & qui a été conservé, ou même augmenté, depuis qu'elle est réunie à la couronne.

VII. Ces obstacles engourdissent tout le commerce, sont périr les denrées qui n'ont pas d'issue, & laissent dans l'indigence & la misere, des lieux où elles sont nécessaires, & où elles seroient vendues un juste prix, ou échangées avec des marchandises d'un prix égal.

VIII. L'union des principales parties d'un Etat est ainsi interrompue: l'abondance ne se communique point, & devient même à charge; & il arrive presque toujours, que les naturels du pays sont contraints d'acheter des

D'UNPRINCE. II. Part. Etrangers, ce qu'ils trouveroient chez euxmêmes, si le commerce étoit libre; & que les étrangers ont quelquefois acheré dans un port du Royaume pour le vendre dans un autre, parce qu'on leur accordoit des priviléges qui étoient refusés aux citoyens.

I X. Si l'on diminuoit les obstacles du commerce intérieur, en diminuant les impôts, les droits du Prince augmenteroient confidérablement par la consumption & le transport; & il trouveroit encore un avantage dans la richesse des provinces qu'un tel commerce rempliroit de biens, & qui porteroient avec plus de facilité les charges publiques.

X. Quelquefois c'est la difficulté des chemins qui ferme le commerce entre les provinces; & l'on doit, si cette difficulté n'est pas

invincible, tâcher de la surmonter.

XI. On peut souvent, avec une dépense qui n'est pas excessive, rendre une riviere navigable, ou faire remonter la navigation d'une autre un peu plus haut. Les pays attentifs au commerce n'ont garde de négliger de tels avantages; & dans un tems de paix, un Prince plein d'affection pour son peuple, n'y sera

pas indifférent.

XII. Quelquefois c'est le trajet d'un pays inculte & désert, où l'on ne trouve ni villages ni hôtelleries, qui sert de barriere au commerce: il seroit à propos d'établir dans cet espace quelques petites villes, ou quelques bourgades, qui servissent comme de chaîne & de lien pour passer d'un pays à l'autre, & d'y attirer des habitans par des priviléges. Il n'y a

# 214 INSTITUTION

rien qui rende le commerce intérieur plus vif, que la fréquence des villes, la sureté des chemins, & la commodité des voitures : & il est incroyable combien les voyages assidus contribuent à rendre une nation moins lente & moins paresseuse, & reveillent son industrie.

XIII. Tout le commerce qui se fait d'un port du Royaume à un autre, doit être reservé aux naturels du pays. Il ne faut pas que des étrangers profitent de leur paresse : & il convient encore moins, que le Prince donne sur cela des priviléges aux étrangers, qu'il ne croit pas devoir accorder à ses sujets. Toutes les impositions mises sur les entrées des ports, seront également payées par les uns & par les autres; & si l'on juge à propos d'y mettre quelque dissérence, elle sera toute à l'avantage des citoyens.

XIV. On ne fauroit croire combien l'inobservation de ces regles porte de préjudice à
un Royaume; en rendant presque tous les
marchands des villes maritimes de simples
commissionaires: laissant dans la misere &
l'oissiveté un grand nombre de matelots, faute
d'emploi; & transportant à des étrangers,
souvent ennemis de l'Etat, le principal gain

de son commerce.

# D'UN PRINCE. II. Part. 215

### ARTICLE II.

Le Prince doit favoriser le commerce qui se fait au dehors.

I. A l'égard du commerce extérieur, & qui se fait hors du Royaume, le Prince a un extrême intérêt à le favoriser, pour décharger son Etat de ce qu'il ne peut consumer, & qui deviendroit inutile; pour 'exciter l'industrie des habitans naturels, qui voient le gain de leur travail; pour donner du cours & du mouvement aux manufactures du pays, qui deviendroient languissantes & qui tomberoient; pour suppléer à ce qui manque au Royaume, qui ne produit pas tout, ou ne l'a pas dans une abondance égale aux besoins ; pour occuper utilement les marchands, les ouvriers, les matelots, & tous les artisans, dont le commerce étranger est comme l'ame & la vie; pour faire entrer dans l'Etat l'or & l'argent, dont il n'a pas les mines, & qui par conséquent doit lui venir du dehors; pour trouver dans les droits d'entrée & de sortie un riche fonds, qui charge peu le public, & dont les Etrangers paient la plus grande partie ; pour perfectionner dans son Etat la navigation, par la connoissance des mers & des côtes ; pour former les Officiers qui commandent ses vaisseaux, & les préparer aux dangers, en leur

<sup>1</sup> Major mercatorum numerus excitabi ur, si is qui plurimum negotiatur, affectus honore fuerit. Xenoph, de Rein. p. 916.

faisant escorter les marchands; & pour avoir dans l'occasion des troupes aguerries, que les nations maritimes ne puissent vaincre. Mais il y a peu de matiere qui ait plus besoin d'attention & de prudence que le commerce

étranger.

II. Il faut prendre garde à ne pas laisser sortir du Royaume les choses dont il a besoin, & qu'il faudroit ensuite acheter bien cherement; comme le bled, par exemple, ou l'huile, ou la laine. Il doit y avoir sur cela non seulement des désenses rigoureuses, mais une vigilance incorruptible: & le Prince, pour cette raison, jointe à beaucoup d'autres, ne doit consier les ports qu'à des hommes d'une intégrité reconnue, & d'une application qu'on ne puisse surprendre: parce que l'intérêt trouve le moyen d'éluder toutes les désenses, & que, lorsque le gain peut être grand, il n'y a presque point de sidélité qui soit à l'épreuve.

des choses frivoles, qui n'ont d'autre prix que celui qu'y mettent la vanité & l'imagination, une grande partie de l'argent sorte de l'Etat. Il se rempliroit autrement d'ouvrages faits à l'aiguille, aussi inutiles que des toiles d'araignée, & de beaucoup d'autres semblables, dont le besoin n'est point réel : & il donneroit en échange ce qu'il auroit de plus nécessaire,

& de plus solide.

I V. Mais si, pour des raisons de commerce, on est contraint d'en laisser entrer dans le Royaume, il faut que cette entrée soit mise D'UN PRINCE. II. Part. 217 à très-haut prix, & que l'Etat soit dédommagé par une sorte taxe, de la perte qu'il souffre en les admettant. Les particuliers qui achetent les choses vaines, méritent bien qu'on les punisse de ce qu'ils les présérent au bien public; & que leur avarice sente ce que leur coute leur orgueil. Les peines des contraventions doivent être grandes: toute mollesse sur ce point seroit pernicieuse à l'Etat.

V. Il ne faut pas souffrir, que par des marchandises étrangeres on ruine les manusactures du Royaume; qu'on y apporte ce qui en doit sortir, ou qu'on enleve ce qu'on y doit employer. Les fautes sur tous ce points sont d'une extrême conséquence: & l'on ne peut

avoir trop d'attention à les prévenir.

VI. Il ne faut pas consulter les marchands sur le commerce qu'ils sont, lorsqu'il s'agit de le comparer avec un autre qui peut y être contraire. Il est bon de les entendre: mais ni leur avis, ni celui des marchands qui ont des intérêts dissérens, ne doit former la décision. C'est au conseil établi pour le commerce, ou plutôt au Prince qui y préside, à la prononcer.

VII. Le conseil du commerce doit être, comme tous les autres, composé des meilleures têtes de l'Etat: mais les plus habiles, & en même tems les plus integres des négocians doivent y avoir entrée. On tomberoit sans cela dans de grandes méprises, que la spéculation sans l'expérience ne sauroit prévoir. Il faut néanmoins que des hommes qui connoissent bien l'Etat, & qui ont des vues supérieures,

Tome II.

après avoir tout écouté, se rendent juges de tout, & qu'ils se déterminent uniquement par

la considération du bien public.

VIII. La maxime, que le commerce doit être libre, n'est vraie qu'en partie; & ce qu'on a dit jusqu'ici, fait voir qu'elle est fausse en beaucoup de points: mais en prenant les précautions marquées, & d'autres de même genre, il est avantageux à l'Etat de ne point inquiéter le commerce; de n'y point vouloir pénétrer trop avant, & de se reposer de plusieurs choses sur l'intelligence & la bonne soi des négocians, qui les entendent mieux que ceux qui ne sont pas de leur prosession, & qui ne sont capables que de les gêner par leur inspection & leur curiosité.

IX. La franchise de certains ports est un attrait pour les étrangers, & il est utile à l'Etat qu'ils y abordent avec consiance: mais si les marchandises qu'ils y sont entrer, sont du genre de celles qui n'ont qu'un prix imaginaire, ou qui sont contraires aux manusactures du Royaume, il faut empêcher qu'elles n'y pénétrent plus avant, en mettant aux lieux circonvoisins des gardes qui les arrêtent, ou qui en exigent la taxe ordonnée; & apprendre ainsi aux étrangers à charger leurs vaisseaux de marchandises de meilleur débit, & aux naturels du pays, à ne pas acheter celles qu'il ne leur seroit pas permis de faire passer.

X. Le principal attrait pour les étrangers, est l'attention du Prince à les protéger, a empêcher qu'on ne leur fasse aucune injustice; à commander qu'on répare promptement le

p'un Prince. M. Part. 219 moindre tort qui leur est fait; à ne souffrir sur ce point, ni lenteur, ni délais, de la part de ses Officiers; & à témoigner une grande aversion des mauvaises subtilités & des chicanes, dont la droiture du commerce est essentiellement ennemie.

X I. Il refusera toute protection aux Négocians de mauvaise foi, qui auront abusé de leur crédit & de la confiance que le public avoit en eux, ou qui tâcheront d'obtenir une remise de leurs créanciers, en les menaçant d'une perte entiere, pour en devenir eux-mêmes plus riches. Leurs esfets seront examinés à la rigueur, & par des personnes que l'intérêt ne pourra corrompre.

XII. Le Prince maintiendra avec soin l'autorité qu'il lui aura plu de donner aux Juges appellés Consuls, & sur-tout à ceux qui veillent à la conservation des intérêts des négocians, naturels ou étrangers: & il se fera informer de leur intelligence & de leur probité

par des personnes non suspectes.

XIII. Il regardera la réputation de son Royaume, sur le chapitre de l'équité & de la bonne soi, comme essentielle au commerce. Il l'établira par sa conduite, & par celle de tous ses Officiers, dont il sera des exemples, s'ils en ont une contraire à ses intentions: & il ne mettra aucune différence entre un étranger & son sujet, entre un homme puissant & un homme soible, entre celui qui a des protecteurs & celui qui est inconnu.

#### TICLE

# Attention du Prince aux manufactures.

I. Mais ses principaux soins auront pour objet les manufactures déja établies dans son Royaume, ou qu'il pensera à y établir; parce que c'est d'elles que dépend tout le commerce, dont elles fournissent le fonds & la matiere: & il regardera cette partie de son administration & de son économie, comme l'une des plus importantes au bien de l'Etat. Il y a sur cela des regles à observer; & voici, ce me semble, les plus essentielles.

II. Il faut connoître ce que porte le Royaume, ce qu'il produit, ce qui lui est naturel, & le mettre en œuvre. Ce seroit une négligence honteuse, si on le laissoit passer en d'autres mains, & qu'on n'eût pas l'industrie de

l'employer.

III. Il faut être instruit de ce qui manque, & de ce qui fait plus sortir d'argent du Royaume; & tâcher d'en établir des manufactures. en faisant venir du dehors la matiere à moins de frais, & occupant les ouvriers du pays à la travailler.

IV. On doit avoir pour maxime, que des choses travaillées dans le Royaume, quoique plus cheres que celles qui viennent du dehors, sont plus utiles à l'Etat; parce qu'elles servent à occuper les naturels du pays, & que l'argent ne fait que circuler sans en sortir.

V. En établissant une marufacture, il faut

n même tems lui procurer le débit, & en être même sûr avant que de se mettre en frais: autrement on la décrédite, & l'on ruine tous les entrepreneurs.

VI. Il faut prendre garde, quand on en établit une nouvelle, qu'elle ne nuise pas à une autre déja établie, ou dans la même espece, ou dans une espece différente. En augmentant les ouvriers en soie; on peut faire tort aux manufactures de draps. On s'expose à faire tomber une ancienne, en établissant trop près d'elle une nouvelle de même espece. Il ne faut pas se laisser éblouir par de légeres vraisemblances, ni par des propositions où des particuliers aient intérêt. Il faut tout examiner, & avec un esprit non prévenu.

VII. Il est de l'intérêt du bien public, que le Prince ne permette pas des manusactures qui sont tort aux pauvres & aux petits artisans, en leur enlevant la matiere de leur travail, & faisant par des machines où l'eau & le vent sont employés, ce qui occupoit le petit peuple. Il doit s'opposer aussi à toutes les inventions, qui sont qu'un seul homme tient lieu de plusieurs, & qui leur ôtent par conséquent le moyen de travailler & de vivre. Le grand soin du Prince est, que tout le monde soit occupé, & puisse gagner, en travaillant, de quoi se nourrir. Il peut louer & récompenser

r Vespassen avoit bien connu l'importance de cette maxime. Mechanico, dit son Historien, grandes columnas exiguà impensà perducturum in Capitolium pollicenti, premium pro commento (pour l'invention) non mediocre obtulit, operam remisit: prefatus, sineret se plebeculam pascere. Sueton. C. 18.

même ceux qui font de nouvelles découvertes dans les mécaniques : mais si elles portent préjudice aux pauvres, il doit se contenter de rendre justice à l'esprit de l'inventeur, & désendre séverement ce qui ne serviroit qu'à multiplier les indigens & les paresseux.

VIII. C'est un soible dédommagement de ces deux grands maux, que d'avoir certaines choses à plus bas prix. On sent peu cette diminution, au lieu que l'Etat demeure chargé

d'une multitude inutile.

IX. C'est pour cela qu'entre toutes les manusactures, on doit s'attacher présérablement à celles qui occupent un plus grand nombre d'ouvriers de l'un & de l'autre sexe, & où les ensans mêmes & les vieillards peuvent contribuer en quelque chose : car il faut, autant qu'il est possible, que tout le monde vive de son travail, que la mendicité soit honteuse & bannie, & qu'il n'y ait personne dans l'Etat qui ait de la santé, & qui n'en fasse pas usage.

X. Si la paresse en certains lieux est invincible, ou si l'on y manque d'industrie, il faut y appeller, ou d'un autre endroit du Royaume, ou même d'un Etat étranger, des ouvriers entendus & laborieux, qui prennent la place des naturels du pays & qui leur enseignent à travailler, ou qui leur fassent honte de leur pa-

resse.

XI. Il est aussi nécessaire dans de telles circonstances 1 d'inviter les marchands étrangers

<sup>1</sup> Negotiatoribus, ut Romam volentes concurrerent, maximam immunitatem dedit: mechanica opera Roma

D'UN PRINCE. II. Part. 223 à venir s'établir dans les meilleures villes; de leur accorder pour cela des priviléges, & d'observer religieusement les promesses qui leur seront faites. C'est un moyen sûr de donner au commerce de la chaleur & du mouvement, d'inspirer aux citoyens de l'émulation, d'exciter leur industrie, & de tirer avantage de tout ce qui croît dans le Royaume, dont une partie demeuroit inutile : car les meilleurs pays deviennent pauvres & stériles par l'oisiveté; & ce qu'ils produisent s'anéantit & se perd, quand on n'en connoît pas l'usage, ou qu'on le néglige. Un peu de jalousie contre des étrangers plus habiles & plus diligens, sert à réveiller la nation : mais cette jalouse doit avoir ses bornes. Le Prince doit s'en servir comme d'un aiguillon, pour exciter ses sujets, mais n'en point écouter les plaintes & les murmures contre des étrangers invités par ses promesles.

XII. Il est important de ne laisser pas établir beaucoup de manufactures, dont on ruineroit les ouvriers, si l'on venoit à désendre le luxe. Car lorsque leur nombre s'est fort multiplié, l'on est comme forcé de souffrir le luxe, quoique pernicieux à l'Etat, de peur de ruiner l'Etat en le désendant. Il est nécessaire que le Prince soit attentif sur ce point: autrement le mal & le reméde deviendront égale-

ment dangereux.

XIII. Les manufactures employées à confumer & à détruire l'or & l'argent, sont con-

plutima instituit. L'Empereur Alexandre Severe, dans sa vie par Lampride, p. 212.

K iv

### 224 INSTITUTION

traires au bien public, parce qu'elles rendent les especes plus rares, & qu'elles sont périr, pour des usages frivoles, des matieres précieuses que l'Etat ne produit point, & qui sont l'ame de tout le commerce.

XIV. On est donc obligé de réduire ces manusactures, & de leur donner des bornes étroites, si l'on ne juge pas à propos de les supprimer; & l'on ne doit même les tolérer, que lorsqu'on est bien informé, que la quantité d'or & d'argent qu'elles consument est réparée avec avantage par l'or & l'argent étranger qu'elles attirent dans le Royaume.

XV. Si l'on étoit donc bien instruit que les manufactures ne servissent qu'au luxe de l'Etat, ou que la perte qu'elles lui causent ne sût qu'imparfaitement compensée par les nouvelles especes que leur commerce y attireroit : il faudroit absolument les désendre, mais en laissant aux ouvriers un intervalle considérable, pour chercher ailleurs un établissement, & les dédommager même en partie aux frais de l'Etat, qui gagneroit encore à leur sortie.

X V I. Pour cette raison l'on doit désendre les dorures, qui sont une pure perte pour l'Etat, parce qu'elles n'ont aucun dédommagement étranger: telles que celles des plasonds, des lambris, des carosses, & de plusieurs choses pareilles qui ne se transportent point hors du Royaume, & qui éteignent les especes, sans les réparer.

X V I I. Il seroit même très à propos, de ne permettre les manufactures de riches étofses, où l'or & l'argent sont employés, que pour leur donner cours chez les étrangers, & d'en défendre l'usage aux citoyens. Une sage République en use ainsi : sévere contre le luxe dans ses Etats : magnissque dans les étoffes qu'elle vend aux étrangers : mettant leur or à la place de celui qu'elle détruit, & gagnant où ils perdent.

#### CHAPITRE XIV.

C'est un cinquième moyen d'enrichir l'Etat que d'en bannir l'usure, désendue par la loi de Dieu, & qui est contraire aux intérêts du Prince & du public, à l'agriculture, & au commerce.

#### ARTICLE I.

L'usure est défendue par la loi de Dieu.

I. C E seroit inutilement que le Prince travailleroit à remplir ses Etats de biens & de richesses, s'il sousstroit que l'avarice & l'usure enlevassent au peuple le fruit de ses soins. Il doit se souvenir que Dieu, donnant des loix au peuple d'Israël & le formant en République, 2 lui désendit de prêter à usure

I La Rémblique de Venise.

<sup>2</sup> Non fxnerabis fratri tuo ad usuram, pecuniam, nec fruges, nec quamlibet aliam rem; sed alieno: fratri autem tuo absque usura, id quo indiget, commodabis: ut benedicat tibi Dominus Deus tuus in omni opere tuo. Deut. C. XXIII. v. 19. & 20.

# 226 INSTITUTION

à d'autres qu'aux étrangers; & que par cette défense il apprit à tous ceux qui gouvernent les Etats, que l'usure est contraire au bien public, & qu'elle doit être considérée comme un mal, dont il faut détourner les pernicieuses suites sur les ennemis : car les étrangers, dont parle la loi de Dieu, étoient tous regardés comme ennemis; & le peuple avoit ordre, de leur ôter non seulement les biens, mais la vie.

II. Cette distinction d'étrangers & de freres a cessé par l'Evangile, qui rappelle tous les hommes à l'unité, & qui n'en compose qu'une seule famille, dont Jesus-Christ est le ches.

III. Ainsi tout prétexte à l'usure est ôté; & 'ceux qui voudroient en éluder la désense, en la limitant à l'égard des seuls pauvres, seroient condamnés par l'opposition entre le frere & l'étranger, & non entre le riche & le pauvre; par les termes de la loi, qui sont généraux; par les expressions des 'Prophétes, aussi générales; & par le consentement & la pratique des Juiss, qui sont convaincus que l'usure leur est interdite entre eux, & qu'ils ne peuvent l'exiger que des étrangers.

IV. Le fils de Dieu, qui est venu rendre la loi ancienne plus parfaite, & non l'abolir, & qui nous commande une justice plus abondante que celle des Pharisiens; en supposant

<sup>1</sup> Pfalm. LIV. XIV. LXXI.

<sup>2</sup> Si fuerit justus, ... ad usuram non commodavetit, & amplius non acceperit. Ezechiel. 6. XVIII. v. 5. © 8.

D'UN PRINCE. II. Part. 227 la défense de l'usure, conseille de plus ' de prêter en certaines circonstances, sans espérer que le capital soit rendu : afin qu'on ait quelque avantage sur les infidéles, qui n'ont point en vue des récompenses éternelles, & qui s'attendent presque toujours à recevoir autant

qu'ils ont prêté.

V. Cette doctrine a été unanimement enseignée par les Saints que l'Eglise regarde comme ses maîtres. Aucun d'eux n'en a parlé avec doute, ni foiblement. Ils ont tous été persuadés que l'usure étoit défendue par la loi de Dieu, & plus sévérement aux Chrétiens qu'aux Juifs. Ils se sont élevés contre elle, & dans leurs écrits, & dans leurs discours, fans avoir aucun égard, ni aux usages contraires, ni aux loix civiles qui paroissoient l'autoriser. L'Eglise enfin a obtenu, que les loix civiles fussent conformes à celles de Dieu même; & le monde chrétien a été ainsi gouverné pendant plusieurs siécles, jusqu'à ce que les dernieres hérésies eussent appris à quelques hommes sans joug, à mépriser les plus saintes loix & les plus anciennes traditions.

<sup>1</sup> Si benefeceritis his qui vobis benefaciunt, quæ vobis est gratia? si quidem & peccatores hoc faciunt; & fi mutuum dederitis his à quibus speratis recipere, quæ gratia est vobis? nam & peccatores peccatoribus fænerantur, ut recipiant æqualia ... Mutuum date, nihil inde sperantes. Luc. C. VI. v. 33. 34. 35.

### ARTICLE II.

# L'usure est contraire aux intérêts du Princel

I. Mais quoique la Religion doive nous servir de guide en tout, & que ce soit à elle à nous apprendre ce qui est juste ou injuste, mon dessein est moins de regarder l'usure comme désendue par la loi de Dieu, que comme pernicieuse à l'Etat, dont la bonne politique devroit la bannir, quand même la désense que Dieu en a faite, seroit moins claire & moins précise.

II. Le Prince y a plus d'intérêt qu'un autre; parce que ç'est lui d'ordinaire qui sert de matiere à l'usure, qui en est la premiere victime, & qui contribue par le désordre de ses affaires à répandre cette espece de lépre dans ses Etats, qui les consume ensin & les dévore.

III. Tout Prince qui a de la sagesse & de l'ordre, qui mesure sa dépense sur ses revenus, qui les attend sans les prévenir, & qui, pour les attendre, a toujours quelque chose en reserve, n'a point besoin qu'on lui prête à usure; & il est bien éloigné de penser qu'il ne puisse vivre avec dignité, ni remplir tous ses devoirs par rapport à l'Etat, sans abandonner à des hommes avides & injustes la partie la plus pure de son bien.

I V. Il sait que, par rapport à l'économie, il n'y a de différence entre un Roi & un Seigneur particulier, que du plus au moins; qu'il faut juger des revenus de l'un & de l'autre

par les mêmes regles; que si un particulier se ruine en les anticipant par des emprunts à usure, le Prince se ruine en tenant aussi la même conduite; que si l'intendant du Seigneur particulier gâte ses affaires, en lui faisant toujours des avances à grosses usures, ceux qui emploient les mêmes moyens à l'égard du Prince, sont de mauvais serviteurs; & que, si le bien du Seigneur particulier passe ensin à son intendant, devenu désormais son maître, le bien du Prince passe de même à ceux qui abusent de sa facilité, & qui le pillent, sous pré-

V. La regle & la bonne conduite n'ont que faire de l'ulure. C'est un mal qui en suppose un autre; & elle ne devient nécessaire que lorsque tout est dans le désordre, & que les affaires du Prince sont si mauvaises, qu'il ne peut subsister que par des emprunts, des avances, des taxes nouvelles, des partis, dont il reçoit un rafraîchissement d'un moment, pour retomber aussisté dans un nouvel embarras.

texte de le secourir.

VI. Car l'usure attachée à tous ces pernicieux moyens, augmente le mal, au lieu d'en être le remede. Elle diminue chaque jour, non seulement les revenus du Prince, dont elle retient une partie; mais le fonds même qui doit les produire, qu'elle oblige de vendre, d'engager, de détourner en mille manieres; & elle réduit enfin le Prince à succomber sous le poids des dettes, à retarder les payemens, à substituer des billets à la place des especes, à donner des assignations sur des sonds incer-

tains ou éloignés, & à laisser dans la misere une infinité de familles qui lui avoient confié leurs biens sur sa parole, & d'une maniere

fort pure & fort légitime.

VII. Dans ce nouveau désordre, l'usure devient une seconde sois reméde: mais quel reméde! Elle négocie tous les essets douteux: elle en paie une partie, dans l'espérance de se saire payer du tout. Elle sait prositer du malheur public par ruse & par mille moyens indignes, qu'on puniroit sévérement dans un autre tems; mais que l'extrémité où l'on est, fait dissimuler: car l'usure la plus excessive paroît alors nécessaire, & après qu'elle a ruiné le Prince & l'Etat, on se trouve encore heureux qu'elle leur conserve un reste de vie.

VIII. Tout cela est une suite nécessaire des services que l'usure rend au Prince. C'est ainsi qu'elle lui est utile : c'est ainsi qu'elle augmente ses revenus, sa réputation, la confiance qu'on doit prendre en lui : c'est ainsi qu'elle le met en état de protéger son peuple, de le gouverner avec bonté, de le soulager dans ses besoins : c'est ainsi qu'elle le rend attentif au mérite des personnes désintéressées, ennemi des hommes avares, reservé sur les taxes nouvelles, humain dans la manière dont

il exige les anciens tributs.

I X. Voilà où le Prince, qui auroit d'ailleurs les meilleurs inclinations, sera conduit, malgré lui, par le funeste secours que lui donnera l'usure. Car il n'y a personne qui puisse emprunter toujours à des conditions dures, sans se mettre dans la nécessiré, ou d'abandonner

fon bien, ou de se déclarer insolvable. Le Prince le plus puissant y sera réduit comme le particulier, quoiqu'un peu plus tard. Et il doit examiner, lequel lui est le plus honteux; ou de charger son Etat de dettes immenses, & de le gouverner avec aussi peu de conduite qu'un pupile qui se ruine en empruntant à usure; ou de se déclarer quitte envers tout le monde, en ne payant pas même les dettes les

plus légitimes.

X. Il n'y a personne qui puisse emprunter long-tems & porter long-tems le poids de l'usure, sans faire commerce, & sans gagner assez considérablement, pour fournir aux dépenses nécessaires & à ses dettes ; car s'il se contente d'employer les sommes qu'il emprunte, sans les convertir en une espece de fonds qui les multiplie, il lui sera impossible d'acquitter même les intérêts, bien loin de rendre le principal. Or on sait bien qu'un Prince n'emploie pas au commerce ce qu'il emprunte, & qu'il le consume dans un moment. Ainsi, tout ce qu'il emprunte le charge, & doit l'accabler à la fin, s'il ne s'interdit un moyen qui pallie pour un tems le mal, en le rendant incurable pour l'avenir.

X I. Je sai qu'à mesure que les anciens revenus du Prince s'anéantissent par des anticipations usuraires, on peut lui en procurer de nouveaux par des inventions nouvelles, & le dédommager de ce que l'usure lui ôte, par des moyens que l'usure lui fait trouver.

XII. Mais ces moyens ne sauroient être infinis. Ils sont tous à la charge du peuple,

# 232 INSTITUTION

dont le Prince doit être le Pere. Ils produisent moins au Prince qu'aux traitans, qui savent dissimuler le gain & exagérer les pertes. Ils sont la plupart consumés par des avances, sans remédier aux besoins présens & sururs. Ils rendent non seulement le Prince odieux, mais miserable, en le tenant dans une continuelle dépendance des gens d'affaires, & réduisant son Etat, qui étoit son patrimoine & son héritage, à une misere effroyable.

XIII. Je sais qu'on s'endurcit à ces maux, & qu'on se met peu en peine du lendemain, pourvu que chaque jour on ait ce que desirent les passions. Le successeur, dit-on, vivra d'économie, & remédiera, s'il peut, aux maux de l'Etat: c'est un soin qu'on lui laisse, & dont

on n'est point jaloux.

XIV. Mais reconnoît-on à cela un Prince qui ait de la grandeur & de la dignité? Auroit-on cru en venir-là, en montant sur le thrône? Ne s'êtoit-on proposé, en se chargeant de la conduite de l'Etat, que de l'appauvrir, & que de n'en laisser à son successeur que les tristes restes qu'on n'auroit pu consumer? Ne reconnoît-on point à ces maximes, l'indissérence des Ministres du Prince pour le bien public; & le malheur d'un Etat livré à l'usure & à l'inhumanité des gens d'affaires.

XV. Ce sont eux qui publient, que sans l'usure, ni le Prince, ni l'Etat ne pourroient subsister, & qui le persuadent aisément à tous ceux qu'ils intéressent dans leurs gains, & dont ils prennent l'argent à une sorte usure pour la donner au Prince à une plus sorte.

D'UN PRINCE. II. Part. 233
Ils ont raison de parler ainsi, lorsque le Prince & l'Etat ne sont assistés que par ceux qui les ont ruinés: mais ils seroient couverts de honte, s'ils avançoient ces maximes dans une République florissante, ou dans une Monarchie ou tous les revenus du Prince seroient libres & dégagés.

XVI. La marque la plus certaine qu'un Etat est bien gouverné, est qu'il n'ait pas besoin du secours de l'usure; ou que, s'il est obligé
d'y recourir dans des occasions rares, il emprunte à une usure très-légere, & s'applique
aussi tôt à la faire cesser, en destinant des sonds

au remboursement.

XVII. Au contraire, c'est une preuve qu'un Etat est sans crédit, & par conséquent que, selon la pensée du public, il est mal gouverné, quand il ne trouve à emprunter qu'à grosses usures; & c'est une preuve encore plus certaine qu'il est ruiné, quand il emprunte ainsi.

XVIII. Il est quesquesois nécessaire, comme je le viens d'observer, qu'un Etat, ou ce qui est la même chose, que le Prince qui le gouverne fasse des emprunts. Mais en quoi le Prince est-il de pire condition que le particulier? Et pourquoi resuseroit-on de lui prêter à des conditions légitimes, en se contentant d'assurer le sonds sans intérêts, ou en l'aliénant pour des arrérages? S'il étoit vrai qu'on eût du zéle pour son service, ne pour-roit-on se résoudre à le lui témoigner, qu'en stipulant une sorte usure? Et si le Prince étoit bien conseillé, l'accorderoit-il si aissement? Ou

ne penseroit - il pas aux moyens de la faire cesser bientôt en remboursant.

#### ARTICLE III.

# L'usure est contraire au bien public.

- L. Il est si peu vrai qu'un Prince & son Etat aient besoin d'un tel secours, que pendant plusieurs siecles les Rois & les Etats les plus puissans l'ont ignoré, l'ont défendu comme pernicieux, l'ont proscrit; & ce ne sont pas seulement des Rois aussi chrétiens que Charlemagne & S. Louis qui en ont usé ainsi, mais des Princes infidéles I qui n'avoient d'autre lumiere que celle de la raison & de l'équité naturelle, & qui étoient si éloignés de croire que l'usure fût utile au public & nécessaire aux Princes, qu'ils prêtoient eux-mêmes gratuitement au peuple, bien loin d'emprunter, & qu'ils tiroient du fonds même de l'épargne, des sommes considérables pour être répandues dans le public, & le délivrer de l'oppression de l'usure.
- I I. Je ne puis m'empêcher de rapporter ici les termes d'un Historien très-sensé, qui feront peut-être honte à des hommes aussi peu intelligens dans la politique que dans l'Evangile. « Environ ce tems-là (c'étoit sous l'Em-

2 Interea magna vis accusatorum in eos irrupit, qui

<sup>1</sup> On sait ce que Caton l'Ancien répondit à celui qui lui demandoit ce qu'il pensoit de l'usure. Cum ille dixisset: quid scenerari? tum Cato, quid hominem, inquit, occidere? Cicer. L. 2. de Officiis, n. 89.

D'UN PRINCE. II. Part. 235 s pire de Tibere) un grand nombre de per-» sonnes s'éleverent contre ceux qui prêtoient » à usure, & les accuserent devant le Préteur, » comme violateurs de la loi que César, Dic-» tateur, avoit faite pour regler la maniere » de prêter, & pour marquer quelle quantité de » bien on devoit posséder en fonds dans l'Italie. » Elle n'étoit plus observée depuis long-tems, » parce que l'intérêt particulier avoit prévalu » sur le bien public. L'usure sans doute est un » des plus anciens maux de la République, & » la cause la plus ordinaire des séditions : c'est » pourquoi on a fait tant de loix pour la ré-» primer, au tems même où les mœurs étoient moins corrompues. D'abord la loi des douze

pecunias fænere auctitabant, adversum legem Dictatoris Cæsaris, quâ de modo credendi possidendique intra Italiam cavetur; omissam olim, quia privato usui bonum publicum postponitur. Sanè vetus urbi fænebre malum, & seditionum discordiarumque creberrima causa; eóque cohibebatur antiquis & minus corruptis moribus. Nam primò duodecim tabulis sanctum, ne quis unciario fœ nore amplius exerceret, cum anteà ex libidine locupletium agitaretur. Dein rogatione tribunitià, ad semuncias redacta: postremò vetita usura, multisque plebis scitis obviam itum fraudibus, quæ toties repressa, miras per artes rursum oriebantur. Gracchus Prætor, multitudine periclitantium subactus, retulit ad Senatum: trepidique patres, ( neque enim quisquam tali culpa vacuus) veniam à Principe petivère; & concedente, annus in posterum, sexque menses dati, queis secundum jussa legis, rationes familiares quisque componerent. Hinc inopia rei nummariæ, commoto simul omnium ære alieno. . . . Donec tulit opem Cæsar , disposito per mensas millies sestertio, sactâque mutuandi copia sine usuris per triennium, si debitor populo in duplum prædiis cavisset. Sic refecta fides : & paulatim privati quoque creditores reperti. . . . acribus, ut ferme talia, inibijs, incurioso fine. Tacit. L. 6. Annal. p. 150.

33 Tables la réduisit à un pour cent par mois? » au lieu qu'auparavant elle étoit arbitraire. » Ensuite, à la requête des tribuns, elle sut » fixée à un demi denier : enfin elle fut ab-» solument défendue. Et comme elle tâchoit » de renaître sous différentes formes, & par » divers artifices, on lui opposa divers decrets » du peuple pour la déraciner. Le Préteur » étonné de la multitude des coupables, n'osa » se charger seul du jugement, & il crut de-» voir le reserver au Sénat, à qui il fit son » rapport. Mais le Sénat, dont presque tous » les membres étoient compris dans l'accusa-» tion, en fut si effrayé, qu'au lieu de pro-» noncer, il eut recours à la clémence du » Prince, & lui demanda pardon d'une faute oui étoit devenue générale. Le Prince don-» na un an & demi de terme aux intéressés >> pour regler leurs affaires; mais à condition » de ne plus contrevenir à la loi, & de n'e->> xiger dans cet intervalle aucune usure. Com-» me l'argent devint rare par ce reglement, » les usuriers ne voulant plus prêter, .... >> l'Empereur fournit gratuitement au public » une grande somme pour trois ans, en se » contentant d'affurer le principal. Il retablit » ainsi le crédit; & son exemple apprit aux » particuliers à prêter d'une maniere définté-» ressée. Il est vrai que cette resorme ne sut » pas soutenue avec assez de fermeté; que les » commencemens eurent de la chaleur, & » que sur la fin on se rallentit » : Mais il en est ainsi de tout ce qui est contraire aux paskons des hommes; & l'on n'en peut tirer d'autre conséquence, sinon que l'usure est un mal, qui a besoin d'une vigilance & d'une fermeté toujours nouvelles pour le réprimer.

d'ailleurs étoit un grand homme d'Etat, & qui avoit été Consul, qui en juge ainsi : c'est tout le peuple Romain, l'un des plus entendus dans la politique qui ait jamais été. C'est César le Dictateur, c'est Tibere, c'est Auguste, com-je vais bientôt le rapporter de lui, c'est ce qu'il y a eu de plus sensé parmi les Princes qui ont porté le même jugement de l'usure.

"Ils lui ont opposé de séveres loix. Ils ont pregardé les divers prétextes dont on tâche de la justisser, comme frauduleux & illusoires res, & ils ont été convaincus, que la vérirable source de l'usure étoit l'intérêt particu-politer & le mépris du bien public politics.

I V. Mais ce qui mérite le plus d'attention dans ce que je viens de rapporter, est la conduite du Prince, qui, bien loin d'emprunter à usure, prête lui-même au peuple, & le fait gratuitement, pour le délivrer de la nécessité

de recourir à l'usure.

V. Auguste en avoit donné l'exemple à Tibere: car nous apprenons de son Historien, qu'il avoit un fonds en reserve, 2 pour prêter

r Primò duodecim tabulis sanctum, ne quis unciario scenore amplius exerceret.... Dein rogatione tribunitià, ad semuncias redacta: postremò vetita usura, multisque plebis scitis obviam itum fraudibus, quæ toties repressæ, miras per artes rursum oriebantur.... quia privato usui bonum publicum postponitur. Ibid.

<sup>2</sup> Usum pecuniæ gratuitum, ils qui cavere in du-

sans intérêt, à ceux qui en avoient besoin, & qu'il n'exigeoit d'eux qu'une caution du double,

& l'exactitude à payer à l'échéance.

VI. Et ce Prince qui a gouverné avec tant de sagesse le plus grand Empire qui ait jamais été, n'avoit pas seulement en vue de soulager le peuple par cette libéralité, « mais 1 de » faire tomber l'usure, & de mettre en va- » leur les sonds de terre, à qui le commerce » usuraire des billets est tout-à-fait opposé ».

VII. <sup>2</sup> Il nota d'infamie des personnes qui empruntoient à une usure legere, pour prêter à une usure plus forte; & ce qui est regardé aujourd'hui par bien des gens comme une sage économie, étoit détesté par ce Prince, comme une lâcheté qui méritoit une slétrissure publique.

VIII. L'Empereur Alexandre Severe, ne pouvant entierement déraciner l'usure, 3 la réduisit au tiers, c'est-à-dire, de douze parts à quatre, & il la désendit absolument aux Sénateurs par une premiere loi, ne leur permettant que de recevoir quelques légers présens, quoique dans la suite il se relâchât. Il est vrai

plum possent, ad certum tempus indulsit. Suet. in vità August. C. 41.

Tantam copiam nummariæ rei effecit, ut sænore diminuto, plurimum agrorum pretiis accesserit. Ibid.

2 Notavit aliquos, quòd pecunias levioribus usuris mutuati, graviore sono e collocassent. Ibid. C. 39.

<sup>3</sup> Usuras sœneratorum contraxit ad trientes pensiones, etiam pauperibus consulens. Senatores, si sœnerarentur, usuras recipere primò vetuit, nisi aliquid muneris causa acciperent. Lamprid. in vit. Alex. Sever. p. 213.

p'un Prince. II. Part. 239 que i lui - même prêtoit aussi à quatre pour cent; mais c'étoit pour être plus en état de prêter gratuitement aux pauvres, & de les aider à acheter des fonds, sur les revenus desquels il se payoit lentement de ce qu'il leur avoit avancé.

I X. Je sais bien que le bon emploi de l'usure ne peut servir à la justifier, & que les intentions les plus innocentes n'empêchent pas
qu'elle ne soit un mal : mais ce Prince, à
qui la vérité ne se montroit qu'imparfaitement, doit couvrir de confusion tous ceux
qui, dans le tems même de l'Evangile, portent l'usure à l'excès, dévorent le Prince & le
public, & réduisent une infinité de familles à
vendre leurs héritages, ou à les laisser incultes
& déserts.

### ARTICLE IV.

# L'usure est contraire à l'agriculture.

I. Ce dernier mal, qui ruine absolument l'agriculture, est un des plus grands que l'usure cause à l'Etat; & il suffit seul pour attirer
contre elle toute l'indignation d'un Prince qui
s'efforce par toutes sortes de moyens de rétablir l'agriculture, & qui se voit arracher
par l'usure, le fruit de ses soins & de ses
peines.

II. Nous venons de voir qu'Auguste prê-

r Fænus publicum trienrarium exercuit, ita ut pauperibus plerisque sine usu is pecunias dederit ad agros emendos, reddendas de fructibus. Ibid. p. 212.

toit gratuitement au peuple, <sup>1</sup> à dessein de décréditer l'usure, & de rendre aux sonds de terre, l'estime & le prix que le commerce des billets détruit absolument : car cet injuste moyen de s'enrichir, est bien plus facile & plus court que d'acheter des terres & de les cultiver. Il ne faut, ni soins, ni peines, pour doubler en peu de tems son bien. Il sussit de laisser couler quelques mois, pour accumuler ses revenus. Et quand on a éprouvé <sup>2</sup> de quelle commodité est l'usure, & avec quelle promptitude elle fructisse, on regarde les meilleures terres comme des sonds lents & paresseux, & toutes les dépenses nécessaires pour les mettre en valeur, comme perdues.

III. Alors tout le monde, dans toutes les conditions, ne pense qu'à porter à des hommes accrédités tout ce qu'il peut mettre en reserve. Les grands & les petits suivent cet exemple. Le gain surmonte la pudeur des personnes autresois sensibles à l'honneur & à l'équité; & pendant que l'amorce de l'usure attire l'argent de toutes parts, plusieurs personnes d'une ancienne noblesse, plusieurs familles honnêtes, à qui une somme prêtée à propos conserveroit

1 Tantam copiam nummariæ rei effecit, ut fænore diminuto, plurimum agrorum pretiis accesserit.

<sup>2</sup> La loi de Célar obligeoit à mettre un tiers de son bien en sonds de terre, au moins dans l'Italie, & c'est ce que Tacite marque par ces mots rapportés ci-dessus : Adversum legem Dictatoris Cæsaris, qua de modo credendi possidendique intra Italiam cavetur. Ce qui fait voir que l'argent comptant étoit très-commun, & que la commodité de le faire valcir par l'usure, étoit pour le moins aussi grande alors qu'aujourd'hui.

D'UN PRINCE. II. Part. 241
leurs châteaux & leurs héritages, sont contraintes de laisser tout saissir & tout vendre, saute
d'un secours qu'elles ne peuvent trouver dans
la bourse même des meilleurs amis.

I V. Elles le cherchent quelquesois dans l'usure: mais elle est devenue alors si excessive, si dédaigneuse, si ennemie des discussions où il faut entrer quand on prête autrement que sur la place, que d'ordinaire elle est inéxorable; ou que, si elle se laisse séchir, c'est à des conditions si dures, que son secours est

une nouvelle oppression.

de

de

es

te .

&

es

le

er

le

i-

25

š

e

V. S'il est ainsi à l'égard des personnes solvables, & dont les grandes terres servent de caution & de sureté; que doivent attendre ceux qui ont moins de biens en évidence? Qui tendra la main à un Marchand un peu pressé dans ses affaires? Qui empêchera un artisan de vendre dans la nécessité les instrumens même de son art, & de se priver ainsi de toute ressource? Qui soutiendra une famille obscure prête à succomber, & qu'un secours médiocre rétabliroit? Le gros de l'Etat est composé de ces sortes de personnes, dont le nombre est infini; & il est de l'intérêt public qu'elles ne soient pas abandonnées. Mais l'usure, quand elle est dominante, & elle l'est toujours quand elle est tolérée, endurcit tout le monde contre les besoins publics & particuliers, & elle voit tranquillement périr l'Etat, pourvu qu'elle elpere profiter de ses ruines.

VI. Une seule espece d'hommes est capable de l'attendrir; & ce sont les gens de la campagne, qui ont quelques petits sonds &

Tome II.

quelques héritages à la bienséance de quelque usurier d'une ville prochaine: car cet homme est toujours prêt à couvrir l'hameçon par l'apparence de quelque service. Il prête peu, pour avoir beaucoup; & il chasse en peu d'années de l'héritage de ses peres, le malheureux qu'il n'a secouru que pour le dépouiller. Les exemples de cela sont sans nombre. C'est ainsi que la campagne se dépeuple tous les jours. C'est ainsi que l'agriculture périt, & c'est à l'usure, plus qu'à toute autre cause, qu'il faut attribuer un tel malheur, dont nous avons vu ailleurs les surestes suites.

VII. Nous pouvons joindre à l'expérience que nous en faisons tous les jours, ce que le S. Esprit a bien voulu nous en apprendre dans un des Livres 2 de l'Ecriture. Les Juiss qui étoient retournés de la captivité de Babylone en leur pays, rentrerent dans les héritages que leurs ancêtres avoient possédés. Mais plusieurs d'entre eux, accablés par les tributs & pressés par la famine, furent obligés d'emprunter des autres pour leur subsistance, & pour les charges publiques. Ils le firent à usure, & bientôt ils furent dépouillés de leurs champs & de leurs héritages, par ceux qui leur avoient prêté. Les plaintes en furent portées à Néhémias, Gouverneur du pays & plein de vertu. Il assembla le peuple, fit honte aux riches de leur dureté, & remit en possession de leurs biens tous ceux que l'usure en avoit

I Dans le Chapitre XII. de cette Partie.

<sup>2</sup> Efd. C. V. v. 3. 4. 6. 7.

D'UN PRINCE. II. Part. dépouillés. « 1 Votre conduite est injuste, » leur dit-il; pourquoi ne marchez vous pas » dans la crainte de Dieu? Et n'êtes-vous pas » touchés du scandale que vous donnez aux nations qui nous sont ennemies? J'ai prêté » à plusieurs, aussi bien que mes freres & les » gens qui sont à moi, de l'argent & du bled. » N'exigeons, ni vous, ni moi, ce qui nous est dû. Rendez aujourd'hui les champs, les, » vignes, les plants d'oliviers, les maisons, » à ceux qui ont emprunté de vous. Remettez » leur l'usure de l'argent, du bled, du vin, » de l'huile, qu'ils vous doivent, & imputez-» la sur les jouissances. Nous rendrons tout, » répondirent les créanciers, nous n'exigerons » rien, & nous vous obéirons. Néhémias re-» cut leur soumission, & il ajouta, en secouant, » ses habits. Que Dieu agite ainsi quiconque " n'accomplira pas ce qu'il vient de promet-» tre, qu'il le chasse de sa maison & du champ » qu'il cultive; qu'il l'enleve de sa place, & po qu'il le laisse sans biens ».

I Non est bona tes quam facitis. Quare non in timore Dei nostri ambulatis, ne exprobretur nobis à gentibus inimicis nostris? Et ego, & frattes mei, & pueri mei, commodavimus plurimis pecuniam & frumentum; non repetamus in commune istud, æs alienum concedamus quod debetur nobis. Reddite eis hodie agros suos, & vineas suas, & oliveta sua, & domos suas; quin potiùs & centesimam pecuniæ, frumenti, vini & olei, quam exigere soletis ab eis, date pro illis. Et dixerunt: reddemus, & ab iis nihil quæremus, sicque faciemus ut loqueris.... Excussi sinum meum, & dixi: sic excutiat Deus omnem virum qui non compleverit verbum istud, de domo sua & de laboribus suis. Sic excutiatur, & vacuus siat; & dixit universa multitudo, Amen. L. 2. Esd. C. V.v. 9.

L ij

VIII. Nous voyons dans ce seul événe ment bien des choses qui méritent qu'un Prince y fasse attention. L'usure en très - peu de tems dépouille un grand nombre de familles de leurs fonds & de leurs héritages. Ces familles réduites à la pauvreté, sont à charge à la République. La division & les murmures séparent le peuple en deux corps, & ébranlent les fondemens de la société & du gouvernement. Un sage Gouverneur remédie à ces désordres, en faisant cesser l'usure, & remettre les légitimes possesseurs dans les héritages dont elle les avoit dépouillés. Il emploie contre elle l'autorité de Religion, aussi bien que la temporelle, & il prédit par ses imprécations, que quiconque aura appauvri ses freres par l'usure, sera lui-même réduit à la derniere indigence. Ainsi l'usure est un embrasement qui consume tout, & qui s'attache enfin à ceux-mêmes qui l'ont excité. Ainsi elle est la peste de l'Etat, enveloppant successivement les pauvres & les riches, & traînant après elle une malédiction générale.

I X. Un Prince sage la regarde toujours sous cette idée; & autant qu'elle est ennemie de l'agriculture & de la possession tranquille des héritages dont jouit chaque famille, autant il s'applique à les protéger, & à 1 procurer divers moyens aux pauvres de la campagne, pour acquérir quelques sonds de terre

<sup>1</sup> Nous avons vû l'exemple de l'Empereur Alexandre Severc. Ita ut pauperibus plerisque sine usuris pecunias dederit, ad agros emendos, reddendas de tructibus,

p'un Prince. II. Part. 245 qu'ils puissent cultiver avec plus de soin & d'affection, que ceux où ils n'ont rien.

#### ARTICLE V.

# L'usure est contraire au commerce.

I. Il donne la même attention à purifier de toute usure le commerce, qui est une source de biens pour l'Etat, presqu'aussi séconde que l'agriculture; & il se forme sur cela des regles très-différentes des abus que la cupidité a introduits, & qu'elle s'efforce de justifier.

II. Il fait que le public a un grand intérêt que les Marchands ne soient pas ruinés; que les banqueroutes ou n'arrivent jamais, ou soient très-rares, & que la bonne-soi, qui est l'ame du commerce, soit solidement établie; & il est en même tems bien informé, que lorsque les Marchands empruntent à usure, il est difficile qu'ils se soutiennent long-tems; qu'ils sont plus exposés à périr, & à envelopper les autres dans leurs pertes; qu'on ne peut presque point compter sur leur bonne-soi, & qu'on y est souvent trompé; & qu'on ne sauroit discerner qu'à leur mort, s'ils avoient réellement du bien, ou s'ils ne rouloient que sur leur crédit.

que si un Marchand fait un gain assez considérable pour subsister avec sa famille, pour augmenter son bien, & pour payer l'intérêt & le capital des sommes empruntées, il seroit bien plus riche, s'il ne partageoit point

L iij

fon gain avec ses créanciers; qu'il feroit à la vérité un commerce moins étendu, mais beaucoup plus sûr; qu'il porteroit avec bien plus de facilité les pertes, s'il lui en arrivoit, parce qu'il ne seroit pas accablé par ceux qui lui demanderoient en même tems de grandes sommes & de fortes usures; qu'il seroit moins téméraire, étant moins pressé de faire de grands gains, parce que tout son bien seroit à lui, & que le terme de l'échéance ne seroit pas à son égard un vif aiguillon pour le porter dans le danger; qu'il seroit moins ardent, plus juste, plus fincere, plus utile par consequent au public ; qu'il laisseroit plus d'ordre dans ses comptes, plus de paix dans sa famille, plus de pureté & d'innocence dans son bien.

IV. C'est en esset, l'imprudence seule des marchands, ou leur excessive cupidité, qui donne entrée à l'usure dans le commerce. Les uns s'engagent témérairement dans de mauvaises assaires, d'où ils ne peuvent sortir que par des emprunts, qui les sauvent néanmoins rarement du nausrage, quand ils ne sont pas gratuits, & qui ne servent qu'à rendre leur perte plus certaine, en la retardant de quelques momens: car l'usure ne rétablit point les assaires qui sont en désordre, & elle n'est jamais plus excessive, que lorsque le crédit de celui qui emprunte commence à chanceler.

V. Les autres, par le desir de devenir bientôt riches, entreprennent au - delà de leurs forces, & grossissent le fonds médiocre qui est à eux, par des emprunts. S'ils avoient de la patience & de la modération, ils arriveD'UN PRINCE. II. Part. 247 roient au terme plus surement, quoiqu'un peu plus tard: mais l'avidité les séduit, & parce qu'elle réussit à quelques - uns, plusieurs s'engagent à leur exemple dans des routes sort périlleuses, contraires au bien de l'Etat, & à

la sureté publique.

V I. Il y a des villes dont le commerce est très - vif, & qui ont ignoré jusqu'ici l'usure. Plusieurs familles s'y sont enrichies par un trasic légitime; & elles se maintiendront toujours, si elles ne s'écartent point des maximes de leurs ancêtres, qui ne trassquoient que sur leur propre sonds, qui l'augmentoient chaque année, & qui laissoient en mourant de grands biens, parce qu'ils ne s'étoient pas

hâtés de les acquérir.

VII. Si l'on objecte que l'utilité publique demande que l'on fasse de grandes entreprises, & que l'on sorte des bornes étroites d'un commerce qui n'a d'autre sonds que celui d'un particulier; j'en tomberai d'accord: mais je ne conviendrai pas que l'usure soit nécessaire aux grandes entreprises, qu'elle est bien plus capable de faire avorter; & je crois qu'un Prince aimera bien mieux en consier le succès à une société de négocians habiles & riches de leur propre sonds, qu'à un seul homme dont le crédit seroit le principal bien & qui commenceroit par s'endetter considérablement, dans l'espérance de réussir.

VIII. Ces sortes d'affaires se doivent traiter dans le Conseil du commerce, composé de personnes sages & désintéressées, ennemies de l'avidité & de l'usure, & conduites par l'es-

prit du Prince, qui ne veut rien que de légitime, & que par des voies innocentes.

IX. Je ne saurois finir cette matiere, sans le supplier d'ôter une derniere ressource à l'usure, en délivrant de ses piéges un âge exposé
à la séduction, par son peu de lumiere & par
la violence de ses passions; & d'interdire, par
une loi, toute action à ceux qui prêtent à
usure aux sils de famille qui sont sous la puissance paternelle, ou sous la conduite de tuteurs, pour exiger leurs dettes dans aucun
tems, ni après la mort des peres, ni en vertu
d'une ratissication des sils de famille après leur
majorité.

X. Il n'y a que cette sévérité qui soit capable d'arrêter un désordre qui ruine les meilleures samilles du Royaume; qui dépouille
une jeunesse imprudente d'un bien qu'elle ne
connoît pas encore; qui lui ôte le moyen de
servir l'Etat, lorsqu'elle est devenue plus sage
applus raisonnable; qui contraint des personnes qualisées de se mésallier, pour trouver
de quoi payer ce qu'elles ont emprunté dans un
tems d'aveuglement; a qui contribue infiniment plus qu'aucune autre cause à l'indocilité, à la licence, a la corruption de la jeunesse.

X I. Vespassen, l'un des plus sages Empereurs qu'aient eu les Romains, avoit compris toutes les suites de ce désordre; & ce sut par ses conseils, autant que par son autorité, que

<sup>1</sup> Autor senatui suit decernendi, ne filiorum samilias seneratoribus exigendi crediti jus unquam esset, hoc est, ne post patrum quidem mortem. Suct. C. 11.

D'UN PRIINCE. II. Part. 249
le Sénat ôtal, par une loi, là ceux qui prêteroient aux fils de famille, tout droit & toute
espérance de s'en faire payer dans aucun tems.

XII. Si une telle loi étoit sévérement observée, & qu'on n'eût aucun égard aux ratifications qu'on exigeroit pour l'éluder, le bien des familles se perpetueroit: la jeunesse trouveroit moins de facilité pour le vice: les peres seroient plus respectés; & l'Etat se rempliroit d'excellens sujets que l'usure lui enleve, en se hâtant de les séduire & de les corrompre.

# CHAPITRE XV.

Le Prince doit inspirer à ses sujets l'amour de toutes les vertus dont dépend le bien de l'Etat. Quelles sont ces vertus : quels moyens il doit employer pour les faire aimer.

## ARTICLE I.

Le Prince doit inspirer à ses sujets l'amour de toutes les vertus dont dépend le bien de l'Etat.

I. S I le Prince bornoit ses soins à remplir ses Etats de biens & de richesses, sans penser à rendre ses sujets plus vertueux, ni plus justes, il auroit des vues aussi limitées que 1 le petit peuple, qui ne s'intéresse à

Tacit. L. 4. Hift. p. 406.

dance; il ne feroit que servir de ministre à la cupidité des hommes, & il négligeroit la fin principale du gouvernement, en laissant périr les mœurs, & contribuant même à les corrompre par les richesses, au lieu de travailler à les rendre plus innocentes & plus pures.

II. « ¹ Quel but croyez - vous que doive

» se proposer le ches de la République, disoit

» le plus éclairé des Philosophes payens? Peut
» il être autre, que celui de rendre ses ci
» toyens les plus parfaits qu'il lui sera possible?

» Et néanmoins on ne cesse de louer des hom
» mes comme heureux, & comme vaillans,

» dont le gouvernement s'est terminé à amol
» lir le peuple par les délices, & à lui four
» nir dequoi satisfaire ses cupidités. Le vul
» gaire les admire comme les auteurs de la

» grandeur & de la magnissicence d'Athènes;

» & il ne voit pas que l'indulgence & la

<sup>1</sup> An is qui ad Rempublicam accedit, alterius cujuspiam rei curam debet suscipere, quam ut quam optimi cives simus? Laudibus illos homines effers, qui populum conviviis impleverunt, iptius cupiditatibus plus æquo indulgentes. Illos dictitat vulgus civitatem magnam effecisse: nec animadveitit eorum veterum opera civitatem tumere, & ulcere latente laborare: nam temperantiæ atque justitiæ neglecto studio, portuum & navalium, & mænium, & tributorum, cæterarumque nugarum copia civitatem impleverunt : quum igitur morbi impetus ingruerit, in præsentes nunc consultores culpam referunt; Themistoclem autem, & Cimonem, & Periclem, malorum autores, laudibus commendant. Platon dans le Dialogue appellé Gorgias. Tom. I. pag. 535. O. 519.

D'UNPRINCE. II. Part. 261 » molesse de ces anciens chefs du peuple ont » laissé dans l'Etat une enflure secrete, & une » mauvaise disposition, qui ne pouvoit man-» quer d'aboutir à une corruption générale. » Car, au lieu de s'appliquer à inspirer au » peuple l'amour de la frugalité, de la mo-» dération & de la justice, ils ont donné tous » leurs soins à l'embellissement du port, à la » fabrique des galeres & des vaisseaux, à éten-» dre l'enceinte des murailles qui joignent la » ville avec le port, à augmenter les revenus » publics par le commerce & les impôts sur » les marchandises, & à plusieurs choses aussi » frivoles, dont tout le public est occupé; & » maintenant que les vices, qui sont la suite » d'un gouvernement si défectueux, se pro-» duisent de toutes parts, on s'en prend aux » Magistrats qui gonvernent la République, » qui n'en sont pas les auteurs; pendant qu'on » donne de grands éloges à Thémistocle, à » Cimon, à Périclès, qui sont la véritable cause » de tous les maux ».

III. Rien n'est plus pur, ni plus digne de la considération d'un grand Prince que ces sentimens; & je ne saurois aussi leur faire plus d'honneur, que de les comparer à ceux de S. Augustin, qui avoit sur cette matiere les mêmes idées.

IV. « 1 Les hommes, dit ce Pere, qui ju-

r Per rersa & aversa corda mortalium selices res humanas putant, cum tectorum splendor a tendit r, & labes non attenditur animorum; cum theatrorum moles exstruuntur, & essociationis insania, & operation insania, & opera

>> gent des choses selon la corruption & les >> ténébres de leur cœur, pensent qu'un Etat >> est heureux, lorsque les villes sont remplies » de palais magnifiques, & que le vice & >> l'ignorance regne dans les esprits, sans qu'on » en soit touché : lorsque l'on bâtit des théâtres » d'une masse & d'une élévation prodigieuse, » & qu'on ruine le fondement des vertus : >> lorsqu'on attache la gloire & la magnificen-» ce à des profusions insensées, & que les œu->> vres de miséricorde sont dans le mépris; » lorsque des comédiens emportent tout le >> superflu des riches, & que le nécessaire >> manque aux pauvres; mais quand Dieu per-» met un tel abus de l'abondance, c'est un » effet terrible de sa colere. Il punit sévére-» ment un Etat, quand il laisse de tels dé->> fordres impunis; & au contraire, quand il » ôte aux vices ce qui servoit à les entrete-» nir, & qu'il réduit à l'indigence, des pas-» sions qui abusoient des richesses, c'est alors » qu'il mêle la miséricorde à la justice, & qu'il » punit pour pardonner».

V. Mais lorsque je mets devant les yeux du Prince l'obligation où il est de donner ses soins pour rendre ses sujets plus vertueux & plus justes, je ne prétens point encore parler de

misericordiæ deridentur: cùm ex his quæ divitibus abundant luxuriantur histriones, necessaria vix habent pauperes. . . Hæc si Deus pollere permittat, tunc indignatur graviùs; hæc si impunita dimittat, tunc punit insessius: cùm verò evertit subsidium vitiorum, & copiosas libidines inopes reddit, misericorditer adversatur. S. Aug. dans l'Epitre 138. à Marcellin, n. 14.

p'UN PRINCE. II. Part. 253 cette sorte de vertu & de justice, qui est le fruit de la vraie piété. Je reserve cette importante matiere à une autre Partie: non que je pense que les vertus morales soient absolument dissérentes de celles dont la Religion est le principe & la fin: je regarde, au contraire, les unes comme une ébauche, dont les autres sont la persection; & c'est même parce que je crois que les premieres sont comme une heureuse préparation aux secondes, que j'en recommande le soin.

#### ARTICLE II.

# Quelles sont ces vertus.

I. Les vertus, dont il est ici question, sont celles qui servent comme de base à un Etat bien reglé, dont les Payens ont connu la nécessité, dont les Romains & les Grecs ont donné de grands exemples, & qui sont comme la fin prochaine de tous les soins d'un Prince sage & éclairé; qui sait bien qu'il ne rendroit aucun service réel à l'Etat, s'il ne le remplissoit que de biens dont la vertu sait peu de cas; & s'il négligeoit de lui procurer ceux qui méritent une solide louange.

I I. Dieu a montré à tous les hommes combien les vertus sont capables de soutenir & d'aggrandir un Etat, en sondant sur elles l'Empire Romain, le plus grand & le plus glorieux qui ait jamais été; en lui accordant un succès incroyable & persévérant, tant qu'elles furent en exercice & en honneur; & en permettant des divisions & des guerres civiles,

254 INSTITUTION qui se terminerent à l'oppression de la République, lorsque le luxe & la volupté eurent étoussé les vertus.

III. C'est la pensée de S. Augustin, & elle mérite bien qu'on la rapporte dans ses propres termes: cc 1 Il y a des hommes assez injustes, » dit - il, pour regarder comme un bonheur » l'impunité du vice, & qui croient que la » République n'en seroit pas moins affermie, >> quand la licence y regneroit : eux qui de-» vroient savoir que c'est cette même Répu-» blique que les premiers Romains ont fon-» dée & élevée sur la vertu. Car quoiqu'ils » fussent privés de cette véritable piété, qui » est le culte sincere du vrai Dieu, ils obser-» voient néanmoins certaines regles de pro-» bité & de justice, qui sont le fondement » d'un Etat, qui contribuent à l'augmenter, » & qui servent à l'affermir : & Dieu a bien » voulu leur accorder ce succès, pour faire » voir par l'exemple d'un si grand & si puis-» fant Empire, de quelle utilité sont les ver-» tus civiles & politiques, lors même qu'elles >> sont séparées de la vraie Religion; & pour

<sup>1</sup> Vitiis impunitis volunt stare Rempublicam, quam primi Romani constituerunt auxeruntque virtueibus, etsi non habentes veram pietatem erga Deum yerum, . . . custodientes tamen quandam sui generis probitatem, quæ posset terrenæ civitati constituendæ, augendæ, conservandæque sussicere: Deus enim sic ostendit in opulentissimo & præclaro Imperio Romanorum, quantum valerent civiles etiam sine verâ Religione virtutes, ut intelligeretur, hac additâ, sieri homines cives alterius civitatis, cujus Rex veritas, cujus lex caritas, cujus modus æternitas. S. Aug. Ep. 138. ad Marcellin. n. 17.

D'UNPRINCE. II. Part. 255 b) faire comprendre par-là aux autres hommes. » de quel prix elles deviennent, lorsque la » vraie Religion y est jointe, & comment ils peuvent par elles devenir citoyens d'une » autre patrie, dont le Roi est la vérité, dont » la loi est la charité, dont la durée est l'éter-» nité ».

IV. Les vertus Romaines, dont S. Augustin parle en général, sont marquées plus en détail dans un des livres de l'Ecriture, où le S. Esprit n'a pas dédaigné de montrer par quelle voie la République Romaine étoit devenue si puissante, afin d'instruire tous ceux qui conduisent les Etats, du soin qu'ils doivent pren-

dre d'y faire fleurir les mêmes vertus.

V. Il loue principalement leur 1 conseil & leur 2 sagesse, leur conspiration pour le bien public, leur défintéressement particulier, 3 leur obéissance aux loix & à l'autorité légitime ; leur 4 fidélité dans les Traités ; leur ! patience dans le travail; leur fermeté dans leurs résolutions, 6 leur courage & leur valeur, & plus que tout cela l'amour de l'égalité & 7 l'éloignement de toute ambition.

r Possederunt omnem locum consilio suo. I. r. Macchab. VIII. v. 3.

2 Consilium agentes semper, ut quæ digna sunt, gerantur. ". 15.

3 Omnes obediunt uni, & non est invidia, neque zelus inter eos. v. 16.

4 Cum amicis suis , & qui in ipsis requiem habebant . conservaverunt amicitiam. v. 12.

5 Consilio suo & patientia. v. 3.

6 Audierunt prælia eorum & virtutes bonas. v. 2. 7 In omnibus istis nemo portabat diadema, nec induebatur purpurâ, ut magnificaretur in ca. v. 14.

256 INSTITUTION

de la Patrie.

I. L'amour VI. Je ne puis rien faire de mieux que d'étudier avec attention ce modéle: & je commence par l'amour de la patrie, qui est la même chose que l'amour du bien public, parce que c'étoit de cet amour que naissoient toutes les vertus Romaines.

II. Conspiration générale au bien jublic.

VII. Chaque citoyen se regardoit comme une partie de la République qui devoit se rapporter au tout, qui lui devoit ses biens, sa liberté, sa vie, qui devoit être prêt à lui sacrifier ses intérêts les plus chers, & qui ne pouvoit trouver, ni sa sureté, ni sa gloire,

que dans celle de l'Etat.

VIII. De-là venoit cette conspiration générale au bien public : ce secours mutuel que tous les citoyens se prêtoient : cette sollicitude pour le salut de la République : cet intérêt que le peuple prenoit aux délibérations & aux conseils: cette application qu'avoient les simples particuliers à découvrir ce qui pouvoit contribuer au bien de l'Etat : cet esprit de sagesse & de politique, dont les artisans mêmes étoient capables.

III L'union mutuelle des Citoyens.

I X. De là venoit encore l'amour de chaque citoyen pour ses frères : la joie d'en avoir délivré quelqu'un dans un combat : la disposition à s'entr'assister dans un péril commun : la senfibilité pour le bien ou pour le mal des plus petits & des plus foibles d'entre le peuple : la honte & la douleur de n'avoir pu arracher des mains des ennemis un citoyen emmené captif: le courage & la valeur pour servir de bouclier à ses compagnons, & avec eux à tout l'Etat.

D'UN PRINCE. II. Part. 257

X. De-là venoit l'attention à bien choisir IV. Discerles Généraux pour la guerre, & les Magistrats rement dans le pour la justice : l'intérêt qu'on prenoit à leur sistrats. gloire & à leur succès : la reconnoissance qu'on avoit de leurs services : l'honneur qu'on rendoit à leurs personnes & à leurs vertus.

X I. Cette union & cette correspondance, que l'amour de la patrie, & de l'interêt public formoit entre les citoyens, faisoit de la République comme une seule famille; au lieu que 1 l'intérêt particulier qui domine aujourd'hui presque par-tout, fait de chaque famille un Etat à part, absolument indifférent à la République, & souvent ennemi. Chacun s'établit le centre de tout : les vues générales ne touchent personne : le bien public n'est qu'une vaine idée : les sentimens d'honneur passent pour foiblesse, & chaque particulier tâche de s'avancer par des routes séparées, où il puisse marcher seul, & n'avoir point de concurrent.

XII. 2 Si quelques personnes d'une ancienne probité conservent un amour sincere pour l'Etat, & s'affligent de ses maux; les autres, 3 ou se rient de leur simplicité, ou insultent même à leur douleur, s'ils se trouvent dans l'abondance. L'insensibilité va jusqu'à faire regarder les dangers de l'Etat, comme

I Ur in familiis privata cuique stimulatio, & vile jam decus publicum. Tacit. I. 1. Hift. f. 336.

3 Præcipuum pessimorum incitamentum, quòd boni mærebant. Idem. L. 1. Hift. p. 319.

<sup>2</sup> Optimus quisque Reipublicæ cui à mœrebat : multi odio præsentium, & cupidine mutationis, suis quoque periculis læ abantur. Tacit. L. 3. Annal. p. 91.

ceux d'un pays étranger, ou même jusqu'à les faire desirer, comme un moyen salutaire pour changer le gouvernement. On s'endurcit à tout par lâcheté. On ne vit plus que pour soi, & dans soi-même: 1 toute émulation pour le bien s'éteint; & dans les villes, aussi bien qu'à la cour, 2 personne ne pense à devenir meilleur & plus juste: & cette sorte d'ambition n'est plus connue.

V. Zelé & fidélité des Magistrats malgré les dégoûts.

XIII. Par une suite naturelle de l'amour de la patrie, ceux qui étoient dans les emplois s'efforçoient de répondre par leurs services à la consiance que la République prenoit en eux. Comme ils lui étoient attachés par des liens sinceres, ils ne se contentoient pas de ce qui n'étoit qu'extérieur, ils la servoient par conscience 3 & par devoir. Si leurs services étoient connus & estimés, ils en avoient de la joie; mais s'ils demeuroient sans récompense, ou même s'ils étoient suivis de dégoûts, ils ne perdoient point pour cela l'attachement à la République. Il devenoient particuliers sans murmure. Ils soussiroient que leur autorité sût partagée, sans quitter le service. Ils conservoient pour la pa-

Nemo in illà aulà, probitate aut industrià certavit. Tacit. 1. 2. Hist. p. 364.

<sup>2</sup> Fatali omnium ignaviâ. Idem. L. 15. Annal. pag. 286.

<sup>3</sup> Les sentimens des anciens Romains sont bien extrimés par la réponse du Général Aurelien à l'Empereur Valerien, qui le sélicitoit en présence de toute l'armée d'une victoire remportée sur les Goths. Ego, Imperator Auguste, ideò cuncta seci, ideò vulnera patienter acces i, ut mihi gravias ageret Respublica, & conscientia mea. Vopise in vit. Imp. Aurel p. 274 C'étoit un resie de cette ancienne sidélité très-commune dans les premiers tems.

B'UN PRINCE. II. Part. trie un cœur de fils; & elle étoit toujours pour

eux une mere digne de respect.

XIV. On sait en particulier quelle sur la conduite du Général Fabius; avec quelle modération il consentit qu'on partageat le commandement de l'armée entre lui & un homme d'un mérite très-inférieur, qu'on ne lui égaloit que parce qu'on n'étoit pas content de sa lenteur; avec quelle bonté il sauva celui qu'on lui avoit préféré, du danger où sa témérité l'avoit jetté; & avec quel zéle il continua ses services, quoiqu'on n'en connût pas alors l'importance.

XV. Un tel exemple, & quelques autres font connus; mais ils n'ont presque plus d'imitateurs. On ne tient point à l'Etat par de véritables liens. On le sert foiblement, & pour couvrir seulement le dehors. Au moindre dégoût l'on quitte le service, & le dégoût n'est souvent fondé que sur une fausse délicatesse d'une présérence très-légitime. On tient à un Ministre, à un protecteur, à sa fortune : mais la République n'attache personne; & dès qu'elle

est seule, on l'abandonne.

XVI. La patience des Romains, que l'E-ce & travail criture loue aussi bien que leur sagesse, avoit du Peuple & des racines plus fermes. Ils étoient préparés à du Soldat. tout souffrir & à tout entreprendre pour la cause commune. Les longs siéges, les marches pénibles, les expéditions éloignées, le poids extraordinaire de leurs armes, de leurs bagages & de leurs munitions, dont chaque soldat légionaire étoit chargé: le travail ordinaire de sortifier le camp pour des séjours très-courts,

& plusieurs exercices de cette nature très-satiguans, ne pouvoient vaincre leur amour pour la gloire de leur patrie : & une patience si invincible les mettoit en état de vaincre toute

la terre.

XVII. Il est utile à une nation de se proposer un tel exemple, non pour l'imiter en tout, ce qui ne seroit pas possible; ni pour se préparer, en s'endurcissant au travail, à la conquête des autres Etats, ce qui ne seroit pas juste; mais pour assurer son propre repos, pour n'avoir pas besoin de troupes étrangeres, & pour être invincible si l'on étoit attaqué.

VII. Ia Frugalité.

XVIII. La frugalité des Romains servoit à les endurcir à la peine, & à les former à la patience: car ils menoient tous une vie dure, laborieuse, occupée ordinairement à l'agriculture, ou à quelque ouvrage des mains, exposée aux injures du tems, mêlée des exercices militaires, lors même qu'ils ne servoient pas dans les troupes. Ils ignoroient toutes fortes de délices, & en étoient ennemis. Le simple nécessaire leur suffisoit en toutes choses, & ils mettoient leur gloire à retrancher les besoins, & non à les diversifier, & à les rendre infinis, comme le font aujourd'hui les nations qui se piquent d'une plus grande politesse.

XIX. La volupté est devenue pour elles une étude sérieuse. Elles y font tous les jours de nouvelles découvertes. Une nation communique à l'autre ce qu'elle sait & ce qu'elle invente. Il y a des maîtres pour toute espece de délices, qui ont leurs disciples. L'amour de p'un Prince. II. Part. 261
la vie & de tout ce qui peut la rendre sensuelle a pris la place de l'amour de la gloire.
Ton se fait suivre à la guerre par tout ce qui
peut contribuer à la commodité & à la molsesse que les nécessaires; & devant le soldat,
séduit au pain de munition, des Officiers
Généraux se piquent de prosusion & de délicatesse. Aussi le soldat conserve son ancien
courage; mais on se plaint avec raison que
celui de plusieurs Officiers n'est pas le même.

XX. Il est important que le Prince rappelle ses sujets à une vie plus temperante &
plus frugale, & qu'il conserve les forces de
son Etat, en empêchant que les délices ne
les énervent: car en peu de tems une fausse
politesse rendroit toute la noblesse esseminée.
Le moindre travail l'étonneroit. Un petit nombre de jours, où elle seroit privée de quelques
commodités, suffiroit pour la dégoûter du service, & pour lui faire regreter le repos &
la douceur des villes, & dans une occasion
décisive il paroîtroit dans son armée plus d'Epicuriens que de Capitaines.

XXI. Mais indépendamment de cette raifon, qui est néanmoins essentielle, l'attention à empêcher que l'on ne se ruine en dépenses superflues, doit porter le Prince à résormer tout ce qui ne sert qu'aux délices : car il y a des Officiers qui consument dans une seule

<sup>1</sup> Nec deerant, qui ambitione stolida, luxuriosos apparatus conviviorum, & irritamenta libidinum, ut instrumenta belli mercarentur. Tacit. L. 1. Hist. p, 326.

campagne, ce qui suffiroit à plusieurs, & qui se mettent hors d'état de servir plus long-tems, parce qu'ils ont voulu suivre le pernicieux exemple de quelques autres, & imiter une dépense qu'ils ne pouvoient soutenir.

VIII. L'amour de la fimplicité.

XXII. Ce qui conservoir les Romains; étoit l'amour de la simplicité, non seulement dans les repas, mais en toutes choses. Ils s'habilloient simplement. Ils bâtissoient simplement. Ils meubloient leurs maisons simplement. Leurs femmes, attentives à l'économie, vendoient beaucoup de choses, & en achetoient peu. Leurs maris étoient habillés des étoffes qu'elles avoient non seulement filées, mais mises en œuvre; & pour eux, ils n'estimoient que ce qui étoit utile : méprisoient le faste : regardoient une pompe extérieure comme un spectacle digne des enfans; pensoient à vaincre ou à défendre leur liberté; & quelques-uns d'entr'eux, après la victoire, retournoient froidement à la charue, qu'ils avoient quittée pour aller commander l'armée.

XXIII. Ces hommes, en apparence rustiques, avoient en vue d'être les maîtres des autres, & le devinrent. Ils cherchoient la gloire par les bonnes voies. Ils la mettoient dans les qualités personnelles, & non dans la magnificence des bâtimens, où un homme sans mérite peut être logé; ni dans une vaine splendeur, qui est ordinairement le fruit de l'injustice, & la preuve d'un esprit séduit &

trompé.

XXIV. Ils réduisoient ainsi la dépense nécessaire à très-peu de chose. Ils conservoient D'UN PRINCE. II. Part. 263 à leurs familles un patrimoine qu'ils avoient augmenté par leurs travaux. Ils établissoient sans peine leurs enfans, parce que les établissemens coutoient peu. La simplicité confervoit en même tems l'héritage des biens & celui de la vertu; & plus les familles étoient anciennes, plus on y remarquoit le fruit de l'économie, & celui des bons exemples.

XXV. Quelle différence entre cette modération & nos excès, entre cette sage rusticité & notre luxe? Quels revenus peuvent sustince aux prosussons que le mauvais exemple a rendu presque nécessaires? De quels besoins ne s'est-on pas chargé? Par quels moyens légitimes peut-on sournir à ces nouvelles nécessités que le siecle a introduites? Les plus opulentes maisons y succombent. Tout ce qui étoit riche autresois, ne l'est plus: la noblesse la plus pure s'éteint & s'absme dans ce goufre: & pour vouloir suivre un vain éclat extérieur, elle se ruine, ou s'avilit pour se retablir.

X X V I. Il est absolument nécessaire que le Prince oppose à ce torrent une forte barriere; & qu'il répande sur le luxe, & sur le vain emploi des richesses, une salutaire ignominie, qui arrête les prosusions insensées qui désolent les illustres familles, & qui, au milieu de l'abondance, entretiennent une perpétuelle pauvreté: qui rendent injustes la plupart des gens, en les portant à acheter ce

n Dites olim familiæ nobilium, aut claritudine insignes, studio magnisicentiæ prolabebantut. Tacit. L. 3. Annal. p. 15.

# 264 INSTITUTION

qu'ils ne sauroient payer : qui inspirent aux plus modérés une continuelle soif des richesses, dont le besoin est à leur égard continuel: qui éteignent l'amour des peres pour leurs enfans, dont ils se trouvent charges, sans les pouvoir établir : & qui changent le respect des enfans en une secrete indignation contre leurs peres, dont ils ne voient que la dépense, & dont ils n'esperent que les biens que la substitution les empêche de consumer.

IX. Mépris

XXVII. Comme le luxe produit nécesdes Richelles fairement l'avarice, parce qu'il veut toujours avoir dequoi répandre, la frugalité au contraire & la simplicité des Romains leur avoient inspiré le mépris des richesses, en leur en ôtant le besoin. C'étoit une vertu parmi eux, & une vertu en grand honneur, qu'une modeste pauvreté. Ils la regardoient comme la preuve d'un esprit sage & modéré; comme la source de la tranquillité & de la paix, comme une barriere aux passions; comme une exhortation continuelle au travail; comme un obstacle à l'oissveté & aux délices, qu'ils craignoient plus pour leur République que tous leurs autres ennemis.

> XXVIII. Ils desiroient que l'Etat eût de quoi se défendre, & que le trésor public fût rempli & bien ménagé : mais excepté les richesses communes, ils étoient indissérens pour toutes les autres. Aucune promesse ne les pouvoit tenter. Aucune fortune n'étoit capable de les éblouir. On ne pouvoit, ni les attaquer, ni les vaincre que par le fer, & tout l'or du monde n'étoit rien à leurs yeux : par cette disposition

D'UNPRINCE. II. Part. 265 disposition ils étoient unis entr'eux, attachés à l'intérêt public, sidéles & soumis à l'autorité légitime, incapables d'être séduits ou divisés par les sollicitations secretes des Rois ennemis; & l'amour de la pauvreté, en les rendant incorruptibles, les avoit mis aussi en état d'être invincibles.

XXIX. Ils perdirent ces deux avantages en se laissant amollir par les nations qu'ils avoient vaincues, & en estimant les richesses, dont le mépris qu'ils en avoient fait, les avoit rendu maîtres. Dès lors toutes leurs vertus s'évanouirent. Le bien public disparut, dès qu'ils surent touchés de leur intérêt particulier. Les largesses des factieux diviserent aisement un peuple devenu avare. Les magistratures surent achetées par les plus riches; la liberté même publique sur mise à prix. Et l'univers subjugué par les Romains, se vengea d'eux par ses richesses.

XXX. Ce font les Romains eux-mêmes qui ont déploré ce malheur, & qui ont reconnu, qu'en perdant l'amour de la pauvreté, ils avoient perdu toutes leurs autres vertus : mais quand ils ne l'auroient pas avoué, leur Histoire, & le changement incroyable arrivé

t O urbem venalem & mature perituram, si emptorem invenerit! disoit Sallusse dans la guerre de Jugurtha cité par S. Augustin dans l'Ep. 138. à Marcellin, n. 16. Le même Pere cite aussi cesvers de Juvenal Sat. 6.

Luxuria incubuit, vicumque ulcifcitur orbem. Nullum crimen abest facinusque libidinis, ex quo Paupertas Romana perit.

dans leurs mœurs, aussi bien que dans leur gouvernement, nous apprendroient ce que nous devrions craindre pour les Etats 1 où l'amour de l'argent deviendra la passion universelle : où tout le mérite se réduira aux richesses : où la vertu sera sans crédit : où la modestie sera couverte de honte : où la justice passera pour foiblesse : où l'on n'examinera point par quelles voies le bien est acquis mais seulement s'il est acquis : où toutes les conditions se mêleront, & où l'on ne discernera plus aucune famille pure : où l'on ne connoîtra plus d'autre usage des richesses, que celui dont la volupté & les délices seront la fin : où tout le monde aura le même empressement pour amasser & pour jouir, pour deyenir bientôt riche, & pour profiter seul de ses richesses : où l'intérêt sera la seule regle dominante : où la vertu & le vice seront égaux, si le prix est égal : où tout sera venal jusqu'à la conscience : où les riches seront maîtres de tout, & où la probité ne sera que ce qu'ils voudront bien consentir qu'elle soit.

XXXI. Il n'est pas possible de dissimuler que cette corruption ne soit devenue trèscommune parmi certaines nations, & qu'elle ne menace toutes les autres. On met le souverain bien à devenir riche, & l'on ne con-

r Ex quo pecunia in honore esse cœpit, verus rerum honor cecidit: mercatoresque & venales invicem facti, quærimus non quale sit quid, sed quanti. Ad mercedem pli sumus, ad mercedem impii: honesta, quantiu aliqua illis spes inest, sequimur; in contrarium transituri, si plus scelera promittant. Senec. Ip. 115 p. 672.

D'UN PRINCE. H. Part. 167
noît d'autre usage des richesses que celui qu'en
feroit un Epicurien: encore, pour peu qu'il
stit bon citoyen, il auroit honte de celui qu'on
en fait aujourd'hui: car la maxime qui a prévalu est, de se regarder seul dans toute sa
dépense, & de considérer comme perdu tout
ce qui n'est point employé en équipages, en
meubles, en bâtimens, en jardins, en bonne
chere, en domestiques.

XXXII. On ne connoît plus le plaisir de prêter à un honnête homme dans son besoin: de donner à de jeunes personnes de naissance dequoi être élevées selon leur condition: de procurer à des silles de bonne maison, mais pauvres & souvent proche parentes, dequoi s'établir. On s'endurcit même contre sa propre famille, qu'on laisse dans le découragement & la basselse, dont on s'ôte même la vue, en l'exilant dans les monasteres, sans aucune vocation, & dont on charge l'Eglise, dans l'espérance que ses revenus remplaceront les prosusions domestiques.

XXXIII. On ne croit pas être avare, parce qu'on ne thésaurise point, qu'on vit avec splendeur, avec noblesse, & qu'on est trèséloigné de cette épargne sordide qu'on croit

être le seul caractere de l'avarice.

XXXIV. Mais on se trompe infiniment: les avares qui entassent leurs richesses, sans oser en faire usage, ne le sont qu'en une manière; au lieu que ceux qui aiment la dépense & le luxe sont avares, autant de sois qu'ils desirent de choses différentes dont l'argent est le prix. Toutes leurs passions, qui ne peuvent

M ij

être satisfaites que par cette voie, en renserment le desir, & plus elles sont vives & impatientes, plus elles ajoutent à ce desir de violence & de sureur.

XXXV. Les avares qui se refusent tout. & qui se punissent les premiers de leur avarice, ont toujours été rares, & il y en a peu d'exemples dans notre siecle. La honte & l'incommodité attachées à un tel vice, empêchent qu'il ne devienne commun : mais une fausse magnificence a des charmes pour tout le monde; & la volupté en est encore plus satisfaite que la vaine gloire : ainsi tout le monde se livre à une avarice, aussi étendue que le sont les cupidités qu'elle seule peut remplir: & il arrive enfin, qu'après avoir épuisé toutes les sources du bien pour ne rien refuser à ses desirs, on tombe dans une pauvreté qui conserve toute l'avarice & tous les desirs du premier état, & qui expose des personnes nées avec de l'honneur, à de très-honteufes lâchetés.

AXXVI. Il seroit digne d'un Prince de donner sur cela quelques leçons à sa Cour, & par elle, au reste de l'Etat: de faire connoître en quel sens l'argent peut être estimé, & quel est son véritable prix; & de faire sentir à ceux qui s'y ruinent, en le prodiguant mal à propos, qu'ils pouvoient, en le ménageant avec sagesse, conserver leur liberté, leur indépendance, leur gloire, au lieu qu'ils se mettent sous les pieds de tout le monde; qu'ils pouvoient être justes, en payant leurs dettes: au lieu qu'ils rougissent devant leurs

D'UN PRINCE. II. Part. 269 créanciers; qu'ils pouvoient aider leurs amis: au lieu qu'ils leur sont à charge; qu'ils pouvoient vivre d'une maniere conforme à leur naissance, au lieu qu'ils se deshonorent tous les jours, par des bassesses qu'on ne pardonneroit pas à des esclaves.

XXXVII. On apprend bien des choses à une jeune noblesse, beaucoup moins importantes que ces vérités. On ne la rend point précautionnée contre les vices dominans qui ont quelque image de grandeur; & l'on ne leur marque point assez le sage milieu qui sépare l'avarice de la profusion, qui sait se refuser beaucoup de choses, pour être en état de donner, & qui apprend à être pauvre avec dignité, pour être libéral avec discernement, & pour l'être toujours.

XXXVIII. Il seroit bon que l'on fit remarquer dans les anciennes Histoires, des exemples de cette sage conduite, & qu'on opposât à la dépravation du fiecle, une lumiere que des infidéles même ont respectée. Peut-être seroit-on touché, si l'on voyoit dans l'Histoire qu'un i homme fort riche faisoir à dessein la visite des maisons des pauvres, pour apprendre d'eux à se passer de beaucoup de choses; qu'il étoit plein de confusion quand il s'étoit convaincu par cette voie qu'il conservoir encore bien du superflu; & qu'il n'étoit si sévere contre lui-même, que pour être en état de partager son bien avec un plus grand nombre d'honnêtes gens qui en avoient besoin.

I Pélopidas , dans Plutarque.

XXXIX. L'exemple du meilleur de l'és amis mériteroit bien autant d'être considéré: car étant né pauvre, il voulut toujours le demeurer, & jamais son ami ne put vaincre sa résistance. Je ne rougis point, lui disoit-il, d'une pauvreté qui ne m'a point empêché de mériter les premiers emplois de la République, & le commandement de ses armées. Elle ne m'a point fait de honte; & je ne veux pas non plus lui en faire, en l'abandonnant.

L X. Un seul chevalier 2 Romain, modéré pour lui-même, mais magnisque pour les autres, obligea presque toutes les villes de Gréce, en leur prêtant ou leur donnant de grandes sommes, & mérita d'en être regardé comme le fondateur & le libérateur.

X L I. Nous lisons avec étonnement les libéralités d'un 3 autre, qui donnoit à des personnes de condition dequoi subsister avec honneur; qui, pour mieux établir des filles de naissance, ajoutoit un supplément à leur dot; qui mettoit sa joie à rendre la situation de quelques amis plus aisée & plus commode; & qui avoue dans ses lettres, que le riche sonds de ces libéralités si dignement employées, étoit une sage économie, & l'attention qu'il avoit à se resuser beaucoup de choses.

XLII. Je touche rapidement ces exemples, pour montrer le fruit qu'on pourroit

I Epaminondas, dans le même.

<sup>1</sup> Atticus, célébre par les lettres de Ciceron, dans. Ja vie par C. Népos.

<sup>1</sup> Pline, surnommé le Jeune.

D'UN PRINCE. II. Part. 271 tirer de quelques autres, & pour faire voir de qu'elle noblesse, & de quelle générosité le détachement du bien, joint à une sage administration, est la source : au lieu que l'avarice, jointe à la profusion, conduir nécessairement aux sentimens les plus bas & les plus lâches.

XLIII. Jamais les Romains n'en ont eu de plus généreux, ni de plus élevés que pen-voies lâches & dant qu'ils ont méprise les richesses. Toutes de l'artifice. les voies lâches étoient détestées; tour ce qui sentoit la ruse & l'artifice, tout ce qui n'étoit pas droit & fimple, étoit aussi odieux au peuple qu'au Sénat, aux soldats qu'à leurs commandans.

X. haine des

X L I V. Ils déféroient eux-mêmes les traîtres, sans vouloir profiter de la trahison. La vie des Princes ennemis étoit plus à couvert parmi eux de toute noirceur, que dans leur propre Cour. Ils ne cherchoient jamais de détours pour éluder les paroles données. Ils ne croyoient pas que la guerre dispensat de la bonne-foi. 1 Ils n'y employoient que les voies d'honneur, & ils ne la commençoient point sans la déclarer dans les formes. Leurs traités étoient sinceres. Leurs Alliés leur étoient précieux. La fidélité & la probité leur étoient en vénération; & ils avoient des regles si pures & si exactes pour la justice, qu'ils ont mérité de donner des loix aux autres peuples, & que la plupart de celles que nous avons, sont un précieux reste de celles qu'ils observoient,

Miv

I Responsum, non fraude neque occultis artibus, sed palam & armatum populum Romanum hostes suos uleisci. Tacit. L. 2. Annal. p. 74.

272 INSTITUTION

même depuis que la République fut éteinte.

XLV. C'est un malheur digne de larmes, que de telles vertus aient été sacrissées à la gloire humaine; que leur origine & leur vétitable sin aient été inconnues : & que l'orgueil & l'ingratitude leur aient ôté le mérite & le prix : mais le malheur de ceux qui ne connoissent pas ces vertus, ou qui les méprisent, est encore plus déplorable. Ils ont le même orgueil, sans avoir la même lumiere. Ils confervent toutes les passions que le desir de l'honneur & de la gloire étoussoit dans les Romains : & ils sont au dessous de l'esprit & de la taison.

### ARTICLE III.

Moyens que le Prince doit employer pour faire aimer ces vertus.

I. Il est utile que le Prince loue quelquefois ces anciennes vertus, si essentielles à un Etat bien reglé. Il en sera naître l'amour, en témoignant de l'estime pour elles; & il se servira de cet attrait pour élever le courage de plusieurs au dessus des sentimens bas & intéresses qui les tiennent courbés vers la terre, & repliés sur eux-mêmes.

I I. Il témoignera au contraire un grand

<sup>1</sup> Veteres Romani laudis avidi, pecuniæ liberales erant. Gloriam ingentem, divitias honestas volebant: cæteras cupiditates hujus unius ingenti cupiditate presferunt. S. August. L. 3. de Civit. Dei, C. 12.

D'UN PRINCE. II. Part. 273
mépris pour toutes les passions qui n'ont pour

objet que les sens.

III. Il éloignera de tous les emplois ceux qui seront sans générosité & sans noblesse, & qui ne seront occupés que d'eux-mêmes & de leurs familles.

IV. Il distinguera dans tous les Etats & dans toutes les conditions, ceux qui auront donné quelques preuves de leur zéle pour la République.

V. Il marquera dans toutes les occasions sa haine pour la dépense & le luxe, & son amour

pour la frugalité & la simplicité.

V I. Il n'aura aucune considération pour les richesses. Il condamnera l'empressement à les acquérir; & il fera connoître que toutes celles qui sont acquises en peu de tems, lui sons suspectes.

VII. Il fera grand état de la probité, de l'honneur & de la fidélité; & il répandra une grande ignominie sur les vices opposés.

VIII. Il aura une attention persévérante à protéger la vertu, à récompenser le mérite,

& à punir le vice.

I X. Et il donnera lui-même par sa conduite un exemple qui soit plus esticace que,

ni les récompenses, ni les châtimens.

Mais ces deux articles renferment des devoirs si importans, qu'ils méritent d'être traités avec étendue, & je commencerai par l'éxemple.



#### CHAPITRE XVI.

Un des principaux moyens pour rendre le peuple vertueux, est l'exemple du Prince. Comment son exemple peut devenir d'un plus grand effet : rien de ce qui approche le Prince ne doit en affoiblir l'impression.

#### ARTICLE I.

Un des principaux moyens pour rendre le peuple vertueux, est l'exemple du Prince.

L' C E que vous êtes par votre naissance, disoit l'Empereur Tibere à ses deux petits-fils Neron & Drusus, en présence du Sénat, vous montre en spectacle à toute la République; & tout ce que vous ferez de bien ou de mal, aura d'importantes suites à son égard. Cela est encore plus vrai d'un Prince qui regne actuellement, & qui, du thrône où il est assis, attire de toutes parts les yeux & l'attention sur sa personne & sus sa conduite. Il n'est point en son pouvoir de se cacher. Dès qu'il disparoît, on le suit: & les ténébres mêmes qu'il assecteroit inutile-

1 Ita nati estis, ut bona malaque vestra ad Rempublicam pertineant. Taci. I. 4. Annal. p. 110.

<sup>1</sup> Habet hoc primum magna fortuna, quòd nihil tecum, nihil occultum esse patitur. Paneg. Trajo. p. 229.

D'UN PRINCE. II. Part. 275 ment de mettre entre lui & les spectateurs,

ne serviroient qu'à le découvrir.

II. Dans une condition privée les vertus & les vices n'intéressent point le public. Il faut que le mérite soit extraordinaire pour percer l'obscurité qui le couvre: & il n'y a gueres que les grands crimes qui se fassent remarquer: mais dans un Prince tout est vu; ses vertus y sont placées au même lieu que lui, & ses désauts montent avec lui sur le thrône.

III. Il a beau s'efforcer de cacher pour quelques momens le Prince sous l'appareil simple d'un particulier, sa grandeur le trahit & le décele. Elle l'obséde & le poursuit, sans qu'il la puisse éviter; & elle communique son éclat à tout ce qu'il fait, lors même qu'il dessire, ou par humilité, ou par honte de l'ensévelir.

IV. Jusqu'aux moindres paroles, tout est observé. Le secret qu'on jugeoit impénétrable, échappe par mille ouvertures. Il y a toujours quelques discours souterrains qui parviennent enfin au public: & plus le Prince les ignore, plus le peuple en est aven.

Mvj

r Alia conditio est eorum qui în turbă latent, quorum & virtutes, ut appareant, diu luctantur, & vitia tenebras habent. Vestra facta, dictaque rumor excipit: & ideò nullis magis cavendum est qualem famam habeant, quam qui, qualemcumque meruerint, magnam habituri sunt. . . Aberrare à fortună tuâ non potes: obsidet te, & quocumque descendis, magno apparatu sequitur. . . Tibi non magis, quam Soli, latere contingit. . . . omnium in istam (lucem) conversi oculi sunt. Senec, L. 1. de Clem. Cap. 8.

V. Il n'est donc point possible à un Princed'éviter la réputation qu'il mérite. Il en aura même une très-grande malgré lui, parce que ses sujets & les étrangers y contribueront également: & il doit par consequent donner tous ses soins pour en mériter une bonne : & puisqu'il ne peut réussir à se cacher, non plus que le soleil, il ne doit penser qu'à éclairer comme lui, en répandant de toutes parts la lumiere de ses vertus & de son exemple.

VI. C'est le moyen dont se sert ordinairement la Providence pour reformer les Etats, & pour y mettre en honneur l'innocence & la probité. Elle donne à un Prince toutes les qualités qui méritent d'être imitées; & dans sa personne elle ajoute à leur éclat naturel, une autorité qui les fair regner avec lui, & qui leur attire le respect & l'admiration de tout

le monde.

VII. Il y a dans le peuple un sentiment fecret de vénération pour le Prince, qui prépare à la vertu, si le Prince en a; & qui passe aisément de sa personne à ses qualités.

VIII. On a intérêt d'ailleurs à lui plaire; & l'on fait bien qu'on me peut lui plaire, qu'en

fe reglant fur fes inclinations.

IX. Il a dans ses mains les volontés de tous, parce qu'il est le maître de tout ce qu'ils desirent; & il peut les tourner comme il veut, parce qu'ils font tous dans sa dépendance,

<sup>1</sup> Flexibiles quamcumque in partem ducimur à Principe, atque, ut ita dicam, sequaces sumus : huic enim cari, huic probati elle cupimus, quod frustra speraverunt diffiniles. Paneg. Traj. p. 131.

D'UN PRINCE. II. Part. 277

& qu'il a la clef de leur cœur.

X. L'amour propre suit sans peine le chemin qui lui est ouvert: il a un certain but, & il lui est égal d'y arriver par l'imitation de la vertu, ou par une complaisance criminelle. Il lui est même avantageux de pouvoir allier l'intérêt avec l'honneur; & il est doublement satisfait, si, en cachant quelques passions, il peur contenter les plus inquiétes & les plus impérieuses, qui sont l'ambition & l'orgueil.

X I. Il est vrai qu'un amour propre ainsi travesti est bien loin de la vertu. Mais c'est beaucoup que de faire cesser les actions extérieures contraires au devoir. C'est beaucoup que d'en ôter l'exemple & la vue : c'est beaucoup que de faciliter à la jeunesse la pratique du bien, en ne lui montrant que des usages

innocens.

XII. On s'accoutume à la vertu, & l'onen prend les motifs après en avoir pris les dehors. En agissant raisonnablement, on vient aussi à penser raisonnablement. On affoiblit les passions, en leur resulant tout exercice; & l'orgueil même devient plus languissant, quand on veut plaire sincerement à un Prince qui lecondamne, & qui sait discerner une vraie modestie d'avec une fausse.

XIII. Mais quand il y auroit des personnes qui ne prendroient que le masque de la vertu, sans en avoir les sentimens, combien y en a-t-il d'autres qu'une mauvaise honte empêchoit de se déclarer, & à qui l'exemple du Prince donne du courage! Ils n'osoiente

paroître justes, parce que la justice étoit més prisée. Ils l'aimoient en secret, mais ils la tenoient captive. Ils pensoient bien, mais ils étoient foibles: la gloire attachée au mérite les réveille & les met en liberté; & au lieu que dans un autre tems ils étoient commes invisibles, il paroissent tout d'un coup en grandnombre, parce qu'ils n'avoient besoin que deprotection pour paroître, & qu'ils étoient cachés dans l'Etat, comme une semence l'estdans la terre, qu'une pluie salutaire sait éclore-& germer de toutes parts.

XIV. Il y en a aussi plusieurs qui sont entraînés par le torrent, & qui cédent aux mauvais exemples, quoiqu'ils ne soient pas incapables d'en suivre de meilleurs. Il ne saut, pour les changer, que leur donner de bons modéles: parce qu'ils peuvent imiter, quoiqu'ils ne puissent aller seuls; & l'exemple du Prince sait tout d'un coup ce changement.

X V. Il y en a sur qui la crainte de déplaire, a un grand pouvoir, & qui sont très-touchés du desir de l'approbation. Il suffit à ces personnes que le vice soit devenu honteux, pour le hair, & que la vertu soit respectée, pour l'aimer. L'un & l'autre sont une suite nécessaire de l'exemple du Prince; & c'est par conséquent à cette source séconde qu'il faut rapporter ces dispositions si subites & si heureuses.

XVI. Mais l'effet le plus solide que produise l'exemple du Prince, est de donner aux; personnes qui ont une sincere probité, un nouveau crédit & une nouvelle autorité; de faire qu'elles soient moins combattues, & moins contredites; qu'elles soient plus recherchées & plus consultées; qu'on sente plus le besoin qu'on a d'elles; & qu'on s'applique à leur plaire, & à mériter leur estime en les imitant.

X V I I. Par ce moyen toutes les parties de. l'Etat sont comme réunies à la verru: car il n'y a point de provinces, point de villes, qui, n'aient quelques personnes d'un mérite particulier; & la considération que le Prince leur, attire par son exemple, & par le cas qu'il en fait, les rend comme le centre de chaque, province & de chaque ville, en donnant du poids à leurs conseils, & en portant tout le monde à les suivre.

XVIII. Ainst de peu de tems tout le Royaume prend l'esprit & les manieres du Prince. Sa conduite particuliere devient la regle générale. Ce qu'il approuve est imité; ce qu'il condamne tombe dans le mépris; & ses inclinations justes, conformes au bien public, soumises à la loi de Dieu, se communiquent avec tant de facilité, qu'on diroit qu'il est l'ame, de tous les sujets.

XIX. Toute autre voie ne sauroit avoir un effet, ni aussi universel, ni aussi durable. Les défenses ne corrigent personne. La crainte ne change point le cœur, & le comman-

<sup>1</sup> Eò pervenimus, ut propè omnes homines unius motibus vivamus. Paneg. Traj. p. 131.

<sup>2</sup> Vita Principis censura est, eaque perpetua, ... nectam imperio nobis opus est, quam exemplo; quippe infidelis recti magister est metus. Ibid.

dement du Prince, quand il est détruit par son exemple, ou ne sert qu'à irriter, ou n'excite que la raillerie.

XX. 'C'est par sa vie qu'il doit faire la censure de celle des autres, autrement il justifie plus le vice par sa conduite, qu'il ne le

condamne par ses édits.

XXI. S'il veut abolir le luxe, il faut qu'il aime la simplicité; s'il veut donner des bornes à la dépense, il faut qu'il n'en fasse aucune qui ne soit nécessaire; s'il veut arrêter la passion du jeu, il faut qu'il se l'interdise; s'il veut déraciner l'avarice, il faut qu'il en soit exempt le premier; s'il veut empêcher la licence & la corruption, il faut qu'il soit le plus chaste de son Royaume.

XXII. Voilà les loix que le peuple suivra fans peine: mais les autres, quand elles seroient conçues dans les termes les plus séveres & les plus menaçans, trouveront une résistance

infurmontable.

XXIII. On en avoit fait plusieurs contre le luxe avant Vespassen, & toutes avoient été inutiles. <sup>2</sup> Cet Empereur n'en sit aucune, & il l'abolit par l'exemple d'une modestie que tout le monde se sit honneur d'imiter.

XXIV. Il en fut de même au tems d'A-lexandre Severe. Il ne condamna les profu-

1 Quis terror valuisset efficere, quod reverentia tul

effecit. ibid. p. 132.

<sup>2</sup> Præcipuus adstricti moris auctor Vespasianus suit, antiquo ipse cultu vicuque. Obsequium inde in Principem & æmulandi amor, validior quam pænsex legibus, & merus. Tacit. 1.-3. Annal. p. 95.

par sa sélices, le desir des richesses, que par sa simplicité, sa frugalité, son application à ne pas charger l'Etat, & à n'employer ses revenus que pour le bien public. Mais 'cette censure muette produisit un grand esser : les Grands imiterent son exemple, & les Dames celui de l'Impératrice. Et il en sera toujours ainsi, quand les Princes seront dignes de servir de modéle à leurs sujets.

XXV. <sup>2</sup> Qu'ils s'appliquent à distinguer les gens de mérite, quoique pauvres, & qu'ils témoignent du mépris pour quiconque n'aura d'autre récommandation que les richesses; dès lors tout le monde aura du respect pour une vertu désintéressée, & l'avarice deviendra odieu-

se & méprisable.

XXVI. Qu'ils se contentent eux-mêmes de peu; qu'ils aient une table frugale; qu'ils reforment toutes les dépenses superflues; il ne faudra que cela pour couvrir de honte tous ceux qui feront le contraire, pour rendre leurs excès odieux, pour les obliger à se cacher, pour porter les plus Grands de l'Etat, & les personnes les plus qualissées à se piquer de simplicité & de modestie.

XXVII. 3 Dès que le Prince se déclarera

1 Prorsus censuram suis temporibus de propriis moribus gessit. Imitati sunt eum magni viri, & uxorem ejus matronæ pernobiles. In vit. Alexand. Sever. per Lamprid.

2 Quòd si ita seceris, multos statim videbis, quos partarum divitiarum pudeat, alios etiam, qui voluntatiæ paupertatis nomine sibi placeant. Synes. de Reg. ad

Arcad. Im er. p. 31.

3 Te, ô Imperator, philosophiæ amor capiat, sincetiorisque disciplinæ; necesse enim erit rivales tibi esse multos. Idem. Ibid.

## 282 INSTITUTION

pour la vertu, Il aura bientôt une nombreule fuite. Il ne l'aimera pas long-tems sans rival, & il se trouvera même beaucoup de personnes qui s'efforceront d'enchérir sur son exemple.

#### ARTICLE II.

Comment l'exemple du Prince peut devenir d'un plus grand effet.

I. Pour lui attirer un respect universel, & faire que tout le monde le suive, il faut que cet exemple soit parsait: car on veut imiter le Prince; mais on ne veut pas être trompé. On est docilé, mais non crédule. On examine avec soin & même avec critiqueses actions les plus secretes, pour juger par celles qui n'ont pas de témoins, de la sincérité de celles que l'on donne en spectacle; & si l'on découvre que les unes ne répondent pas aux autres, non seulement on cesse de les admirer, mais on les regarde comme l'esset d'une vanité qui se dément & se trahit: & tout le mépris dû à la fausseté & à l'hypocrisse, retembe sur le Prince.

II. On est naturellement en garde contre tout ce qui a l'air de censure. Avant que de se condamner, on essaie de trouver des désauts dans quiconque paroît faire mieux. Et les yeux de l'orgueil sont infiniment clairvoyans, quand, pour justifier ses soiblesses, il examine celles des autres.

III. C'est un mauvais reméde alors que de dissimuler. Le Prince doit profiter des premiers avis, ôter tout prétexte à la censure,

D'UNPRINCE. II. Part. 28;

en portant les précautions au de-là même des soupçons: cette voie est unique, mais elle est sure; & un Prince qui est attentif à reformer dans sa conduite tout ce que le public se donne la liberté d'y reprendre, non seulement ferme la bouche à la médisance; mais ajoute à l'éclat de ses autres vertus, celui de la docidité & de l'humilité, plus rares dans les Souverains, & aussi plus capables de prouver la sincérité de leurs sentimens.

IV. L'Empereur Valentinien second, quoique sort jeune, sut exposé à cette censure du public: & la maniere dont il en prosita, doit servir de modéles à tous les autres Princes. On disoit de lui qu'il aimoit les spectacles du cirque; dès qu'il le sut il se sit une regle de n'y assister jamais, & n'excepta pas même certains jours, où sa présence y paroissoit nécessaire. On croyoit qu'il donnoit au plaisir de la chasse une partie du tems qu'il devoit aux assaires; il ordonna qu'on tuât toutes les bêtes qu'il faisoit nourrir dans son parc. On le blâmoit de se mettre à table de trop bonne heure; & l'avantage qu'il tira de ce reproche, sut de

r Ferebatur primò ludis Circensibus delectari: sicissifud abstersit, ut ne solemnibus quidem Principum natalibus, vel imperialis honoris gratia Circenses putaret esse celebrandos. Aiebant aliqui, ferarum eum venationibus occupari, atque ab actibus públicis intentionem ejus abduci, omnes seras uno momento justi intersici. Jactabant invidi quòd præmature prandium peteret; cœpit ita frequentare jejunium, ut plerumque ipse impransus convivium solemne suis comitibus exhiberet, quò & Religioni sacræ satissacret & Principis humanitati. S. Ambr. de obits Vacilemin. n. 15. © 16.

# 284 INSTITUTION

s'exercer au jeune, & d'en porter la sévérité fi loin, que dans les cérémonies, où l'usage vouloit qu'il regalât les Grands de sa Cour, dont plusieurs étoient insidéles, il assistoit au repas sans y manger, lorsque c'étoit un jour de jeune pour les Chrétiens, quoiqu'il n'eût pas alors i vingt ans, & il trouvoit ainsi le moyen d'allier la civilité avec la Religion & la conscience.

V. Nous apprenons ce détail de S. Ambroise, qui en étoit bien instruir; il seroit à souhaiter qu'on pût dire de beaucoup de Prinses, ce qu'il dit de ce jeune Empereur: qu'il étoit plus sévere dans la censure qu'il exerçoit contre lui-même, qu'on ne l'est ordinairement dans celle qui regarde les autres; & qu'il avoit acquis sur ses passions une autorité, que le maître le plus absolu n'a point sur son esclave.

VI. Par cette docilité qui profite de tout, & par cette exactitude qui reforme tout, un Prince devient parfait & digne d'être proposé aux autres pour modéle: mais qu'il se garde bien alors de se donner pour exemple. Il doit se contenter de l'être, & se dissimuler à soimême qu'il le soit devenu. Il saut que tout le monde en soit persuadé, excepté lui; & que tout le monde même soit convaincu qu'il l'ignore: car la disposition générale est de hair

Il mourut dans sa vingt-unième année, selon Phi-

<sup>2</sup> Quis tam Dominus servi, quam ille sui corporis suit? Quis tam aliorum arbiter, quam ille suæ censor ætatis? Idem. n. 18.

D'UN PRINCE. II. Part. 285 la vertu quand elle est siere, & de la mépriser quand elle est satisfaite d'elle-même. L'imitation ne se commande non plus que l'amour. Il faut en être digne, & laisser aux autres le soin de le discerner.

VII. Il faut même aller plus loin: car la modestie seule ne suffit pas pour attirer à la vertu du Prince des imitateurs. Elle a besoin outre cela d'indulgence & de bonté. Il doit se contenter de peu, pour avoir plus: louer ce qui est commencé, au lieu de reprendre ce qui est désectueux: excuser, pour donner du courage: dissimuler pour ne pas accabler: attendre ce que le tems doit meurir, & ne pas le faire avorter par l'impatience du zéle.

VIII. A cette bonté indulgente par lumiere, & non par foiblesse, il faut joindre
toutes les qualités extérieures, capables de
rendre la vertu aimable, lui ôter tous les dehors rebutans qui ne viennent pas d'elle,
mais des imperfections de ceux qui en font
profession; adoucir sa sévérité par des manieres
invitantes, & paroître soi-même si tranquille,
si libre, si heureux, qu'on fasse naître à tout
le monde le desir de le devenir par les mêmes
moyens.

IX. Il faut sur - tout éviter l'air & le ton d'un homme qui instruit. Les paroles d'un Prince doivent être mesurées, reçues avec

r C'est une louange que l'Histoire donne à Marc-Antonin le Philosophe: Fuit per omnia moderatissimus in hominibus deterrendis à malo, invitandis ad bona, remunerandis copià, indulgentià liberandis. Jul. Capitol. in ejus vità, p. 144.

#### ARTICLE III.

Rien de ce qui approche le Prince ne doit affoiblir l'impression de son exemple.

I. Cette sévere précaution n'est néanmoins que pour le public : car 2 dans le particulier le Prince a la même liberté de parler de la vertu que les plus zélés Ministres de l'Eglise; & il est quelquesois dans l'obligation de le faire, ou 3 à des personnes de sa famille, ou

Plerisque ludibrio, pluribus tædio intempestiva sapientia. Tacit L. 3. Hist. p. 391.

2 Non oportet ut vitia domûs tuæ ultimus scias: quod quamplurimis novimus contigisse. . . de disciplina tu provide: illud nemini credas. S. Bern. L. 4. de

Confid. C. 10.

3 Est magnificum, quòd te ab omni contagione vitto rutu reprimis ac revocas; sed magnificentius, quòd tuos. Paneg. Traj. p. 229.

D'UN PRINCE. II. Part. 287 à des Seigneurs à qui il fait l'honneur de s'intéresser, ou à des Officiers attachés à son service domestique par leurs emplois : car la réputation du Prince dépend beaucoup de celle qu'ont les personnes qui vivent sous ses yeux, & dont les fautes retombent sur lui.

II. On ne peut croire que son zéle soit sincere, quand il les dissimule; qu'il soit aussi attentif qu'on le dit, quand il les ignore; qu'il ait de l'autorité, quand il n'est pas obéi; qu'il ait de la sagesse, quand il ne sait pas choisir les noyens & les remédes; qu'il soit digne de commander à un grand Empire, quand il ne sait pas mettre l'ordre & la regle dans sa maison; qu'il estime uniquement la verta, quand il accorde sa consiance à des personnes qui n'en ont aucune; qu'il veuille sincerement resormer l'Etat, quand il soussire le désordre de ceux qui le servent.

vertus personnelles, quand il tombe dans ces défauts; & il est cependant très - ordinaire que les meilleurs Princes y tombent; ou parce qu'ils ne veillent pas immédiatement sur la discipline de leur palais; ou parce qu'ils trouvent dans leur famille plus d'obstacles au bien que ne pense le public; ou parce qu'ils aiment mieux dissimuler, que d'employer des moyens qui paroissent durs à leur bonté naturelle.

1 A se suisque orsus, primum domum suam coercuit: quod plerisque haud minus arduum e.t., quam provinciam regere. Tacit. in vit. Agricol. p. 458.

## 288 INSTITUTION

IV. Il y auroit certainement une grande imprudence d'en employer de tels, a l'égard de toutes les personnes qui sont unies étroitement au Prince: mais il y a un milieu entre tout abandonner, & tout exiger. Et il me semble qu'on réussiroit presque toujours, si les soins étoient persévérans, & si l'on ne perdoit

pas trop tôt l'espérance de réussir.

V. À l'égard des autres que le Prince peut faire rentrer dans le devoir par un seul mot, le public est en droit de croire qu'il ne veut pas les rendre meilleurs, quand ils ne le deviennent pas; ou qu'il est indissérent à leurs vices, quand il leur conserve auprès de lui ou la même faveur, ou le même accès; & une telle pensée du public fait quelquesois évanouir toute l'idée qu'il s'étoit formée de l'intégrité du Prince; & ce qui est plus déplorable, sait exhaler en sumée tous les projets de resonne.



#### CHAPITRE XVII.

Le moyen le plus efficace pour porter une nation à la vertu, est l'attention du Prince à récompenser le mérite, & à punir le vice. Il y est intéressé aussi bien que l'Etat. Regles à observer. Bonheur d'un Royaume, où le mérite seul est en honneur & en autorité.

#### ARTICLE I.

Le moyen le plus efficace pour porter une nation à la vertu, est l'attention du Prince à récompenser le mérite, & à punir le vice.

mak Litaromic qua Digu danire a

I. L'Attention à récompenser le mérite & à punir le vice suffiroit seule pour bien regner : parce que ce seul devoir renserme tous les autres; qu'il suppose dans le Prince toutes les grandes qualités, & qu'il est la source de toutes les vertus, qui peuvent mettre une nation au dessus des autres, & qui sont la fin du gouvernement.

II. En effet S. Paul a réduit à cette unique obligation toutes celles des Princes, en ne donnant à leur autorité d'autre usage que celui de protéger la vertu & de punir le vice. 
"Le Prince, dit-il, est le ministre de Dieu,

<sup>1</sup> Rom. Cap. XIII. v. 4. 6 3.

» pour vous favoriser dans le bien : car les Prin » ces ne sont point à craindre lorsqu'on ne fait orque de bonnes actions, mais lorsqu'on en s fait de mauvaises. Voulez - vous ne point >> craindre les Puillances, faites bien, & elles yous en loueront : que si vous faites mal. » vous avez raison de craindre, parce que ce » n'est pas en vain que le Prince porte l'épée: so car il est le ministre de Dieu pour exécuter » sa vengeance, en punissant celui qui fait » mal ». Cet Apôtre oppose la louange au châtiment; & il entend par conséquent sous ce nom une récompense réelle du bien, comme le châtiment est une punition réelle du mal. L'autorité que Dieu donne aux Princes ne se termine pas à une simple approbation de la vertu, comme elle n'est pas bornée à de fimples menaces contre le mal. Elle les met à la place de la justice divine en cette vie, & elle leur impose l'obligation de récompenser, ou de punir, ce que Dieu lui-même, s'il vouloit regner visiblement sur les hommes, récompenseroit ou puniroit.

III. Ce n'est donc pas seulement un devoir essentiel aux Princes de protéger la vertu & de récompenser le mérite; c'est le sondement même de leur autorité: c'est à ce titre qu'ils l'ont reçue: c'est pour cela que Dieu les a établis ses ministres: c'est de quoi il se repose sur eux: c'est le dessein qu'il a eu en les élevant au dessus des autres hommes, & en leur soumettant tous les biens temporeis. Il a voulu que de cette haute élévation où il les a placés, ils pussent découvrir le mérite, D'UNPRINCE. II. Part. 291 à quelque distance qu'il sût, & dans quelque obscurité qu'il sût caché; & que, parmi tous les biens qu'il confioit à leur sagesse, ils susfent en état de choisir des récompenses proportionnées aux dissérentes especes de mérite.

IV. La vertu & le mérite sont des biens publics. Tout le monde y a intérêt; & c'est un plus grand mal de les laisser sans activité & sans exercice, que de supprimer la lumiere naturelle, & que d'ôter aux hommes l'usage du soleil. Mais le Prince seul est en état de placer la vertu & de la rendre utile. Lui seul peut l'élever, & la montrer aux hommes. Lui seul peut lui donner de l'exercice & de l'emploi. Et il répondra par conséquent de tout le tort qu'il fait au public, en resusant à la vertu la protection & l'autorité qui l'auroient mise en évidence, & qui lui auroient procuré la liberté de se communiquer & de se répandre.

V. Il doit aller au devant d'elle, lui tendre la main, la mettre en vue, lui faire part de l'éclat dont il est environné, lui attirer des admirateurs, apprendre aux autres par le cas qu'il en fait, celui qu'ils en doivent faire.

VI. <sup>2</sup> C'est à lui à vaincre la timidité de la vertu, qui est toujours humble, quand elle est vraie, & qui aime l'obscurité, à propor-

I Le pouvoir est donné aux Souverains, dit Synesius à l'Empereur Arcade, ne inutilis ac iners virtutis natura in tenebris atque obscuritate marcescat. Synes. de Reg. p. 8.

<sup>2</sup> Quin potius in medium virtutem producas, quam domi segnem contineri nesas sit. Idem. p. 31.

tion de ce qu'elle a de lumiere. C'est à lui à faire à sa modestie une espece de violence en la produisant au grand jour, & en arrachant les voiles dont elle se couvre, & qu'elle voudroit retenir, parce qu'elle y est née, & qu'elle leur doit ce qu'elle est devenue.

VII. 1 C'est à lui à chercher le mérite, lors même qu'il est invisible; à sentir le besoin qu'il a de le trouver; à mettre des hommes intelligens à sa poursuite, à prendre toutes les précautions possibles, de peur qu'il ne lui échappe; à lui tendre des piéges comme à sa proie; à le regarder comme le trésor de son Etat, quoiqu'il y soit quelquesois plus caché que l'or ne l'est dans les mines, & que les perles ne le sont au fond de la mer; à ne pas se laisser tromper par de foibles dehors, qui cachent souvent un riche fond; & à imirer par sa pénétration celle des lapidaires, qui savent estimer le prix d'un diamant, lorsqu'il est encore brute, & qu'au jugement de ceux qui ne s'y connoissent pas, il est moins estimable qu'un fragment de verre.

VIII. Le principal soin du Prince doit être celui qu'il ne peut partager avec un autre, & qui ne convient qu'à lui. 2 Les particuliers

r Tu verò fac ut virtutis aliqui l'in pretio habeatur, quamvis sit cum egestate conjunctum. Ne te prudentia lateat hominis, aut justitia, reliquaque bonorum animi multitudo, sub vili abjectaque veste delitescens. Idem, Ibid.

<sup>2</sup> Turpe est jaculandi pugnandique solum certamina esse publica, & coronam ab iis qui ita vicerint reportari, temperantia autem & virtutis nulla esse. Idem. 5. 28.

D'UN PRINCE. II. Part. 293 peuvent proposer des prix à ceux qui excellent dans quelque exercice du corps, à la vitesse, à l'addresse, à la force; mais il n'y a que le Prince qui soit en état de proposer des prix à la justice, à la probité, à l'amour de la patrie, à la valeur. Il n'appartient qu'à lui d'exciter une noble émulation pour la vertu par des récompenses qui aient quelque proportion avec sa générosité & avec ses vues pour le bien public. Il n'y a que lui qui soit la source d'une gloire publique. Il n'y a que lui qui puisse rendre le mérite indépendant. Il n'y a que lui qui, après l'avoir rendu libre, puisse aussi le faire regner, en lui soumettant tous ceux qui en ont un inférieur. Il n'y a que lui qui puisse le désendre contre l'envie; lui donner un exercice aussi étendu que son zéle; soutenir ses projets & ses desseins, & vaincre les obstacles qu'on lui oppose.

IX. C'est ainsi que le véritable mérite peut être récompensé, en le mettant en état de servir le public: car pour lui-même, il seroit plus satisfait si s'on le laissoit dans les ténébres, mais à l'égard de ceux qui ne sont point encore arrivés à cette persection, un peu d'applaudissement les nourrit & les fortisse. Un peu de faveur les sait croître, & les soutient; & le nombre de ces derniers est très-grand. Car il y a peu de personnes capables de s'attacher avec courage & avec persévérance au bien, si la vertu ne conduit à rien, si elle est méprisée & malheureuse, si elle est une exclusion pour tout, si elle est odieuse à ceux qui distribuent les graces & les emplois.

Niij

X. Plusieurs commencent, parce que leurs inclinations naturelles les portent au bien; mais l'expérience les dégoute. Ils quittent une route difficile par elle - même, & où ils ne trouvent aucun appui. Ils ne sont pas assez forts pour se passer de tout. Ils voudroient que la vertu & les avantages temporels ne sussent pas séparés: mais dans la nécessité de choisir, ils préserent ce qui convient à leur soiblesse, à ce qu'ils auroient mieux aimé s'ils avoient été soutenus.

XI. Dès que les choses sont changées, & que la vertu est en honneur, toutes les personnes retournent à leurs premieres vues, & quittent avec joie des sentiers où elles n'étoient entrées que par désespoir. Leur nombre s'augmente & se multiplie tous les jours; & l'on voit par expérience ce qu'a dit un ancien, que i toutes les vertus deviennent aisées, quand on leur rend justice, & qu'elles ne coutent jamais moins que lorsqu'elles sont estimées.

XII. Ces deux choses se prêtent un mutuel secours. L'estime de la vertu contribue à la rendre aisse; & sa facilité contribuant à augmenter le nombre de ceux qui la suivent, & qui par conséquent l'admirent, augmente aussi sa réputation & son prix.

<sup>1</sup> Virtutes iisdem temporibus optime æstimantur, quibus facillime gignuntur. Tacit. in vit. Agricol. f. 452.

# D'UN PRINCE. II. Part. 295

## ARTICLE II.

Le Prince a intérêt à récompenser le mérite;

I. Voilà ce que produit l'attention du Prince à la soutenir par la faveur & par les récompenses; & dès lors il doit comprendre que, s'il tenoit une autre conduite, il étoufferoit la vertu prête à éclore; il déracineroit celle qui seroit née; il rendroit inutile celle qui seroit assez ferme pour se soutenir par ses seules forces; il en feroit périr la semence & la postérité; il s'opposeroit directement au dessein de Dieu, en cachant ce qu'il vouloit qui sût montré, & en resusant au public ce qu'il n'avoit donné que pour lui. Il ôteroit la vie à ce qu'il devoit nourrir; il feroit servir à exterminer le bien, une autorité qu'il n'a reçue que pour le protéger.

II. Rien ne seroit plus honteux pour lui, ni plus accablant, que de tels reproches; & pour son intérêt même, & pour sa gloire, il doit prendre un grand soin de les éviter; parce que toute excuse seroit vaine, & devroit

être regardée comme une faute.

III. Voudroit-il, par exemple, que, pour excuser sa conduite, on dît qu'il manque de discernement, & qu'il ne protége pas le mérite parce qu'il ne s'y connoît pas? Ne seroit-ce pas avouer qu'il n'en a lui-même aucun, & qu'il n'est point averti de ce que valent certaines qualités, parce qu'il n'en a jamais eu l'usage.

N iv

I V. Il faudroit alors le considérer comme un artisan aveugle, qui prendroit sans choix ce qui s'offriroit sous sa main, & le placeroit sans ordre & sans dessein, à mesure qu'il le rencontreroit. Il faudroit le comparer à un architecte insensé, qui négligeroit des pierres taillées pour certaines places, & y en mettroit d'autres qui n'y conviendroient pas ; & qui prépareroit ainsi une ruine, au lieu d'élever un édifice selon les regles. Il faudroit le regarder comme un enfant qui ne se connoît point en pierreries, qui prend des morceaux de crystal pour des diamans, & des perles contrefaites pour de naturelles. Tout cela même est fort au dessous de la vérité : car l'aveuglement & l'ignorance, quand il s'agit de mérite & de vertu, n'ont aucune proportion avec les mêmes défauts, quand ils n'ont pour objets que les corps & la matiere.

V. Dieu n'a pas donné aux Princes le pouvoir d'attacher le mérite à qui il leur plaît. Il faut qu'ils le cherchent & qu'ils le trouvent, car ils ne sauroient le produire. Ils faut qu'ils connoissent ce qui convient à chaque place, & qu'ils examinent les rapports que certaines personnes y ont. Ils ne peuvent pas mettre la main à la place de l'œil, ni substituer le pied à la tête. L'harmonie de l'Etat est semblable à celle du corps. Chaque membre a son office, & chaque office demande certains ressorts & certains mouvemens. De ce qu'un homme peut une chose, il ne s'ensuit pas qu'il soit capable d'une autre. C'est une mauvaise raisson, pour lui consier les finances ou le com-

mandement de l'armée que d'aimer son caractere d'esprit, si l'expérience & la capacité lui manquent. Le mérite destiné à ces grands emplois est ailleurs, & c'est ailleurs qu'il le saut choisir; autrement le Prince agit en aveugle & en enfant, & il se deshonore par cette

espece d'imbécillité.

VI. L'indifférence pour le mérite est encore plus honteuse: car on plaint les aveugles; mais on ne sauroit pardonner le mépris de la lumiere; & il y a une injustice bien plus manifeste à négliger la vertu connue, ou qu'il seroit aisé de connoître, qu'a l'ignorer. Il faut pour cela que le cœur soit encore plus corrompu que l'esprit; que l'amour des solides biens y soit éteint, qu'il soit insensible à tous les motifs dignes de le toucher; que toutes les grandes qualités que les sages estiment, ne soient à l'égard du Prince que 1 des noms sans réalité; que son Etat lui soit absolument indifférent, & que ce soit pour lui la même chose, de le bien conduire, ou de le laisser périr ; d'être digne du thrône, ou de mériter d'en descendre.

VII. Je ne connois rien que je puisse mettre au dessous de cette suneste disposition, que la haine de la vertu, & une amere jalousse contre le mérite. C'est le dernier malheur, & en même tems le plus humiliant, où puisse tomber un Prince, qui rend malgré lui témoignage a la vertu, en la persécu-

t Virt is inane jam nomen, situ & squalore cooperta desericus. Theophilaet: Ingin. Reg. p. 2.

## 298 INSTITUTION

tant, & qui n'est irrité contre elle, que parce qu'il désespere d'y atteindre, quoiqu'il l'admire.

VIII. Sous le regne d'un tel Prince, non seulement 2 le mérite est négligé, mais il est odieux; non seulement il n'est pas récompensé, mais il est tremblant, & passe pour crime. 3 Il s'estime heureux de pouvoir demeurer caché, & de se sauver par l'oubli. Il ajoute aux voiles de l'humilité, les ténébres de la précaution & de la peur : 4 il craint d'être cité à un Prince jaloux, par des ennemis secrets, plus jaloux encore que le Prince de toute réputation & de toute vertu. Il sait que leurs louanges affectées ne sont qu'un artifice pour augmenter les 5 soupçons d'un Prince défiant, & qui est indigné contre tout ce qui semble lui reprocher sa bassesse. Il s'enterre & s'obscurcit autant qu'il peut, & il n'évite l'envie qu'en prenant tous les dehors de 6 l'oisiveté & de l'indolence. Car il vaudroit beaucoup mieux en ces tems malheureux, avoir

I Eandem virtutem admirantes, cui irascuntur. Tacit.

1. 1. Hist. . 329.

<sup>2</sup> Nobilitas, opes, omissi gestique honores pro crimine, & ob virtutes, certissimum exitium. Iaem. Ibid.

<sup>3</sup> Præcipuum votum ut memoriæ Principis elaberentur. Paneg. Trai. p. 243.

<sup>4</sup> Causa periculi non crimen ullum, sed insensus virtutibus Princeps & gloria viri, & pessimum inimicorum genus, laudantes. Tacit. in vit. Agricol. p.

<sup>5</sup> Sinistra erga eminentes interpretatio, nec minus periculum ex magna fama, quam ex maia. Idem. Ibid. p.

<sup>6</sup> Inertia pro sapientia fuit. Ibid.

D'UN PRINCE. II. Part. 299 une mauvaile réputation qu'une grande; & l'on seroit sans comparaison plus tranquille, si, au lieu de quelques vertus, on avoit tous les vices, & qu'on ne prît aucun soin de les cacher.

IX. Il semble que le Prince, du caractere que je représente, ne se croie bien le maître, que lorsque ses sujets n'ont i aucune élévation, & qu'ils méritent tous d'être traités en esclaves; parce qu'ils en ont tous les sentimens, Il les domine alors en sureté, à ce qu'il croit, parce qu'il sent qu'ils n'ont ni courage, ni vertu; & il ne sait pas, que plus on a de mérite, plus on est soumis aux puissances ségitimes; & que plus on est vicieux, plus on est préparé au mépris de l'autorité du Prince, par celui qu'on a fait de la justice & des loix.

X. En peu de tems toutes les personnes lâches, 2 prostituées à la slatterie, 3 incapables de s'avancer par aucune bonne qualité, se mettent à la place du mérite exilé & proscrit. Tout ce qui devoit obéir, commande : tout ce qui devoit être dans l'humiliation, est en honneur; & au lieu que la vertu tempere l'autorité par la douceur & la modestie, le

I Vitiis potius civium (priores Principes) quam virtutious latabantur.... quod patientiores servitutis arbitrabantur quos non deceret esse nisi servos. Paneg. Traj. C. 128.

<sup>2</sup> Exemplar adulatorii dedecoris. Tacit. L. 6. Annal.

<sup>3</sup> Quibus nulla ex honesto spes & publica mala singulis in occasione in gratiæ trahuntur. Tacii. L. 5. Annal. 1. 139.

vice au contraire, quand il l'a usurpée, y ajoute une fierté, & une insolence, qui la

rendent insupportable.

XI. 1 Mais dans ce tems-là même, où tout paroît se déclarer contre le mérite, on discerne encore ceux qui en ont. Le traitement qu'on leur sait, y rend même attentif. On les compare à ceux qui occupent les emplois qui leur seroient dûs. On les éleve dans son cœur, à proportion de ce que le Prince affecte de les abbaisser. On déplore son mauvais goût & son mauvais choix; & l'on s'en prend en secret à ceux 2 qui abusent de sa confiance : qui par des vues d'intérêt lui inspirent une jalousie indigne de sa grandeur; & qui s'appliquent à lui rendre toute sorte de mérite odieux, afin qu'ils puissent regner seuls, & s'assujettir le Prince même, en bannissant ous ceux qui pourroient l'éclairer & découvrir ce qui leur manque, par les grandes qualités qu'ils auroient

XII. Si le Prince étoit capable alors de pénétrer dans le cœur de ses meilleurs sujets, il y verroit la justice qu'on rend au mérite, dont il est ennemi; la douleur qu'on a de ce qu'il lui substitue tout ce qu'on méprise; &

Dolabellæ negatus honor gloriam intendit. Idem. I.

4. Anna . . . 117.

Præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod estigies corum non vitebantur, ans la pom e junebre de Juma. Idem. L. 3. Annal. 4. 104.

2 Amicitia Principis prospere nunquam bene usus.

Idem. L. 4. Annal. p. 118.

<sup>1</sup> Labeoni qued præturam intra stetit, commendatio ex injuria. Tacit. I. 3. Annal. 104.

D'UNPRINCE. II. Part. 301
la consusson dont on rougit pour lui, de ce
qu'il se laisse conduire par les passions basses
& honteuses de ceux qui n'aiment, ni sa personne, ni sa gloire, ni son Etat, & qui
s'estorcent d'éteindre toute vertu, en commen-

çant par lui.

XIII. On réussit quelquesois mieux à l'éteindre, en se contentant de la mépriser, de l'éloigner de tous les emplois, de lui refuser non seulement grace, mais justice, de la traiter comme suspecte, & d'être toujours en garde contre elle, qu'en la persécutant d'une maniere plus cruelle. Cette derniere voie, qui est plus odieuse, sert à montrer la vertu, & a la donner en spectacle; & dès lors elle sert a la faire connoître, & à la faire admirer: mais toutes les voies secrettes l'enterrent, l'obscurcissent, lui ôtent la parole en même tems que la vie; & un Prince qui se contente de ces derniers moyens, en paroisfant plus humain, n'en est pas moins un redoutable ennemi.

XIV. Quelquesois il y a plus de soiblesse que de malignité. Ce Prince, peu attentis au mérite, accepte ce que lui offrent ses Ministres. Plus ils sont en saveur, plus ils se hâtent d'avancer leur famille. Ils distribuent les emplois à des freres, à des ensans. Le principal mérite alors consiste, ou dans le degré de parenté, ou dans celui de l'amitié. On est capable de tout, dès qu'on est allié. On sait tout, dès qu'on sait dépendre. L'un est chargé d'une

<sup>1</sup> Ad postremum ipsam virtu em exscindere concupivit. Idem. L. 16. Annat. p. 297.

importante expédition, parce qu'on veut l'avancer, & mettre dans sa maison un titre d'honneur, ou attirer à sa personne une distinction qui devroit être la récompense de longs services, & d'une valeur éprouvée. Un autre est mis dans une place, afin qu'il s'y enrichisse. Un autre est élevé, afin qu'il trouve plus facilement à s'établir. L'Etat est ainsi distribué à des personnes incapables d'en soutenir le poids. On le sait; mais on ne pense qu'a soi, & aux siens. On cache au Prince tout ce qui ne rampe pas & n'est pas esclave: on ne lui montre que ce qu'on veut; & de son côté, il se contente de voir ce qu'on lui montre; & il ne sent pas qu'on le sacrifie, qu'on l'expose à la censure du public, qu'on se joue de sa confiance, & qu'on compte pour rien, & la gloire, & son Etat.

#### ARTICLE III.

L'intérêt de l'Etat est que le mérite soit récompensé, & le vice puni.

I. Il me semble que la derniere chose qui doit devenir indissérente à un Prince, est son Royaume, & qu'il ne peut en négliger le soin, sans avouer qu'il ne mérite pas de regner. Mais quel soin est-il capable d'en prendre, s'il tombe dans les désauts dont je viens de parler, & s'il a égard à autre chose qu'au mérite dans la distribution des récompenses & des emplois?

II. La moindre attention sur ce qu'on a

dit jusqu'ici suffit, pour faire comprendre qu'on attaque les sondemens de l'Etat, si l'on y commet les mêmes fautes où tomberoit un pilote, qui, au lieu de matelots, rempliroit le vaisseau de gens à qui la mer seroit inconnue, qui seroient sans expérience, & qui ne sauroient pas même ce qu'on leur commanderoit.

III. Il n'y a point de malheurs qui ne puissent être la suite de l'imprudence & de l'injustice qui regnent dans le choix des per-

sonnes & des emplois.

I V. Dès que l'on y considere autre chose que le mérite, toutes les voies de parvenir sont mauvaises, & elles ne sont ouvertes qu'à la brigue, à l'ambition, à la faveur. On n'admet que ceux qui s'empressent, & qu'il faudroit rejetter. On préfere au bien public la passion pour son intérêt particulier. On ôte au peuple toute la confiance qu'il devroit avoir en la sagesse & en la bonté du Prince. On désunit toutes les parties de l'Etat, qu'un même esprit devroit réunir. On répand dans le cœur des plus zélés, l'indifférence & le dégoût à l'égard du gouvernement. On décourage absolument le mérite. On fait perdre à la nation ce qui faisoit sa gloire. On la fait tomber dans le mépris de celles qui la craignoient. On l'expose ainsi aux pernicieux desseins des étrangers, que le mécontentement secret, mais presque universel des naturels, rend plus hardis pour tout entreprendre; & l'on prépare le chemin à l'ambition d'un ulurpateur, en lui montrant le soible d'un

304 INSTITUTION

grand Royaume, où tout ce qui seroit capable de les défendre, est sans crédit, & où tout ce qui en a la conduite, n'est ni respecté, ni aimé, & ne pense pas même à mériter ces sentimens.

#### ARTICLE IV.

Regles à observer dans les récompenses du mérite.

I. L'unique moyen de prévenir tous ces maux, est une application persévérante à découvrir le mérite, à le protéger, à le récompenser; & au contraire à punir le vice par l'ignominie, & par les autres peines dont il est digne: mais dans l'un & dans l'autre, il est

à propos d'observer certaines regles.

II. Il faut employer tous ses soins pour parvenir jusqu'au mérite, qui se cache, parce qu'il est d'ordinaire le plus solide & le plus grand, puisqu'il est le plus désintéressé; & faire un extrême cas de toutes les personnes qui se contentent du témoignage de Dieu, & de celui de leur conscience: qui sont dignes de tout, & qui craignent tout: qui aiment sincerement le bien public, & sont sort en état d'y contribuer; mais qui ne trouvent de sureté pour eux que dans l'obscurité & le silence. Deux ou trois hommes de ce caractère sont d'un grand prix, & c'est découvrir un trésor que de parvenir jusqu'à

III. L'attention au mérite doit s'étendre

eux.

p'UN PRINCE. II. Pare. 305 à tout, parce que le Prince à besoin d'animer & de soutenir le mérite de toute espece. Il doit être instruit de tout ce qui est digne de distinction dans tous les corps, dans toutes les compagnies, dans toutes les professions : avoir une liste de toutes les personnes qui se signalent par de grandes qualités dans l'Eglise, dans l'épée, dans la robe, dans l'ordre commun des citoyens; & regler le choix des emplois, & la distribution des graces, par la connoissance exacte de leur mérite.

I V. Il faut beaucoup estimer dans les hommes qui excellent en quelque chose, la justice qu'ils rendent aux autres, le desir qu'ils ont de les servir, le secours qu'ils leur donnent; cette générosité & cette noblesse étant la marque la plus certaine d'un grand mérite.

V. Au contraire il faut regarder comme des ennemis publics, ceux qui le sont de la vertu des autres; qui sont jaloux de leur gloire; qui tâchent d'obscurcir leurs bonnes qualités par des calomnies; qui veulent se rendre arbitres du mérite de tout le monde, & qui ne peuvent souffrir que le Prince accorde son estime & sa protection à d'autres qu'à eux, & à ceux qui leur sont dévoués.

VI. Après ces regles générales, 2 l'un des

1 Si in omnibus perspicuum esset, non cariturum honore, si quis boni alicujus auctor extiterit, multos hoc etiam impelleret, ut studiose boni aliquid investigarent. Xenoph. de Reg. p. 916.

2 Tandem ergo nobilitas non obscuratur, sed illustratur à Principe. . . Sunt in honore hominum . . . magna nomina ex tenebris oblivionis, indulgentià Cæsaris, cujus hæc intentio est, ut nobiles &

premiers soins doit être celui de la noblesse, & sur - tout des anciennes maisons, dont le nom est respecté par le peuple. Il faut les relever par des bienfaits, les animer à la vertu par la gloire, les porter à un mérite plus grand par la récompense. C'est une conduite honteuse & qui marque beaucoup de bassesse, que de s'appliquer à tenir dans l'humiliation, ceux qui doivent être l'honneur de l'Etat, & que d'ôter le courage à ceux qui en doivent être la désense.

VII. Mais <sup>1</sup> il ne faut pas laisser dans l'oubli, des hommes qui, n'étant point distingués par leur naissance, ont su se distinguer par leur mérite. Ils ne tirent aucun honneur de leurs ancêtres; mais ils peuvent en faire un grand à leur postérité. Il ne faut être attentif qu'à ce qu'ils sont devenus, & ne les considérer que par rapport à l'Etat, qui ne prend aucun intérêt à leur origine, & qui desire qu'on les récompense, <sup>2</sup> comme n'étant nés que d'eux-mêmes, & pour lui.

VIII. Il faut sur-tout rendre une exacte justice à ceux qui font bien leur devoir à la guerre: n'avancer jamais personne par pure faveur: ne point prodiguer à des indignes, les marques d'honneur reservées pour la vertu:

conservet, & efficiat. Paneg. Traj. p. 200.

<sup>1</sup> Cur deterior esset conditio eorum, qui posteros habere nobiles merentur, quam eorum qui parentes habuissent? Ibid. p. 202.

<sup>2</sup> Mot de Tibere, pour couvrir le défaut de naissance de Curius Rusus, très-grand homme d'ailleurs. Curtius Rusus videtur mihi ex se natus. Tacit. I. 11. Annal. p. 174.

p'un Prince. II. Part. 307
ne point avilir les récompenses, en les rendant communes aux lâches & aux gens de cœur: sentir la distance qu'il y a entre un grand homme & un homme médiocre: louer, & même en public, les belles actions qui le méritent: ne point craindre de diminuer sa propre gloire, en la communiquant à ses Généraux & à ses armées: suppléer par des témoignages de bonté & de satisfaction, à l'impuissance de tout récompenser par d'autres voies.

IX. Etablir des marques d'honneur qui ne s'accordent qu'à un mérite reconnu, après des informations exactes, & qui soient toujours resusées si on les demande soi-même, ou si

on les sollicite par d'autres.

S

X. En établir, où l'on admette le simple soldat, aussi bien que les Officiers; qui soient attachées à certaines actions de valeur, & qui aient quelque rapport aux couronnes de disférente espece, dont les Romains récompensoient, ou la délivrance d'un citoyen, ou le courage d'avoir paru le premier sur la bréche, ou la gloire d'avoir retiré d'entre les mains des ennemis un étendart.

XI 1 Il ne faut pas enflammer l'avarice, en rendant justice à la vertu, ni pervertir le mérite en le récompensant. La coutume de donner beaucoup, parce qu'on a commencé

<sup>1</sup> Amicos suos, cit l'Auteur de la vie de l'Empereur Aurelien, honesté ditavit & modicé, ut miserias pauperta se con erent, & divitiarum invidiam satrimonii moderatione vitarent. Vopisc. in ejus vità, 1.2.2.

à donner, est pernicieuse à l'Etat. <sup>1</sup> Elle répand sur une seule personne ce qui en mettroit plusieurs dans l'abondance. Elle ôte au Prince le moyen de faire justice à tous; & elle ne sert qu'à nourrir l'ambition & le faste d'un particulier, courageux & zelé avant qu'il sût riche, amateur de la vie & indissérent pour l'Etat, depuis qu'il est comblé de biens.

XII. Îl est injuste aussi, d'accorder à de certains services, des récompenses qui n'y ont aucune proportion : de prendre dans les biens Ecclésiastiques de quoi payer des services rendus à la guerre : d'accorder des gouvernemens à des personnes de courage, mais sans prudence : de mettre en autorité des hommes qui n'avoient besoin que d'une pension, & qui ne méritoient rien de plus.

XIII. Il faut que la même justice qui ordonne que le mérite soit récompensé, regle la maniere dont il doit l'être: & il n'y a rien qui marque plus la sagesse & le discernement d'un Prince, que la proportion qu'il sait toujours mettre entre ce qu'il donne, & ce qu'on a mérité.

<sup>1</sup> L'Impereur Alexandre Severe tenoit regître de tout ce qu'il donvoit, & à qui, pour observer une exacte justice dans les récompenses. Cogitabat secum & descriptum habebat, cui quid præstitisset. In ejus vità, p. 218.

### ARTICLE V.

# Regles' à observer dans la punition du vice.

I. A l'égard des punitions, elles ont aussi leur regle: & l'une des premieres est, de n'aimer point à punir; au lieu que le Prince

doit aimer à récompenser.

II. Il y a dans les hommes un fond de générosité naturelle, qu'il faut connoître & ménager. Les menaces les aigrissent, & les châtimens les révoltent, quand on veut les rendre gens de bien malgré eux. Ils desirent qu'on s'en sie à eux jusqu'à un certain point; qu'on leur laisse la gloire de l'être devenus par leur choix, & qu'on les conduise à la vertu par la louange, au lieu de les y contraindre, comme s'ils en étoient ennemis.

III. Il suffit pour le bien de l'Etat, que quiconque ne lui est pas utile, n'ait aucune part
aux bienfaits du Prince; qu'il ne soit admis
à aucun emploi, ou qu'il ne soit point élevé
à un autre plus important. Ces châtimens qui
consistent à n'accorder point de graces, suffisent pour tenir le vice dans une salutaire humiliation, & pour en éloigner tous ceux qui
ont quelque sentiment & quelque honneur.

IV. Il n'en doit pas être de même de la lâcheté. Elle mérite d'être punie plus sévére-

<sup>1</sup> Tibi beneficiis potius, quam remediis ingenia nostra experiti placet, & alioquin nescio, an plus moribus conserat Princeps, qui bonos esse patitur, quam qui cogit. Paneg Traj. p. 130.

ment que par le refus des graces, & sur-tout dans les Officiers. Les peines peuvent être diversifiées en plusieurs manieres; les unes plus humiliantes, les autres moins publiques: mais il faut éviter de répandre le sang. L'ignominie & la privation des charges suffisent pour retenir les autres, & pour venger la nation du

deshonneur qu'on lui a fait.

V. C'est à-peu-près la même regle pour les prévaricateurs, les intendans, les gouverneurs indignes de leur place. Lorsque leurs fautes sont certaines & prouvées, il n'y a point de punition qui soit d'un plus grand exemple que de les destituer, sans se laisser jamais fléchir, ni par les follicitations, ni même par le repentir, si la faute est importante, ou si elle n'est pas la premiere, & qu'on n'air pas profité des avis reçus. Une telle sévérité contribue à conserver au Prince la clémence & la bonté, car il n'est presque plus obligé de punir, quand il l'a fait à propos dans les commencemens. Une conduite plus foible multiplieroit les coupables, & forceroit aussi à multiplier les châtimens.

VI. La plus grande sévérité doit être contre les crimes lâches, tels que l'assassinat & l'empoisonnement: contre la calomnie, qu'il faut toujours approfondir, & dont la peine doit quelquesois être la même que celle qu'eût mérité le crime s'il eût été vrai: contre les duels, qu'il faut déraciner par les punitions les plus honteuses, sans jamais les dissimuler, & sans que le nombre des années, ou les services rendus dans un autre état, en fassent

perdre la mémoire.

D'UN PRINCE. II. Part. 311 VII. En général, il faut laisser aux loix toute leur autorité: ne proteger que l'innocence: haïr toujours & constamment le vice: n'excuser que les malheurs & les fautes involontaires: & ne pas charger sa conscience des suites de l'impunité.

## ARTICLE VI.

Bonheur d'un Royaume où le mérite seul est en honneur & en autorité.

I. Il n'est pas nécessaire de faire sentir quel seroit le bonheur d'un Etat, où les regles, dont nous venons de parler, ou pour les récompenses, ou pour les châtimens, seroient observées. Tout le monde est capable de s'en former une juste idée, & de comprendre quelle seroit la félicité d'une nation, où toute la force & toute l'autorité seroient accordées à la vertu : où toutes les menaces & tous les châtimens ne seroient que contre le vice : dont le Prince ne seroit terrible qu'à quiconque feroit le mal, & jamais à ceux qui aiment & font le bien : où l'épée que Dieu lui a confiée seroit la protection des justes, & ne feroit trembler que leurs ennemis: où 1 la vérité & la clémence s'uniroient : où la justice & la paix se donneroient un mutuel baiser, & où l'on verroit accomplir ce qu'a dit l'Apôtre: 2 la vertu respectée & comblée d'hon-

2 Tribulatio & angustia in omnem animam hominis

<sup>1</sup> Misericordia & veritas obviaverunt sibi: justitia & pax osculatæ sunt. Pam. LXXXIV. v. 11.

312 INSTITUTION neur, & le vice humilié & couvert d'igne.

minie.

II. Quelle lumiere, & 1 quel nouveau siecle pour un peuple, où 2 le mérite seroit l'unique moyen de parvenir : où tout seroit refusé à la brigue & à l'ambition : où plus la modestie seroit sincere, plus elle seroit recherchée : où les hommes seroient choisis pour les places, & non les places usurpées par les hommes: où tout seroit inutile, excepté l'honneur & la probité : où les richesses ne pourroient rien acheter qui ne fût de même na. ture qu'elles: où les sollicitations, ni la calomnie n'auroient aucun effet : où le Prince iroit lui-même chercher ceux qui lui ressembleroient; & 3 où les mêmes personnes qui mettoient autrefois leur sûreté à être oubliées, seroient tirées par lui de leurs ténébres, & honorées de sa bonté.

III. Mais une félicité si parfaite ne convient point à cette vie, où il est nécessaire que le mérite soit éprouvé, & laissé quelquefois dans l'humiliation & l'oubli. C'est beaucoup qu'un Prince s'applique à le découvrir & à le récompenser : mais malgré ses recherches il n'arrivera pas toujours jusqu'à lui; &

operantis malum: gloriam autem, & honor, & pax, omni operanti bonum. Rom. II. v. 9. 10.

1 Prodest bonos esse: his honores, his sacerdotia,

his provincias offers. Paneg. Traj. C. 128.

2 Nunc redit animus, primo beatissimi seculi ortu.

Tucit. in vit. Agricol. p. 453.

<sup>3</sup> Mutati seculi signum, hoc erat, quod florerent, quorum præcipuum votum ante fuerat, ut memoria Principis elaberentur. Paneg. Traj. p. 243.

D'UN PRINCE. II. Part. 313
pour lors il ne faut pas que la vertu en murmure. Quand elle est sincere i elle est humble, & très éloignée de la fierté, & de la
fausseté, qui ne peut se soutenir que par la
gloire, & qui la recherche en méprisant hautement quiconque la méprise, & voulant être
malheureuse avec éclat, si elle ne peut s'attirer par d'autres voies l'attention qu'elle
desire.

### CHAPITRE XVIII.

Le Prince doit proteger les sciences & les arts: s'opposer à l'ignorance: en connoître les causes & les suites: y apporter les remedes.

### ARTICLE I.

Le Prince doit proteger les sciences.

Ration que les Lettres & les sciences, & la réputation d'avoir beaucoup de personnes qui y excellent. C'est même en cela que consiste son principal mérite : car sans cet avantage, elle n'en a presqu'aucun sur les peuples barbares, qui peuvent l'égaler en multitude, en forces, en richesses; mais qui sont autant inférieurs à un peuple instruit & sa-

Tome II.

,

U.

ix

ut

<sup>1</sup> Non contumacià, neque inani jactatione libertatis, famam, fatum que provocabat. Tacu. in i. Agricol. p. 466.

# 314 Institution

vant, que le corps est inférieur à l'esprit.

II. La gloire de la nation rejaillit sur le Prince qui la conduit : tout ce qu'il y a de lumiere & de sagesse dans son Etat, lui devient propre, comme faisant partie du bien public qui lui est consié; & quand il sait connoître & estimer un trésor d'un si grand prix, il s'attire l'admiration & l'amour de toutes les personnes qui aiment les lettres, & qui sont par conséquent les dispensateurs de la gloire, & de cette espece d'immortalité que la reconnoissance & les ouvrages d'esprit peuvent donner.

III. Cette gloire n'est pas bornée à ses seuls Etats. Elle s'étend aussi loin que les sciences. Elle pénétre, où elles ont pénétré. Elle lui soumet parmi les étrangers, tous ceux qui le regardent comme le protecteur de ce qu'ils aiment. Elle lui conserve parmi les peuples ennemis un grand nombre de serviteurs zelés, capables, quand ils ont du crédit, de porter leurs citoyens à la paix, & de leur inspirer pour le Prince le même respect dont ils sont pénétrés.

IV. On vient de toutes parts dans un Royaume où l'on peut tout apprendre: on y séjourne avec plaisir & avec sruit. On rapporte en dissérens pays ce qu'on y a vû, les personnes savantes qu'on y a connues, les secours qu'on y a reçus pour toutes sortes de connoissances. On parle dans toutes les nations du mérite accompli du Prince, de son discernement, de son goût exquis pour toutes les belles choses, de la protection qu'il donne

D'UNPRINCE. II. Part. 315 aux Lettres, de sa bonté pour tous ceux qui se distinguent par le savoir, du bonheur du peuple qu'il conduit avec tant de sagesse, & qui devient tous les jours par ses soins plus

parfait & plus éclairé.

t

e

n

ne

V. On passe même jusqu'à considérer le peuple, comme devant servir de modele aux autres. On tâche d'imiter ce qui s'y pratique: on le consulte : on le prend pour juge : on differe dans des occasions importantes à se déterminer qu'on ait vu le parti qu'il prendra. On étudie ses maximes, son attachement aux anciennes loix, ses sages précautions, pour ne point laisser établir un nouveau joug sur les consciences. On regarde avec raison le grand nombre de personnes savantes dont il est plein, comme le ferme appui de la vérité & de l'Eglise; & l'on est beaucoup plus touché de leurs sentimens, que de ceux de plufieurs nations où l'on sait que l'ignorance domine.

VI. Tous ces motifs sont intéressans, & doivent porter un Prince à conserver dans ses Etats le goût & l'estime pour les Lettres, s'il est assez heureux pour les y trouver. Il doit même rendre ces dispositions plus vives & plus universelles, s'il est possible, parce qu'elles s'affoiblissent dès qu'on ne prend pas soin de les animer. Et il doit opposer à la pente naturelle qu'ont les hommes à l'indolence & à la paresse, & par conséquent à l'ignorance, une continuelle attention à réveiller l'estime & l'ardeur pour tout ce qui mérite d'être connu.

## ARTICLE II.

# Le Prince doit s'opposer à l'ignorance;

I. Avant tout, il faut qu'il soit lui-même fort instruit, qu'il soit en état de juger sainement de beaucoup de choses; qu'il ait du goût, & qu'il l'ait exact; qu'il puisse discerner le mérite personnel de plusieurs savans, & si leur réputation est bien sondée; qu'il ait une grande pénétration pour connoître leur caractere d'esprit, s'ils l'ont juste & solide, s'ils sont modestes, retenus, ennemis de la témérité, & de la présomption: car il faut mettre une grande dissérence entre eux & les autres.

II. Il doit tâcher de former un conseil de personnes d'un grand mérite, & d'un savoir universel, qui puissent juger dans les occasions de la capacité de ceux que l'on voudra exami-

ner & connoître en particulier.

III. Sur les avis de ce conseil, le Prince se fera un plaisir d'aider les desseins des savans, de faciliter l'édition de leurs ouvrages, en y contribuant par quelque secours, de les distinguer dans les occasions, de les choisir pour les emplois, de les animer par des récompenses.

IV. Il les invitera à former des personnes qui profitent de leurs lumieres, & qui puilsent continuer les mêmes études & les mêmes travaux. Il les regardera comme la gloire de la nation, & la source d'un bien solide & durable; & il leur inspirera le desir de contribuer,

D'UN PRINCE. II. Part. 317 autant qu'il leur sera possible, à l'instruction

de leurs citoyens.

V. Il se fera informer avec soin de tous ceux qui ont la réputation d'être habiles en général, & de tous ceux qui passent pour exceller en certaines sciences. Il en aura les noms, les qualités, les ouvrages, écrits dans un mémoire, divisé selon les provinces. Il sera instruit de leurs besoins: & il ne laissera pas dans la misere, des hommes qui négligent souvent le soin d'amasser du bien, pour ne s'occuper que de celui de s'instruire. Il étendra cette bonté jusqu'à leur famille & à leurs parens, s'ils en ont qui soient dans l'indigence: & il empêchera par ce moyen si digne de lui, que les familles ne s'opposent aux inclinations de ceux qui ont du génie pour les Lettres, & ne les regardent comme inutiles.

VI. Il estimera principalement ceux qui donnent tous leurs soins à l'étude & à l'intelligence des saintes Ecritures, à la lecture des saints Peres, à la connoissance de la tradition, & qui joignent à cette étude de la Religion, une grande modestie, & une sincere

piété.

VII. Il fera revivre le goût des langues savantes, s'il est un peu tombé, en approuvant ceux qui les cultivent, & en témoignant quelquesois un peu d'étonnement que les langues originales de l'ancien & du nouveau Testament ne soient pas connues du plus grand nombre de ceux qui sont chargés du dépôt de la vérité.

VIII. Il mettra en crédit les expériences de Physique & de Médecine, comme utiles au bien

public.

IX. Il fera grand état de la vraie Philosophie & d'une solide morale, qui contribuent à former l'esprit & le cœur de l'homme, & qui ont des liaisons nécessaires avec la véritable vertu.

X. Il excitera la noblesse, ou par lui-même, ou par ceux qu'il en aura chargés, à s'instruire, à l'exemple des anciens Romains, qui joignoient l'érudition à la valeur : qui parvenoient aux dignités par l'éloquence, & qui ne pouvoient les exercer sans une grande connoissance des loix, parce que la dispensation de la justice étoit jointe à l'autorité militaire.

XI. Il prendra quelquesois plaisir à saire quelques questions à de jeunes Seigneurs de sa Cour qui auront été mieux élevés que les autres, & qui auront de l'inclination & du goût pour les Lettres; mais ce sera rarement, en peu de mots, & avec la bienséance d'un Souverain.

XII. Il trouvera bon qu'on dise de sa part aux personnes qualissées, qu'elles sui feront utilement la cour, en prenant un grand soin de l'éducation de leurs enfans : qu'il les distinguera, à proportion de ce qu'ils auront de capacité & de lumiere; & qu'il plaint la condition d'un courtisan & d'un homme de guerre, qui ne savent que leur métier; qui hors de là sont au dessous du médiocre; qui ne peuvent s'occuper à rien d'utile, & qui de-

viennent à charge à eux-mêmes, & méprisables à l'égard des autres en vieillissant : au lieu que, s'ils avoient cultivé leur esprit par les sciences, ils conserveroient de l'estime & de la dignité jusqu'à la fin de la vie, & n'auroient pas besoin d'une autre consolation, que celle que leurs livres leur donneroient.

XIII. Il ne refusera pas de s'entretenir quelquesois avec des hommes de lettres, en qui il aura reconnu un esprit sort sage, & un grand désintéressement : la bonté qu'il aura pour eux, sera une recommandation publique pour les sciences, & n'aura point d'autre esset. Car je suppose que le Prince ne les tirera point de leur état, & que de leur côté ils n'auront

aucun desir de s'élever.

XIV. Enfin il descendra jusqu'à vouloir être instruit de la maniere dont la jeunesse est élevée: si l'éducation qu'on lui donne, la met en état de s'avancer par son travail dans la connoissance des belles choses: si on lui en inspire le goût: si ce qu'on lui en a montré, sert à allumer sa curiosité: si on la forme à la vertu, avec encore plus de soin qu'à tout le reste: & si elle sort des mains de ses maîtres pleine de respect pour la Religion, & bien instruite de ses devoirs.

XV. Il est plus aisé qu'on ne pense d'être éclairci de tous ces points. Le gros d'une nation en est comme un témoignage public. On voit ce qui y domine, & l'on juge par-là du reste. Et il est facile, en chargeant quelques personnes sures d'un examen plus particulier, d'approsondir de quelle manière ceux

qui sont chargés de l'éducation de la jeunesse

s'acquittent de cet emploi.

XVI. Il n'y en a point dans l'Etat de plus important, parce que c'est la jeunesse qui en est comme la pépiniere; que c'est par elle qu'il se renouvelle & se perpétue; que c'est d'elle que viennent tous les peres de famille, tous les Magistrats, tous les Gouverneurs, tous les Ministres, toutes les personnes en autorité, ou dans l'Eglise, ou dans le siecle: & que l'on peut assurer, que ce qu'il y a de bon & de défectueux dans l'éducation de ceux qui rempliront un jour toutes ces places, s'étend à toutes les conditions, & devient comme l'esprit & le caractere général de la nation entiere.

#### ARTICLE III.

Le Prince doit connoître les causes & les suites de l'ignorance.

I. Si, au lieu que j'ai supposé que l'estime & le goût des Lettres s'y étoient conservés, l'ignorance a prévalu, ou menace d'étousser ce qui y reste d'ardeur pour les sciences, il est de l'intérêt du Prince de se faire exactement informer des causes de ce malheur, asin de choisir avec plus de lumiere, & d'employer avec plus de succès les moyens capables d'y remédier.

II. Ces causes peuvent être dissérentes. La plus ordinaire & la plus naturelle est l'amour du repos: car il en coute pour devenir habile; & il n'y a que l'ignorance qui soit aisée.

11 I. Une seconde est le désaut d'émulation, & cette indissérence vient de ce que les personnes distinguées par le rang & par la naissance ne mettent point les sciences en honneur, & les regardent même comme n'étant que le partage de ceux qui n'ont que cette voie pour

parvenir.

I V. Une troisième est le juste mépris de certaines connoissances inutiles & désagréables, qu'on a substituées à d'autres solides & plus satisfaisantes. Ceux qui ne sont point instruits, croient que les sciences se réduisent à ce qu'on leur vante sous ce nom; & comme ils n'y voient rien de grand ni d'élevé; que les choses n'intéressent ni l'esprit, ni le cœur; que la maniere de les traiter est basse & grossiere; ils se consolent sans peine de ne pas savoir ce qu'ils tâcheroient d'oublier, s'ils l'avoient appris; & ils n'ont garde de souhaiter que leurs enfans y deviennent plus habiles qu'eux.

V. Une quatrième cause est la crainte de se rendre suspect par une érudition peu commune, à un tribunal qui juge souverainement de la doctrine, & qui a quelquesois plus de zéle que de lumiere. On a compté qu'il éroit plus court de ne rien savoir, & que par ce moyen on se mettroit surement à couvert,

& de la censure & du soupçon.

VI. Une cinquiéme est la jalousie de certaines personnes, qui veulent seules être estimées; qui prennent ombrage de tout ce qui ne les admire pas; <sup>1</sup> qui se sont saisses de la

<sup>1</sup> Væ vobis, Legisperitis, quia tulistis clavem scien-

clef de la science, selon les termes de l'Evangile, sans entrer elles-mêmes, & sans soussirir que les autres entrent, & qui tiennent, autant qu'elles peuvent, dans la bassesse & l'ignorance les nations où elles dominent, asin qu'elles aient elles seules la consiance des Princes & des peuples, & que leur doctrine

devienne la générale.

VII. Une sixième est l'application à exclure de toutes les dignités, de toutes les graces, de tous les emplois, ceux qui se distinguent par le savoir, ou qui ne sont pas disposés à sacrisser leurs lumieres à leur sortune.

On comprend aisément que c'est s'égarer, & suivre un chemin qui n'a point d'issue, que de penser à se rendre habile. On laisse-là les livres, & l'on s'applique à faire sa cour. On sait ce qui plaît aux personnes que le Prince consulte: & l'on tâche de mériter leur saveur par une profession ouverte d'ignorance, & un mépris égal des lettres & des savans.

VIII. Une septiéme est la désiance où l'on a mis le Prince contre toutes les personnes qui avoient du goût pour les bonnes choses; qui avoient fait des études solides, & qui étoient dignes de servir aux autres de guides & de maîtres. On l'a prévenu contre elles, sous des prétextes dont il n'a jamais pénétré

tiæ, ipsi non introistis, & eos, qui introibant, prohibuistis. Luc. C. 11. 7. 12.

r Ut corpora lenté augescunt, citò extinguuntur: sic ingenia studiaque oppresseris facilius, quam revocaveris. Subit quippe etiam ipsius inertiæ dulcedo; & invisa primò desidia, postremò amatur. Tacit. invit. Agricol. p. 453.

D'UNPRINCE. II. Part. 323
le fond. Il les a regardés comme ses ennemis. L'exil de quelques-uns, la suite des
autres, ont répandu la terreur. Avec les savans, la science même est devenue odieuse.
On n'a osé, ni louer, ni imiter de grands
hommes que leur rare doctrine avoit rendu
malheureux. On a eu peur de leur disgrace,
& l'on s'en est mis à couvert en n'étudiant
plus, ou en le faisant avec tant de secret, que
personne n'en pouvoit prositer.

IX. Une huitième & derniere cause est le peu de protection donnée aux Universités, dont on a trop facilement accordé l'entrée à des hommes qui en étoient secretement ennemis, & qui s'appliquoient à les faire tomber. On a négligé d'excellens esprits, capables d'en relever la gloire; & souvent on les a privés de leurs emplois, par la seule raison qu'ils s'en acquittoient trop dignement au gré de certaines personnes. On s'est opposé à la liberté des suffrages, & l'on a fait ordinairement intervenir l'autorité du Prince pour empêcher que les chaires ne sussent accordées aux plus savans.

X. On a souffert que la plus illustre jeu-

O vj

Herennio Senecioni Priscus Helvidius, laudati essent, capitale suisse: neque in ipsos modò autores, sed in libros quoque eorum sævitum, delegato Triumviris ministerio, ut monumenta clarissimorum ingeniorum in comitio ac foro urerentur; scilicèt illo igne, vocem populi Romani, & libertatem senarûs, & conscientiam generis humani aboleri arbitrabantur: expulsis insuper sapientiæ professoribus, atque omni bonâ arte in exilium actâ, ne quid usquam honestum occurreret. Idem. pag.

nesse allât s'instruire hors des Universités, qui sont un des plus fermes appuis de l'Etat, & qu'elle ne connût d'autres maîtres, que ceux qui ont des intérêts très-dissérens de ceux du

Prince & du public.

XI. On ne s'est pas appliqué à conserver au moins de l'émulation entre les anciens Professeurs, & ceux qui ont prétendu venir à leur secours, en tenant entre les uns & les autres la balance égale, & en ne favorisant que ceux qui s'acquitteroient mieux de leur devoir. Toute la faveur a été pour les nouveaux, & cette faveur les a rendus si négligens & si foibles, que les villes où ils dominent le plus, ce sont celles où la jeunesse est la plus mal élevée, & où l'ignorance est la plus grossiere

& la plus universelle.

XII. Les suites d'une telle ignorance sont affreuses. L'oisiveté en est le premier fruit; & de l'oisiveté naissent tous les vices. L'Etat n'a plus des sujers capables de le servir. Les places de l'Eglise sont occupées par des indignes, les Magistratures abandonnées à des hommes sans lettres, sans élévation, sans connoissance des intérêts du Prince & des anciennes maximes. La noblesse, ennemie des choses sérieuses, s'avilit dans une obscure retraite, où elle s'amuse dans des lectures frivoles, qui accoutument l'esprit aux fictions & au mensonge, & le dégoûtent de la vérité. Le peuple, porté naturellement à la superstition, substitue à ce que la Religion a de plus grand & de plus sérieux, de vaines pratiques, & de fausses histoires, qui le rassurent dans ses vices, & qui

D'UNPRINCE. II. Part. 325 lui ôtent toute idée de la véritable vertu. Ceux qui ont plus d'élévation, mais qui ne connoiffent rien de meilleur que ce que sait le peuple, sont tentés de le mépriser, parce que souvent il est méprisable; & comme ils le consondent mal à propos avec la véritable Religion, ils sont conduits à l'impiété par l'ignorance.

XIII. On doit craindre aussi avec raison qu'elle ne conduise à l'hérésie, non seulement parce qu'elle est accompagnée de beaucoup d'erreurs, mais parce qu'elle expose à prendre pour la vérité, tout ce qui en aura l'apparence; & qu'elle ôte tous les moyens humains de s'opposer à la séduction, en ôtant la connoissance de tout ce qui serviroit à la découvrir.

XIV. On sait que les dernieres hérésies ne se répandirent avec tant de facilité, que parce qu'elles surent soutenues par des hommes qui avoient le talent de bien écrire & de bien parler, au lieu que les désenseurs de la vérité manquoient la plupart de Belles-Lettres; & que la même ignorance de l'antiquité, qui rendoit les hérétiques si hardis, faisoit perdre aux Catholiques une partie des avantages qu'ils avoient sur eux. On s'est instruit depuis; l'hérésie dès lors n'a fait que déchoir: mais le mal étoit fait, & sans l'ignorance, il eût pu être arrêté dès le commencement.

### ARTICLE IV.

# Le Prince doit y apporter des remédes.

I. Si le Prince veut bien se rendre attentif aux conseils qui lui ont été donnés dans le second article de ce Chapitre, il y trouvera tous les remedes, & aux suires, & aux causes de l'ignorance dont je viens de parler : mais je le supplie de se souvenir, que 1 les mauvais exemples durent long - tems; 2 qu'il est plus facile d'éteindre les Lettres que de les rétablir; que 3 sans une forte application à réparer les maux des regnes précédens, ils demeurent les mêmes sous le successeur; 4 qu'il faut se déclarer ouvertement le protecteur des personnes qui ont de grands talens, & l'ennemi de tous ceux qui en sont jaloux; 5 qu'il faut rendre aux Universités leur liberté, & les remplir de grands sujets : que s'il est nécessaire d'en appeller d'ailleurs, il ne faut épargner pour cela ni soins, ni dépenses; qu'il faut, avant tout, empêcher que la science ne soit suspecte, en remplissant de gens d'esprit

r Diutiùs durant exempla, qu'am autores. Tacit. L. 4. Hist. p. 408.

<sup>2</sup> Ingenia studiaque facilius oppresseris, quam revocaveris. idem in vit. Agricol. ... 453

<sup>3</sup> Magis alii homines, quam alii mores. idem L.1. Hist. p. 364.

<sup>4</sup> Rectos ac vividos animos non, ut alii, contundis & deprimis, sed soves & attollis. Paneg. Traj. p. 129.

<sup>5</sup> Sub te spiritum, & sanguinem, & patriam receperunt studia, quæ priorum temporum immanitas exilis puniebat. ibid. p. 135.

p' un Prince. II. Part. 327 & de mérite, le tribunal qui doit juger de la doctrine; qu'il faut reserver toutes les graces & toutes les récompenses pour ceux qui joindront à la science une solide piété; & que le moyen le plus sûr de déraciner l'ignorance, est de lui resuser tout & toujours.

### ARTICLE V.

# Des Arts en particulier.

I. A l'égard des arts, j'ai peu de choses à ajourer à ce que j'en ai dit dans le Chapitre XII. de la premiere Partie, & dans le XIII. de celle-ci. Le Prince doit faire une grande différence entre les arts qui sont nécessaires, & ceux qui ne servent qu'au luxe, aux délices & à la mollesse. Il doit protéger les uns, les multiplier, les animer: mais il sussit qu'il se connoisse aux autres, & qu'il les tolere pour le bien du commerce; mais sans soussfrir qu'ils s'étendent au-delà des bornes qu'il leur pres-crira.

II. L'architecture mérite une distinction particuliere. Le public a intérêt qu'elle soit bien entendue: qu'elle rectifie le mauvais goût par la sagesse & l'exactitude de ses regles; & qu'elle donne aux édifices qui doivent servir à la Religion, la décence & la majesté qui leur conviennent.

III. La peinture & la sculpture seroient très - estimables, si elles ne s'exerçoient que sur des sujets ségitimes, mais il est rare qu'elles ne se deshonorent pas, en se rendant les

## 328 INSTITUTION

ministres des passions des hommes, & qu'elles ne contribuent qu'à conserver la mémoire des actions & des personnes vertueuses. Le Prince ne leur accordera sa protection qu'autant qu'elles seront modestes: témoignera une extrême aversion des ouvrages les plus sinis, lorsqu'ils seront contraires à la pudeur; & ordonnera même que la licence soit punie, si elle devient scandaleuse.

IV. <sup>1</sup> Le Prince fera grand état de tout ce qui sert à la navigation, à la fabrique des draps, des toiles, des armes: de tout ce qui est la matiere du commerce: de tout ce qui contribue à occuper utilement le peuple; de tout ce qui excite son travail & son industrie, & de tout ce qui bannit du Royaume l'oissveté & l'indigence.

1 Ingenia & artes maxime fovit. Vespassen dans Suet. C. 18.



#### CHAPITRE XIX.

Le Prince doit défendre le peuple contre les ennemis de son bonheur & de son repos, soit domestiques, soit étrangers. Ses finances en sont le principal moyen. Il doit en avoir une connoissance parfaite.

#### ARTICLE I.

Le Prince doit défendre le peuple. Ses finances en sont le principal moyen.

I. E Prince est l'épée & le bouclier de l'Etat. C'est sur lui qu'est fondé son repos & sa tranquillité; & ' c'est à lui seul à le désendre, & à mettre les armes à la main de tous ceux qu'il veut employer.

II. Le repos de l'Etat peut être troublé au dedans par des factieux, ennemis de l'autorité légitime, ou par des étrangers, ennemis de

la nation & de son bonheur.

III. Le Prince a besoin de plusieurs choses pour désendre l'Etat; d'armes, de soldats, de

1 Dilatavit Judas gloriam populo suo, & protegebat

castra gladio suo. . Maccab. C. III. v. 3.

L'attente du peuple & l'obligation du Prince sont marquées dans ces exclamations du Sénat à l'Empereur Probe: Exemplum militiæ, exemplum Imperii... quòd imperium suscepisti gratias agimus. Tuere nos, tuere Rempublicam, benè tibi committimus quos antè servasti. Vopisc. in ejus vit. p. 292.

places fortes, d'arsenaux, de vaisseaux, & de tout ce qui est compris sous ces noms. Lui seul en a le souverain pouvoir & l'intendance, Mais toutes ces choses demandent de grandes dépenses; & la source de ces dépenses sont les tributs; qui sont par conséquent aussi légitimes que la défense de l'Etat, & qui doivent être payées par le même motif de justice, qui oblige le Prince à désendre tous ceux qui lui sont consiés par la Providence.

IV. Il seroit trop tard, & même inutile de les exiger, lorsque les factieux ou les étrangers auroient mis le désordre par tout : le mal doit être prévenu; & les tributs pour cette raison sont payés en tout tems pour les prévenir.

V. Il est juste d'ailleurs que le Prince ait de quoi soutenir la majesté de l'Empire, & de quoi faire respecter sa personne & son autorité; & c'est une seconde raison, aussi essentielle que la premiere, pour l'établissement des tributs.

V I. Le peuple, qui les doit payer, 2 non seulement par crainte, mais aussi par conscience; c'est-à-dire, non seulement pour

r Neque quies gentium sine armis, neque arma sine stipendiis, neque stipendia sine tributis. Tacit. 1. 4. Hift.

<sup>2</sup> Ideò enim & tributa præstatis: ministri enim Dei sunt in hoc ipsum servientes: reddite crgo omnibus debita: cui tributum, tributum: cui vectigal, vectigal: cui timorem, timorem: cui honorem, honorem. Ideò necessitate subditi estote, non solum propter iram, ted etiam propter conscientiam. Rom. C. XIII. v. 5.6.

p'un Prince; mais aussi pour obéir à Dieu; n'est pas le juge de leur équité ni de leur proportion avec les besoins de l'Etat. Quand ils seroient excessis, il n'a que la voie de ses gémissemens secrets devant Dieu, & de sa patience; & il doit croire s'il en est accablé, que ses péchés ont attiré sur lui ce châtiment; & que la bonté de Dieu le lui rendra utile pour le purisser en cette vie, & pour lui faire mériter le bonheur de l'autre.

VII. Mais il n'en est pas de même pour le Prince. Il doit toujours mettre entre les tributs, de quelque nature qu'ils soient, & les besoins de l'Etat, une exacte proportion. Il peut les augmenter quand les besoins réels augmentent: mais il doit les diminuer quand

les besoins réels diminuent.

VIII. J'appelle besoins réels, ceux qui le sont aux yeux de Dien, seul Juge des Rois, mais Juge severe, par cela même qu'ils n'en ont point ici. Le peuple qu'il leur a confié est son peuple. Il n'en a pas abandonné le soin, pour les avoir associés à sa providence. Il examine avec attention s'ils le consultent & sa justice; si c'est par son esprit qu'ils usent du pouvoir qu'il leur a donné pour le bien public; s'ils ne deshonorent point son nom & son autorité, en les faisant servir à l'oppression & à la violence; & s'ils ne portent point sa famille à murmurer contre sa conduite, & à éclater même en blasphêmes contre lui, de ce qu'il en abandonne le soin à des hommes sans bonté & sans justice.

#### ARTICLE II.

Le Prince doit avoir une parfaite connoissance de ses finances.

I. Il est visible que le Prince ne sauroit juger, si les tributs & les besoins réels de l'Etat sont dans une juste proportion, s'il n'est exactement informé des uns & des autres; & c'est aussi pour lui une obligation indispensable d'entrer dans cette discussion & ce détail.

II. Il doit commencer par se faire informer de tous ses revenus, & ne point se contenter d'une idée générale qui n'éclaircit & ne détermine rien. Il faut qu'il sache en quoi consiste son bien; & qu'il le sache, comme un pere de famille entendu & appliqué sait en quoi confiste le sien. La dissérence, qui paroît grande, n'est point telle qu'on se l'imagine. De grandes sommes se calculent comme des sommes médiocres. Ce que des terres sont à un particulier, les provinces le sont à un Prince. L'ordre & la division démêlent tout. Il faut seulement au commencement le donner quelque soin & quelque peine, & dans la suite on n'a qu'à parcourir un plan, dont toutes les parties sont exactement connues.

III. Ceux qui feroient peur à un Prince d'un travail si léger, devroient lui être suspects, comme voulant lui cacher le fond de

<sup>1</sup> Assurator cum Imperio calculum ponere. Panez. Traj. 1.73.

D'UN PRINCE. II. Part. 333 leur conduite, sous une apparente obscurité dont les finances sont couvertes; ou comme prétendant demeurer seuls les maîtres des affaires, qu'aucun autre qu'eux ne pourroit éclaircir.

IV. Il faudroit encore moins écouter ceux qui regarderoient une connoissance si digne d'un Prince, & si étroitement liée avec sac onscience & avec le bien de l'Etat, comme peu conforme à sa grandeur. Il n'y a que des hommes capables de borner la vie d'un Prince à la chasse & au jeu, & de ne l'estimer grand que lorsqu'il ne fait rien, qui puissent avoir de si fausses idées. L'attention qu'on lui demande ici, n'est pas celle d'un avare occupé de son bien: mais celle d'un Prince intelligent, qui veut gouverner par lui - même, & n'être pas conduit en enfant par ses Ministres devenus ses tuteurs ; d'un Prince juste, qui veut connoître si son bien est pur ; si l'on n'y fait rien entrer d'illégitime ou de suspect; si la dispensation s'en fait avec équité; d'un Prince plein de bonté pour son peuple, qui craint avec raison que ses Officiers ne le traitent pas d'une maniere qui réponde à sa tendresse pour lui; d'un Prince religieux, qui sait le compte qu'il doit rendre de son administration devant le Juge suprême, qui ne recevra pas comme une excuse, ou l'ignorance, ou une confiance aveugle en des hommes qui devoient aider le Prince, mais ne pouvoient le dispenser de fes devoirs.

V. Il auroit honte de faire moins que des Princes infidéles, qui savoient exactement

en quoi 1 consistoient les revenus de l'Em. pire, dans le tems qu'il s'étendoit depuis l'extrémité de l'Espagne jusques aux frontieres de Perse, & depuis les déserts d'Afrique jusques aux montagnes d'Ecosse: qui avoient supputé ce que chaque tribut devoit produire : 2 qui en étoient mieux informés qu'aucun pere de famille ne pouvoit l'être de son bien particulier : qui profitoient de cette connoissance pour mesurer leurs dépenses, & ne passer pas les bornes de leurs revenus; & 3 qui examinoient chaque année ce qui manquoit d'un côté, pour y suppléer d'un autre, & conserver ainsi une égalité entre les parties de l'Etat, qui sût allier l'intérêt particulier avec le bien public.

VI. Ce n'est point une raison qui doire détourner le Prince d'un soin si légitime, que le désordre où on lui dit que sont les sinances: c'est au contraire un nouveau motif pour s'y appliquer sans relâche; puisque c'est par son application qu'il doit faire cesser un désordre qui entraîne la perte de l'Etat, s'il est négligé.

VII. Il doit savoir en quoi consiste ce dé-

<sup>1</sup> Il est dit de l'Empereur Antonin le Pieux: Rationes omnium provinciarum apprime scivit & vectigalium. Jul. Capitol. in ejus vità, p. 138.

<sup>2</sup> Et de l'Empereur Adrien: Omnes publicas rationes ita complexus est, ut domum privatam quivis Pater-samilias diligens non satis novit. Spart. in ejus vità, pag.

<sup>3</sup> Et du même Prince. Redditus provinciales solerter explorans, ut si alicubi quidpiam deesset, expleret. Ibid. p. 129.

fordre; par quels abus il s'est introduit; par quels moyens on peut le saire cesser; si les revenus sont consumés d'avance; si les dépenses les passent de beaucoup; si le domaine du Prince est aliéné; si son crédit est tombé, & la consiance publique perdue; si l'on est forcé de recourir à des affaires & à des ressources nouvelles, pour sournir au courant, & acquitter

les dettes les plus pressées.

VIII. Il doit être instruit de tout cela; mais pour aller aux remédes, & pour écouter avec attention ce que des personnes qui ont plus de capacité, plus d'usage, & plus d'expédiens que les autres, lui proposeront; car le découragement & le désespoir sont indignes d'un Prince; & il doit se persuader que, s'il veut fortement, & par des voies efficaces, rétablir l'ordre dans les finances, il y aura bientôt réussi. Mais c'est une matiere qui doit être traitée séparément, & qui n'est point liée avec celle que j'examine ici, où il ne s'agit que de la connoissance que le Prince doit avoir de ses revenus, indépendamment du bon ou du mauvais état de ses finances.

IX. Cette connoissance ne serviroit qu'à le tromper, s'il n'y joignoit celle de ses dettes & des charges publiques. Il doit compter qu'il n'a véritablement que ce qui lui reste après une telle déduction, & réduire l'idée de ses richesses, à celles qui sont libres & indépendantes. Les sommes qui sont au-delà, ne doivent point l'éblouir : elles ne peuvent entrer dans les projets de ses dépenses personnelles, ni de ses plaisirs : elles sont à son égard un

bien étranger: & il doit toujours les éparer du fonds dont il est le maître.

X. Il faut même qu'il retranche de ce fonds tout ce qui n'arrive point j'usqu'à lui, & qui demeure entre les mains des fermiers & des receveurs publics; qu'il en diminue ce que des accidens imprévus en font perdre malgré la plus vigilante économie; qu'il n'espere pas que tous ses revenus soient exactement touchés dans les bornes d'une année, s'il est bien résolu de ne les point anticiper par des avances & des emprunts.

XI. Il ne peut, sans ces sages précautions, mettre de l'ordre dans sa dépense, ni éviter de charger l'Etat de plusieurs dettes qui se grossissent chaque année, & qui, après avoir mis une extrême consusion dans les affaires publiques, se terminent ensin à de grands malheurs, & pour le Prince lui - même, & pour

le peuple.

XII. Quand il sera entré dans ces discussions, & que ses sonds, ses dettes, & ce qui lui reste de liquide dans ses revenus, lui seront connus, il saudra qu'il entre dans un second examen, & qu'il considere dans les tributs, qui sont la base de son bien, leur nécessité, la maniere dont ils sont imposés, la maniere dont ils sont exigés, la maniere dont ils son employés; parce qu'il peut arriver qu'ils soient injusses de l'une de ces ma-

<sup>1</sup> Tres consulares vectigalibus præposuit Nero, cum insectatione priorum Principum, qui gravitate sumptuum justos redditus anteissent. Tacit. L. 15, Anna. s.

D'UNPRINCE. II. Part. 337 pieres, quoiqu'ils parussent très-légitimes.

XIII. Quand on examine la nécessité des tributs, ce n'est point en général. Il est indubitable qu'ils sont dûs en ce sens; & la maxime vient d'en être établie sur des sondemens solides.

XIV. On examine donc si un tribut est nécessaire, parce que les autres ne suffisent pas; & l'on examine pourquoi les autres ne suffisent pas. Il n'est pas ici question du peuple: c'est le Prince qui examine, ou seul, ou avec son conseil.

X V. Il faut pour un tel examen bien plus de vue & de circonspection qu'on n'en a d'ordinaire; car avant que d'établir une nouvelle charge sur l'Etat, il faut considérer si l'on emploie utilement tout ce qu'il paie : si l'on ne peut rien résormer sur d'autres dépenses; si l'on ne feroit pas mieux d'en suspendre quelques-unes qui regardent des personnes moins privilégiées que les pauvres qui vont porter une imposition nouvelle : si l'on est bien persuadé qu'il n'y a que ce moyen; que tous les autres sont épuisés, & qu'il est plus doux qu'aucun autre qu'on pourroit proposer.

XVI. Si le tribut est ancien, ou déja établi, un Prince qui est en paix, & qui veut regner par la justice & par la clémence, examine si les raisons qui l'ont fait établir, subsistent; 's'il n'a pas dû être aboli, lorsque la guerre a été terminée; si l'on n'en a

Morum excusata, etiam in sace mansere. Tacit. L. 20. Histor. p. 458.

pas donné parole au peuple; s'il n'est point trop odieux; s'il ne met point obstacle à la liberté publique & au commerce; & le Prince commence par les tributs de cette espece à soulager le peuple quand il est en état de le

foulager.

MVII. Les impositions les plus légitimes sont souvent inégalement reparties. Les soibles en portent presque tout le poids; & leurs justes plaintes sont presque toujours méprisées. Ce désordre est un de ceux que Dieu condamne le plus, lui qui s'appelle le Dieu & le protecteur des pauvres. On y peut remédier par des Intendans ou des Gouverneurs d'une exacte probité, & par des Juges integres, & beaucoup plus par l'attention que le Prince aura à leur recommander cette partie du troupeau qui lui est principalement reservée, comme étant la plus soible, & comme ayant par là un droit particulier à sa protection.

XVIII. Les manieres inhumaines & violentes dont les tributs sont exigés, & les frais qu'on fait à des hommes qui payeroient s'ils étoient un peu attendus, & qui ont besoin d'être ménagés, rendent les tributs très-odieux, & ceux qui les exigent par ces voies cruelles, très-coupables.

XIX. On ôte 2 à des personnes qui ont

1 Frumenti & tributorum auctionem æquitate mune-

rum mollire. Tacit. in vit. Agricol. p. 458.

<sup>2</sup> Ac primò boves ipsos, mox agros, postremò corpora conjugum aut liberorum, servitio tradebant: hincira, & questus: & postquàm non subveniebat, remedium es bello. Tasit. L. A. Annal. p. 136.

D'UN PRINCE. II. Part. 339 gravaillé toute l'année, & qui sont chargées quelquefois d'une nombreuse famille, le peu qu'il leur reste pour vivre. On saist & bétail, & meubles, & lit, & généralement tout ce qui peut être enlevé. On remplit les prisons des chefs de famille, qui ont la triste commission de dépouiller leurs freres, mais qui ne peuvent les rendre solvables en les dépouillant. On écarte les uns, qui vont mourir ou ils peuvent. On met au désespoir les autres, en ajoutant à leurs taxes, des frais qui les surpassent de beaucoup. On rend responsables ceux à qui il reste quelque bien, de la pauvreté des autres. On fait repentir ceux qui ont de l'industrie, du succès même de leur travail; parce qu'on les rend cautions des infolvables. On répand par tout la consternation. On remplit tout de gémissemens & de larmes; & à proportion de ce que la misere devient plus générale, la dureté de ceux qui la causent devient plus insensible.

XX. Un Prince, au nom de qui tout cela se fait, peut-il l'ignore? Est-il en sureté, s'il l'ignore? Peut -il avoir un moment de tranquillité, s'il le sait? Y a-t-il une fortune au monde qu'on voulût conserver à ce prix? Est-ce donc là le fruit de cette autorité que Dieu lui a mise en main pour protéger le peuple? Craint-on quelque chose quand on ne craint point l'esset de tant de larmes, méprisées par les hommes, mais dont Dieu est le spectateur? Un Prince plein de Religion évite sur toutes choses d'y donner occasion. Il s'informe non seulement avec soin, mais avec une sainte

inquiétude, de la maniere dont les tributs sont exigés; & il donne des ordres si précis & si rigoureux pour prévenir toutes les violences, ou pour ne les point laisser impunies, qu'il l'ôte ensin aux tributs ce que l'avarice y avoit ajouté de cruel & d'injuste, & les rend supportables, en faisant cesser les voies inhumaines de les exiger. Il sait que 2 le peuple les paie avec sidélité, & même avec joie, quand on le traite avec douceur; qu'il aime son Prince, & qu'il est zélé pour sa gloire; mais que la cruauté le révolte, & qu'il est sur-tout indigné de ce que les receveurs sont un trasic de sa missere, & s'enrichissent en le dépouillant.

XXI. Mais ce qui afflige tout le monde, est la maniere dont sont employés des tribus qui sont la sueur du peuple, & qui peuvent être regardés comme une portion de sa vie & de son sang. Ils sont détournés en partie, avant qu'ils arrivent dans les mains du Prince. Ils sont insidélement appliqués aux besoins ausquels ils étoient destinés. Ils sont dissipés en dépenses peu nécessaires, sacrissés au luxe, prodigués à une cour avide & insatiable; i jettés sans discernement & sans choix, par le seul plaisir de répandre & de perdre, &

circumcisis quæ in quæstum reperta, ipso tributo gravius tolerabantur. Tacit. in vita Agricol. pag.

<sup>2</sup> Tributa & injuncta Imperii munera impigre obeunt, si injuriæ absint; has ægre tolerant, jam domiti ut pareant, nundum ut serviant. Idem. 161dem.

<sup>3</sup> Sola perdendi cura, tanquam in summa abundar 12 pecuniæ illudere. Tacit. L. 2. Hist. p. 164.

par une vaine oftentation d'abondance, pendant que l'Etat est dans l'indigence & la misere.

X XII. Un Prince sage, & qui connoît les hommes, sait que rien ne les irrite tant que la profusion jointe à la dureté; & que les mêmes personnes qui donneroient avec joie leur nécessaire, s'il étoit employé au bien de l'Etat, voudroient, s'il étoit possible, resuser jusqu'aux plus petites contributions, quand elles sont inutiles, & qu'elles ne servent qu'au faste & aux délices.

X X I I I. Il sait que, jusqu'aux plus petits artisans, tout le monde s'informe de ce que deviennent tant de sommes, si rigoureusement exigées; que tout le monde a les yeux attentis sur la conduite du Prince, & que chaque particulier compare ce qui lui est ensevé, malgré ses pressans besoins, avec les prosusions

qui en sont la fin.

XXIV. Il sait que ce mépris si public de la nécessité, de la patience, & de la soumission invincible du peuple, assoibilit dans plusieurs l'amour du Prince, & les remplit de murmure; & comme il est convaincu qu'on ne regne véritablement que lorsqu'on le fait sur les cœurs & sur les volontés, il prend des résolutions fermes, de n'employer jamais les tributs qu'à des usages justes & nécessaires; de donner ses soins, asin que ses Ministres soient sur cela aussi séveres que lui; & de prouver au peuple, qu'il ne sauroit consier à des mains plus pures, ni plus sidéles que les siennes, ce qu'il contribue pour la désense de l'Etat.

## 342 INSTITUTION

XXV. Mais ces réflexions sont un pen trop générales, & je craindrois qu'elles n'eussemment pas tout leur esset, si je n'examinois en particulier la nécessité de donner des bornes aux tributs, & les moyens légitimes de conserver & de désendre l'Etat, sans avoir recours à des impositions nouvelles. Ce sera la matiere des deux Chapitres suivans.

### CHAPITRE XX.

Justice & nécessité de donner des bornes aux tributs; & de délivrer l'Etat des mains des traitans.

1: T En'examine point ici les tributs anciens, & qui sont en usage. Le Prince en fera la discussion dans un autre tems; & il observera, quand ses affaires le lui permettront, quelle différence il doit mettre entre ceux qui font mieux établis, moins à charge au public, moins préjudiciables au commerce, & ceux qui sont plus récens, plus incommodes & plus contraires à la liberté publique. Maintenant je les suppose tous également justes; & je demande seulement que le Prince, en montant sur le thrône, veuille bien s'affermir dans la résolution de n'en point établir de nouveaux, & de s'opposer aux vives sollicitations qu'on ne manquera pas de lui faire, pour le porter à changer de sentiment.

II. Il y a toujours des hommes zélés pour

D'UN PRINCE. II. Part. 343 accroître 1 les revenus du Prince, prévoyans de loin l'avenir, pleins de vues & de desseins, qui fournissent des mémoires, qui demandent qu'ils soient examinés, & qui ne prétendent en cela, si l'on veut bien les croire, que rendre service au public. Ces hommes sont écoutés, lorsque Dieu veut punir une nation, & frapper d'aveuglement le Prince qui la gouverne : mais lorsqu'il veut faire grace au peuple, & conduire le Prince par son Esprit, il le délivre des piéges de ces hommes artificieux, qui cachent un avarice insatiable sous une apparence de zéle, qui n'ont d'autre but que de rendre le Prince approbateur de leurs rapines; qui desirent qu'il se rende le complice de leurs injustices; qui l'intéressent à leurs violences, afin qu'elles demeurent impunies ; qui sont ouvertement 2 ses ennemis, puisqu'ils le sont de son Etat; qui voudroient pouvoir tout enlever & tout ravir; & qui s'affligent comme d'un malheur, quand il reste dans un Royaume, quelque nature de bien dont ils n'ont pu se saisir.

## III. Des Ministres clairvoyans les connois-

r Nunquam Principibus defuerunt, qui fronte gravi, & tristi supercilio, utilitatibus fisci contumaciter adessent: & erant Principes ipsi sua sponte avidi & rapaces, & qui magistris non egerent. Plura tamen semper à nobis contra nos didicerunt; sed ad tuas aures cum cæteris omnibus, tum vel maxime avaris adulationibus, obstructus est aditus. Silent ergo & quiescunt: & postquam non est cui suadeatur, qui suadeant, non sunt. Paneg. Traj. p. 121.

2 Quotidianorum scelerum reos, ac solos hostes inimicosque Reipublicæ vocans. L'Emp. Alexand. Severe,

m ejus viță, p. 213.

fent pour ce qu'ils sont; mais c'est un mal. disent-ils, nécessaire à l'Etat, qu'il faut employer avec la même précaution que la Médecine emploie les paisons, en les convertissant en remédes. Il y a des occasions, continuent - ils, où ces hommes sont utilement écoutés. On ne reçoit pas tous leurs avis; on en rebute même plusieurs; mais ils en donnent quelquefois de bons. Ils se chargent à leurs périls de certains traités : ils comptent des autres. On connoît assez à quoi va leur gain : on les veille de près. On fait ordinairement par quelque affocié ce que produit chaque affaire; & l'on a toujours la ressource de les taxer, & de faire retourner au Prince une partie des restitutions qu'ils lui doivent.

IV. Par ces confidérations on entre en commerce avec ces hommes dangereux; on s'en rend dépendant, & on est obligé même de les protéger pour faciliter l'exécution des traités dont on a reçu quelques avances. On est conduit par - la à leur accorder plus de choses qu'on ne vouloit. Une affaire rebutte est proposée tout de nouveau, & acceptée. Les besoins de l'Etat, que divers événemens rendent plus pressans, diminuent la sévérité du Ministre & de son conseil, & augmentent la hardiesse des traitans; & ce qui avoit causé de l'horreur dans un tems où il restoit encore quelque compassion pour le peuple, est embrassé dans un autre, comme un moyen salutaire dont on ne sauroit se passer.

V. Ainsi se multiplient les édits & les tri-

p'un Prince. II. Part. 345 fent i de nouvelles taxes. Les veilles des traitans leur découvrent successivement ce qui leur a échappé. L'Etat est décrit à leurs yeux, & divisé selon toutes les especes de biens & de personnes qu'il renserme. Ils repassent sur tout ce qui est marqué à leur sceau, pour voir s'il n'y auroit pas lieu à quelque nouvelle imposition. Ils examinent si quelque chose, contre leur intention, s'est conservée libre. Ils chargent leurs mémoires de leurs nouvelles découvertes; & il faut que le gain soit bien peu de chose, si leurs mémoires sont rejettés; car ce n'est plus que par ce seul côté qu'ils sont examinés.

V I. Au commencement <sup>2</sup> c'étoit le prétexte de la guerre qui servoit à tout justifier, mais dans la paix même tout est reçu. L'Etat n'a plus alors d'ennemis étrangers, mais il en a de domestiques. Plus il est tranquille, & plus il est l'objet de leur envie; & c'est parce qu'il commence à se rétablir, qu'il réveille leur attention & leur cupidité.

VII. Par - là le peuple est tenu dans un tremblement continuel. Les desseins des trai-

<sup>1</sup> Nata servituti mancipia semel væneunt, atque ultso à dominis aluntur. (Respublica) servitutem suam quotidie emit, quotidie pascit, en payant tous les jours ce nouvelles taxes. Tacit. in vit. Agricol. p. 462.

Il y a dans son texte Britannia, au lieu de Respu-

<sup>2-</sup>Hæc comprimendo (il entend les exactions injustes, & les monopoles) egregiam famam paci circumdedit, quæ vel incurià, vel tolerantià priorum, haud minus quam bellum timebatur: à cause des nouvelles taaes & des nouvelles vexations. Tacit. in vità Agricol.

que rien ne peut calmer; & les nouvelles impositions, qui en sont le fruit, achevent d'y
mettre le comble. On joint aux maux présens, la crainte de l'avenir. On ne respire
point en liberté. On ne sait sur quoi compter.
On ignore ce qu'on peut regarder comme
son bien, & l'on ne pense qu'avec terreur à
l'autorité qui n'est plus une protection, & qui
favorise presque toujous ceux qui ne songent

qu'à opprimer leurs freres.

VIII. L'Etat se trouve ainsi divisé i en deux partis, comme dans une guerre civile: les uns se comportent en ennemis; & les autres sont au désespoir de leur servir de proie. Les uns cherchent, & les autres cachent. Les uns poursuivent, & les autres fuient. L'affliction des uns sert de matiere à la joie des autres. On ne connoît plus les citoyens. On ne sait plus pourquoi on est uni sous un même gouvernement. On ne sent presque aucun avantage de la société. On voudroit pouvoir chercher ailleurs un asyle; & l'on ne demeure où l'on est attaché, que parce qu'on ne peut rompre ses liens; & que ce seroit une plus grande extrémité de tout abandonner.

IX. Ce qui augmente la consternation, est que les tributs se multiplient, à proportion

r Quæstuariam illam nationem dico, homines præcæteris igne biles, atque improbos, planéque illiberales, in eaque sola Republica, quæ intestinis dissidiis laborat, non penitus infamem locum obtinentes. C'est ainsi que Synesus parle des partisans à l'Empereur. Arcade, Orat. de Regno, p. 28.

D'UNPRINCE. II. Part. 347 de ce que la misere devient plus universelle: car l'expérience a toujours fait voir, que les nouvelles impositions ne servent qu'à allumer la sois des traitans, à favoriser les profusions des Princes, & à rendre leurs Ministres plus indissérens au bien public, & moins délicats sur les moyens de satisfaire les passions de leurs maîtres.

A. Tout ce qu'on exige par ces voies odieuses, tombe comme dans un gousse sans sond,
où il disparoît, sans jamais le remplir : soit
que le principal gain soit pour les traitans;
soit qu'un tribut fasse tort à un autre : soit
que le peuple, accablé par tant d'endroits,
diminue & perde courage : soit que les sonds
que produisent les nouvelles taxes arrivent
trop tard, & soient anticipés par des emprunts : soit que l'assurance de ne manquer
jamais de ces sortes de ressources, porte à des
dépenses qui les surpassent toujours : soit ensin
que 'Dieu, justement irrité contre ces voies
injustes, les frappe de sa malédiction, & fasse

XI. Cette malédiction commence par les traitans, qui sont ordinairement dissipateurs, voluptueux, Epicuriens: se hâtant de jouir de ce que la mort, & souvent le Prince plutôt que la mort, peut leur enlever: ne connoissant d'autre usage de leurs injustes richesses,

évanouir tout le fruit qu'on en attendoit.

<sup>1</sup> Qui mercedes congregavit, misit eas in sacculum pertusum. . . respexistis ad amplius, & ecce factum est minus, & intulistis in domum, & exsussiavi illud, dit le Seigneur dans le Prophéte Aggée, Chap. 1. v. 6. 6 9.

que les dépenses en bâtimens, en meubles; magnifiques, en bonne chere : donnant ce pernicieux exemple à des hommes qui devroient rougir de l'imiter, & qui le suivent néanmoins comme un bon modéle : corronpant ainsi toute la nation par le desir des richesses, & par le seul usage que la volupté en sait saire; & l'infectant par le commerce de l'usure & par l'intérêt que plusieurs person-

nes prennent à leurs traités.

XII. Mais cetre malédiction; qui des trais tans passe à tout le corps de l'Etat, se rend encore plus sensible sur le Prince, qui 1 demeure toujours altéré, qui voit croître ses dettes malgré ses immenses revenus, 2 qui est toujours contraint de faire de nouveaux emprunts, & de se charger de rentes qu'il sait rien qu'il ne peut payer; & qui; refusant d'ouvrir les yeux, pour voir d'où viendroit un saluraire remede au désordre de ses affaires; les embarasse de plus en plus, en s'efforçant de satisfaire des passions qui sont infinies, & qui sont par conséquent au-dessus de tous les revenus d'un Etat, quand il seroit aussi étendu? que toute la terre, parce qu'ils seront toujours nécessairement bornés.

XIII. On pense quelquesois alors à cher-

Nam quid est causa, cur aliis Principibus, cum omnia raperent, defuerint omnia; tibi, cum tam multa largiaris, & nihil auseras, omnia supersint? Paneg. Traj.

2-Ille, (c'est Julien l'Apostat,) plusima reperit, & exhausit omnia: iste, (c'est l'Emp. Valentimen le jeune), nihil invenit, & omnibus abundavit. S. Ambr. de obitus Valentino v. 21.

cher dans les traitans le bien qui n'est plus visible autre part, & à presser les 'éponges, selon les termes d'un Empereur, 2 pour leur faire rendre le suc de l'Etat, qu'elles ont épuisé: cette conduite est juste, & le public en est ordinairement satisfait; non qu'il en soit mieux lui même; mais parce qu'il voit avec joie retourner à l'indigence des hommes qui y étoient nés, & qu'il se console de ce qu'ils lui ont enlevé, par le plaisir de le leur voir ravir.

XIV. Mais une telle ressource n'est qu'un rafraîchissement passager, & qui ne va point à l'origine du mal. La restitution ne se fait point où le vol a été fait. Les Provinces, ni les familles ne sentent point que le suc des éponges retourne aux lieux d'où elles l'avoient tiré. Ce que les traitans ont ruiné, demeure dans le même état; ce que l'on tire d'eux, n'abolit aucun des tributs dont ils ont donné le plan, & dont ils ont été les exacteurs.

XV. Ils ont eu d'ailleurs la précaution de mettre leur bien sous d'autres noms, de ne laisser en évidence que des fonds d'un médiocre revenu, & de cacher dans des pays étrangers, ce qu'ils ont enlevé à leur patrie.

XVI. 4 Ceux d'entre eux qui méritent

<sup>1</sup> Procuratoribus vulgo pro spongiis dicebatur uti (Vespasien) quod quasi & siccos madesaceret, & exprimerer humentes. Sueton. C. 16.

<sup>2</sup> Justiffmum visum est inde repeti pecuniam, ubi inopiæ causa erat. Tacit. I. 1. Hist. p. 314.

<sup>3</sup> Grande gaudium, quòd tam pauperes forent quibus donasset Nero, quam quibus abstulisset. Idem. ibid.

<sup>4</sup> Pessimus quisque, dissidentiapræsentium muration

le plus d'être recherchés, & qui savent bien qu'ils le méritent, ne manquent jamais à s'afsurer d'une puissante protection pour l'avenir. Ils sont assez riches pour la pouvoir acheter, & trop habiles pour n'employer pas 1 une partie de leur bien à rendre l'autre inviolable. Cette protection n'est pas celle qu'on peut attendre d'un seul homme : car la vie d'un seul homme est trop fragile. Elle embrasse & elle intéresse quelquesois toutes les personnes qui sont en crédit à la Cour; & il arrive ainsi rarement que les fortes taxes tombent sur les plus coupables, & qu'elles fassent autre chose qu'accabler les malheureux, moins prudens selon le siéclé, ou moins en état de payer des protecteurs aussi chérement qu'il l'eût fallu.

XVII. Ces malheureux ne manquent pas, dans le tems qu'on les met sous le pressoir, de représenter au Ministre qui les y condamne, qu'ils n'ont rien fait qu'en vertu des loix, qu'ils ont suivi les Arrêts du conseil qui ont autorisé leurs traités, & qu'ils en ont observé toutes les conditions : mais le Ministre, peu touché de leurs remontrances, croit leur faire grace en leur laissant de quoi vivre, & il est intérieurement persuadé, qu'en bonne justice il pourroit les réduire à leur premier état.

XVIII. Il fair voir par cette conduite, ce

nem pavens, adversus publicum odium privatam gratiam praparat: unde nulla innocentiæ cura, sed vitæ impunitatis. Tacit. L. 1. Hist. p. 330.

I Qui multa rapuerit, disoit l'Embereur Alexandre Severe, pauca suffragatoribus dederit, salvus erit. in ejus vità, p. 211.1.

qu'on doit penser de ces loix & de ces arrêts, dont dans un autre tems il a fait si fort valoir l'autorité. Elle devoit être respectée par le peuple, qui n'avoit aucune voie légitime pour s'y opposer; c'est ce qui n'est pas douteux: mais cette autorité mettoit - elle en sureté la conscience du Prince? Y mettoit - elle celle de son Ministre? C'est de quoi, & le Prince, & le Ministre, doivent douter avec raison, & dont la recherche qu'ils sont des traitans, que cette autorité auroit dû justisser, est un mauvais préjugé.

XIX. Mais que les hommes, à quelque degré de puissance qu'ils soient élevés, écoutent celui qui jugera leurs loix, & qui n'a pas voulu qu'ils ignorassent la condamnation qu'il fait de celles-ci: 1 « Malheur à vous, 30 dit-il par son Prophéte, qui établissez des 30 loix injustes, & qui faites enregistrer des 30 édits qui autorisent l'iniquité; dont le but 30 est d'opprimer les pauvres avec apparence 30 de justice, & de faire céder à la violence, 30 le bon droit des humbles & des petits de 30 mon peuple: asin que les veuves deviennent 30 la proie de ceux que les loix autorisent, & 30 qu'il soit permis à ceux-ci de piller les pu-30 pilles & les soibles. Que ferez-vous au jour

I Væ qui condunt leges iniquas, & scribentes, injustitiam scripserunt; ut opprimerent in judicio pauperes, & vim sacerent causæ humilium populi mei; & essent viduæ præda eorum, & pupillos diriperent. Quid sacietis in die visitationis & calamitaris de longè venientis? Ad cujus consugietis auxilium? & ubi derelinquetis gloriam vestram? Isai. C. X. v. I.

352 INSTITUTION

» de la visite & de la recherche, & lorsque » la calamité, qui se prépare de loin, vien-» dra fondre sur vous? De qui implorerez-» vous le secours? Et que deviendra votre

» puissance & votre gloire »?

XX. Il ne faut point de commentaire à cela. C'est à ceux qui ont droit de faire des loix, & d'imposer des tributs, que Dieu parle. C'est aux Princes, plus qu'à ceux qui leur donnent de mauvais conseils, qu'il s'en prend. Il s'agit de loix revêtues de toutes les formalités, délibérées dans le conseil, écrites avec maturité & réslexion, publiées selon l'usage; & non de violences manifestes; & néanmoins, comment sont-elles soudroyées par celui qui en connoît le but & la fin, & qui est le Pere du peuple qu'elles oppriment.

XXI. « 1 Ceux qui levent les tributs, » dit - il ailleurs par le même Prophéte, ont » dépouillé mon peuple. Et pourquoi, continuet-il, en adressant la parole à ces durs exacteurs, » acceablez - vous mon peuple? Pour-» quoi écrasez - vous les pauvres, dit le Sei-» gneur le Dieu des armées? On voit dans ce peu de mots, quelle est sa tendresse pour ses enfans inhumainement traités, & quelle est son indignation contre ceux qui les dépouillent

& les écrasent.

XXII. Mais voici quelque chose de plus fort, & je ne sais ce qui seroit capable d'in-

D'UN PRINCE. IT. Part. 353 fimider les Princes qui se croient tout permis, & qui regardent tous les biens de leurs sujets comme leur étant acquis, si les reproches que Dieu leur fait par un autre Prophéte ne les remplissent de frayeur. « 1 Ecoutez, dit » le Seigneur, vous qui regnez sur Jacob, & » qui avez l'autorité sur la maison d'Israël. » N'étiez-vous pas principalement chargés de » connoître la justice & de la rendre, vous » qui avez en haine le bien, & qui n'aimez » que le mal : qui arrachez avec violence la » peau de dessus le dos de vos freres, & qui » dépouillez les os de leur chair? Ces Princes » cruels ont dévoré la chair de mon peuple, » après l'avoir écorché. Ils en ont brisé les os, » & ils les ont rompus par morceaux, comme on brise les os, & comme on divise la » chair des animaux, pour les faire cuire dans » une chaudiere, & dans une marmite. » tems viendra qu'ils crieront vers le Seigneur, » mais il ne les écoutera pas. Il leur cachera » même son visage, pour les punir de l'inhu-» manité & de l'injustice de leurs actions ». XXIII. C'est aux Princes & aux chefs du

numquid non vestrûm est scire judicium, qui odio habetis bonum, & diligitis malum: qui violenter tollitis pelles eorum desuper eis, & carnem eorum desuper osibus eorum? Qui comederunt carnem populi mei, & pellem eorum desuper excoriaverunt, & ossa eorum confregerunt, & conciderunt sicut in lebete, & quasi carnem in medio ollæ: tunc clamabunt ad Dominum, & non exaudiet eos & abscondet faciem suam ab eis in tempore illo, sicut nequiter egerunt in adinventionibus suis. Michaa. C. III. 2. 1. 2. 3.

peuple que Dieu parle, à ceux qui avoient la souveraine autorité: à ceux qui étoient les dépositaires de la justice, & étoient chargés par la divine Providence de la rendre au peuple. Il les rend responsables de toutes les exactions, & de toutes les inventions nouvelles d'accabler leurs sujets. Ils les regarde comme seuls coupables de toutes les violences, parce que c'étoit à eux à les réprimer, & que c'est sous leur nom qu'elles ont été exercées. Il ap. pelle les tributs qu'ils ont colorés de vains prétextes, des cruautés barbares. Il les considere eux-mêmes comme des bêtes farouches, qui se nourrissent de carnage & de sang. Il les a en horreur non seulement comme des meur. triers de leurs freres, mais comme des hommes qui en ont brisé les os, & devoré la chair. Et il termine ces reproches par la menace, de les traiter comme ils ont traité leurs freres, & de punir leur inhumanité par un éternel refus de sa miséricorde.

XXIV. Ces terribles paroles doivent faire évanouir toutes les fausses raisons dont les Princes & leurs Ministres tâchent de justifier les tributs excessifs dont ils accablent le peuple. Dieu vient de leur apprendre comment il les regarde: & si maintenant, qu'il est obligé de se servir de nos expressions & de nos idées pour se faire entendre, il est si esfrayant, que se ra-ce quand sa justice reprochera immédiatement ce qu'elle déteste dans ces violences?

X X V. Les nécessités de l'Etat ne peuvent les autoriser, quoiqu'elles demandent des secours extraordinaires. Il n'est jamais permis D'UN PRINCE. II. Part. 355 d'écraser le pauvre & le foible. Il faut que le fardeau soit proportionné aux forces. Il faut que toutes les voies justes soient employées, & que le Prince lui-même se réduise au seul nécessaire. Il faut que tous les riches contribuent selon leurs biens aux besoins communs. Il faut après cela regarder comme impraticable & comme impossible, tout ce qui feroit périr le peuple, & le réduiroit à l'Etat dont Dieu vient de faire la peinture.

XXVI. « 1 Ecoutez ceci, dit un Prophéte » de la part de Dieu, vous qui regnez sur » la maison de Jacob, & qui êtes les juges de » la maison d'Israël, qui avez en abomina-» tion la justice, & qui renversez toutes les » regles de l'équité : qui édifiez Sion avec le » sang, & Jérusalem par des voies injustes ». Vous fortifiez la capitale de l'Etat, pour la mettre hors d'insulte : vous vous préparez à un siège: vous vous précautionnez contre les malheurs d'une guerre prochaine : croyez-vous y bien réussir en accablant le peuple d'impositions excessives? C'est de son sang que vous bâtissez la citadelle de Sion: c'est par le crime que vous relevez les murs de Jérusalem. C'est appeller les malheurs publics que de prétendre les détourner par de telles voies. Je ne conserverai point une ville cimentée du sang de mon peuple : « 2 C'est pour cela même

<sup>1</sup> Au lite hoc, Princeps domûs Jacob, & Judices domûs Israël: quia abominamini judicium, & omnia recta pervertitis. Qui ædificatis Sion in sanguinibus, & Jerusalem in iniquitate. Michaa. C. 3. v. 9. O 10.

<sup>2</sup> Propter hoc, causa vestrî, Sion quafi ager arabitur,

>> mon temple >>.

dans une nation qui puisse attirer le secours de Dieu, si le peuple est foulé aux pieds, & si les injustes y dominent; si les uns y sous-frent ce qu'ils n'auroient pas à soussirir des ennemis; & si les autres y exercent des violences que les ennemis n'exerceroient pas, s'ils étoient les maîtres; Qu'auroit à craindre de plus triste le peuple, si le pays demeuroit sans désense? Et qu'est-ce que la désense de l'Etat à son égard, quand on lui ôte tout, & que, selon les termes de l'Ecriture, on lui enleve la peau, & on lui brise les os.

XXVIII. Quelle idée ont les étrangers d'un Royaume, où l'intérieur est plus affreux que si les frontieres avoient été forcées par des ennemis qui eussent le dessein de s'y établir, & non de le ravager par seurs courses? Que pensent-ils du Prince qui le gouverne? Combien la compassion qu'ils ont de ses sujets lui est-elle honteuse? Combien la crainte qu'on a de sa domination lui porte-t-elle de préjudice? Combien affermit-elle l'union de ses ennemis, & combien affoiblit-elle celle des at-

liés, & même des sujets naturels?

XXIX. Le reméde à tous ces maux, est de suivre une route toute opposée, de s'appliquer à gagner la consiance du peuple par un

& Jerusalem quasi acervus lapidum erit, & mons Templi in excelsa sylvarum. Ibid. v. 15:

D'UN PRINCE. II. Part. 357 traitement doux & équitable, de le délivrer de la crainte des impositions nouvelles, 1 en n'en écoutant, ni les projets, ni les desseins; de fermer la bouche aux traitans, & de leur ôter toute espérance de ravager son Etat, sous prétexte de lui donner un secours d'un moment, dont ils se payeroient cherement par leurs propres mains; 2 de regarder ces harpies comme des voleurs publics, & comme ses ennemis, aussi-bien que ceux de son peuple; de les bannir comme une nation avare. cruelle, sanguinaire, qui ne vit que de rapine & de proie; de mettre une différence infinie entre les inventeurs de nouveaux tributs, & les fermiers des anciens revenus de l'Etat; de considérer & de protéger ceux-ci, quand ils sont fidéles, & que, selon le précepte de S. Jean aux publicains, ils se contentent de ce qui leur est marqué : mais d'exclure pour toujours ceux qui ne sont sages que pour le mal, & qui ne veillent que pour opprimer leurs freres.

XXX. Le Prince ira se mettre par bonte & par justice à la place de ceux qui lui doivent les tributs. Il examinera s'ils portent avec peine les anciens; & il dira comme le jeune

Ad tuas aures, cum cætetis omnibus, tum vel maxime avaris adulationibus, obstructus est aditus. Porquam non est cui suadeatur, qui suadeant non sunt. Paneg. Trai. 121

<sup>2</sup> Proced à le & à subditis exitio am hanc pestem amoliatur, ut Prince ps bonus bonis imperet, virtutisque contrà amulationem inducat, in qua ipse dex, & certator, & certaminis a biter esse uche: Synz, de R. 200, p. 28.

Valentinien, si justement loué par S. Ambroise: « Comment payeront-ils des taxes nouvelles, puisqu'ils succombent sous les anciennes »?

XXXI. Il se sera informer par des personnes sûres, de l'état des Provinces. Il y enverra des visiteurs secrets, inconnus aux Gouverneurs & aux Intendans. Il y en enverra de seconds, inconnus aux premiers, pour s'assirer de la vérité par la conformité de leurs rapports; & il ne doutera pas que le public ne soit surchargé, s'il apprend par cette voie que ses villes se désertent, que les bourgs & les villages se désertent, que beaucoup de maisons sont en ruine; que la plûpart des habitans sont mal en habits & en linge, que les bons sermiers sont rares, que les terres sont peu en valeur, que les bourgs & les petites villes ont un air suneste & délabré.

XXXII. Il s'affermira par cette connoisfance dans le dessein de remédier aux maux publics par toutes sortes de voies, au lieu de les augmenter par de nouvelles exactions. Il espérera que Dieu renouvellera pour lui ce qu'il a fait pour 2 quelques Princes, dont

n Quid de amore provincialium loquar, vel quo eos ripse complectebatur, . . . quibus nihil unquam indici passus est? Praterita, inquit, non queunt solvere, nova poterunt sustinere!

<sup>2</sup> Nulli civium quidquam ademit: abstinuit alieno, ut si quis unquam: ac ne concessas quidem ac solitas collationes recepit; & tamen nemine ante se munificentià minor. L'Emp. Tite, Suet. C.7.

On lit la même chose des Empereurs Antonin le Pieux, M. Aurele & Alexandre Severe. Nous avons vu ce que Pline dit de Trajan: Tibi, cum tam multa las

p'UN PRINCE. II. Part. 359 quelques-uns même ne le connoissoient pas, & qu'il lui donnera par sa bénédiction plus de facilité pour acquitter les charges de l'Etat, plus d'abondance pour exercer la libéralité, plus de gloire & de grandeur au dedans & au dehors par sa clémence & sa justice, que s'il avoit de plus grands trésors, mais moins légitimes.

XXXIII. Il goûtera une innocente joie, en pensant à celle dont il remplira le cœur de ses sujets. Il les verra contens & tranquilles, chacun dans leur famille, chacun sous sa vigne, & sous son figuier. Il saura qu'ils se reposent sur ses soins, & sur sa scrupuleuse fidélité. Il recevra d'eux, comme une preuve de leur respect & de leur amour, la portion qu'ils lui offriront de leurs biens; & qu'ils estimeront la plus précieuse; & 1 il verra couler dans ses trésors, non les larmes & le sang du peuple immolé par les traitans, mais des effusions libres, sanctifiées par la piété de ses enfans, & par les actions 2 de graces qu'il en rendra lui-même à celui qui est la source & la fin de tout.

giaris, & nihil auferas, omnia supersunt: & ce que S. Ambroise dit de Valentinien: Nihil invenit, & omnibus abundavit.

1 Ærarium, non jam spoliarium civium, cruentarumque prædarum sævum receptaculum. Paneg. Traj. p. 108.

2 Tua est, Domine, magnificentia, & potentia, & gloria, atque victoria, & tibi laus; cuncta enim quæ in calo sunt & in terra tua sunt: tuum, Domine, regnum, & tu es super omnes Principes. 1. Paralip. C. 29. V. 11.

#### CHAPITRE XXI.

Moyens légitimes de défendre l'Etat & de pour voir à ses besoins, sans avoir recours à des impositions nouvelles. Ce qu'il faut faire, si elles deviennent inévitables.

#### ARTICLE I.

Moyens légitimes de defendre l'Etat sans nouvelles impositions.

1. Le premier moyen de se passer de nouvelles impositions, est de conserver avec soin les anciens revenus, & d'empêcher que les sources n'en soient détournées.

II. <sup>1</sup> Neron, au commencement de son regne, touché des plaintes du peuple contre la licence & la rigueur de ceux qui recevoient les impôts établis sur les voitures & les marchandises, forma le dessein d'abolir tous les

r Crebris populi flagitationibus, immodestiam publicanorum arguentis, dubitavit Nero an cuncta vectigalia omitti juberet, idque pulcherrimum donum generi mortalium daret; sed impetum ejur, multum prius laudata magnitudine animi, attinuêre Senatores, dissolutionem Imperii docendo, si fructus, quibus Respublica sustineretur, diminuerentur. Quippe sublatis portoriis, sequens ut tributorum abolitio expostularetur. . . . temperandas plane publicanorum cupidines, ne per tot annos sine querela tolerata, novis accerbitatibus ad invidiam verterent. Tach. L. 13. Annal. p. 232.

droits

D'UN PRINCE. II. Part. 361 droits d'entrée & de sortie, d'affranchir toutes les marchandises, de laisser le commerce absolument libre, & d'obliger tous les peuples' par un don si magnisique. Mais le Sénat. après avoir donné de grandes louanges à un si généreux désintéressement, représenta à ce jeune Prince, que ce seroit ruiner l'Etat, & en ébranler les fondemens, que de supprimer la source des revenus nécessaires à sa défense: que l'abolition des impôts sur les voitures & sur les marchandises préparoit à celle des autres tributs, mis sur les fonds de terre, ou sur les personnes : qu'il étoit juste de modérer les prétentions des receveurs publics, & d'empêcher qu'ils ne rendissent odieux, par des innovations, les anciens droits qu'on avoit payés jusques-la sans murmure; mais qu'il falloit. en retranchant les abus, conserver le bien du Prince, qui étoit aussi celui de la République.

d'inconvénient à ne pas conserver les anciens d'inconvénient à ne pas conserver les anciens sonds, qu'a charger le peuple avec excès: car on peut diminuer du fardeau, quand on le veut: mais il est difficile de rétablir des droits qu'on a laissé supprimer; & d'ailleurs les deux extrémités d'une indulgence excessive & d'une excessive sévérité se réunissent; parce que l'Etat ne peut subsister que par des dépenses qu'il faut trouver par des impositions nouvelles, quand les anciennes sont abolies; & que l'expérience qu'on a faite en se relâchant trop, conduit à devenir dans la suite trop ferme, & trop tendu.

Tome II.

I V. Il faut retrancher des tributs ce que l'avarice des receveurs y ajoute, les égaler par une juste répartition, empêcher qu'ils ne soient exigés par des manieres cruelles, comme on l'a dit ailleurs: mais l'ancien patrimoine doit être cher au Prince. Il n'en doit rien négliger; il n'en doit rien laisser proscrire, ni usurper. Il n'en doit faire largesse a personne, & il doit avoir pour maxime, de n'accorder jamais des immunités sans limitation & sans de justes raisons, qui aient rapport au bien public, plutôt qu'à l'avantage des particuliers.

V. Second moyen. Après ce premier soin, le Prince doit s'occuper de celui d'avoir des fermiers généraux, qui soient intelligens, sidéles, laborieux, solvables, qui n'achetent pas de ses Ministres par des présens, la présérence sur d'autres qui prendroient la ferme à plus haut prix, & qui, par les mêmes moyens, n'en obtiennent pas des diminutions, sondées sur des prétextes, plutôt que sur la vérité.

VI. Troisième moyen. Les précautions sur ce point seront néanmoins peu utiles, si les Ministres qui adjugeront les sermes, ne sont integres & désintéresses : car on n'oseroit se présenter sans leur permission, ni enchérir sur les personnes qu'ils protégent, ni découvrir

<sup>1</sup> Manvaise conduite de Vitellius, justement blâmée par l'Historien: His tributa dimittere, alios immunitatibus juvare; denique nullà in posterum curà, lacerare Imperia... Apud sapientes cassa habebantur, que neque dari, neque accipi, salvà Republicà, poterant. Tacit. 1.3. Hist. p. 383.

p'UN PRINCE. II. Part. 363 la collusion, parce qu'elle peut être difficilement prouvée, & qu'on s'expose à tout, en s'en rendant le délateur: aussi tout dépend du choix des Ministres, & c'est par où il faut commencer.

VII. Quatrieme moyen. Outre la fidélité des Ministres, qui doit être au dessus de tous soupçons, il importe beaucoup qu'ils aient de l'économie, & une grande connoissance de ce que les choses valent, du tems où il en faut faire les provisions, du pays d'où on les tire, de la maniere dont on les conserve ; par quels échanges on peut les avoir, sans employer toujours l'argent comptant. Il est incroyable combien une personne entendue peut épargner au Prince de grandes sommes, & le servir néanmoins plus utilement que beaucoup d'autres. Un homme de ce caractere en forme d'autres, les discerne, les place, chacun selon son talent, & il arrive ainsi, qu'au lieu que tout ce qui regarde le Prince se fait ordinairement avec négligence, avec dissipation, à contretems, avec perte; tout se fait au contraire avec exactitude, à propos, & à peu de frais.

VIII. Cinquième moyen. Si le domaine du Prince n'est pas aliéné, c'est le bien qui doit lui être le plus précieux, parce qu'il est le plus indépendant, le plus légitime & le plus ancien. C'étoit autresois le principal revenu des Rois. C'étoit sur quoi ils prenoient le sonds de leur dépense personnelle, & de celle de leur maison. C'étoit la source de leurs libéralités & de leurs aumônes. C'étoit le riche & innocent trésor, d'où S. Louis & les autres

Qij

Princes tiroient de quoi bâtir & de quoi doter tant de Monasteres & tant d'Eglises, dont les fondations sont des preuves que leurs largesses n'étoient point prises sur le public, mais qu'elles faisoient partie de leur héritage, & qu'elles étoient le fruit de leur économie, aussi

bien que de leur piété.

IX. Depuis que les tributs sont devenus ordinaires, cet ancien patrimoine a été négligé. Comme il étoit séparé en plusieurs portions, & répandu dans toutes les provinces, on en a jugé l'administration difficile, & l'on s'en est dégoûté, parce qu'il demandoit trop de soin. On s'est déterminé ainsi à le vendre, & presque toujours à vil prix. Les sommes qu'on en a tirées n'ont point été employées à d'autres sonds; & le Prince s'est trouvé dépouillé du bien de ses peres, sans auçun dédommagement d'une si grande perte.

X. Cette faute, dont les suites sont beaucoup plus grandes qu'on ne pense, doit être
sensible à un Prince qui connoît le prix 1 d'un
bien si légitime & si pur. Il doit desirer d'y
rentrer, dès que l'état de ses affaires lui permettra de rembourser les possesseurs. Il doit
cependant conserver avec jalousse ce qui lui
en reste: choisir des hommes sidéles qui en
prennent soin dans chaque province, & qui
en comptent devant un Intendant général; &
mettre sa gloire à ne passer pas, s'il est possible, dans sa dépense personnelle, ces revenus,
qui ne coutent rien à ses sujets; & à y placer

r Congiarium das de tuo, alimenta de tuo: sciunt dati sibi quod nemini præreptum. Paneg. Traj. p. 87.

D'UN PRINCE. II. Part. 365 même une partie de ses libéralités & de ses aumônes.

X I. Sixième moyen. Pour se réduire à ces bornes étroites, le Prince doit le faire une loi de 1 retrancher absolument toutes les dépenses inutiles; de n'acheter rien de superflu; de n'accorder rien à une vaine curiosité; de mettre sa gloire à diminuer ses besoins; de se trouver honoré par une auguste simplicité; de reformer tout ce qui ne sert qu'au luxe & aux délices; 2 de ne point se laisser éblouir par une fausse idée de magnificence, toujours indigente, & souvent injuste; de se souvenir qu'il doit l'exemple, & qu'il autorise la profusion, s'il sort des bornes de la nécessité; que pour être assis sur le trône, il n'est pas condamné à suivre en esclave la cupidité; qu'il est Roi, mais non un Roi de vanité & de délices; qu'il est Chrétien dans son état, & sujet aux regles de l'Evangile; & qu'il seroit inexcusable s'il étoit moins retenu & moins modéré que plusieurs Princes infidéles, qui étant les maîtres de tout le monde, mettoient leur gloire à le bien gouverner, & à réduire leur dépense personnelle à très-peu de chose.

XII. Sans ces maximes profondément éta-

2 Bono Principi ubinam tantis pecuniis opus est? cum neque insolenti animi fastu sumptuosa opera moliatur, nec. &c. Sanas de Barata.

nec, &c. Synef. de Reg p. 27.

I Ante omnes enitebatur ne quid otiosum vel emeret aliquando, vel pasceret. Cela est dit de l'Empereur Adrien, l'un des plus habiles Princes qu'aient eu les Romains. Il ne faut que l'imiter en ce point, pour n'avoir que peu de besoins. Spart, dans sa vie, p. 129.

blies dans le cœur du Prince, les plus immenses revenus ne lui suffiront pas. Il formera inutilement des projets, ou de soulager son peuple, ou de mettre de l'ordre dans les finances, s'il aime le faste; s'il se croit plus grand qu'un autre, parce qu'il dépense plus; s'il s'incorpore la vaste étendue de ses palais & de ses jardins, comme faisant partie de son mérite personnel; s'il pense que la frugalité & la tempérance l'humilient; s'il veut entretenir plus d'Officiers qu'il ne peut; s'il ne veut se gêner en rien; s'il a d'autres passions que celle de rendre son peuple heureux; s'il met sa gloire en autre chose qu'en son devoir,

XIII. Il y aura des momens où il sera touché de la misere publique, & où il ordonnera que les tributs soient diminués: mais ce sera toujours avec la condition secrete, que tout ce qui le regarde aura la même splendeur, & que toutes ses volontés seront également satisfaites; & comme il y aura une entiere impossibilité, si les tributs ne demeurent les mêmes, ils seront aussitôt rétablis, & augmentés même de plusieurs autres. Un Ministre parlera dans ces momens d'une bonté passagere, & représentera le désordre des finances : mais il sera surpris que l'instant suivant aura tout effacé, & que s'il continue à représenter les besoins de l'Etat, au lieu de satisfaire ceux du Prince, non seulement il n'est plus écouté, mais qu'on destine sa place à un autre, à moins qu'il ne devienne plus complaisant.

XIV. C'est donc le Prince qui doit se par-

D'UNPRINCE. II. Part. 367 ler à soi - même ; & qui doit se prescrire les mêmes bornes que celles que lui prescrit la nécessité. C'est lui qui doit se dire ce que personne ne lui dira jamais avec une entiere liberté, que les dépenses publiques, inévitables, absolument nécessaires à l'Etat, montent à de très-grandes sommes, & qu'elles sont prises sur une partie du bien des pauvres, qui se consument en travaux, & qui manquent du nécessaire; que les dépenses superflues, qui n'ont lieu qu'après les nécessaires, tombent ainsi sur les milérables restes que les premieres avoient épargnés; qu'il faut comparer ces dépenses vaines, qui ne servent qu'au luxe & qu'aux délices, avec le suc qu'on exprime par force des moëles & des os des pauvres écrasés sous le pressoir; & que c'est une érrange inhumanité que de répandre en choses frivoles, ce qui tient lieu de pain & de vie à un nombre infini de familles, & que de se faire un bain délicieux de leurs larmes & de leur lang.

X V. Septième moyen. Quand un Prince a bien compris toute l'horreur d'une telle conduite, il n'a garde de prodiguer pour les autres ce qu'il est bien résolu de se resuser à luimême. Il ne charge pas l'Etat d'une infinité de pensions inutiles, qui ne sauroient être prises sur le peuple, qu'après des dépenses légitimes qui l'ont déja épuisé. Il ne comble pas des courtisans avides & paresseux, de ce qui serviroit à payer ses troupes & à récompenser

I Sibi ignavi, nobis graves, disoit l'Empereur Tibere. Tacit. L. 2. Annal. p. 56.

d'anciens Officiers couverts de blessures. Il n'accorde pas à des Dames qui sont riches, ou qui l'auroient toujours été si elles avoient eu de l'économie, des sommes qu'elles sacrifient à la vanité. Il n'ajoute pas à des dots déja considérables, des presens excessifs & superflus. Il ne sournit pas, lui qui est ennemi du luxe, de quoi l'entretenir dans les autres, & i il ne prend pas dans les entrailles des citoyens de quoi satissaire les passions de ceux à qui rien ne suffit.

X V I. Il est persuadé que 2 c'est une dissipation honteuse, & une preuve d'imbécillité que de ruiner son Etat pour enrichir des hommes qui ne lui rendent aucun service.

XVII. Il trouve non seulement de la cruauté, mais une bassesse deshonorante, à immoler les plus innocens & les plus vertueux de ses sujets à la cupidité de ceux qui n'ont d'autre mérite que celui de demander & de recevoir toujours.

XVIII. Il compare ceux qui payent à ceux qui reçoivent. Il leur compare la République & ses pressans besoins. Il leur compare une infinité d'honnêtes gens qu'il ne sauroit assister, & qui mériteroient une attention

<sup>1</sup> L'Empereur Alexandre Severe disoit: Malum pupillum esse Imperatorem, qui ex visceribus provincialium homines non necessarios, nec Reipublicæ utiles, pasceret. In ejus vit. p. 230.

<sup>2</sup> Salaria multis subtraxit, quos otiosos videbat accipere dicens: Nibil est sordidius, imò crudelius, quàm si Rempublicam ii arroderent, qui nibil in eam suo labore conferrent. L'Empereur Antonin le Pieux dans sa vie, pag-138.

particuliere. Il leur compare des provinces malheureuses, ou par la disette, ou par l'inondation, ou parce qu'elles sont le théâtre de la guerre, qu'il ne peut soulager, quoiqu'elles lui fassent une extrême compassion, & il se reprocheroit comme une injustice criante ses indiscretes libéralités à l'égard de personnes inutiles, pendant qu'il est contraint de laisser sans reméde, des maux & des besoins qui le pénétrent de douleur.

XIX. Il sait que les moyens légitimes de remplir le trésor public sont rares: 1 qu'on se met dans la nécessité de recourir à des voies violentes & criminelles, au jugement même des Princes insidéles, si l'on s'épuise par des largesses excessives; & que, 2 pour ne devenir point injuste, il faut être plus attentif à conserver qu'à amasser, parce qu'autrement on devient cruel pour avoir été imprudent.

XX. Huitième moyen. Après avoir supprimé les pensions inutiles, & les dons accordés à des personnes sans mérite, il a pour regle de mesurer toutes les graces & tous les secours sur les véritables besoins. Son dessein n'est point de combler personne de biens; mais de ne laisser pas dans l'indigence & dans la misere, des hommes qui servent utilement l'Etat. Il ne veut pas qu'un seul épuise ce qui

<sup>1</sup> Ærarium si ambitione exhauriatur, per scelera supplendum erit, disoit l'Empereur Tibere. Tacit. L. 2. Annal. p. 56.

<sup>2</sup> Ad aurum colligendum attentus, ad servandum cautus, ad inveniendum sollicitus, sed sine cujusquam excidio. Lamprid. in vit. Alex. Sever. p. 218

370 INSTITUTION

est dû à plusieurs. Il ne veut pas s'endetter en devenant libéral. Il veut que ses biensaits soient réels, & ne soient pas de vaines promesses. Il veut être certain qu'il y ait du sond, avant que d'y rien établir; & il aime mieux donner moins, & le faire sûrement. Mais la maxime capitale est, que la justice aille avant les graces; que le public soit préséré au particulier; & que l'ordre des sinances ne soit point troublé par l'inclination à faire plaisir.

XXI. Il y a des Princes qui sont peu touchés de toutes les sommes qu'ils ne voient pas, & qui accordent sans peine, ou des rentes, ou des pensions considérables, parce qu'il ne faut pour les accorder qu'un trait de plume: au lieu que si ces libéralités se faisoient en argent comptant, ou en pierreries, elles paroîtroient plus importantes, & seroient plus mesurées. Un Prince appliqué & sérieux n'en use point ainsi. Une ordonnance est pour lui la même chose qu'une somme présente. Il sait ce qu'il donne, comme si l'on le comptoit; & il voit toutes les conséquences d'une libéralité, aussi bien que le Trésorier qu'il charge de l'acquitter.

À XII. Neuvième moyen. Après la suppression de certaines pensions, & la réduction des autres, le Prince examine si l'Etat n'est point chargé de doubles emplois: si une province ne paye pas en même tems les appointemens d'un Gouverneur, & ceux du Commandant qui en tient la place: s'il n'en est pas ainsi de plusieurs villes & de plusieurs ports: s'il n'en est pas ainsi de plusieurs emplois, dont D'UN PRINCE. II. Part. 371 l'un a le titre & les revenus, & un autre en fait les fonctions, avec des gages peu différens de ceux du titulaire.

XXIII. Il regarde ces doubles emplois comme des abus, & il réduit tout à l'unité, sans avoir égard aux raisons qui servent de prétexte à la multiplication des Officiers & au

doublement de leurs gages.

XXIV. Ces raisons sont de deux sortes : les unes sont prises de la politique, & les autres ne sont fondées que sur la faveur. On craint qu'un Gouverneur ne soit trop puissant; on ne lui laisse aucune autorité réelle dans son gouvernement; & un autre qui a la confiance de la Cour, mais non le titre y commande au lieu de lui : mais il est mieux valu ne point séparer ces deux choses, & choisir une personne qui les réunit, en méritant la confiance, & étant incapable d'en abuser.

XXV. A l'égard de la faveur, le prétexte est encore moins spécieux: on veut enrichir un courtisan en lui donnant un gouvernement, à condition qu'il se tienne en repos, & donner de l'occupation à une personne qui est en faveur, sans autre vue que de faire plaisir à deux particuliers, aux dépens du public. Un Prince habile raie l'un des deux, & quelquesois l'un & l'autre, pour mettre à leur place un homme de mérite, qui soit digne des récompenses attachées à son emploi.

XXVI. Dixième moyen. Si le Prince est én paix, il ne conserve de troupes que celles qui lui sont nécessaires. Il suppute ce qu'elles coutent à l'Etat, & il compare leur dépense avec ses sonds ordinaires, & avec le courant de ses revenus. Tout ce qui est au-delà, lui paroît insoutenable, & il évite de se mettre hors d'état pendant la paix, de trouver des ressources pour soutenir la guerre, s'il venoit un jour à y être contraint. On fait souvent cette faute, de consumer d'avance ce qu'on eût dû reserver pour un autre tems. On demeure armé lorsqu'on n'a point d'ennemis; & l'on ne peut payer ses troupes, lorsqu'on a une importante guerre sur les bras. Ce n'est pas qu'un Prince doive jamais s'exposer à la surprise, en licentiant trop de troupes: mais il y a un milieu entre l'imprudence, & une précaution excessive.

XXVII. Onziéme moyen. Lorsque le Prince est appliqué à mettre de l'ordre dans ses sinances, & liquider ses revenus, il évite avec un extrême soin de s'engager dans aucune guerre, ou pour lui-même, ou pour ses alliés: car il est impossible de regler sa dépense, quand on est en guerre: mais il ne laisse point paroître l'éloignement qu'il en a, de peur de se l'attirer; & quand ses affaires sont reglées, il n'en est pas plus sier: mais il est intérieurement moins inquiet, & plus hardis

XXVIII. Douzième moyen. Ce n'est pas la guerre seule qu'il évite, pendant qu'il travaille à rétablir ses finances; c'est généralement toute entreprise nouvelle; tout bâtiment, ou pour lui-même, ou pour le public; tout dessein qui le jetteroit dans quelque dépense. Il suit son plan & son projet jusqu'à la fin, sans se distraire. Il témoigne en public

D'UN PRINCE. II. Part. 373 & en particulier qu'il l'a fortement à cœur. Il regarde comme un service important, l'application de ses Ministres à débrouiller & à mettre en ordre tout ce qui fait partie de son bien, & il n'est content que lorsqu'on lui fait voir que dans le tems de paix, ses revenus surpasseront les dépenses nécessaires.

#### ARTICLE II.

# Ces moyens suffisent aux besoins de l'Etat.

I. Alors le Prince passe de ce premier soin inquiétant à un autre aussi juste, mais plus tranquille. Il songe à décharger l'Etat des charges qui lui sont plus onéreuses; à rembourser les rentes établies sur un trop haut denier; à restituer la finance des offices créés sans autre nécessité que celle d'avoir de l'argent; à dégager le domaine aliéné à vil prix, & à rendre libre tout son revenu; en sorte qu'il puisse être employé au bien public selon sa premiere destination.

II. Quand il est arrivé à cet heureux état, il regarde son bien, comme étant à tous ceux qui en manquent, non par leur faute, mais par des malheurs; & il devient encore plus économe pour lui-même, parce qu'il sent le fruit de son épargne, qui lui procure le plaisir de pourvoir à tous les besoins de ses sujets.

<sup>1</sup> Ut honestam innocentium paupertatem levavit, ita prodigos & ob flagicia egentes movit Senatu; aut spontè cedere passus est. Tibere dans Tacite, L. 2. Annal. pag.

# 374 INSTITUTION

III. Il commence par la noblesse, non celle qui est fainéante, ou qui s'est ruinée par les profusions & le luxe, mais celle ' qui est pleine d'honneur & de courage, & qui seroit capable de bien servir l'Etat, si elle étoit secourue. 2 Il tire de l'obscurité des noms illustres. Il décharge des peres vertueux, mais réduits à des bornes étroites, d'une partie de leur famille; & il n'attend pas qu'ils lui représentent leur impuissance. Il en est averti par des voies sures, & il a devant les yeux une liste de tous ceux qui sont dignes de son attention.

IV. Il passe de-là aux pauvres, dont il sait bien quil est le protecteur & le pere. Il contribue par divers moyens à les tirer de la missere, & il est fortement persuadé que rien ne dépeuple tant les Etats, que le peu de soin qu'on a des familles pauvres: que 3 c'est sur le compte du Prince, & sur la constance en sa bonté, que tant de peres, qui sont dans l'indigence, élevent leurs enfans, & que la divine Providence l'en charge d'une maniere particuliere, & l'oblige à les adopter.

V. Sa tendresse pour eux se réveille principalement dans les calamités publiques, parce

<sup>1</sup> Equites Romanos, quos pauperes & innocentes vidit, spontè ditavit. l'Empereur Adrien dans sa vie, p. 133.

<sup>2</sup> Divitiis nullius invidit, pauperes juvit. Honoratos, quos pauperes verè, non per luxuriam, aut simulationem, vidit, semper multis commodis auxit. Alexandre Severe dans sa vie, p. 217.

<sup>3</sup> Pauperibus educandis una ratio est, bonus Princeps. Panez. Traj. p. 86.

D'UN PRINCE. II. Part. 375 que leur nombre augmente alors, & que ce-lui des personnes capables de les afsister diminue.

VI. Il fait acheter à ses frais du bled dans une mauvaise année, pour le faire distribuer gratuitement à ceux qui n'ont rien, & pour le faire donner à un prix modéré à

ceux qui ont peu de chose.

VII. 2 Il envoie dans les endroits où les inondations ont fait de grands ravages, où l'incendie a confumé plusieurs maisons, où la grêle a tout moissonné, où les courses des ennemis ont causé de grandes pertes, en un mot par-tout où la justice divine lui donne lieu d'exercer la miséricorde, il y envoie des sommes considérables, & de sidéles dispensateurs, qui fassent oublier le mal, ou qui le tendent supportable; & 3 il joint à ce secours une compassion & une tendresse, plus précieuses, sans comparaison, & plus capables de consoler les malheureux, que toutes les libéralités qu'il leur fait.

r Frumentum in annonæ difficultatibus, sæpè levissimo, interdum nullo pretio, viritim admensus est. l'Emp.

August. Snet. C. 41.

Vini, olei, & tritici penuriam per ærarii sui damna, emendo & gratis populo dando, sedavit : cela est dit de Empereur Antonin le Pieux. Jul. Cap. dans sa vie, pago 139.

2 Plurimas per totum orbem civitates, terræ motu aut incendio afflictas, restituit in melius. L'Empereur

Ves asien dans Suet. C. 17.

3 L'Empereur Tite dans les calamités pul liques: Non modò Principis sollicitudinem, sed & parentis affectum unicum præstitit, nunc consolando per edicta, nunc opitulando, quatenus suppeteret facultas: Grande louange Dien digne d'un Prince! Suet. C. 8.

#### 376 INSTITUTION

VIII. Il a toujours des fonds en reserve pour réparer les pertes publiques. Il s'y attend comme à des accidens inévitables: & semblable à un bon pere de famille, il met à part, & comme en dépôt, de quoi suppléer au défaut d'une année stérile, & au retardement de ses revenus.

IX. Lorsqu'une province est hors d'état de payer les tributs ordinaires, & que lui-même ne peut l'assister aussi efficacement qu'il le defireroit, il la console, 1 en la déchargeant ou en tout, ou en partie, des impositions qu'elle devoit porter. Il lui donne alors ce qu'il n'exige pas, & il ne rend pas cette libéralité odieuse, en rejettant sur les autres provinces ce qu'il ne peut tirer de celle qui est malheureuse.

X. Indépendamment des calamités publiques, il examine quel avantage il peut procurer à ses sujets, en les aidant, & non en les tenant dans l'oisiveté. 2 Il anime les manufactures, en y contribuant de quelque chose. Il laisse une partie de ses revenus entre les mains d'un homme habile & bon citoyen, pour faire travailler les pauvres; 3 pour les

r Populo publicis sumptibus vexato, publica munera

remittet. Synes. de Regno, p. 37.
2 Vectigalia civitatibus ad proprias fabricas deputavit. L'Emper ur Alexandre Severe dans Lampridius, p.

<sup>3</sup> Magnum hoc tuum, non erga homines modò, sed erga tecta ipsa meritum, sistere ruinas, solitudinem pellere, ingentia opera, eodem quo extructa funt animo, ab interitu vindicare. Paneg. Traj. p. 146.

D'UNPRINCE. II. Part. 377 occuper à la propreté & à l'embellissement de la ville, pour y réparer le pavé, les fontaines, les murailles; pour l'empêcher que des ouvrages utiles au public n'achevent de se ruiner; pour en rendre d'autres parsaits, qui étoient commencés, mais abandonnés faute de sonds.

XI. Il ne fait point les choses en plusieurs lieux, & en même tems; mais par ordre & avec économie, en commençant par les presses, & continuant par les provinces & par les villes, à mesure que ses revenus le lui permettent, & qu'il trouve des hommes sidéles qui soient dignes de sa consiance, & qui aiment assez le public pour mériter de le servir sous ses ordres.

XII. Il met sa joie 2 à n'édisser rien pour lui-même, asin d'être en état de rétablir son Royaume, de lui ôter cet extérieur lugubre que la misere a rendu comme général; & de donner aux villes un air de commodité & de satisfaction qui fasse honneur à sa conduite : mais il ne laisse pas périr les palais que ses prédécesseurs ont bâtis avec de grandes dépenses. Il n'en néglige aucun; & il y entretient avec soin tout ce qui peut subsister sans de

1 Idem tam parcus in ædificando, quam diligens in tuendo.... At quam magnificus in publicum es! Ibid. 147. © 148

<sup>2</sup> Un incendie ayant consumé une grande partie de la ville de Rome, Tibere la sit rebâtir à ses frais: quod damnum Cæsar ad gloriam vertit, exsolutis domuum & insularum pretiis. ... tantò acceptius in vulgum, quantò modicus privatis ædificationibus. Tacit. L. 6. Annal. p. 161.

seul spectacle, & à des merveilles inutiles.

XIII. Il est attentis à toutes les occasions de faire du bien; de <sup>1</sup> placer à propos une grace; de soulager les gens qui portent avec dignité leur affliction; de donner du secours à des personnes plus portées à cacher leurs besoins, qu'à les publier; de <sup>2</sup> montrer qu'il ne se croit puissant, riche, heureux, qu'autant qu'il peut le faire sentir aux autres par ses bienfaits: mais en ne s'appauvrissant jamais luimême, & en ne se mettant pas dans la nécessité d'exiger trop de son peuple, pour avoir eu l'indiscrétion de lui trop donner.

#### ARTICLE III.

Ce qu'il faut faire lorsque les impositions nouvelles sont nécessaires.

I. Il peut néanmoins, malgré ses précautions & sa sagesse, être contraint à des dépenses qui surpassent ses fonds ordinaires. Il est difficile qu'il évite toujours la guerre. Il n'est pas en son pouvoir de la terminer quand il veut. Il ne dépend pas de lui, de modérer les sommes nécessaires pour la soutenir; & si elle dure un peu long-tems, elle épuise & surpasse tous ses revenus.

2 Erogandæ per honesta pecuniæ cupiens. Tibere, selon Tacite, 1.1. Annal. p. 37.

<sup>2</sup> Dies nunquam transiit, quin aliquid mansuetum, civile, pium faceret, sed ita uz erarium non everteret. Alexandre Severe dans Lamprid. p. 21.

# D'UNPRINCE. II. Part. 379

II. On ne peut pas lui conseiller alors, pour toute ressource, de suivre l'exemple de Marc-Antonin le Philosophe, qui dans la guerre contre les Marcomans, de peur de charger l'Etat d'un nouveau subside, fit vendre publiquement tout ce qu'il avoit de meubles précieux, tout ce que l'un de ses prédécesseurs avoit amassé de curieux & de rare dans un riche trésor; toutes les pierreries de l'Impératrice, & même jusqu'à ses habits. Il y a des circonstances, où le Prince doit sacrifier au bien public beaucoup de choses précieuses, mais inutiles; mais il faut en cela, comme dans le reste, beaucoup de prudence, & ne pas se priver en une seule occasion, de ce qui seroit une ressource dans d'autres. Il n'est pas juste d'ailleurs que le Prince porte seul le poids d'une guerre qui regarde tout l'Etat; & il suffit, 2 pour porter le peuple à y concourir avec joie, qu'il soit instruit de la bonté de la cause qu'on défend, & des raisons qui rendent les nouvelles impositions nécessaires.

### III. On se prive d'un grand avantage, en

I Quùm ad hoc bellum, omne ærarium exhausisset suum, neque in animum induceret, ut extra ordinem provincialibus aliquid imperaret, in soro Trajani auctionem ornamentorum Imperialium secit, vendiditque aurea pocula, crystallina & murrhina, vasa etiam regia, & vestem uxoriam sericam & auratam, gemmasque etiam multas quas in repositorio sanctiore Adriani repererat. Jul. Capit. in ejus vita, p. 145.

2 Ad supplenda exercitus damna, certavere Galliæ, Hispaniæ, Italiæ; quod cuique promptum, arma, equos, aurum, offerentes: quorum laudato studédaignant d'intéresser le peuple dans les motifs de la guerre, & en se contentant de le charger de nouveaux tributs, sans montrer que c'est à regret, & sans faire voir que c'est par la seule nécessité qu'on s'y détermine.

IV. Il n'y a rien dont le peuple ne soit capable quand on prend confiance en lui, & qu'on paroît l'admettre dans les conseils publics. Il s'anime lui-même alors à sa propre défenle, & il entre avec zéle dans tous les sentimens d'un Prince qui veut bien lui en prouver la justice : mais si l'on paroît compter pour rien son approbation, & ne vouloir que les richesses, il se détache des intérêts du Prince, comme s'ils étoient différens des siens, il murmure contre toutes les impositions nouvelles, & il est encore plus blessé des préfaces, dont on tâche de lui colorer chaque Edit, & où l'on allégue des motifs étrangers & peu vraisemblables, au lieu d'y parler simplement, & d'avouer les besoins de l'Etat.

V. La maniere la plus naturelle d'établir sur le peuple des taxes nouvelles, est de les faire accepter par les Etats assemblés; de leur laisser le soin de les imposer sur les fonds qui seront moins à charge au public; & de leur permettre de choisir des personnes sidéles, qui se contentent de très-médiocres taxations pour le recouvrement, & qui soient ennemies des

dio Germanicus, armis modò & equis ad bellum sumptis, propria pecunia militem juvit. Tacit. I. 1. Annal. p. 35.

1 Nihil mihi videtur frigidius, -nihil ineptius, quam lex cum prologo. Senec. Epif. 94. p. 594. D'UN PRINCE. II. Part. 381 voies dures & violentes, mais diligentes &

appliquées.

VI. Si l'usage d'assembler les Etats est aboli dans certaines Provinces, il faut examiner dans un conseil tout ce que les Etats auroient dû considérer s'ils avoient été convoqués; entrer dans le détail des Provinces; voir ce qu'elles peuvent porter; sur quoi l'on peut l'établir; & comment on peut l'exiger avec peu de frais, & par qui.

VII. Il faut sur-tout écarter les traitans, n'employer que des personnes déja connues par leur probité, & se servir des fermiers ordinaires du Prince pour le recouvrement des

nouveaux tributs.

VIII. Mais la condition la plus importante, est d'être exactement fidéle a la promesse de les supprimer, dès que le besoin qui les fait

imposer, sera cessé.

I X. On ne sauroit croire combien le Prince a d'intérêt a ne chercher sur cela ni détours ni prétextes. Il a toute la consiance de ses sujets, s'il est sincere: mais il la perd, & avec elle sa réputation, s'il n'est exact jusqu'au scrupule. Il n'y a point de contribution que le peuple n'accepte, si elle n'est que pour un tems limité, & s'il en est certain: mais la plus légere taxe l'essraie avec raison, s'il la regarde comme éternelle. Il n'est pas assez injuste pour resuser un secours extraordinaire dans un besoin pressant: mais il s'asslige avec justice de ce que, le besoin étant passé, la charge extraordinaire devient un joug perpétuel.

X. Il a donné à Louis XII. Roi de France, le nom de Pere du peuple, quoique ce Prince ait eu presque toujours la guerre, & qu'il ait fait de grandes levées d'hommes & de deniers, parce que tous les tributs extraordinaires étoient abolis, dès qu'il lui étoit permis de désarmer. Il en sera ainsi de tous les Rois qui auront la même conduite. Ils trouveront dans leurs sujets un zéle pour leur service, & une préparation à tout entreprendre & à tout souffrir pour leurs intérêts, que rien ne sera capable de rallentir, s'ils observent religieufement leurs promesses, & s'ils prouvent par leur fidélité à supprimer les nouveaux tributs, qu'ils ne les exigent que dans la nécessité, qu'ils consentent avec peine à les établir, & qu'ils les abolissent avec joie.

X I. Ils rendront cette preuve complette, en prenant part eux-mêmes à la condition du peuple; en se privant avec plus de sévérité des choses qui ne servent qu'au plaisir; en retranchant toute dépense qui ne sera pas inévitable; en faisant surseoir tous les ouvrages commencés pour le bien public, mais qui pourront être suspendus; en témoignant qu'ils sentent & qu'ils partagent la peine de leurs sujets, & qu'ils sont eux - mêmes dans une situation violente, jusqu'à ce qu'il leur soit permis de les soulager.

XII. Ils persuaderont ainsi le peuple, qu'ils sont plus jaloux que lui-même de son repos, plus attentifs à son bien, plus occupés de son intérêt. Ils établiront en son affection la principale ressource de l'Etat. Ils mettront leurs

D'UN PRINCE. II. Part. 383
Royaumes en réputation chez les étrangers, comme gouvernés par des Princes uniquement aimés, & comme pleins de sujets préparés à tout entreprendre & a tout soussir pour leur querelle; & ils empêcheront ainsi bien des guerres étrangeres, & bien des entreprises secretes, dont le mécontentement public est souvent l'occasion & le prétexte.

#### CHAPITRE XXII.

La guerre est quelquesois nècessaire, & par conséquent juste. Dans le doute, le préjugé est pour le Prince. Ce qui rend la guerre injuste. Suites d'une telle injustice. Le Prince doit aimer la paix; être armé pour s'y maintenir.

#### ARTICLE I.

La guerre est quelquesois nécessaire, & par conséquent juste.

S I tous les Princes étoient équitables, ou s'il y avoit en cette vie un tribunal où leurs prétentions pussent être examinées, la guerre n'auroit point de lieu, ou elle seroit injuste: mais les Princes sont sujets aux passions comme les autres hommes, & ils n'ont sur la terre aucun supérieur qui puisse prendre connoissance de leurs différends, & les terminer par les loix; ainsi c'est par leurs mains

qu'ils se rendent justice; & la force est le seul

reméde à l'oppression.

II. Celui qui la souffre, lorsqu'il peut la repousser, manque non seulement de cœur & de prudence, mais aussi de justice. Il doit empêcher l'usurpateur de troubler le repos de l'Etat; l'arrêter sur la frontiere; l'attaquer même dans son pays: le vaincre & le désarmer. Il est Roi pour cela; & comme son peuple doit s'exposer pour lui, il doit de son côté s'exposer pour son peuple.

III. La Religion, toute portée qu'elle est à la clémence, non seulement n'est pas contraire à ce devoir naturel, mais elle y ajoute encore une nouvelle obligation par le respect dû à la loi de Dieu, qui charge le Prince de la protection de tous ceux qu'il lui a consiés, & qui lui demandera compte de leur liberté, de leurs biens, de leur vie, & de leur honneur, aussi - bien que de son culte & de ses

temples.

IV. Ainsi les armées qui servent de barrieres à l'Etat, & qui combattent pour sa sureté, tiennent lieu des loix que l'ennemi a méprisées: elle les vengent de ce mépris, & elles en exécutent les ordres. ¹ Chaque soldat en est le désenseur, aussi-bien que le ministre; & au lieu de le regarder comme homicide, il faut le respecter comme plein de zéle contre l'injustice & la violence, &

<sup>2</sup> Sciebat (S. Jean-Baptiste) milites non esse homicidas, sed ministros legis, & non ultores injuriarum suarum, sed salutis publicæ desensores. S. August. L. 22. contra Faustum, Ep. 74.

V. Aussi, <sup>2</sup> selon la remarque de S. Augustin, lorsque les soldats, qui venoient au batême de S. Jean, lui demanderent ce qu'ils devoient faire pour leur salut, le saint Précurseur ne leur dit point de quitter les armes de le service; mais de ne commettre aucune violence, de ne faire tort à personne, & de se contenter de leur paie; au lieu qu'il auroit de leur commander <sup>2</sup> de quitter le baudrier & l'épée, de rénoncer à leur profession, & d'abandonner le Prince, pour ne penser qu'à leur salut, si leur état y eût été un obstacle.

VI. L'Eglise, conduite par le même esprit qui animoit le saint Précurseur, en demandant à Dieu la paix, lui demande aussi le courage & la force pour les troupes qui combattent contre les ennemis du repos public; & elle regarde la lâcheté, non seulement comme un malheur temporel, mais comme un crime qui expose les innocens & les soibles à la violence, & qui est presqu'aussi inexcusable que la persidie. « 3 Nous demandons » à Dieu pour les Princes, disoit Tertullien au

<sup>1</sup> Si christiana disciplina omnia bella culparet, hoc potius militibus, consilium salutis petentibus, in Evangelio diceretur, ut abjicerent arma, seque omnino militiæ subtraherent. Discum est autem eis, neminem concusseritis, nulli calumniam seceritis, sufficiat vobis stipendium vestrum. S. August. Ep. 131. ad Marcellinum, n. 15.

<sup>2</sup> Non ait, cingulum solvite, arma projicite, Regent vestrum deserite, ut possitis Domino militare. S. Aug. in Pfalm. 118. Serm. 31.v. 1.

<sup>3</sup> Oramus pro omnibus Imperatoribus, vitam illis trolixam, imperium securum, domum tutam, exerci-

» nom de tous les C étiens dont il étoit l'A.

» pologiste, une longue vie, un regne sûr &

» tranquille, une famille affermie par l'union,

» des domestiques & des Officiers incorrup
» tibles, des armées pleines de courage, des

» Sénateurs sidéles, des sujets vertueux, une

» paix aussi étendue que l'univers; en un mot,

» tout ce qui regarde le Prince par rapport à

» lui-même, ou par rapport à l'Etat ». Presque tous ces biens dépendoient de la valeur

& de la fermeté des gens de guerre; & c'est

pour cela que Tertullien met leur attachement invincible pour le Prince, & leur courage, au milieu de tout ce que demandoit

l'Eglise pour les Empereurs.

### ARTICLE II.

Dans le doute si la guerre est juste, le préjugé est pour le Prince,

I. Il n'est pas toujours évident que la guerre soit juste. Les querelles des Princes sont quelquesois semblables aux procès que se sont les particuliers, où le bon droit est douteux, & où on discerne avec peine de quel côté est la justice: mais dans ces occasions le préjugé doit être en faveur du Prince; & ses sujets doivent le servir avec zéle & avec chaleur, sans trop approfondir les raisons ou favorables ou contraires à ses prétentions.

tus fortes, Senatum fidelem, populum probum, orbem quietum, & quæcunque hominis & Cæsaris vota sunt. Tertull. apolog. C. 30.

D'UN PRINCE. II. Pare. 387

II. Les particuliers ne sont pas juges de ces grands démèlés, dont les vrais motifs sont souvent ceux qui paroissent le moins; dont les raisons décisives sont quelquesois couvertes d'un silence affecté; & dont il faudroit connoître toutes les circonstances pour en porter

un jugement équitable.

III. Le Prince est le maître d'instruire le public, ou de lui cacher ses raisons. Il est le maître de les lui découvrir avec étendue, ou d'en supprimer quelques-unes; & dans tous ces cas, si le doute subsiste, l'on doit penser qu'on ne sait point tout, qu'on n'a point été appellé au conseil, qu'on n'est point garand des résolutions qu'on y a prises, parce qu'on n'est chargé que de les exécuter, & non de prononcer sur leur équité.

IV. Ceux qui ont déja les armes à la main, n'ont qu'à obéir. Ceux qui ne sont pas dans le service, peuvent s'y engager. C'est leurs mains que l'on demande, & non leurs réflexions: Et 1 S. Augustin les assure, que le Prince peut être coupable aux yeux de Dieu, mais qu'ils sont innocens, en exécutant ses ordres.

V. Il y auroit en effet de grands inconvéniens, à rendre les particuliers juges de ces sortes d'affaires. Les avis se partageroient à

r Vir justus, si forte sub Rege, homine etiam sacrilego, militet, rectè potest, illo jubente, bellare, civicæ pacis ordinem servans. Cui quod jubetur, vel non esse contra præceptum certum est, vel utrum sit, certum non est; ita ut fortassè reum Regem saciat iniquitas imperandi, innocentem autem militem ostendat ordo serviendi. S. August. L. 22. contra Faustum, Ep. 75.

l'infini. Les armées seroient pleines d'hommes foibles & chancélans: le principe du courage seroit ébranlé: le moindre péril étonneroit, & l'Etat demeureroit exposé en proie par une délicatesse mal entendue sur le sujet plus ou moins légitime d'une guerre que la victoire seule peut terminer.

VI. Dieu qui gouverne les hommes avec une sagesse infinie, a séparé les devoirs du Prince, & ceux de l'armée. Il ordonne au Prince de bien examiner la justice de la guerre; & à l'armée, de vaincre ou de mourir. La tête doit penser; mais on n'attend du bras

que l'exécution & la force.

VII. Il ne faut point que dans ces occafions l'on examine, ni la religion, ni la vertu du Prince. Les Chrétiens obéissoient aux Empereurs idolâtres & vicieux avec autant de sidélité qu'ils obéirent depuis à Constantin & à Théodose. Ils les regardoient comme chess de la République, & comme ayant reçu de Dieu l'épée pour la désendre; & ils sermoient les yeux sur le reste. Ils séparoient le Prince du particulier, & ils ne consondoient pas son autorité avec ses qualités personnelles. <sup>2</sup> Lorsque l'Empereur Julien se sur deshonoré par

2 Milites Christiani servierunt Imperatori insideli (Juliano;) ubi veniebatur ad causam Christi, non agnoscebant nisi illum qui in cœlo erat... quando

I Interest quibus causis quibusque autoribus homines gerenda bella suscipiant. . . Ordo naturalis hoc positit, ut suscipiendi belli autoritas atque consilium penes Principem sit: exequendi autem justa bellica ministerium milites debeant paci salutique communi. S. Aug. Ibid.

p' UN PRINCE. II. Part. 389 son apostasie, les Chrétiens continuerent à remplir ses armées. Ils lui demeurerent sidéles, malgré sa persidie. Ils détestoient son crime, & respectoient le pouvoir que Dieu lui avoit donné, & sans prendre part à son idolâtrie, ils marchoient à son ordre contre les peuples qui étoient en guerre avec lui; & ils le faisoient pour obéir à Dieu même, que cet impie avoit renoncé.

VIII. Il en doit être ainsi à l'égard de tous les Princes légitimes, & qui ne sont point usurpateurs. S'ils sont justes, équitables, vertueux, on leur obéit avec plus de joie; mais s'ils ont le malheur d'être vicieux, ou même hors de l'Eglise, on ne leur obéit pas avec moins de sidélité dans toutes les choses où la piété n'est point blessée, & l'on expose sa vie pour leur désense, & pour celle de l'Etat, avec autant de mérite que s'ils étoient pleins

de vertu.

### ARTICLE III.

# Ce qui rend la guerre juste.

I. J'ai distingué à dessein les Princes légitimes des usurpateurs: parce qu'à ces derniers on ne doit rien; que les guerres qu'ils entreprennent sont injustes; & qu'en y contribuant,

autem dicebat: producite aciem, ite contra illam gentem, statim obtemperabant. Distinguebant Dominum æternum à Domino temporali; & tamen subditi erant propter Dominum æternum etiam Domino temporali. S. August. Enarr. in Psalm. 125. 11.7.

l'on se rend coupable de tous les crimes qui en sont les suites. Il est vrai que l'usurpation peut n'être pas évidente, & qu'elle peut être colorée par des prétextes spécieux, capables de tromper leurs sujets naturels; & alors la vraisemblance tient lieu d'excuse à leur égard: mais lorsque c'est une révolte visible, ou que c'est un particulier sans autorité qui prend les armes, il est clair que son parti n'est qu'une faction, & que tous ceux qui le suivent sont très-criminels.

II. La guerre est alors publiquement injuste, & personne ne peut y être trompé; mais elle l'est quelquesois d'une maniere plus secrete, & le Prince en porte seul l'iniquité, ou il la partage avec son conseil, pendant que ses armées sont innocentes.

III. Elle est injuste quand il se l'est attirée par sa faute, & qu'il a resusé les conditions équitables qui lui étoient proposées; quand il a pu l'éviter, & se faire rendre par des voies plus douces, la justice qui lui étoit dûe: quand il l'entreprend par le seul dest d'humilier un Prince voisin, dont la puissance & la gloire excitent sa jalousse; quand il n'y cherche que la vengeance & la cruelle satisfaction de répandre le sang de ses ennemis, lors même qu'il n'y a plus sujet de les craindre; quand il n'y est porté que par le motif d'é-

<sup>1</sup> Nocendi cupiditas, ulciscendi crudelitas, implacatus atque implacabilis animus, feritas rebellandi, li do dominandi, & si quæ similia, hæc sunt quæ in bellis jure culpantur. S. August. 1. 22. contra Faustum, 11. 74.

D'UN PRINCE. II. Part. 391 tendre les conquêtes, ou d'acquérir une vaine réputation, ou de se rendre terrible à ses voifins; quand il ne peut en rendre d'autres raisons que celle qu'il condamneroit, si c'étoit lui qui fût attaqué; quand elle est contraire à la loi de Dieu, de quelque prétexte qu'on tâche de la couvrir devant les hommes : car c'est au tribunal de Dieu même que la guerre doit être approuvée. En vain le conseil, en vain les Grands de l'Etat la justifient, si Dieu la condamne : & le Prince par conséquent ne doit se croire en sureté, que lorsque son droit est certain, ses intentions pures, son amour pour la paix prouvé par des témoignages non équivoques; & qu'il est forcé à prendre les armes, ou parce qu'il a été attaqué le premier, ou parce qu'on lui refuse toute justice.

### ARTICLE IV.

# Suites d'une telle injustice.

I. Les crimes dont il se charge en s'engageant dans une guerre injuste, sont infinis,
& il est d'une extrême importance qu'il en
conçoive toute l'horreur qu'ils méritent. C'est
lui seul alors qui égorge tous ceux qu'il sacrisse à son ambition, ou à ses autres passions.
C'est lui qui plonge le poignard dans le sein
de ses sujets. C'est lui qui est le meurtrier de
tous ceux qui périssent dans les armées des
ennemis. Tout le carnage des deux côtés est
sur son compte. Tout le sang qui coule de
part & d'autre lui sera redemandé. Il se trou-

vera au jugement de Dieu coupable de toutes les suites funestes de la guerre, des incendies, & des embralemens, des ravages caulés par ses troupes & par les troupes ennemies, des violences & des désordres que les Généraux les plus vigilans & les plus modérés ne sau-

roient empêcher.

II. Tout cet amas affreux de crimes & d'iniquités fondra sur sa tête; & l'on mettra en parallele avec ce déluge de sang, les incendies, les désolations, les cruautés exercées, & à la campagne, & dans les villes, je ne Lis quelle frivole passion de ce malheureux Prince, qu'il a voulu satisfaire par de si étranges moyens; & celui qui fera cette comparaison, est un Dieu juste & saint, qui condamne séverement un simple homicide, qui avoit chargé le Prince de le punir dans la rigueur, & qui lui avoit mis l'épée à la main pour réprimer les passions des autres, bien loin de consentir qu'il l'employât pour satisfaire les siennes.

III. Quelle idée auroit ce Prince d'un homme également barbare & puissant, qui pour son seul plaisir feroit mourir tantôt un citoyen, tantôt un autre; qui choisiroit de telles victimes parmi ses plus fidéles serviteurs; qui enverroit mettre le feu dans certaines maisons, ou d'une bourgade, ou d'une ville, seulement pour le spectacle, & qui regarderoit comme un jeu innocent, de faire ruiner en certains endroits les travaux de la campagne. Il ne pourroit s'empêcher de le traiter de furieux, & il seroit indigné contre les funestes plaisirs D'UN PRINCE. II. Part. 393 de ce barbare, qui pour de vains caprices, ôteroit la vie & les biens à des hommes qu'il

devoit protéger.

IV. Mais cé n'est-là qu'une légere ébauche de ce qu'il fait lui-même: car où est la proportion entre des armées entieres sacrissées à sa vanité, & quelques citoyens immolés à la cruauté du barbare? Que sont quelques maisons brulées en divers lieux, en comparaison de villes entieres détruites? Quel cas doit-on faire de quelques champs dont on a ruiné la moisson, quand on pense à des provinces, où le ser & le seu ont tout désolé?

### ARTICLE V.

## Le Prince doit aimer la paix.

I. Un Prince qui a bien compris ces effrayantes vérités, i ne s'engage pas témérairement dans une guerre qu'il peut éviter. Il ne met pas sa gloire à vaincre des ennemis qu'il lui étoit permis d'avoir pour alliés. Il ne s'estime pas heureux parce qu'il s'est rendu redoutable à des voisins, dont il a perdu la consiance en les inquiétant, & qu'il a remplis

r Relligerare, & perdomitis gentibus dilatare regnum malis videtur felicitas, bonis necessitas. Sed quia pejus esset ut injuriosi justioribus dominarentur, ideò non incongruè dicitur etiam ista felicitas, sed procul dubio felicitas major est vicinum bonum habere concordem, quàm vicinum malum subjugare bellantem. Mala vota sunt optare, habere quem oderis vel quem timeas, ut possit esse quem vincas. S. Aug. I. 4. de Civit. Dei, C. 15.

égard.

II. Il préfere la paix à tout l'éclat de la victoire. Il aime mieux intéresser ses voisins à son bonheur, que de leur inspirer la jalousie. Il se trouve plus honoré d'être leur arbitre & leur juge dans leurs différends, que de les réunir contre lui par la crainte d'une commune oppression. Il laisse à des Princes sans amitié & sans fidélité, le triste avantage de n'être aimés de personne. Il regarde comme un malheur, la nécessité de contribuer à celui d'un autre; & puisque la paix est le terme où l'on veut arriver par la guerre, il n'est pas aslez imprudent, pour renoncer à la paix dont il jouit; dans l'espérance d'y parvenir par une guerre, dont le danger est ordinairement plus certain que le succès.

III. On sait quand on s'y engage: mais quel est le Prince qui puisse répondre de son issue; qui soit en état de la terminer quand il lui plaira; qui connoisse tous les incidens dont elle sera mêlée, tous les ennemis qu'elle lui artirera, tous les succès des siéges ou des

batailles qui en seront les suites.

IV. Il est plus aisé de s'abandonner à sa passion, que de regler celle des autres : de 1 mépriser ses ennemis que de les vaincre : de les liguer contre soi-même que de les séparer : d'être sier que d'être heureux; & de prendre avec hauteur une prompte résolution que de l'exécuter.

<sup>5</sup> Contemnendis, quam cavendis hostibus melior. Ta.

D'UN PRINCE. II. Part. 395

V. Ce n'est pas de l'ambition, ou du desir de la vengeance que viennent les salutaires conseils. Les passions ne savent point délibérer. Elles sont sougueuses & précipitées; & elles ne sont capables que de limiter l'esprit, & de lui ôter la connoissance de tout ce qui mériteroit de la réslexion.

VI. Ce n'est pas non plus de la flatterie qu'il faut attendre d'utiles avis, quand il s'agit d'entreprendre une guerre. Un Prince doit se désier de ceux qui se contentent de lui applaudir, sans lui représenter les dangers & les conséquences; & il doit, au contraire, écouter avec attention tout ce que des personnes sinceres lui sont remarquer dans le présent & lui prédisent dans l'avenir. Leurs dissicultés peuvent être vaines; mais on ne risque rien à les entendre; & si elles sont sérieuses, il seroit trop tard de les voir, quand le tems d'agir seroit venu.

VII. Il faut qu'un Prince réunisse toutes les vues & toutes les réslexions pour se déterminer avec lumiere à une chose d'une aussi grande conséquence, & d'un événement aussi douteux que la guerre. Il doit penser à tout, pour n'être ensuite étonné de rien; & il doit s'attendre outre cela à plusieurs accidens imprévus, capables de déconcerter toutes ses messures, si la divine Providence ne bénit ses

r Barbaris cunctatio servilis : statim exequi regium videtur. Tacit. 1. 6. Annal. p. 156.

<sup>2</sup> Cunctator naturâ & cui cauta potius confilia cum ratione, quam propera ex casu placeant. Tacit. L. 2. Hist. p. 344.

396 INSTITUTION

desseins, & ne supplée dans chaque moment à ce qui manque dans la sagesse humaine. C'est sur sa protection qu'il doit uniquement compter, & c'est pour la mériter qu'il doit prendre tant de précautions, pour ne se pas jetter dans une guerre non nécessaire.

#### ARTICLE VI.

## Le Prince doit être armé, pour se maintenir en paix.

I. Parmi ces précautions, je ne mets point celles que suggere la peur : elle est indigne d'assister au conseil d'un Prince qui délibere par sagesse & non par le desir de ne rien faire contre la justice, & non par soiblesse.

II. Il fait violence à son inclination guerriere & à son courage, en leur préférant la paix; & il se tient toujours prêt à combattre, dans le tems même qu'il donne tous ses soins pour n'avoir point d'ennemis, ou pour les faire rentrer dans le devoir, sans y employer la force, ni les armes.

III. Il unit deux dispositions qui paroissent contraires, & qui se prêtent néanmoins un mutuel secours. Il aime la paix: mais il est prêt à se la conserver par la guerre. Il ne se fait point d'ennemis: mais il n'en craint aucun. Il n'attaque pas: mais quicon-

<sup>1</sup> In pace bellum meditetur. Theophilact. Inft. Reg. 2. p. C. 23.

<sup>2</sup> Non times bella, non provocas. Paneg. Traj. p.

Bellicosus quidem omnium maxime pacificus

D'UN PRINCE. II. Part. 397

que l'attaquera, le trouvera invincible.

IV. Il intimide ses voisins, quoiqu'il vive bien avec eux. Il les tient en respect, quoiqu'il les ménage. Il leur tend une main pacifique, & leur montre l'autre armée. Il a de bonnes troupes bien disciplinées, bien, payées, commandées par de bons Officiers qui ont de l'âge & de l'expérience, attachées à leur Prince par les liens les plus étroits, retenues avec peine dans un repos contraire à leur ardeur, & brulantes d'envie de signaler leur courage & leur zéle par de grandes actions. Il a de fortes places bien munies. Il a des magafins & des arsenaux bien remplis. Ses finances sont en bon état: son peuple est prêt à lui fournir avec joie des secours extraordinaires. On sait qu'il en est uniquement aimé. On est bien instruit que d'autres Princes qui font dans fon alliance, & qui connoissent sa valeur & son mérite, entreront dans ses intérêts dès qu'on l'attaquera. Tout cela tient en bride les plus inquiets, & c'est ce formidable appareil de guerre, qui conserve la paix, & qui lui sert de bouclier & de défense.

V. Il faut seulement prendre garde, comme on l'a remarqué ailleurs, à ne pas surcharger l'Etat d'un trop grand nombre de troupes pendant la paix, en portant les précautions trop loin. Il suffit d'entretenir les vieux corps, réduits par la résorme à une juste pro-

fuerit, soli enim pacem colere licet, qui lace Tentes ulcisci potest. Synes. ad Imper. Arcad. de Regno, p. 26.

## 398 INSTITUTION

portion avec les besoins publics; de conserver beaucoup d'Officiers, & principalement ceux qui ont de la maturité & de l'âge; & d'être par ce moyen toujours prêt à former en peu de tems une nouvelle armée, qui par le mêlange des anciennes troupes, & la conduite des anciens Officiers à qui l'on donnera les nouvelles compagnies & les nouveaux régimens, sera peu différente de celles qui ont vu le seu, & que les dangers ont aguerries.

## CHAPITRE XXIII.

Ce qu'il faut penser de la gloire des Conquérans : quelles conquêtes sont justes : comment il faut traiter les peuples conquis.

### ARTICLE I.

Ce qu'il faut penser de la gloire des Conquérans.

I. C E que j'entens ici sous le nom de conquérans, est conforme à l'idée que presque tout le monde s'en est formée. Ce sont des hommes qui pensent à étendre leur empire, s'ils sont nés Rois, ou qui desirent d'en acquérir un, s'ils ne sont pas souverains; qui sont passionnés pour la gloire qui vient des armes, & qui ne trouvent rien de plus grand que de s'assujettir les autres Princes; qui supportent avec peine qu'on leur soit égal, ou

p' un Prince. II. Part. 399 qu'on leur soit supérieur, qui ne bornent leurs prétentions que par l'impuissance d'aller aussi loin que leurs desirs, qui voudroient être les maîtres de tout, & tenir tout le monde dans la dépendance, si personne n'y mettoit obstacle, & qui ont une ambition encore plus étendue que l'univers.

I I. Ces hommes ne pensent qu'à vaincre, & ils sont peu délicats sur les prétextes de la guerre. Ils croient avoir tout fait, quand ils ont réussi, & parce que personne n'a pu les empêcher de vaincre, ils se persuadent aussi que personne n'a droit de leur demander com-

pte de la victoire.

III. Ils regardent les regles communes de la justice, 2 comme des loix qui n'ont lieu que dans les contestations de peu d'importance. Ils ne croient pas qu'on doive leur assujettir, ni les souverains, ni les hommes extraordinaires, dont le cœur ne peut être borné par une condition médiocre. Et ils trouvent même une espece de bassesse à la reduire que les autres, deviennent leurs maîtres; un tel examen n'étant propre, s'elon eux; qu'à avilir la majesté royale, & à la réduire à la même gêne & à la même contrainte que les particuliers.

<sup>1</sup> Victoriæ rationem non reddi : disoit Civilis, chef de révoltés contre les Romains, dans Tacite, L. 4. Hist., rag. 398.

<sup>2</sup> Id in summâ fortuna æquius quod validius; & sua retinere, privatæ domûs: de alienis certare, regiam laudem esse: di suit Tiridate se préparant à la conquête de l'Arménie, dans Tacite L. 15. Annal. p. 263.

## 400 INSTITUTION

I V. Ils commencent par leurs voifins avec qui les occasions de rupture sont plus ordinaires, & dont les Etats sont plus à leur bienséance. Ils attaquent ensuite sous divers prétextes les provinces dont ils se sont approchés par ces premieres conquêtes. Quiconque veut conserver sa liberté, devient leur ennemi. Il faut se soumettre pour devenir leur allié. ' Si l'on est riche, l'on excite leur avarice : si le pays est pauvre, il irrite leur ambition. Elle les conduit jusques au de-là des mers. Elle les agite & les inquiéte, tant qu'il y a des peuples qui refusent leur joug. Elle les porte à détruire tout ce qui résiste, & lorsqu'ils ont converti en déserts les provinces, en ruinant les villes, & faisant périr les hommes, ils donnent à ce ravage le nom de paix.

V. Il ne faut qu'un peu d'équité pour condamner une si étrange conduite, & pour déplorer l'aveuglement qui a fait regarder comme de grands hommes, ceux qui étoient les ennemis publics du genre humain, qui ne pouvoient souffrir l'ordre & la paix; qui méprisoient toute justice; qui comptoient pour rien la loi naturelle; qui facrissoient à l'ambition la vie d'un million d'hommes; qui mettoient leur gloire à tout détruire; qui regnoient?

2 Quæ alia vita effet, fi leones, ui fique regnarent?

I Raptores orbis, postquam cuncta vastantibus defuere terræ, & mare scrutantur: si locuples hostis est, avari; si pauper, ambitiosi: auserre, trucidare, rapete falsis nominibus imperium, atque ubi solitudinem saciunt, pacem appellant; disoit un Général des Calédoniens, aujourd'hui les Ecossois, parlant des Romains, dans Tacite, vit. Agricol. p. 46.

D'UN PRINCE. II. Part. 401 comme le feroient les ours & les lions, s'ils étoient les maîtres; qui n'usoient de leur puissance que comme les torrens & les embrasemens, en portant par-tout la désolation; qui ne connoissoient d'autre droit que la force, & qui se croyoient heureux, en rendant les autres misérables.

VI. Les ténébres du paganisme n'ont pu empêcher que plusieurs n'aient rien vu de grand dans ces conquérans, que leurs passions & l'excès de leur injustice. 2 Ils triomphoient. disoient-ils, de leurs ennemis, & ils étoient les esclaves de leur cupidité. 3 Ce n'étoit pas tant Alexandre qui commandoit les Macédoniens, qu'une furieuse ambition qui menoit captif Alexandre. 4 Marius paroissoit le Général de ses troupes: mais il ne faisoit qu'obéir à la passion de dominer. 1 Pompée couroit après une vaine grandeur, en parcourant l'Europe & l'Asie. Il suivoit une ombre qui le trompoit, quoiqu'il se couvrît du prétexte du bien public; & si sa fievre avoit été moins ardente, il se seroit donné des mouvemens moins violens.

## VII. Mais par ces mouvemens que s'est-il

... Hæc divina potentia est, gregatim ac publicè servare: multos autem occidere, & indiscretos, incendii ac ruinæ potentia est. Senec. L. 1. de Clem. C. 26.

1 Non est quòd credas quemquam fieri aliena infelici-

tate selicem. Senec. I. 1. de Clem. C. 29.

2 Hi, ut vincerent hostem, cupiditate victi sunt. Senec. Et. 91.

3 Agebat infelicem Alexandrum furor aliena devaftandi. Ibid.

4 Marius exercitum, Marium ducebat ambitio .Ibid.

5 Ne Cn. quidem Pompeio externa bella aut domesti-

procuré? ¹ Où la frénésie d'Alexandre a-t-elle abouti ? Qu'est-il resté à ceux qui ont voulu tout avoir? Ils ont été inquiets toute leur vie. Ils ont été tourmentés par des desirs que tout enssammoit, au lieu de les calmer. Ils sont morts dans la recherche de ce qui leur manquoit, sans trouver une solide joie dans ce qu'ils avoient acquis par ces sortes de moyens. Ils se sont eux-mêmes regardés comme indigens & malheureux, parce que tout ce qu'ils avoient ravi n'avoit aucune proportion avec la faim ardente qui les dévoroit, & ils ont été les premieres & les dernieres victimes de leurs passions, qui les ont encore plus agités que l'univers qu'ils ont mis en trouble.

VIII. Mais c'est-là ce qui mérite le moins d'attention. Ils étoient dignes d'éprouver, plus que les autres, les violens accès de leur sureur, & d'être encore plus malheureux sous la tyrannie de leurs passions, que les peuples dont ils devenoient les tyrans. Ce qui mérite de la réstexion, ou plutôt de l'indignation & de l'horreur, est l'injustice énorme de leurs desseins, & les crimes infinis qui leur ont servi de moyens pour les guérances.

de moyens pour les exécuter.

IX. Car, selon l'exacte vérité, 2 que sont

ca, virtus aut ratio suadebat, sed insanus amor magnitudinis salsa. Ibid.

1 Quid interest quot eripuerit regna Alexander, quot dederit, quantum terrarum tributo premat? Tantum illi deest, quantum cupit. Nec hoc Alexandri tantum vitium suit, sed omnium quos fortuna irritavit implendo. Senet. L. 7. de Benef. C 2. & 3.

2 Remotâ justitiâ, quid sunt regna, nisi magna latrocinia? quia & ipsa latrocinia quid sunt, nisi parva regna?

S. August. L. 4. de Civit. Dei, C. 4.

les Empires usurpés? Que sont les Royaumes acquis sans aucun droit légitime, sinon des brigandages? Ce qu'on vole sur les grands chemins, n'a pas une origine plus injuste, ni un titre plus odieux. La violence est égale des deux côtés: la possession en est la même. Le voleur est maître de son butin, comme l'usurpateur l'est d'une province ou d'un Royaume: les motifs & les moyens sont semblables. La force & le crime sont de part & d'autre les seules loix. L'impunité seule tient lieu d'autorité; & la dissérence des choses usurpées n'est propre qu'a faire regarder le voleur comme moins coupable.

X. Mais 1 pour rendre la chose plus sensible, il ne faut que conduire un voleur jusqu'au thrône par le succès de ses crimes. Il commence par se rendre redoutable, en s'unissant des hommes aussi injustes que lui, mais pleins de courage, & capables de tout entreprendre. Sa troupe grossit, & le met en état de tenir la campagne. Il surprend une ville. Il en assiége une autre. Il devient maître d'une province, & ensuite de plusieurs. Ensin son Etat est un Royaume; & il prend alors le titre de Roi. Un tel succès empêcheroit-il qu'il ne soit un voleur, que ses anciens crimes ne méritent punition, que ses dernieres usurpations ne soient aussi injustes que les

r Latrocinium si in tantum perditorum hominum accessibus crescit, ut & loca teneat, civitates occupet, populos subjuget, evidentius regni nomen assumit, quod
ei jam in manifesto consert, non adempta cupiditas, sed
addita cupiditas. Idem. Ibid.

premieres, qu'il ne soit un scélerat assis sur le thrône, & qu'il ne soit un très-méchant hom-

me, quoique devenu conquérant?

XI. Toutes ces pensées sont de S. Augustin, qui, pour leur donner une nouvelle sorce, se sert de la réponse que fit un corsaire à Alexandre, qui lui demandoit, en vert de quoi il troubloit le commerce, & inquiétoit la mer? « Je le fais, lui dit-il avec une » liberté entiere, par le même droit que vous » croyez avoir de troubler l'univers. Mais » parce que je n'ai qu'un petit vaisseau, je » suis traité de pirate & de brigand; au lieu » que vous passez pour un grand Général, à » cause que vous faites le même métier que » moi avec une puissante flotte ».

XII. Cette réponse étoit sans réplique; & elle couvre de consusion ceux qui exercent avec beaucoup de dépenses & beaucoup d'éclat l'indigne profession de brigans; & qui couvrent du spécieux nom de conquêtes, des usurpations qui ne méritent que celui de vol

& de rapine.

XIII. Alexandre jugeoit bien du corsaire; & le corsaire jugeoit bien d'Alexandre. L'un étoit frappé de l'injustice d'un particulier, qui, pour satisfaire son avarice, pilloit les marchands; & l'autre se regardoit comme moins

r Eleganter & veraciter Alexandro illi magno quidam comprehensus pirata respondit; nam cum Rex hominem interrogasset quid ei videretur ut mare haberet intestum? Ille liberà contumacià, quod tibi, inquit, ut orbem terrarum. Sed quia id exiguo navigio facio, latro vocor; quia tu magnà classe, Imperator. S. August. loco citato.

D'UN PRINCE. II. Part. 405 coupable que celui qui, pour satisfaire son ambition, usurpoit des Royaumes entiers, &

troubloit tout l'univers.

XIV. C'est par de telles idées, que les coupables eux-mêmes nous fournissent, qu'il faut corriger l'impression que les injustes louanges de quelques Historiens, & les sentimens de plusieurs personnes, séduites par l'image d'une fausse grandeur, font sur les esprits de quelques Princes. Il faut qu'ils mettent toujours au même niveau un voleur de grand chemin & un conquérant, si ce dernier n'a pour se justifier que les mêmes raisons qu'un voleur allégueroit. Il faut qu'ils ne jugent jamais d'une entreprise par le succès, mais par les regles immuables de la justice. Il faut que le crime leur paroisse toujours honteux, quoiqu'impuni, quoiqu'applaudi par le fiecle, quoique placé sur le throne; & tenant sous ses pieds la vertu. Il faut qu'ils aient toujours présent à l'esprit ce qui a été dit dans le Chapitre précédent (Art. III. & IV.) contre les guerres injustes, & qu'ils comprennent que le souverain malheur est de faire servir à l'ambition, la puissance qu'ils ont reçue de Dieu, pour maintenir l'ordre, la fidélité & la paix.

X V. Mais comme il est difficile de détruire pleinement des préjugés qui ont de secretes racines dans la corruption du cœur, & qui sont entretenus par les fausses maximes du peuple, il importe de considérer de près la sage conduite d'un Prince qui cherche la gloire par la justice; & la vie inquiéte d'un autre

406 INSTITUTION

qui se trompe, & sur la véritable gloire, & sur les moyens de l'acquérir. Je me servirai, pour les comparer, de la méthode, aussi-bien que des expressions, de l'un des plus grands

hommes qu'ait eu l'Eglise.

XVI. « 1 Ne nous perdons point, dit S. » Augustin, dans de vaines idées, qui n'ont » que du vent, & rien de solide : ne nous » laissons point étourdir par de grands mots, » & par les noms magnifiques de provinces, » de peuples, de Royaumes : nous ne juge- » rons bien de deux Rois de dissérent carac- » tere, dont l'un aime la paix & la justice,

I Hoc ut facilitis dijudiceretur, non vanescamus inani ventolitate jactati, atque obtendamus intentiohis aciem altisonis vocabulis retum, cum audimus populos, regna, provincias: fed duos constituamus homines: (nam singulus quisque homo ut in termone una littera, ita quasi elementum est civitatis & regni) quorum duorum hominum, pauperem unum, vel potius mediocrem, alium prædivitem cogitemus: fed divitem timoribus anxium, mæroribus tabescentem, cupiditate flagrantem, nunquam securum, semper inquietum, perpetuis inimicitiarum contentionibus anhelantem, augentem sanè his miseriis patrimonium suum in immensum modum, atque illis augmentis curas quoque amarissimas aggerentem : mediocrem verò illum, re familiari parvà arque succinca fibi fufficientem, cariffimum fuis, cum cognatis, vicinis, amicis, dulcissima pace gaudentem, pietate religiosum, benignum mente, sanum corpore, vità parcum, moribus castum, conscientia securum: nescio utrum quispiam ita desipiat, ut audeat dubitare quem præserat. Ut ergo in his duobus hominibus, ita in duabus familiis, ita in duobus populis, ita in duobus regnis regula sequitur æquitatis, qua vigilanter adhibità, facile videbimus ubi habitet vanitas, & ubi felicitas. S. August. L. 4. de Civitate Du , C. 3.

D'UNPRINCE. II. Part. » & l'autre la guerre & les conquêtes, qu'en » examinant deux hommes particuliers, dont » les inclinations sont à peu près semblables » à celles de ces deux Princes. La différence » de leurs conditions n'y fait rien : car ce "qu'est une lettre dans un discours, un ci-» toyen l'est dans une ville & dans un Royaume; & le moyen de bien juger de tout, » est de bien connoître chaque partie. Supposons » que l'un de ces deux hommes est pauvre, » ou plutôt qu'il a un bien médiocre, & que "l'autre est fort riche; que le riche est agité » par de continuelles craintes, dévoré de changrins, tourmenté par ses desirs, jamais tran-» quille, toujours inquiet, n'étant jamais sans » procès & sans disputes, augmentant à la » vérité très-considérablement son bien par ces » tristes moyens; mais ajoutant en même ntems aux soins qui le consument, de nou-» velles inquiétudes, qui répandent l'amertu-" me sur tout ce qu'il a, & sur tout ce qu'il » fait : au lieu que celui dont le bien est mé-» diocre, se trouve heureux dans sa médio-" crité, parce qu'il sait borner ses besoins & » ses desirs à ce qu'il a; il est cher & précieux "a sa famille, il vit en paix & dans une par-" faite intelligence avec ses parens, ses voi-» fins & ses amis, il est plein de religion & » de piété; il ne pense qu'à obliger & à faire » plaisir; il jouit d'une parfaite santé, que sa » frugalité sert à entretenir ; il est chaste & » ennemi de toutes les passions contraires à la » pureté & à la tranquillité de la conscience, » dont il éprouve dans tous les tems le repos » & le calme. Je ne sais si quelqu'un peut 
» être déraisonnable à tel excès, qu'il hésite à 
» présérer la condition de ce dernier à celle 
» du riche; & dès lors je demande qu'on juge 
» de deux familles comme on juge de ces 
» deux hommes. Qu'on observe la même re» gle, quand on compare deux peuples, ou 
» deux Royaumes; & l'on verra, en suivant 
» toujours la même équité & la même lumie» re, combien il y a de vanité & d'illusion 
» dans la prétendue gloire d'un conquérant, 
» & combien au contraire il y a de véritable 
» bonheur, & pour le Prince, & pour son 
» Etat, quand il le gouverne avec un esprit

» de sagesse & de modération ». X V I I. Mais dans le paralléle que fait S. Augustin, & dans tout ce qui a été dit jusqu'ici, l'on suppose qu'un Prince inquiet aggrandit réellement ses Etats par ses conquêtes: au lieu qu'il arrive très - souvent qu'il ne fait que des efforts inutiles, & qu'il ruine ses sujets, sans pouvoir étendre les bornes de son Empire. Il entreprend des guerres malheureuses, qui épuisent son Royaume d'hommes & d'argent; qui font périr le commerce; qui éteignent les arts & les sciences. Il excite la jalousie & la défiance des Princes voisins, qui s'unissent pour réprimer son ambition, qui l'obligent à se défendre au lieu de les attaquer, & qui tâchent de le réduire à un tel état, qu'il ne puisse les intimider. Il est contraint d'acheter la paix qu'il avoit lui-même troublée, & de restituer pour cela des places usurpées, & d'en raser d'autres qu'il avoit fortifiées

D'UNPRINCE. II. Part. 409 fortifiées avec des dépenses infinies. Il est forcé de passer les dernieres années de sa vie dans la guerre, au lieu du repos qu'il s'y étoit promis. Elle devient plus générale & plus animée. lorsqu'il en est las , & qu'on sait bien qu'il desire de la terminer, même à des conditions honteuses. On commence à le mépriser, lorsqu'il n'est plus en état de mépriser les autres. On lui demande plus qu'il n'a pris. On veut lui enlever son ancien héritage, pour le faire repentir de ses usurpations : & il éprouve dans une triste vieillesse, la vérité des imprécations que l'Ecriture fait contre les Princes qui s'imaginent être grands, parce qu'ils sont orgueilleux & injustes : « 1 Malheur à vous, or dit - elle à l'un d'entre eux, qui ravissez ce » qui n'est point à vous : pensez - vous donc » que vous ne serez pas vous-même la proie » d'un autre, & qu'après avoir méprisé les autres, » vous ne tomberez pas vous - même dans le » mépris? Il viendra un tems, où vous cesse-» rez d'usurper ce qui n'est point à vous, & » où vous serez la proie des autres : où vous » serez las de traiter les autres avec mépris, » & où vous en serez méprisé».

XVIII. L'idée fastueuse qu'un Prince s'étoit efforcé de donner de lui-même, disparoît alors. On lui insulte, dès qu'on ne le craint plus; & il est contraint de souffrir qu'on dise

Væ! qui prædaris, nonne & ipse prædaberis? & qui spernis, nonne & ipse sperneris? Cum consummaveris deprædationem, deprædaberis: cum fatigatus desieris comtemnere, contemneris. Isai. c. 33.

hautement de lui, ce qui est marqué dans un Prophète: « L' Quoi! est-ce donc la cet hom-» me qui troubloit toute la terre, qui ébran-» loit les Royaumes, qui désoloit l'univers, &

» qui en ruinoit les villes »?

XIX. Il est honteux à l'orgueil & à la sierté, de sinir ainsi par l'humiliation: mais celle qui est inconnue aux hommes, & qui est réservée pour l'autre vie, est bien d'une autre espece: & une consusion éternelle est un étrange contrepoids de la fausse gloire des

conquérans.

XX. Mais à n'examiner que les choses dont nous sommes ici les témoins, sans porter plus loin nos vues, c'est un très-grand malheur pour un Etat, que d'être gouverné par un Prince qui desire de s'aggrandir par toutes sortes de voies, qui observe peu de sidélité dans les traités, qui ne demeure en paix qu'autant qu'il y est contraint, qui voit avec des yeux jaloux le bonheur des autres, qui est toujours préparé à sacrisser leur intérêt au sien, & qui change en ennemis tous ses voisins.

XXI. C'est une conduite toute opposéée qui sait la véritable sorce d'un Etat, & un Prince sage doit s'appliquer à éteindre les défiances des autres, en n'entreprenant jamais rien que de juste, en gardant religieusement les traités, en se déclarant ennemi de tout artisice, en voyant avec joie le bonheur & la

<sup>1</sup> Nunquid iste vir qui conturbavit terram, qui concu at regna, qui posuit orbem desertum, & urbes ejus destruxit? Isai. c. 14. v. 16. O 17.

D'UN PRINCE. II. Part. 411 tranquillité de ses voisins, & en conservant pour eux les sentimens de justice & de bonté, qu'il desire qu'on ait pour lui-même.

XXII. Je sais qu'on pense que les Princes & les Républiques ne se gouvernent que par des motifs d'intérêt, & que la bonne intelligence n'est à leur égard qu'une politique.

XXIII. Je conviens que cela est ainsi pour l'ordinaire: mais pourquoi ne joindroit-on pas à la politique un motif supérieur d'équité, ou même de bonté? Est-on moins prudent pour être juste? Est-on plus exposé à l'envie, parce qu'on en est exempt? Veille-t-on moins à ses propres intérêts, parce qu'on n'est pas ennemi du bonheur des autres? A-t-on moins d'élévation & de grandeur, parce qu'on est droit & sincere? Et perd-on quelque chose de sa dignité, parce qu'on ne veut rien usurper, non seulement par impuissance ou par crainte, mais aussi par un sentiment de noblesse & de vertu?

XXIV. Qu'importe à un grand Prince que les autres aient à son égard des dispositions moins pures, & qu'ils ne vivent bien avec lui que par des vues de politique & d'intérêt? S'abbaissera-t-il jusqu'à ces foibles motifs pour leur ressembler? Aura-t-il honte de les surpasser en justice & en grandeur d'ame? Et renoncera-t-il au solide avantage qu'il a sur eux, parce qu'ils consentent à le lui céder?

XXV. On peut l'assurer au contraire, que s'il sait se conserver une si noble distinction, & prouver dans des occasions importantes.

qu'on peut prendre confiance en lui, 1 les Princes ses voisins se feront honneur d'imiter sa conduite, & d'agir par des sentimens aussi purs que les siens, & qu'il aura la gloire de substituer parmi eux aux motifs d'une politique intéressée, des vues plus grandes & plus dignes de leur élévation: car il n'est pas ici question de soiblesse ou d'indolence. Il s'agir d'une grandeur d'ame qui sait désendre son bien, sans desirer celui d'autrui, & qui craint Dieu, mais non les hommes.

#### ARTICLE II.

# Quelles conquêtes sont justes.

I. Un Prince tel que je le suppose, peut devenir conquérant à juste titre: & le plus juste de tous, est quand il est forcé de conquérir ses propres Etats, occupés par un usur pateur, ou soulevés contre leur légitime Souverain. Il doit sentir ce qu'il est né, & ce qu'on lui doit; & ce seroit une lâcheté honteuse, s'il préséroit l'amour du repos à une guerre nécessaire, ou s'il la terminoit sans être rétabli dans tous ses droits, ou s'il avilissoit sa dignité en se soumettant à des conditions deshonorantes.

r Tantum auctoritatis apud exteras gentes nemo habuit. (cela est dit de l'Empereur Antonin le Pieux.) Cum samper amaverit pacem, eò usque ut Scipionis sententiam frequentârit, quâ ille dicebat: malle se unum civem servare, quàm mille hostes occidere. Jul. Capit. in ejus vità, p. 139.

# D'UN PRINCE. II. Part. 413

II. Il peut aussi faire de justes conquêtes dans l'Etat d'un Prince voisin qui lui a déclaré la guerre mal à propos, qui l'a jetté dans de grandes dépenses, qui a ruiné une partie de son pays, & qui lui doit une juste compensation de toutes ces pertes. Il faut seulement observer que les conquêtes tiennent lieu d'une exacte restitution, & qu'elles ne s'étendent pas

beaucoup au-delà.

III. Il peut même demeurer le maître d'une province entiere, ou d'un grand Etat, quand il n'a pu forcer le Prince, ou le Confeil public, à vivre en paix avec lui, & à tenir les traités dont on étoit convenu. Autrement il faudroit être toujours en guerre, & laisser à un Prince inquiet, ou à une République remuante, de quoi la rendre éternelle. On commence à la vérité par des punitions plus supportables: on retient des places : on en fait raser d'autres ; mais si ces châtimens ne suffisent pas, on conserve enfin tout ce qu'on a conquis; & l'on y est bien fondé du côté de la justice, quoique souvent la jalousie des autres Princes y mette obstacle, & qu'elle contraigne de restituer ce qu'on auroit pu légitimement retenir.

### ARTICLE III.

Comment il faut traiter les peuples conquis.

I. Lorsque de nouvelles villes, ou de nouvelles provinces sont réunies au corps de l'Etat par des traités qui en assurent la possession, S iij il faut s'appliquer à leur faire oublier leurs anciennes inimitiés, en ne les distinguant en rien des sujets naturels, en observant religieusement tout ce qui leur a été promis, en ne leur imposant aucun nouveau tribut, les déchargeant même d'une parrie des anciens, s'ils étoient excessifs; conservant une grande équité dans toutes choses à leur égard; les intéressant au commerce; leur faisant trouver du gain dans leur nouvelle condition; leur donnant des Gouverneurs très-sages & trèsmodérés, aussi-bien que très-vigilans; ne laisfant de troupes à leur garde que celles qui sont nécessaires; ne leur montrant point, par un excès de précaution, qu'on est dans la défiance; & ne leur apprenant point à y être aussi par un tel exemple.

II. L'Empereur Claude, dans un excellent discours qu'il sit au Sénat, pour justisser le privilége de citoyen Romain qu'il avoit accordé aux peuples de la Gaule, remarqua judicieusement, que 'ce qui avoit perdu les Républiques de Lacédémone & d'Athènes, étoit l'extrême dissérence qu'elles avoient misse entre les citoyens & les peuples conquis, traitant toujours les derniers comme étrangers, les tenant séparés de tout, & ne les intéressant ainsi jamais au bien public : au lieu que le sondateur de Rome, par une politique

<sup>1</sup> Quid aliud exitio Lacædemoniis & Atheniensibus fuit, nisi quòd victos pro alienigenis arcebant? At conditor noster Romulus tantum sapientià valuit, ut plerosque populos eodem die hostes, dein cives habuerit. Tassa. 1. 11. Annal. p. 176.

D'UN PRINCE. II. Part. 415 infiniment mieux entendue, avoit incorporé dans le nombre des citoyens, les peuples qu'il avoit vaincus; & que dans le jour même où il les avoit combattus comme ennemis, il les avoit reçus comme membres de l'Etat, admis à tous les priviléges des sujets naturels, & intéresses à défendre la ville même qu'ils avoient

attaquée.

III. Ce fut principalement par ce moyen, que le plus étendu de tous les Empires fit un corps, dont toutes les parties étoient liées beaucoup plus par l'affection que par la crainte. Les Romains avoient des colonies dans tous les pays; & les peuples de toutes les provinces étoient admis au gouvernement de l'Etat, sans qu'il y eût presque de différence entre eux & les vainqueurs. 1 Les Gaules étoient pleines de familles consulaires. Les charges civiles & militaires étoient également remplies, ou par des Romains, ou par des hommes du pays : &, selon la remarque de S. Augustin, on distinguoit peu à Carthage si elle étoit libre ou vaincue; tout étant commun entre ses citoyens & ceux de Rome, & le gouvernement étant égal pour l'une & pour l'autre.

I V. C'est cet exemple qu'il faut suivre : les voies dures & hautes ne sont propres qu'à entretenir une division dangereuse, qui éclate

L' Cætera in communi sita sunt, disoit Céréalis, Général de l'armée Romaine, à ceux de Treves & de Langres, ipsi plerumque legionibus nostris præsidetis : ipsi has aliasque provincias regitis, nihil separatum, clausumve. Tacit. L. 4. Hift. p. 419.

## 416 INSTITUTION

à la premiere occasion. Le bon traitement au contraire fait aimer le Prince, intéresse au gouvernement, essace les anciennes impressions; & comme les peuples conquis servent ordinairement de frontiere, leur sidélité devient une barriere plus serme & plus sure que tous les remparts.

#### CHAPITRE XXIV.

En quelles occasions le Prince doit commander lui-même son armée. Observations sur la conduite qu'il doit tenir quand il la commande.

### ARTICLE I.

En quelles occasions le Prince doit commande der lui-même son armée.

I. Designe le peuple d'Israël demanda un Roi à Samuel, il le fit en des termes qui marquoient, que sous ce nom il entendoit un Juge dans la paix, & un Général dans la guerre. « 1 Nous aurons un Roi, dit le 30 peuple, & nous serons en cela semblables 30 aux autres nations. Notre Roi nous jugera, 30 % il marchera à notre tête, & ce sera lui

<sup>1</sup> Rex erit super nos, & erimus nos quoque sicut omnes gentes, & judicabit nos Rex noster, & egredietur ante nos, & pugnabit bella nostra pro nobis. 1. Reg. c. 8.v. 19. 6 20.

D'UN PRINCE. II. Part. 417

o en guerre ».

de s'exposer pour l'Etat, qui est sa famille & s'exposer pour l'Etat, qui est sa famille & son troupeau, & d'être préparé à donner sa vie pour la désense de la liberté publique & de la Religion: mais ce devoir devient moins pressant, quand la nécessité est moins évidente; & il cesse absolument, quand de fortes raisons obligent le Prince à se conserver pour le bien de son peuple, & à consier ses armées à ses Lieutenans.

III. Lorsque l'Etat est vivement attaqué, & qu'il s'agit de tout, le Prince doit paroître. Les ménagemens alors sont des signes de foiblesse, le péril commun doit faire oublier tout autre danger. Il faut que les troupes fassent les derniers essorts; & c'est ordinairement la présence du Prince qui les y excite.

I V. Lorsqu'il a un rival & un concurrent qui lui dispute son droit, & qui est même en possession d'une partie de ses Etats, il ne doit pas se contenter de lui opposer ses Généraux: Il doit marcher en personne, & montrer à ses sujets qu'il est digne de les commander.

V. Cette obligation devient plus étroite,

r Si status Imperii, aut salus Galliarum in discrimen verteretur, debuisse Cæsarem in acie stare. . . . Ipse Lugduni vim fortunamque Principatûs è proximo ostentaret, nec parvis periculis immixtus & majoribus non desuturus. C'étoit le sage conseil que Mucien, Général des troupes de Vespassen, donnoit à Domitien, qui vouloit commander l'armée qui étoit dans les Gaules. Tacit. 1. 4. Hist. p. 423.

quand son rival est à la tête de son armée ; car il y auroit de l'indécence, & même une espece de honte à charger ses Lieutenans de la justice de sa cause, pendant que celui qu'il traite d'usurpateur, s'expose lui-même pour une cause plus douteuse : mais indépendamment de cette circonstance, un Prince dont se thrône est mai affermi, & qui voit ses sujets partagés entre lui & son concurrent, ne doit point laisser à d'autres la décision de cette importante querelle, & il faut qu'on le voie l'épée à la main, tant qu'on doute de ce qu'il est.

VI. A plus forte raison doit-il marcher à tâte de ses troupes, ' quand on lui contesté tout, & qu'il est obligé de conquérir son propre héritage. Il y auroit de l'indignité à demeurer tranquille, pendant que de braves gens se feroient égorger pour lui: & il affermiroit les rebelles en décourageant ses propres soldats, s'il attendoit mollement la victoire, sans faire lui-même quelques pas pour aller au devant d'elle.

VII. Mais lorsque le Prince est bien affermi, & que ce n'est pas son droit au Royaume qui est contesté, lorsque la guerre se fait, ou foiblement, ou dans des pays éloignés du lieu où il fait sa principale résidence : lorsqu'elle peut être conduite par des Généraux

<sup>1</sup> C'est principalement dans ces occasions qui le confeil du Précepteur de l'Empereur Constan in Porphirogénéte a lieu: Bella per se gerat: ipse præsens omnibus, cunctaque cotam intuens. Theophilact. Inst. Reg. p. 2. C. 22.

D'UN PRINCE. II. Part. 419
habiles & autorisés, il y a, ce me semble,
plus de sagesse à demeurer dans le centre de
l'Etat, pour y conserver le bon ordre, & tenir
dans le devoir toutes les provinces; & à
consier à des Lieutenans une armée qui ne
doit agir que sur la frontiere, ou qui est même en état de pénétrer dans le pays ennemi.

VIII. 2 On épargne par-là beaucoup de dépenses, qui sont inévitables quand le Prince marche en personne. On excite moins la jalousie des voisins, qui craignent un Prince belliqueux, & qui le soupçonnent aisément d'être entreprenant. On donne moins d'activité & de chaleur à une guerre qu'il ne faut pas aigrir, & qu'on ne peut pousser mollement quand le Prince en a la conduite. Il expose moins sa réputation qui est précieuse à s'Etat, & qu'il ne doit pas aisément commettre, & il évite de donner du relief aux Généraux des ennemis en se mesurant avec eux, & les égalant en quelque sorte à la majesté royale sans aucune nécessité.

IX. 3 Mais dans tous les tems, & dans

<sup>1</sup> Non omittere caput rerum, neque se, remque publicam in casum dare. . . . Majestate salva, cui major è longinquo reverentia. Tibere dans Tacite, L. 1. Annal. p. 26.

<sup>2</sup> Nec ullas expeditiones obiit, dicens gravem esse provincialibus comitatum Principis, ctiam nimis parci: & tamen ingenti auctoritate apud omnes gentes suit, quim in urbe propterea sederet & undique nuntios medius, utpote citiùs, posset accipere. Cela est dit d'Antonin le Pieux, Prince fort sage. Jul. Capit. in ej. vit. f. 139.

<sup>3</sup> Nec parvis periculis immixtus, & majoribus non defuturus. Ex Tacit. ut sup.

ceux mêmes où la guerre paroît peu importante, le Prince se tient toujours préparé à partir, sans laisser néanmoins entrevoir cette disposition, & sans ordonner pour cela aucune dépense nouvelle. Il sait que des événemens imprévus peuvent apporter de grands changemens dans les desseins les mieux concertés, & que les prompts remédes sont les meilleurs: & il ne regarde point comme une grande affaire, ou de s'approcher de la frontiere, lorsqu'on ne l'attend pas, ou même de se mettre à la tête de ses troupes, découragées par un mauvais succès, ou dispersées par la perte d'une bataille.

#### ARTICLE II.

Observations sur la conduite que doit tenir le Prince quand il commande son armée en personne.

I. Lorsque le Prince juge à propos de commander lui-même son armée, il retranche toutes les dépenses qui ne serviroient qu'à un vain éclat, & qui ne contribueroient en rien à la victoire. Il pense à relever la majesté royale par la bonne conduite & la valeur; & il réduit toute la magnificence à un appareil guerrier, où tout est nécessaire & sérieux, & où tout inspire du respect & de la crainte.

II. Il ne se fait point garder par un grand détachement de l'armée, qui n'est propre qu'à l'assoiblir, & qui marque dans le Prince trop de précaution. Il choisit son poste fort près du D'UN PRINCE. II. Pare. 421 camp, & c'est son armée entiere qui fait sa

principale sureré.

III. Il ne souffre pas que les Officiers fassent des dépenses superflues en équipages, qui les ruinent sans fruit, consument les sourages nécessaires, multiplient les bouches inutiles, mettent la cherté dans les vivres, engagent plusieurs personnes à imiter un exemple qu'elles ne peuvent soutenir, & attirent sur de braves gens, ou pauvres, ou modestes, une humiliation qu'ils ne méritent pas.

IV. <sup>1</sup> Le Prince bannit du camp tout ce qui a l'air de délices, <sup>2</sup> d'affectation & de mollesse: toutes les recherches de commodités inutiles: <sup>3</sup> tout ce qui ne sert qu'à esseminer des hommes de cœur: tout ce qui engourdit le courage, & fait craindre le travail: tout ce qui attache aux sens & à la vie, & inspire le destr de se conserver plutôt que l'Etat

V. Il défend sévérement aux Officiers généraux de tenir des tables délicatement servies. Il veut qu'elles soient abondantes, mais militaires, qu'elles conviennent aux Officiers subalternes qui en ont besoin, & qu'elles ne soient pas réduites à un petit nombre de

2 Delicata omnia undique submovebat. L'Empereur

Adrien. vit. p. 129.

<sup>1</sup> Degenerabat à labore ac virtute miles assuetudine voluptatum. Tacit. L. 2. Hist. f. 355.

<sup>3</sup> Ne quam occasionem corrigendi disciplinam prætermitteret, (l'Empereur Vespassen) adolescentulum fragrantem unguento, cum sibi pro impetrata Præsectura gratias ageret, nutu aspernatus, voce etiam gravissima increpuit: maluissem allium oboluisses; litterasque revocavit. Suest. c. 8. Exemple vraiment digne d'être remarqué.

## 422 INSTITUTION

personnes voluptueuses, qui peuvent s'en

paffer.

VI. Il donne le premier cet exemple : 1 sa table n'a rien de recherché ni d'exquis; elle est bonne, mais simple, & tout y respire une noble modestie, qui instruit l'Officier & console le soldat.

VII. Il sait que 2 de grands Empereurs faisoient gloire de manger le même pain que l'armée, & de se contenter d'une nourriture aussi simple. Ils faisoient placer leur table sous une tente dont les pans étoient relevés, asin que les troupes, & plus encore les Officiers, vissent quelle étoit la frugalité du Prince, & qu'ils n'eussent pas honte de l'imiter.

VIII. Ils s'attachoient ainsi le cœur de leurs soldats, 3 à qui ils ne dédaignoient pas de ressembler; & ils méprisoient par une noble sierté tout ce qui avoit un air de petitesse & de dépendance des sens, comme indigne d'un Général occupé de soins importans, & qui marchoit à la victoire.

I X. Par - là ils se rendoient redoutables à leurs ennemis, que cette espece de rusticité militaire étonnoit. Et l'on a remarqué, qu'un

1 Nullum circa hosp tia fastidium: annona, que ca-

teris. Paneg. Trai. h. 72.

3 Vespasianus acer militiæ....cibo fortuito, veste habituque vix à gregario milite discrepans. Tacit. L.2.

Hift. p. 339.

<sup>2</sup> In procincu atque in expeditionibus, apertis papilionibus prandit atque cœnavit; quùm militarem cibum cunctis videntibus atque gaudentibus sumeret. L'Empereur Alexandre Severe, in ej. vit. p. 219.

D'UN PRINCE. II. Part. 423 de ces Empereurs intimida tellement les Ambassadeurs du Roi de Perse, par le mépris qu'il faisoit du faste, qu'ils porterent leur maître à conclure la paix avec lui. Ils le trouverent sur la frontiere, prenant son repas dans une tente ouverte de tous les côtés, 1 son manteau de pourpre jetté sur l'herbe, n'ayant devant lui qu'un mets apprêté de la veille, & semblable à celui du soldat. Cet appareil étoit bien différent du luxe des Persans. Mais ce Prince se trouvant honoré d'une telle simplicité, & n'en étant que plus fier, chargea les Ambassadeurs qui le voyoient en cet état, de rapporter à leur maître, que 2 si bientôt il ne se mettoit à la raison, tout son pays seroit aussi nud que la tête chauve de celui qui les chargeoit d'un tel ordre, & en disant cela, il leva un petit bonnet, pour leur montrer la sienne. Le succès fut tel que je l'ai dit, & les Persans avoient raison d'aimer mieux avoir un tel Prince pour allié que pour. ennemi.

X. Il n'est ni nécessaire, ni bienséant, selon les usages qui ont prévalu, que le Prince imite ces exemples dans leur sévérité; mais

r Purpurea vestis humi per herbam jacebat: cibus autem crat pridianum ex ipsis elixis pulmentum, inque his frusta quædam & inveterata porcinarum carnium salsamenta. Synes. de Reg. p. 18.

2 Ni saperet, campum omnem intra lunare spatium, Carini \* capite sore nudiorem; simulque detrato pileo caput ostendit, nihilo galea adjacente villosius. Ibidem.

<sup>\*</sup> Il y a de l'apparence que son nom étoit Probe &

il est de son intérêt de bannir absolument le luxe de ses armées; de réprimer la solle ambition de ceux qui croient se distinguer par une fausse politesse & 2 par l'étude de tout ce qui énerve & amollit les hommes: de couvrir de honte 3 des profusions qui consument en peu de mois, ce qui serviroit à plusieurs années, & de bien comprendre, que sa propre conduite est une censure infiniment plus redoutable que ses discours.

XI. Il en usera de même à l'égard de la magnificence des habits & des meubles, dont plusieurs se chargent à l'armée. Il regardera l'or & l'argent répandus sans fruit sur des choses inutiles, comme une perte. Il témoignera ouvertement qu'on lui déplaît par cette vaine splendeur, & qu'au lieu de lui faire sa cour, on s'attire son mépris. Il déclarera qu'il veut des hommes, & non des femmes parées; que c'est le fer qui sied bien à des gens de guerre, & non l'or, 4 qui ne peut, ni les couvrir, ni les défendre, & que s' c'est attirer les enne-

r Ambitione stolida luxuriosos apparatus conviviorum & irritamenta libidinum, ut instrumenta belli mercantur. Tacit. L. 1. Hist. p. 336.

<sup>2</sup> Vitellius ventre & gula sibi ipsi hostis. Tacit. L. 2.

Hist. p. 346.

3 Paulatim discessium ad delinimenta vitiorum, porticus, & balnea, & conviviorum elegantiam, idque apud imperitos humanitas vocabatur, cum pars servitu-

tis effet. Tacit. vit. Agric. p. 459.

4 Ne terreat vanus aspectus, & auri sulgor atque argenti, quod neque tegit, neque vulnerat. Tacit. vit. Agric. p. 462.

<sup>5</sup> Pharasmanes Roi des Iberiens, prêt de combattre les Medes: Horridam suorum aciem, picta auro Medorum

D'UNPRINCE. II. Part. 425 mis, au lieu de les repousser, que d'étaler à

leurs yeux une riche proie.

XII. Il estimera au contraire & récommandera le soin des armes, des chevaux, des tentes, de tout ce qui est nécessaire contre le froid & la pluie. Il fera cas d'un Officier bien monté, d'un homme qui ne plaindra rien pour son devoir, mais qui n'accordera rien à la vanité, ni au plaisir, d'un simple soldat diligent, propre, affectionné à son métier: mais tout ce qui n'est point dans ce genre, le blesfera; & lui-même n'aura rien, ni sur sa personne, ni dans ses équipages, qui ne convienne à un Prince ennemi du clinquant & d'une fausse gloire; & qui ne peut soussiri, ni à la guerre, ni ailleurs, ce qui ne conduit point au but, & n'est qu'une vaine ostentation.

XIII. <sup>1</sup> Vespassen, l'une des meilleures têtes qu'aient eu les Romains, étoit à peine distingué du soldat par ses habits: l'Empereur Adrien, qui a mieux entendu la discipline militaire, & a su mieux commander une armée qu'aucun autre, « <sup>2</sup> affectoit de s'habiller » souvent, non seulement d'une maniere mo- » deste, mais très-simple, portoit un baudrier

agmina: hinc viros, hinc prædam oftendebat. Tacit. 3.
6. Annal. p. 157.

I Veste habituque vix à gregario milite discrepans,

Tacit. L. 2. Hift. p. 339.

<sup>2</sup> Exemplo virtutis suæ cæteros adhortatus, quum etiam vicena millia pedibus armatus ambularet. Vestem, humillimam frequenter acciperet, sine auro balteum sumeret, sine gemmis sibulas stringeret, capulo vix eburneo spatham clauderet. Spart. in ejus vita, pag. 129.

» mille par jour ».

XIV. Le Prince imitera de tels exemples, avec le discernement & la prudence qui conviennent à notre fiecle; & il observera un juste milieu entre les deux extrémités, ou de trop briller, ou de trop s'avilir. L'important est, qu'il ait une grande autorité, & il ne doit par conséquent rien faire qui la diminue.

X V. Il doit exiger avec sévérité que les compagnies soient complettes, & que les batailions aient leur nombre. On trompe souvent le Prince, quand il est absent. Les Commissaires & les Inspecteurs ont des ménagemens, parce qu'ils ne sont pas sans intérêts & fans vues ; & rien ne peut tenir la place de l'œil du maître. Mais quand il est présent, on ne peut lui rien dissimuler, s'il est exact: & c'est une des principales raisons qui peuvent le porter à prendre le commandement de son armée, ou pour le moins à s'approcher de la frontiere pour en faire la revue, & empêchet qu'on ne grossisse ses troupes sur le papier, & qu'on ne charge l'Etat d'une dépense réelle pour des hommes imaginaires.

X V I. Il est de sa bonté de 1 se faire souvent présenter le pain de munition, pour

<sup>1</sup> Annonam militum diligenter infi exit. L'Empereut Alex. Severe , p. 209.

D'UNPRINCE. II. Part. 427 juger s'il est tel qu'il l'a ordonné, & si les Commissaires des vivres y tiennent la main. Ils n'oseront y manquer, s'ils savent que l'intérêt du soldat lui est cher : mais s'il s'en rapporte à eux, ou leur négligence, ou leur avarice feront beaucoup souffrir les troupes, les porteront au murmure, & dans une occasion décifive les laisseront dans la défaillance & le besoin. Il en doit être de même pour 1 la chaussure & les habits. Une armée est découragée quand elle en manque. Les désertions deviennent fréquentes; & ce qui reste est sans vigueur. Le Prince qui connoît les conséquences de ces maux, a soin de les prévenir: & ce détail n'est point indigne de lui, lors même qu'il en a chargé des Commissaires; parceque c'est de son attention que dépend leur exactitude.

XVIII. Il prendra connoissance par luimême de la maniere dont les soldats malades sont traités dans les hôpitaux d'armée; & il s'en sera rendre compte par des Officiers de distinction, incapables de lui déguiser la vérité: mais pour en être bien instruit, <sup>2</sup> il ira lui-même leur rendre visite, quoique rarement, & toujours dans les tems où l'on ne l'attendra pas. De grands Princes regardoient ee soin comme important. « 3 Ils alloient en

<sup>1</sup> Ille singulos manipulos adiit, vestes & calceamenta perspexit. L'Emp. Probe. Vonisc. p. 201.

<sup>2</sup> Ægros milites in hospitiis suis videbat. L'Empereur Ad ien, r. 129.

<sup>3</sup> Agrotantes ipse visitavit per tentoria milites, ctiam ultimos, & carpentis vexit, & omnibus necessariis adjuvit; & si forte gravius laborassent, per

» personne voir les soldats malades, ou dans > leurs tentes, ou dans le quartier du camp où » leur demeure étoit marquée. Ils donnoient » cette preuve de leur bonté aux derniers com->> me aux autres. Ils leur faisoient fournir des » voitures dans la marche, s'ils étoient en » état de suivre; mais s'ils ne pouvoient être >> transportés, ils en recommandoient le soin » à des habitans des villes, ou de la campa-» gne, qui avoient du logement & du bien, » & à des Dames charitables, à qui ils fai-» soient rendre leurs avances, soit que les » soldats mourussent, ou que la santé leur sût » rendue ». Ils prévenoient même leurs maladies, en les faisant soulager dans de longues marches, lorsqu'ils commençoient à s'affoiblir, & quelques - uns d'eux portoient la chose si loin, qu'ils aimoient mieux se priver d'une voiture, pour la leur céder; disant que <sup>1</sup> la conservation de l'Etat dépendoit plus de celle des soldats, que de celle du Général.

XVIII. C'étoit exagerer: mais il est certain que c'est un grand désordre que les soldats malades ou languissans soient négligés au point qu'ils le sont ordinairement; que ceux qui prennent à serme les hôpitaux d'armée, soient si peu sensibles à leurs besoins; que la vie de tant d'hommes soit comptée pour si

civitates & agros patribusfamilias hominibus, & san-Aioribus matronis eos distribuebat, reddens impendia quæ secissent; sive convaluissent illi, seu periissent. L'Emper. Alex. Sever. in ej. vit. p. 219.

1 Dicens: milites se magis servare quam seipsum, quod salus publica in his esset. Idem, p. 218.

peu de chose; & qu'on aime mieux faire de mauvaises recrues avec de grandes dépenses, que de conserver à moins de frais des soldats déja aguerris, & quelquesois même des Officiers subalternes pleins de mérite.

XIX. Le Prince doit se 1 trouver libre & à l'aise au milieu des troupes; y vivre avec plus d'ouverture & de franchise que dans son palais : animer tout le monde par une joie & une sérénité qui inspire le courage : 2 se montrer aux soldats, avec un air de bonté & de familiarité qui excite leur affection & leur zéle; & les récompenser par des témoignages qui coutent si peu à une grande ame, de la disposition où ils sont de répandre leur sang pour son service.

XX. Il doit se faire une étude & un plaisir de connoître tous les Officiers; d'en savoir le mérite & le nom, leur naissance, leurs services, les occasions où ils ont été blessés. Un mot qui marque son attention & son souvenir est d'un grand prix, & souvent d'un grand

effet.

XXI. 3 Il seroit même à desirer que le simple soldat ne lui sût pas inconnu, & qu'il pût distinguer le nom, ou le visage de tous,

1 Post amicos Principis, milites secundi quasi amici,

Synes. de Reg. p. 12.

44 1

<sup>2</sup> Imperator non rarò spectandum se militibus præbens, ad excitandam in militibus benevolentiam, eamque sirmissimam, præcipuam vim habet. Synes. de Reg. Ibid.

<sup>3</sup> Ad militum strenuitatem plurimum momenti habet, si ne gregarii quidem milites Imperatori sint ignoti. Synes. de Reg. p. 13.

quand il visite les rangs, & quand il dispose l'armée pour un jour de bataille. On ne sauroit comprendre i ce que peut sur les esprits, même les plus vulgaires, une parole, un air de bonté, un regard du Prince, quand il est question d'aller au seu, & avec quelte ardeur un homme ordinaire court au péril, quand il croit n'être pas inconnu à son Roi, & qu'il pense qu'il lui saura gré de son courage.

XXII. Je sais que la mémoire ne peut suffire à une si prodigieuse variété de noms: mais ce n'est pas tant ici un essort de mémoire que de bonté. <sup>2</sup> On retient sans peine l'idée des visages, lors même que le nom échappe. On supplée par des airs gracieux au désaut du reste. On marque connoître tout le monde; on en nomme quelques-uns, & cela sussit pour persuader tous les autres, qu'ils ne sont ni inconnus, ni indissérens. Après tout, les soldats sont les bras & les mains du Prince; <sup>3</sup> il ne lui est pas honorable d'ignorer ceux qui donnent leur vie pour lui, pendant que le moinnent leur vie pour lui, pendant que le moinnent leur vie pour lui, pendant que le

<sup>1</sup> Quisnam sanguini pepercerit qui se à Rege audient commendatum. lace, , . 14.

<sup>2</sup> De militum ætatibus judicabat (l'Empereur Adrien), agebatque ut sibi semper noti essent, & eorum numerus sciretur. Lans sa vie, p. 129.

<sup>3</sup> Is ridiculus est, qui suæ artis instrumenta nesciat: & Rex ipse, quonam pacto militibus peritè, velut instrumentis utetur, nisi ea ipsa cognoscat. Syms. p. 14.

Milites suos sic ubique scivit, (l'Empereur Alexandu Severe) ut in cubiculo haberet breves, & numerum, & tempora militantium, semperque cum solus esset, & sirtiones eorum, & numerum, & dignitates, & stipendia recenseret: ut esset ad omnia instructissimus. Dans savie p. 212.

D'UN PRINCE. II. Part. 431 dre artisan connoît si exactement le nom de tous les instrumens dont il se sert.

XXIII. Il faut que le Prince sache diversissier en une infinité de manieres, les saveurs d'un regard, d'un souris, d'un air, d'un geste, d'un mot, d'un ton de voix, & les proportionner aux dissérentes especes de mérite & de services qu'il veut récompenser par ces manieres obligeantes.

XXIV. Il doit sur-tout distinguer la valeur, quand elle est éprouvée, & qu'elle est jointe à la prudence; & sa principale attention doit être à placer des hommes de ce caractere, & à les avancer, sans qu'ils aient besoin d'employer d'autres voies pour parvenir, que de continuer de bien faire.

XXV. Quoique le Prince vive au milieu des troupes avec un air aisé & tranquille, il doit être plein intérieurement de soins & de résexions: être attentif à tous les mouvemens des ennemis, & en être averti, non seulement par des espions ou par des transsuges, gens sur qui l'on doit peu compter, mais par des partis, commandés par des hommes entendus & intrépides, qui ne rapportent pas ce que la peur leur a fait voir, mais ce qu'ils ont vu réellement; en s'approchant de fort près des ennemis, & leur enlevant des prifonniers.

S

ut es.

12-

iia

XXVI. Il faut que le Prince, avant que

r Ignarus militiæ, improvidus confilii, qu's ordo agminis, quæ ratio explorandi, quantus trahendo, urgendove bello modus, alios rogitans, &c. Tache parlant de Vitellius, L.3. Hift. p. 373.

de se mettre à la tête de son armée, ait un plan pour toute la campagne, & qu'il l'ait concerté avec les plus habiles de son conseil, Il faut qu'il ait tâché de prévoir ce que les ennemis sont en état d'entreprendre, & les moyens de les en empêcher. Il faut qu'il n'attende pas à chaque moment à prendre une résolution, & à se déterminer, n'agissant que par bonds; n'ayant rien de suivi; ne connoissant ni la valeur des délais, ni l'importance d'une prompte exécution; n'étant poussé que par ses Lieutenans généraux, ou ne reglant ses desseins que sur chaque démarche de l'armée ennemie; ne sachant prendre avantage de rien, ni profiter des fautes des autres, & ne se souvenant qu'il est Général, que parce qu'on lui demande l'ordre, & qu'on dépend de ses volontés.

X X V I I. Mais outre les mesures sagement concertées, & les vues générales d'un grand Capitaine, il doit observer tous les pas des ennemis; conjecturer ce qu'ils cachent en montrant l'opposé; s'appliquer à leur donner de l'inquiétude par des mouvemens qui les tiennent en respect; & les mettre dans la nécessité de se désendre en les harcelant, au lieu de se contenter de parer leurs coups.

XXVIII. Il est néanmoins d'une extrême conséquence pour la réputation du Prince,

Non alloquio, exercitioque militem firmare, non in ore vulgi agere, sed umbraculis hortorum abditus. Idem de eodem, p. 378.

2 Si Principem eum fuisse, cæteri non meminissent,

ipse oblivisceretur. Idem de eodem.

p'UNPRINCE. II. Part. 433 qu'il ne fatigue pas les troupes par des mouvemens inutiles; qu'il ne paroisse point inquiet, incertain, partagé par des pensées contraires; qu'il ne change pas subitement, & sans qu'on en voie la raison, les ordres donnés, & qu'il inspire à l'armée une véritable consiance en sa conduite, par la tranquillité où elle le verra toujours, & par la suite uniforme de ses desseins.

XXIX. Il doit éviter avec soin de laisser jamais paroître sur son visage ni tristesse, ni perplexité, ni rêverie, ni surprise. Il saut qu'il retienne tous ces sentimens dans son cœur, s'il en est touché; & il doit s'accoutumer à les réprimer si sévérement, que les moindres vestiges ne puissent les faire découvrir à une armée, qui ne doit voir que de la fermeté & de la résolution dans celui qui la commande.

XXX. Il ne souffrira pas un jour de bataille qu'elle se donne sans lui, & 1 il méprisera tous les conseils soibles que des hommes peu touchés de la véritable gloire lui donneront. S'il se retiroit, lorsque sa présence est le plus nécessaire, il témoigneroit peu de cœur, & il l'ôteroit aux autres : car il faudroit un

Postquam pugnari placitum, interesse pugnæ Imperatorem (Othon contre l'armée de Vitellius) an seponi melius foret, dubitavêre. Iidem illi deteriores consilii autores (qui avoient cor seillé d'en venir promptement aux mains) perpulère ut Brixillum concederet, ac dubiis præliorum exemptus, summæ rerum & Imperii seipsum reservaret. Is primus dies Othonianas partes assinit : namque & cum ipso Prætoriarum cohortium equitumque valida manus discessit, & remanentium fractus animus. Tacit. L. 2. Hit. 347

grand détachement pour le garder, ce qui affoibliroit l'armée: beaucoup d'Officiers, sous
divers prétextes, s'empresseroient pour accompagner le Prince, & seroient ravis de s'exempter du péril sans se deshonorer. Ceux qui demeureroient, se regarderoient comme abandonnés par un Prince qui ne daigneroit pas
même être témoin de leur mort; & ils disputeroient mollement la victoire, dont leur découragement secret leur auroit ôté déja l'espérance.

XXXI. Il faut que le péril soit commun, & que personne ne s'en exempte, si l'on veut que les troupes n'en soient pas allarmées. Le courage est infiniment plus rare qu'on ne penser Il dépend de l'exemple, du desir d'être remarqué, de la crainte de se deshonorer, de l'impuissance de faire autrement que les autres, de l'égalité du danger; & quand ces grands motifs sont ôtés ou affoiblis par la retraite du Prince, & d'une partie de l'armée, un petit nombre demeure ferme, & tout le reste, ou ne combat point, ou se fait tuer par peur, ou prend ouvertement la suite.

XXXII. Le Prince mettra donc lui-même son armée en bataille, donnera ses ordres à ses Généraux, & leur marquera leurs postes; se montrera digne d'être l'ame & le chef de tant de gens de cœur, prêts à mourir pour lui; & puisqu'il est leur Général, il en sera toutes les sonctions: mais il se souviendra aussi qu'il y a une extrême différence entre un Général & un simple soldat. Il ne s'exposera que comme il convient à un Prince : comme la

B'UNPRINCE. II. Part. 425 tète; & non comme la main; comme celui qui doit donner les ordres, & non comme

ceux qui doivent les exécuter.

XXXIII. La véritable valeur ne pense point à se produire, & n'est point occupée du soin de sa réputation. Le courage, quand il est grand, est froid & tranquille. Il ne s'agite point. Il ne regarde pas s'il a des témoins. Il n'est point en peine, si l'on lui rend justice. Il se ménage où il faut, & s'expose où il est nécessaire. Il voit tout, & pense à tout; & pour être en état de remédier à tout, il ne se jette pas témérairement dans un danger où il peut être enveloppé.

XXXIV. Quand un Prince n'a pas cette sorte de fermeté qui ne s'étonne de rien, & que le péril même réveille, il ne doit pas se charger du commandement de l'armée. Il peut avoir de grandes qualités d'ailleurs : mais dans un Général, rien ne peut suppléer le courage, & 1 plus il tâche d'en montrer l'apparence, quand il n'en a pas la vérité, plus

il découvre sa peur.

XXXV. Il n'est pas possible que le Prince soutienne toutes les fatigues attachées à la place de Général; s'il n'y est accoutumé, & s'il ne s'est mis de bonne heure au dessus de mille besoins & de mille dépendances, qui sont comme la suite de la condition des Princes. Il prendra soin de sa santé, mais il négligera le reste. 2 Il montera souvent à che-

2 Cum equite equitabit, & cum pedite decurret, &

<sup>1</sup> Quantò magis occulrare & abdere pavorem nitebantur, manifestius pavidi. Tacit. L. 1. Hift. p. 336.

val, & bannira de l'armée toute autre voiture moins guerriere. Il s'exercera même à marcher a pied, & visitera ainsi quelques postes voisins. 1 il verra travailler le soldat aux retranchemens, quand il le jugera à propos, &

l'animera par sa présence.

X X X V I. Il se souviendra de ces anciens Empereurs Romains, qui marchoient à pied, & armés pésamment, à la tête des legions; qui 3 souffroient le froid & le chaud; qui couchoient durement, & qui prenoient part aux travaux communs, sans rien perdre pour cela de leur autorité, & n'en devenant que plus respectables par cette4 simplicité militaire. Le Prince ne les imitera qu'autant que les bienséances & la force de son tempérament le permettront. Mais il est nécessaire, & pour un jour de bataille, & pour des occasions importantes, & pour des campagnes souvent trèspénibles, qu'il soit endurci a la peine, & 1

cum armato armatus incedet, unumquemque operum communione in vivam societatem amicitiamque pelliciens, ne cavillator fit dum commilitones vocabit. Symf.

de Reg.f. 12.

1 Tite, Général de l'armée qui assiégeoit Jérusalem, Comitate & alloquiis officia provocans: ac plerumque in opere, in agmine, gregario militi mixtus, incorrupto ducis honore. Tacit. L. 5. Hift. p. 424.

2 Vespasianus acer militiæ, anteire agmen, locum castris capere, noctu diuque consilio, ac, si res posceret,

manu hostibus obniti. Tacit. 1. 2. Hift. p. 339.

3 Homines populares & militares, qui sæpiùs in medià acie sub dio agerent, humique dormirent, neque minus laboris ferrent. Synef. de Reg. p. 15.

4 Sole adusti, reliquoque in cultu sine ullo artificio

Emplices. Synef. de Reg. p. 16.

5 Trajan, conduisant les legions en Allemagne, en Ef-

p'un Prince. II. Part. 437 qu'il ne céde pas mollement à des fatigues at-

tachées à son emploi.

XXXVII. Il seroit à propos qu'à l'exemple des plus grands Princes, il marquât luimême le camp; qu'il jugeât de sa sureté & de sa commodité; qu'il ordonnât les travaux nécessaires pour le mettre hors d'insulte: qu'il prévît comment on y subsisteroit, & jusqu'à quel terme; & comment on en sortiroit sans s'exposer à aucun danger. Cette partie est essentielle à un Général; & il ne faut pas que sans nécessité il s'en repose sur un autre.

XXXVIII. Le Prince ne doit rien faire aux yeux de l'armée qui ne foit digne d'un tel théâtre. Il faut que dans sa conduite tout paroisse grand, médité, sérieux, & conforme à l'importance du ministere dont il est chargé. Il doit bannir les plaisirs & les divertissemens qui interromproient les soins qu'un détail immense fournit, & qui conviennent peu d'ailleurs à un Prince qui regarde le danger de son armée comme présent, & qui sait que peut-être dans quelques jours ses plus sidéles serviteurs seront immolés à ses yeux pour sa désense.

XXXIX. La victoire, lors même qu'elle coute peu de sang, est un tragique spectacle

pagne & en Italie. Non vehiculum unquam, non equum respexisti. Parez. Traj.

L'Empereur Adrien: Etiam vicena millia pedibus, ar-

matus ambulabat.

<sup>1</sup> Cæteris mortalibus in eo stare consilia, quid sibi conducere putent: Principum diversam esse sortem, quibus præcipua rerum ad samam dirigenda Tacit. L. 4. Annual. p. 123.

pour un Prince qui aime tous ses sujets; & plus encore ceux qui donnent leur vie pour son service: mais il a quelquesois la douleur d'être témoin de beaucoup de sang répandu, & de n'en tirer aucun fruit.

XL. C'est dans une relle occasion que toutes les vertus du Prince doivent paroître dans
un grand éclat : son courage invincible au milieu de ses pertes; sa sagesse pour y remédier;
¹ sa bonté pour consoler ses troupes; sa justice
pour récompenser ceux qui ont témoigné plus
de cœur, sa compassion pour les blessés; ² sa
libéralité pour les faire assister, & pour faire
rendre aux autres une partie de ce qu'ils ont
perdu. On connoît alors tout ce qu'est le Prince : & dans un tel malheur, où toutes les
sausses vertus s'évanouissent, on voit par celles
qui restent, si le Prince a une solide grandeur, ou s'il n'en avoit que l'apparence.

1 Ut cladis memoriam comitate leniret, circumire saucios; sa cha singulorum extollere; vulnera intuens, alium spe, alium glorià, cunctos alloquio & cuià, sibique & prælio sirmabar. Cela est dit de Germanicus après le mauvais succès d'une bataille. Tacit. L. 1. Annal. P. 35.

2 Addidit munificentiam, quantum qu's damni professus erat exsolvendo. Le même Germanici s après un autre malheur. Tacit. L. 2. Annal. p. 50.



# CHAPITRE XXV.

Il est d'une étroite obligation pour le Prince de faire observer aux gens de guerre une exacte discipline, & entre eux, & par rapport à ses autres sujets. Moyens qu'il doit employer.

### ARTICLE I.

Le Prince doit faire observer une exacte discipline aux gens de guerre.

I. L A force d'un Etat consiste dans les gens de guerre; mais sans une exacte discipline, les gens de guerre ne sauroient défendre l'Etat, & ne sont propres qu'à le ruiner.

II. Cette discipline exacte n'est autre chose, qu'une observation fidéle de l'ordre : & l'ordre est établi sur les loix, comme celles-ci le sont sur la justice.

III. La discipline militaire a deux rapports: le premier regarde les sujets du Prince, dont les gens de guerre sont la protection & la défense; & le second regarde les gens de guerre mêmes, qui sont liés entre eux par de certains devoirs. C'est du Prince que dépend cette double discipline, qui fait le repos & la sureté du Royaume; & c'est par conséquent une étroite obligation pour lui de faire observer l'une & l'autre avec une extrême exactitude. T iv

#### ARTICLEII.

# Premierement par rapport à ses autres sujets.

I. Je commence par la discipline militaire

qui a rapport aux sujets de l'Etat.

II. Il est visible que ' c'est un désordre contre le droit naturel, que des troupes destinées à protéger tous ceux qui ne portent pas les armes, à défendre les foibles, à mettre en sureté les laboureurs & les artisans, se conduisent à leur égard comme leurs ennemis ; qu'elles soient payées par l'Etat, & qu'elles y vivent avec licence; qu'elles aient reçu des armes pour empêcher une violence étrangere, & qu'elles s'en servent pour en exercer une plus injuste contre leurs freres; & que le Prince, qui combat pour ses sujets, & qui doit exposer sa vie pour défendre leurs biens & leur liberté, les abandonne à la discrétion de ceux qu'il n'a assemblés que pour lui aider à les secourir.

III. Il faut qu'il oublie tout à la fois ce qu'il est, ce que lui sont ses sujets, ce que sont ses soldats, pour quel dessein il les arme & les paye, quel compte il rendra de leur conduite, pour leur permettre 2 quoi que ce soit contre la justice & le bien public.

2 A signis neminem abesse patiebatur ( l'Empereur

rusticis parcant: . . . nam ut civitatis terræque commoda tueatur Rex, & propugnat, & milites conscribit. Synef. de Reg. p. 27.

D'UN PRINCE. II, Part. 441

IV. Ce compte que Dieu lui demandera un jour, doit lui donner une véritable inquiétude : car d'un côté il est infini, & de l'autre il ne sera point exigé selon les abus qui ont prévalu, ni sur les fausses maximes dont on flatte ici les Princes. Il est responsable de tout ce qu'il peut empêcher: & avec un peu d'application il peut empêcher tous les désordres. La subordination dans les troupes est telle, que quand le Prince veut sincerement une chose, il est ponctuellement obéi. Les Généraux & tous les Officiers dépendent de son choix; & il doit les choisir justes & integres. Les Commandans répondent des subalternes, & l'on peut, en descendant par degrés jusqu'aux plus perits emplois, donner à un simple soldat un surveillant qui le tienne dans le devoir, ou qui l'y fasse rentrer s'il s'en écarte.

V. Je ne puis m'empêcher de rapporter sur cela une lettre que l'Empereur Aurelien, lorsqu'il n'étoit encore que Général de l'armée Romaine, écrivoit à un Officier. « ¹ Si vous

Alexandre Severe. ) Si quis de vià in alicujus possessionem dessexisset, pro qualitate loci, aut sustibus subjiciebatur in conspectu ejus, aut virgis, aut condemnationi: aut si hæc omnia transitet dignitas hominis, gravissimis contumeliis; cum diceret: Vis-ne hoc in agro tuo sieri, quod alteri sacis? Rien n'est plus digne d'être imité qu'une telle conduite, & rien n'est plus juste que le motif sur lequel elle est sondée. Pag. 220.

n Si vis Tribunus esse, imò si vis vivere, manus militum contine. Nemo pullum alienum rapiat: ovem nemo contingat: uvam nullus auserat: segetem nemo deterat: oleum, sal, signum, nemo exigat. Annona sua contentus sit: de præda hossis, non de la-

» prétendez devenir Colonel, lui dit - il, ou » plutôt si vous voulez ne pas perdre la tête, » empêchez que vos soldats ne prennent quoi » que ce soit : qu'aucun ne vole un poulet ; » qu'aucun ne touche à une brebis : qu'au-> cun, en passant par des vignes, n'y prenne » un raisin : qu'aucun ne s'écarte dans les » bleds, & y fasse du dégât : qu'aucun n'exige » de personne, ni bois, ni huile, ni sel : que » tous soient contens de ce qui leur est dis-» tribué : s'ils prétendent quelque chose de » plus, c'est aux ennemis qu'ils doivent le pren-» dre, & non l'enlever à leurs freres, & se » nourrir ainsi de leurs larmes : que chaque » soldat tienne lieu de serviteur à son cama-» rade ( sans exiger des services d'aucun ci->> toyen : ) que les Médecins & les Chirur-» giens de l'armée les traitent gratuitement so quand ils font malades; ( & que ce ne foit » pas un prétexte pour se faire donner ce qui » ne leur est pas dû; ) & qu'ils se conduisent » chastement dans les maisons où on les loge ».

VI. Voilà un détail admirable, où entre un Général qui connoît ses devoirs, & qui veut être obéi; & qui montre à un Prince ce qu'il doit & ce qu'il peut dans une place plus élevée. Que les ordres soient donnés aux simples Capitaines, comme Aurelien les donna à un homme qui n'étoit que cela; qu'ils soient donnés d'une maniere aussi précise & aussi ab-

crymis provincialium habeat. . . . Alter alteri qua'i fervus obsequatur : à medicis gratis curentur : in hospitiis caste se gerant. Voji, c. in vità Aureliam, p. 273.

p'UN PRINCE. II. Part. 443 folue; qu'on récompense une obéissance littérale & ponctuelle; qu'on punisse séverement sur l'Officier la licence du soldat, & l'on verra dans peu de tems une telle discipline dans les troupes, qu'elles seront aussi retenues & aussi modestes que les autres citoyens, & qu'elles seront l'admiration des provinces où elles auront leur quartier, ou qui seront sur leur route.

VII. Nous en avons un exemple merveilleux dans l'Histoire : & le Prince doit être bien aise de le voir ici. « 1 L'Empereur Ale-» lexandre Severe allant à la guerre contre » les Parthes, & conduisant lui-même son ar-» mée depuis l'Italie jusqu'aux frontieres de » Perse, avoit établi dans ses troupes une » telle discipline, qu'on auroit pris ses soldats » pour autant de sénateurs. Les Colonels mar-» choient à pied, à la tête de leurs corps, » sans s'écarter. Les Capitaines portoient sur » leur visage l'image de la modestie & de la » retenue; les soldats étoient doux & aimables. » Le Prince qui les conduisoit étoit reçu par » tout comme une divinité, dont on n'éprou-» voit la présence que par des bienfaits &

<sup>1</sup> Cum tantus ac talis Imperator domi ac foris esset, iniit Parthicam expeditionem, quam tanta disciplina, tanta reverentia sui egit, ut non milites, sed Senatores transire dicerentur. Quacunque iter legiones faciebant, Tribuni accincti, Centuriones verecundi, milites amabiles erant. Ipsum verò ob hæc tot & tanta bona, provinciales ut Deum suscipiebant. Jam verò ipsi milites juvenem Imperatorem sic amabant, ut fratrem, ut filium, ut parentem. Lamprid. in vita Alexandri Severi, pag. 119.

» un frere, à un fils, à un pere ».

VIII. Il est certain que rien n'attire tant de bénédictions & de louanges à un Prince de la part du peuple, que le soin de faire vivre les troupes dans une exacte discipline; que toutes les provinces s'empressent à contribuer à leur subsistance & à leur passage, quand elles ne causent aucun désordre; & que jamais le Prince n'est en même tems, ni plus absolu, ni plus tendrement aimé des gens de guerre, que lorsqu'il leur fait donner ce qui leur est nécessaire, & ne leur sousser aucune injustice.

IX. Mais ce dernier article dépend du premier. Il faut que les troupes soient payées, asin qu'elles soient reglées; & il faut que les payemens ne soient pas dissérés pour ôter tout prétexte aux désordres : car les délais ont un aussi pernicieux esset que le resus; & le soldat, accoutumé à piller quand il étoit dans le besoin, continue encore à le faire lorsque le be-

soin est cessé.

X. Et sur cela le Prince doit trouver bon qu'on lui donne quelques avis. Le premier : de ne pas se contenter d'ordonner que les troupes soient payées; mais de savoir sur quel fonds leur solde est établie; si ce sonds est présent, & s'il suffit : autrement les ordres généraux sont de peu d'effet.

XI. Le second: de s'informer, si ses ordres sont exécutés; si les trésoriers sournissent les sommes à tems; si leurs Commis sont ponctuels & fidéles; s'ils n'exigent point quelque remise des Officiers; s'ils ne font point acheter leur exactitude. Il est nécessaire que le Prince ait des hommes inconnus, mais pleins de probité, qui dans chaque département où sont les troupes, l'avertissent de tout, & que leurs avis ne passent point par le canal du Ministre chargé de la guerre.

XII. Le troisième, est de se faire instruire si l'Officier ne retient rien sur les soldats; si le Colonel rend justice aux Capitaines; si les Officiers supérieurs ne mettent point un tribut sur ce qui est dû aux subalternes: car la corruption s'introduit aisément par tout; & il n'y a point de prétextes dont l'avarice n'ait l'ad-

dresse de se couvrir.

XIII. Le quatrième, est de mettre une si juste proportion entre la solde, ou les droits attribués aux Officiers & leurs besoins réels, qu'ils puissent s'acquitter de leurs emplois, en demeurant dans les bornes de ce qui leur est accordé; ce qui doit être entendu aussi du simple soldat, à qui l'on doit la même justice.

XIV. Cet article est d'une extrême conséquence, & je dois m'y arrêter un moment

pour l'éclaircir.

X V. Les ordonnances qui reglent ce qui est dû aux troupes de terre & de mer, & à leurs Officiers, sont publiques: les défenses de les passer sont rigoureuses: tout ce qui est aude-là est traité de vol, & outre la restitu-

<sup>1</sup> Nec patiebatur quidquam Tribunum à milite accipere. L'Emp. Adrien, p. 129.

INSTITUTION 446 tion, est sujet à de grandes peines.

XVI. Cependant tout est plein de passedroits : & quand on entre dans le détail de ce qui s'observe, on ne voit presqu'aucune ordonnance gardée. L'Officier, ou supérieur, ou subalterne, prétend que si on les suivoit à la lettre, le service deviendroit impossible; que les compagnies tomberoient, & ensuite les régimens; & que les particuliers se ruineroient, sans pouvoir s'acquitter de leurs emplois. Les Capitaines de vaisseaux & les Chefs d'escadre tiennent le même langage que les Officiers de terre; & par un enchaînement qui rend presque tous ceux qui sont en autorité complices, les Commissaires, les Intendans, les Gouverneurs, les Ministres dissimulent, ou autorisent même en secret, ce qui est défendu en public; sans que personne puisse décharger la conscience des autres en chargeant la sienne; & sans qu'il paroisse rien de clair au milieu de tous ces doutes, que l'infraction des loix qui sont en vigueur selon les apparences, & méprifées selon la vériré.

XVII. On dit que les Ministres du Prince en sont instruits : mais ce n'est pas à eux à dispenser des loix, puisqu'ils n'ont d'autorité que pour les faire observer. On ajoute, que le Prince lui - même en est informé, & qu'il le dissimule: & si cela est, on ne voit point pourquoi il laisse subsister des ordonnances dont il juge l'exécution impossible; ou pourquoi il dissimule des prévarications contre des ordonnances justes, dont l'observation est

ailée.

D'UN PRINCE. II. Part. 447
XVIII. Une telle conduite n'est propre
qu'à décréditer les plus saintes loix, en les
confondant avec celles qu'on fait mine de soutenir, & qu'on abandonne en secret. Elle remplit toutes les consciences de doutes & d'incertitudes: elle accoutume les hommes à
confondre les ténébres & la lumiere; ce
qui est permis & ce qui est désendu. Elle insecte toutes les conditions d'une espece de lépre, que tous s'entrecommuniquent; & par
des abus colorés, dont le Prince est peu touché, elle prépare aux plus manisestes injustices, quand on espere qu'elles lui seront inconnues.

XIX. Il faut, pour remédier à ces désordres, qui ont des suites funestes pour cette vie & beaucoup plus encore pour l'autre; examiner de nouveau ce qui est justement dû à chaque soldat, & à chaque Officier, quand il est en campagne, ou en garnison, ou en quartier d'hyver; le fixer; & ne point soussir qu'on accorde rien au-del sans une permission expresse, obtenne sur de bonnes raisons, & limitée aux tems & aux personnes.

### ARTICLE III.

Le Prince doit faire observer aux gens de guerre une exacte discipline entr'eux.

I. Lorsque les troupes sont payées, & qu'on ne leur soussire aucune licence par rapport aux sujets naturels du Prince, il faut s'appliquer à conserver ou à rétablir la discipline mili-

## 448 INSTITUTION taire, qui fait leur principale force.

II. Cette discipline consiste dans de certains devoirs, tels que l'obéissance, l'exactitu. de aux fonctions militaires, le travail, l'usage

des armes, & tout ce qui est la suite de ces

devoirs généraux.

III. Il est facile de laisser affoiblir cette discipline, lors même qu'elle a été portée à la plus grande sévérité. 1 Il ne faut pour cela qu'un peu de mollesse, ou dans le Prince, ou dans le Ministre de la guerre, ou dans le Général; il ne faut qu'un peu de complaisance pour un Officier peu exact, qu'une dissimulation de quelques absences; que l'impunité de certaines fautes; qu'une fausse douceur, incapable de résister aux sollicitations & aux prieres; & qu'une dangereuse erreur qui persuade que tout ce qui est dans l'ordre y sera toujours & que la discipline des troupes se maintient toute seule.

I V. Il n'y a rien de plus faux que cette illusion, & rien au contraire n'est plus prompt que le relâchement & le désordre, dès qu'on cesse de se roidir contre la pente naturelle qu'y ont les gens de guerre. Ce n'est point seulement le simple soldat qui abuse d'une indiscrete facilité : c'est l'Officier, & même supérieur,

1 Tac'te parlant d'un Général doux, mais pen ferme: Nec agitavit Britanniam disciplina Eadem mertia erga hostes. . . . Caritatem paraverat loco autoritatis Vit. Agric. p. 458.

Le même Auteur parlant d'un autre Général : Comitate quâdam curandi provinciam tenuit. . . . fed difcordia laboratum, cum assuetus expeditionibus miles

otio lasciviret. Ibid. p. 457.

D'UNPRINCE. II. Part. 449 qui ne rougit plus de tes fautes, dès qu'on n'y

est plus attentif.

V. Les compagnies sont alors négligées, défectueuses, pleines de mauvais sujets. 1 Les Colonels s'occupent de leurs plaisirs, & peu de leurs devoirs : les Officiers généraux se rendent avec lenteur à l'armée; cherchent des prétextes pour faire durer leur séjour dans les villes; s'estiment heureux de ne s'être point trouvés dans une occasion où ils auroient dû êrre à la tête d'une brigade, ou commander même une partie de l'armée; & ne s'en avancent pas moins sous un ministere foible, où la lâcheté devient si générale, qu'elle n'exclut personne des récompenses destinées aux grandes actions & au courage. Ce n'est point une vaine peinture que celle que je fais ici. L'expérience en a montré la vérité aux yeux de l'Europe il y a peu d'années; & un Prince sage doit profiter des fautes des autres, qui sont pour lui des leçons.

VI. Si la discipline militaire est tombée, il met à la tête des troupes un Général qui soit capable de la rétablir; & il lui donne pour Lieutenans, des Officiers qui entendent bien l'infanterie & la cavalerie; qui sachent ce qui affoiblit ou maintient l'une & l'autre; qui soient inexorables quand il s'agit du service; qui soient écoutés à la Cour, & craints pour cette raison à l'armée; qui n'aient de

<sup>1</sup> Legiones, pace longâ segnes, munia Romanorum ægerimè tolerabant. Les soldats & les Officiers sine galeis, sine loricis, nitidi & quæstuosi, militià per oppida expletà. Tacit. L. 15. Annal. p. 226.

ménagemens que pour les foibles, & 1 qui donnent eux - mêmes un exemple qui autorise leurs discours, & qui adoucisse ce qu'ils commandent.

VII. Il faut que leur plaisir soit leur devoir : qu'ils ne soient amusés par aucune frivole passion : qu'ils aiment l'exercice & le travail, & que dans les occasions un peu vives, ils animent tout par leur activité, & par la maniere dont ils obéissent eux-mêmes aux ordres du Général : mais 2 fur-tout il faut qu'ils soient appliqués à exercer les troupes, à les accoutumer à l'ordre, à les affermir contre la vue de l'ennemi par des essais de combats : à les faire marcher serrement, à les rendre promptes & obéillantes au moindre fignal, & qu'ils 3 punissent les fautes importantes d'une maniere qui intimide tout le monde : mais en évitant, autant qu'il est possible, la mutilation & la mort.

VIII. 4 La sévérité réussit mieux à la

r Corbulo (grand Général des Romains, commandant les legions en Syrie) cultu levi, capite intecto (même en hyver) in agmine, in laboribus frequens adesse; laudem strenuis, solarium invalidis, exemplum omnibus ostendere. Tacit. Ibid.

2 Cassius (autre Général des Romains) quantum sine bello dabatur, revocare priscum morem, exercere legiones; cura, provisu, agere perinde ac si hostis ingrueret. Tacit. L. 12. Annal. p. 189.

3 Qui signa reliquerat, statim capite pænas luebat. Idque usu salubre, & misericordia melius apparuit : quippe pauciores illa castra deseruêre; (de Corbulon) quam ea in quibus ignoscebatur. Il y a un milieu entre les deux extrémités d'indulgence & de mort : & c'est ordinairement ce qu'il faut suivre. Tacit. L. 14. Annal. f. 127.

4 Amor militum erga Probum ( c'est celui qui sut

D'UNPRINCE. II. Part. 451 guerre que la mollesse, pourvu que le soldat ait le nécessaire. L'Officier même veut être traité avec un peu de rigueur. Les braves gens en font mieux leur devoir, quand ils n'ont pas le déplaisir de voir ceux qui y manquent, aussi-bien traités qu'eux, & quelquefois même plus confidérés. Les autres sont animés par l'exemple, ou retenus par la crainte; & ils s'imaginent aimer leur métier, & y avoir le cœur, quand il ne leur est pas permis de séparer leur fortune de leur devoir. En général, des troupes menées avec un peu de hauteur en valent mieux, pourvu que cette hauteur ne vienne pas de fierté, mais d'exactitude; & que le Commandant soit homme ferme, mais non glorieux, ni bisarre, ni dur.

IX. Mais inutilement mettra-t-on dans certaines places des hommes de tête & d'expérience, si les régimens sont consiés à de jeunes gens, qui sortent à peine de l'Académie, & s'il leur est permis d'acheter le commandement attaché à certaines charges. Il ne saut attendre aucune sérieuse application d'un âge où les passions sont vives, & où les réslexions sont rares. Quand on en seroit capable, on est encore sans expérience, & l'esprit seul n'apprend point ce que l'usage doit enseigner. On est d'ailleurs sans crédit, & par conséquent sans la consiance des troupes. Dans une occasion importante, l'on ne sait ni commander, ni même obéir. On s'étonne & l'on s'éblouit

Empereur) ingens fuit : neque enim unquam ille passus est peccare militem. Vopisc. in ej. vit. p. 291.

devant un spectacle inusité, & qui fait impression sur les plus sermes: & l'on a vu dans des batailles, dont la mémoire est récente, combien le nombre des troupes est inutile, quand elles sont commandées par une jeunesse imprudente, & qui ne voit que le péril.

X. La maxime essentielle est, de ne confier l'autorité qu'à un âge mûr, & qu'à une capacité éprouvée. 1 Les Princes habiles ne choisissoient autrefois les Capitaines que parmi les soldats aguerris. Ils n'élevoient au rang de Colonels que des hommes qui joignoient une longue expérience à la valeur. Ils savoient que tout dépend des Chefs : que tout suit, quand on est bien mené; & quand on marche aux dangers sans en être occupé; quand on est plein de confiance en ses guides; & 2 les plus intelligens n'ont attribué la décadence de la discipline & de l'Empire, qu'au peu de soin qu'on a eu dans les derniers tems de donner le commandement des armées à des hommes d'un âge avancé, mais pleins encore de feu & de vigueur.

X I. Il faut joindre à la maxime que je viens d'établir, une autre qui en est la suite, de n'accorder rien qu'au mérite, & de resuser tout à la faveur. Car il n'y a rien qui décou-

<sup>1</sup> Nulli vitem, nisi robusto & bonæ samæ dabat: nec Tribunum nisi plenå bardå saciebat, aut ejus ætatis, quæ prudentiå & annis Tribunatûs robur impleret. L'Emper. Adrien, dans Spart. p. 123.

<sup>2</sup> Nec verò quidquam rem ita hodie Romanam perdit, quàm quòd inter eos qui rebus præsunt, nemo quisquam extat senex adhuc vegetus, & negotiis par, &c. Theoph. Instit. Reg. C. 23.

p'un Prince & II. Part. 453 tage plutôt les gens de guerre, même ceux qui aiment leur Prince & l'Etat, que de voir passer a d'autres, les récompenses qu'ils avoient méritées, & que d'être témoins du progrès de ceux qui évitent les périls, pendant qu'ils continuent eux-mêmes a y être inutilement expessés. Ceux qui ont moins de patience, quittent le service avant le tems: les autres y demeurent avec dégoût, & s'acquittent mollement d'un stérile devoir; & pendant que la faveur comble de biens des sujets médiocres, & que le chagrin abbat des hommes de mérite, les armées se ruinent, & la discipline s'anéantit.

XII. Je ne parle pas de ceux qui se plaignent toujours, quoiqu'ils en aient rarement
sujet; qui croient mériter seuls tout ce qu'obtiennent les autres, & qui ne peuvent soussirir
qu'on leur présère des hommes qui ont un peu
moins de service, & beaucoup plus de capacité: l'ancienneté seule & le murmure sont
de soibles moyens de s'avancer; mais je parle
d'un grand nombre d'honnêtes gens 2 peu connus, & mal récompensés, qui ne sont leur
cour qu'en servant bien, & qui seroient dignes de remplir d'importantes places, si le mérite suffisoit pour les obtenir.

XIII. C'est à eux que je desire que le

<sup>1</sup> Ils se plaignent avec raison: Cecidisse in irritum labores, si præmia periculorum soli assequantur, qui periculis non assuerint. Tacit. L. 3. Hist. pag. 383.

<sup>2</sup> Exceptus brevi osculo, & nullo sermone, turbæ servientium immixtus est. Agricola après de grands expleits en Angleterre. Tacit. in vit. Agric. p. 465.

Prince soit attentif, s'il veut rétablir la discipline dans les troupes, & animer tout le monde à son devoir. L'émulation deviendra générale, & l'ardeur se communiquera des uns aux autres, dès qu'on saura que rien ne lui échappe; qu'il est instruit également de l'exactitude ou de la négligence, de la bonne ou de la mauvaise conduite, & qu'il dispense les graces, non selon qu'elles sont sollicitées, mais selon qu'on s'applique à les mériter.

XIV. Comme les Princes sont bornés dans leurs récompenses, ils ne doivent pas seulement éviter de les prodiguer à des indignes; mais ils doivent aussi les rendre rares, & leur conserver tout leur prix, lors même qu'ils les accordent au mérite. A la guerre on fait plus de cas de l'honneur que du reste, quoiqu'on y pense aussi à l'intérêt : on y méprise ce qui devient commun; & l'on est plutôt consolé de n'avoir pas obtenu ce qui est rare, que content de l'avoir avec beaucoup d'autres qu'on estime peu.

X V. Ainsi les nombreuses Promotions sont contraires à la discipline militaire, qui subsiste par le desir d'une récompense montrée pendant long-tems, & qui se relâche par la faci-

<sup>1</sup> Milites suos sic ubique scivit, ut in cubiculo haberet breves, & esser ad omnia instructissimus. Alexandre Se-

<sup>2</sup> L'Empereur Adrien: Tribunos, non favor militum sed justitia commendabat. Spart. in ejus vita p.

Non studiis privatis nec ex commendatione aur precibus Centurionum, sed optimum quemque sidelissimum putare. Agric. dans Tacit.

D'UN PRINCE. II. Part. 455 lité de l'obtenir. Il ne faut pas que les promesses soient vaines, mais qu'elles soient disférées. Il ne faut pas que le travail soit inutile, mais qu'il soit plein, & qu'il ait sa mesure.

X V I. Un excellent moyen pour rétablir la discipline militaire, & pour la maintenir, ce seroit de former de bonne heure la jeune noblelle au service, & ensuite au commandement : car tout l'ordre dépend des Chefs, qui sont presque tous tirés des meilleures maisons, ou du nombre des Gentils-hommes. Ils perdent ordinairement leurs premieres années, sans avoir d'autre but que celui de faire quelques campagnes, de prendre datte de bonne heure, pour avoir droit par l'ancienneté aux emplois, & de s'avancer, ou par l'argent, ou par la faveur, sans s'attacher à leur profession par de nobles motifs, & sans se rendre capables des postes où le tems les pousse, & où la faveur les fait arriver.

XVII. Il seroit très-nécessaire qu'ils eussent de plus grandes vues, & qu'ils sussent recommandés à des Officiers généraux d'un rare mérite, qui leur apprissent à s'instruire de tout; à prositer de tout ce qu'ils voient; à se préparer au commandement par l'obéissance, l'application, les réslexions, la connoissance des lieux, des hommes, des troupes, & de tous les détails dont dépendent la conduite d'une armée, & le succès des entreprises.

X V I I I. Il faudroit que le témoignage de ces Officiers généraux fût confidéré dans toutes

les Promotions, & qu'il fût pour cette raison très sincere & très-exact; & il n'est pas si disficile qu'on pense, d'établir de telles regles, quand le Prince y tient la main, & qu'il est affez heureux pour avoir des Chess dignes d'entrer dans un tel dessein, & de le soutenir,

XIX. Je dois, pour y animer le Prince, lui représenter la conduite d'un grand homme, qui peut servir de modéle a toute la noblesse de son Etat. « ¹ Agricola, si célébre par les grandes actions qu'il sit en Angleterre, » & par la vie que Tacite son gendre en a » écrite, prit une route dissérente de celle des » jeunes gens, qui ne vont ordinairement à » l'armée que par un esprit de libertinage, & » qui en reviennent avec le titre de Colonel, » mais avec aussi peu de capacité que s'ils n'a » voient jamais servi. Il s'appliqua sérieuse » ment a connoître le pays où se faisoit la » guerre; à mériter l'estime de l'armée; à se

<sup>1</sup> Nec Agricola licenter, more juvenum, qui militiam in lasciviam vertunt, titulum Tribunatus & inscitiam retulit, sed noscere provinciam, nosci exercitui, discere à peritis, sequi optimos, nihil appetere ob jactationem, nihil ob formidinem recusare, simulque anxius & intentus agere. . . . de falute , mox de victoria certavere: quæ cuncta, etsi confiliis ductuque alterius agebantur, artem & usum & stimulos addidêre juveni; intravitque animum militaris gloriz cupido, ingrata temporibus, quibus finistra erga eminentes interpretatio, nec minus periculum ex magna fama quam ex mala . . . Temperavit vim fuam, ardoremque compescuit, ne incresceret, peritus obsequi, eruditusque utilia honestis miscere. . . . Virtute in obsequendo, verecundia in prædicando, extra invidiam, nec extra gloriam erat. Tacit. in vit. Agricol. p. 454.0 455. so faire

D'UN PRINCE. Il. Part. 457 » faire instruire par ceux qui avoient de l'ex-» périence & de la lumiere ; & à rechercher » tous ceux qui se distinguoient par le mérite. » Il ne demandoir point par vanité des com-» missions dangereuses, & il n'en tesusoit au-» cune par crainte. Il considéroit avec atten-» tion tout ce qui se passoit ; & il y prenoit o un vif intérêr, ou pour la défense commuone, ou pour l'honneur de la victoire : car » quoiqu'il ne fûr pas chargé de la conduite » de l'armée, & qu'il n'eût point de part aux o conseils, il faisoit des réflexions sur tout; » & en profitant, pour son instruction & pour » son usage, de ce que faisoient les Généraux » il s'animoit lui-même par le desir de les imiso ter, & d'acquérir une grande gloire par les » armes, quoique le mérite fut alors odieux, & » qu'une grande réputation fût un grand danso ger. Il retint néanmoins son activité, & » modéra son ardeur, de peur qu'elles ne le » portassent trop loin. Il s'appliqua à bien » obéir, & à remplir les intervalles qu'on lui » laissoit libres, par des études & par des oc-» cupations également utiles & honnêtes. Il » se contentoit de bien faire quand il étoit » commandé, & ne parloit point de ce qu'il may avoit fait. Il joignoit ainsi la modestie à la » valeur, & en évitant l'envie, il acquéroit » beaucoup de gloire ».

XX. Voilà ce que le Prince doit desirer pour quantité de jeunes Seigneurs, qui deviendroient la gloire & la force de l'Etat, s'ils suivoient un si bel exemple, & qui soutiendroient la discipline militaire avec plus de suc-

Tome II.

cès, que n'en sauroient avoir ni les regle-

mens, ni les punitions.

XXI Il n'y a pas jusqu'aux simples soldats, à qui l'on ne doive inspirer de l'amour & du zéle pour l'ordre, en leur en inspirant pour la patrie, pour leurs citoyens, pour l'honneur. Ils se portent les premiers à tout, quand ils sont devenus sensibles à la gloire, & qu'ils sont gouvernés par des motifs supérieurs à leur éducation & à leur bassesse ordinaire. Ils sont alors graves, modérés, tranquilles, obéissans, laborieux; & tournant toute leur force contre l'ennemi, ils n'ont que du respect pour leurs Officiers, & de l'affection pour leurs freres.

XXII. Ce caractere, que l'on regarde comme une belle idée, mais impraticable, étoit fort commun parmi les troupes Romaines dans le tems de la République, & sous les Empereurs qui avoient les qualités nécessaires pour les conduire. Et il ne seroit pas impossible au Prince d'inspirer à son armée les mêmes sentimens, si les Officiers étoient bien choisis; si les soldats étoient instruits avec soin; si, au lieu de les engager par artifice & par violence, on leur faisoit estimer leur état; si on leur tenoit parole, en leur accordant le congé au tems promis ; si l'on ne mêloit point parmi eux des vagabonds & des lhommes flétris par des sentences; si l'on ne eur donnoit point une idée affreuse de leur profession, en conduisant des milices chargées de chaînes, & trempées de leurs larmes, pour leur servir de recrues. Ce tragique spectacle n'est propre qu'à inspirer la désertion &

D'UNPRINCE. II. Part. 459 la fuite; & c'est ruiner la discipline d'une armée que de la remplir d'hommes timides, arrachés malgré eux à leurs familles, & déja vaincus, avant que d'avoir vu l'ennemi.

XXIII. Les Romains regardoient comme un moyen de maintenir la discipline, le soin qu'ils avoient d'exercer leurs troupes par de rudes travaux, & de ne point souffrir que leurs soldats fussent oifis. Leur camp étoit toujours fortissé, quoique le séjour dût être court, & quand la guerre ne les occupoit pas, ils étoient appliqués a de grands ouvrages, à dessecher des marais, à conduire de l'eau par des aqueducs, à rétablir des chemins publics, à construire des ponts, à bâtir des temples & des portiques ; cela étoit nécessaire pour occuper les legions, dont plusieurs étoient unies dans un même camp, & demeuroient toujours séparées des villes : mais l'expérience a fait voir, qu'il y a de grands dangers à laisser pendant la paix, de grands corps de troupes en un même lieu; & ainsi la nécessité du travail, pour prévenir les séditions, & la commodité de les y appliquer, ont cessé. Il seroit néanmoins très-utile que les nombreuses garnisons ne fussent point oisives: mais il faudroit que les travaux ne causassent pas de maladies, & que le soldat y fût attiré par une

<sup>1</sup> Milites otiosos esse nunquam est passus: pontes, templa porticusque, basilicas, labore militum struxit; ota siuminum multa patesecit, paludes plerasque siccavit, atque in his segetes agrosque constituit. Cela est dit de l'Empereur Probe; mais c'étoit aussi la coutume de la plupart des Généraux Romains, comme on le sait d'ailleurs. Vopisc. p. 291.

augmentation de sa paie, ou par quelque autre amorce. Il est certain que, plus le soldat est fait au travail & à la peine, moins la discipline militaire lui coute, & qu'il obéit plus facilement, quand il est accoutumé à obéir

toujours,

XXIV. Il est quelquesois nécessaire, & toujours utile, que le Prince ait à sa solde des troupes étrangeres. Elles sont en plus grand nombre dans les commencemens de son regne: mais elles diminuent, à mesure de ce que son autorité & sa puissance s'affermissent. Et quand il est en paix & bien assuré de la sidélité de ses sujets, il ne conserve quelques régimens étrangers, que pour maintenir la discipline dans ses propres troupes par l'émulation & par l'exemple. Cette comparaison réveille la jalousse des naturels, & une nation en vaut mieux, quand elle craint la censure d'une autre.

X X V, Un dernier moyen pour établir une exacte fidélité dans les troupes, est qu'elles soient bornées: car il n'est presque pas possible de pourvoir à tout dans des armées immenses; & de quelque étendue que soit la capacité du Général, il lui échappe nécessairement beaucoup de choses dans un détail

infini.

XXVI. Je sais qu'il y a des guerres où l'on est obligé de faire tête en plusieurs lieux à dissérens ennemis, & que leurs armées nombreuses contraignent à leur en opposer d'égales, ou même de supérieures : mais de telles nécessaités doivent être rares; & le premier

D'UN PRINCE. II. Part. 461 soin d'un Prince sage est, de ne point s'attirer plusieurs ennemis à la fois; de prévenir leurs ligues; de les séparer avant qu'ils fassent contre lui de grands efforts, & de mertre toujours dans ses intérêts quelque Puissance cas pable de les tenir en respect. S'il observe ce qui a été 1 dit sur les justes motifs de la guerre, & sur les moyens de s'attirer la confiance des Princes voisins, il n'aura pas de peine à retenir plusieurs d'entr'eux dans son alliance; & quand il ne voudra, ni exciter leur jalousie, ni faire des conquêtes, il aura rarement besoin de ces prodigieuses armées qui se manient difficilement, & dont les mouvemens ne sauroient être aussi concertés, ni aussi reguliers, que le demandé une sévere discipline.

X X V I I. On sait d'ailleurs par l'Histoire, & ancienne & nouvelle, que les plus grands hommes de guerre n'ont point compté sur les nombreuses armées, qu'ils les ont regardées comme embarrassantes, & qu'ils ont exécuté les plus grandes choses avec des troupes presque toujours inférieures en nombre à celles de leurs ennemis, mais plus aguerries & mieux disci-

plinées.

XXVIII. C'est à ces deux points qu'il faut s'attacher. Le reste est plus pour l'ostentation que pour l'esset; car ce n'est jamais qu'une partie d'une grande armée qui agit, & qui sert de spectacle à l'autre: au lieu qu'une armée dont le Chef gouverne tous les mou-

<sup>1</sup> Chapitres XXII. & XXIII. Nomb. 21. & Suiv.

vemens, & qui est composée de gens qui savent bien commander & bien obéir, se porte de concert à un même but, & remporte ordinairement la victoire, selon cette parole remarquable du Sénat Romain, applaudissant au triomphe d'Alexandre Severe. « ¹ Quicon» que sait établir l'ordre & la discipline dans » son armée, sait vaincre & triompher ».

### CHAPITRE XXVI.

Il est du devoir & de l'intérêt du Prince, de ne consier le gouvernement des provinces, ni celui des places sortes, qu'à des hommes d'un grand mérite. Il doit aussi ne choisir pour Ambassadeurs, que ceux qui peuvent en soutenir dignement le caractere. Qualités nécessaires aux uns & aux autres.

### ARTICLE I.

Il est du devoir & de l'intérêt du Prince, de ne consier le gouvernement des provinces, qu'à des hommes d'un grand mérite.

I. I Nutilement toute la raison résideroit dans la tête, si les bras & les mains lui manquoient. Le meilleur Prince & le plus éclairé n'aura que des pensées & des desirs, s'il ne les exécute par des hommes à qui il commu-

1 Ille vi icit, qui milites regit. Lamprid. in vit. Alex. Sever. p. 221.

nique le mouvement aussi-bien que l'autorité.

II. Les hommes sont ses coadjuteurs, à proportion de ce que leur ministere est étendu. Ils le représentent où il n'est pas. Ils vont où ils ne peut atteindre. Ils voient ce qu'il ne sauroit discerner, & en lui obéissant les premiers, ils contribuent à lui saire obéir tous les autres.

III. Ce seroit perdre le tems que de l'employer à faire voir au Prince, combien il est de son intérêt que les hommes agissent par son esprit, & qu'ils aient des intentions aussi pures que les siennes. Il voit tout d'un coup que c'est à la tête à conduire la main, & que s'il choisssoit des hommes incapables d'exécuter ses ordres, ou par soiblesse, ou par négligence, ou même parce qu'ils en seroient ennemis, il renverseroit tout l'ordre naturel, & combattroit lui-même ses propres volontés.

I V. Il est inutile aussi de lui représenter, de quel compte il se chargeroit, s'il confioit la conduite des provinces à des hommes qui n'auroient, ni le zéle, ni la probité, ni le désintéressement, ni la sagesse nécessaires. La lumiere la plus simple & la plus naturelle sus-fit pour lui persuader qu'il répond de son choix, & qu'il est garant de toutes les suites d'une indiscrete facilité.

#### ARTICLE II.

Observations sur les Gouvernemens. Qualités des Gouverneurs de provinces.

I. Il y a des Etats, où les gouvernemens des provinces ne sont que des commissions pour un tems; & il y en a où ils sont perpétueis. J'entens ici sous le nom de provinces, les différentes parties qui composent le corps d'une Monarchie; & je ne considere point si, dans des siecles plus anciens, ces parties ont fait un tout à part, & ont porté le nom

de Royaumes.

II. L'usage de n'y établir des Gouverneurs que pour un tems limité, est plus conforme aux regles de la politique. Il laisse au Prince plus d'autorité, & moins aux Gouverneurs, qui peuvent être révoqués sans éclat, si leur conduite est mauvaise. Il est plus propre à former de grands hommes pour le ministere, en les faisant passer d'une province à une autre, & leur donnant plus de connoissance des affaires publiques. Il ouvre au mérite une plus libre entrée dans les emplois, en les limitant pour le tems, & non pour les personnes; & partageant entre plusieurs qui se succédent, ce que la longue vie d'un seul leur enleveroit, si les gouvernemens étoient perpéruels.

III. Il est donc important que le Prince ne donne aucune atteinte à cet usage, s'il le trouve établi; & il seroit même à desirer qu'il

D'UN PRINCE. II. Part. 469 pût le substituer à l'autre, dans le pays où ce e kaquiémies

dernier a prévalu.

I V. Il ne faut pas croire néanmoins que les gouvernemens réduits à de simples commissions, soient sans inconvéniens. Le terme court qui les borne, peut exciter l'avarice des Gouverneurs, & celle de toutes les personnes qui ont part à leur autorité. On s'empresse de s'enrichir, quand on n'à pour le devenir qu'un tems limité. Les parens & les domestiques se hâtent de profiter d'un regne qui doit peu durer; & une province a ainsi le malheur d'être successivement la proie des Gouverneurs qui arrivent altérés, & qui, après s'être remplis, l'abandonnent à la soif & à l'avidité d'un autre.

V. Mais les inconvéniens qui sont certainement à craindre, ne sont point inévitables. Le Prince peut & doit choisir des Gouverneurs défintéressés; punir sévérement ceux qui n'auront pas eu les mains pures; établir des furveillans inconnus, mais fidéles, qui l'avertisfent ; & témoigner d'un côté tant d'amour pour le peuple, & de l'autre tant de haine de l'avarice, qu'on craigne, ou sa bonté, ou sa colere.

V I. Il est dangereux de confier le gouvernement des provinces maritimes à des personnes déja fort puissantes, quoique sares & fidéles. Il ne faut pas les exposer à la tentation de ne l'être qu'autant qu'il leur plaira; & un Prince habile n'accorde jamais de graces,

<sup>1</sup> Servorum manus subitis avidas & tanquam apud senem estinantes. Tac.t. L. 1. Hift. p. 309.

qui puissent devenir à son égard la matiere

d'une juste inquiérude.

VII. Pour la même raison, il ne donnera point à un Seigneur de sa Cour une nouvelle autorité, dans une province où il a déja de grandes terres & un grand crédit: sur-tout si ceux de sa maison y ont prétendu quelque droit. C'est une saute que de réveiller ces anciennes chimeres, & une imprudence que de fortisser contre soi-même son serviteur.

VIII. Ce doit être une regle inviolable, de n'accorder jamais aux Gouverneurs d'une province, le gouvernement particulier d'aucune place forte située dans leur département, & de ne la confier à aucun de leurs parens, ou de leurs amis, pendant que la province entiere leur obêst.

IX. C'est aussi une maxime salutaire, de n'envoyer dans les gouvernemens éloignés que des personnes sort éprouvées, dont tout le crédit vienne du Prince, & qui ne puissent se

maintenir que par la fidélité.

X. C'en est une autre, de ne les y laisser qu'autant que l'intérêt public le demande : ne les rappellant pas dans des conjonctures où leur présence est nécessaire : mais ne souffrant point aussi qu'ils se rendent nécessaires à dessein, & pour n'avoir point de successeurs. Voilà ce qu'une sage politique prescrit : mais le plus difficile est de trouver des hommes à qui les provinces puissent être consiées, & dont le mérite réponde à leur emploi.

X I. Un ancien Empereur, digne en cela d'être l'exemple des autres, avoit une telle

D'UNPRINCE. II. Part. 467 crainte de se tromper dans un choix de cette conséquence, qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour s'assurer de l'intégrité & de la probité de ceux qu'il méditoit d'envoyer dans les provinces en qualité de Gouverneurs ou d'Intendans, i il faisoit publiquement afficher leurs noms, en exhortant tout le monde à révéler ce qu'on savoit de leur conduite présente ou passée; ajoutant, qu'il seroit honteux que le Prince n'apportat pas autant d'exactitude dans le choix des personnes à qui il vouloit confier les biens & la vie de ses sujets, que n'en apportoient les Chrétiens dans le choix des Evêques & des Prêtres, qu'ils n'ordonnoient qu'après une enquête publique. Les ténébres d'une fausse Religion cachoient à cet Empereur la sublimité du Sacerdoce Chrétien: mais dans ses ténébres même, il jugeoit sainement de l'intérêt qu'ont les peuples à n'être gouvernés que par des hommes irrépréhenfibles, & dont la vertu soit universellement respectée.

XII. Je n'oserois proposer le rétablissement d'une telle information, dont il ne reste maintenant qu'une ombre légere pour les dignités

Ubi aliquos voluisset vel Rectores provinciis date, vel Præpositos facere, vel Procuratores ordinare,
nomina eorum proponebat, hortans populum, ut si
quis quid haberet criminis, probatet manisestis rebus:
dicebatque grave esse, cum id Christiani & Judæi
( on consendoit souvent alors les Chrétiens avec les Juiss)
facerent in prædicandis Sacerdotibus qui ordinandi
sunt, non sieri in provinciarum Rectoribus, quibus &
fortunæ hominum committe entur & capita, In vità
Alex. Sever. p. 213.

séculieres, & pour l'Episcopat, & qui se réduit à une pure formalité: mais je sais bien, que la plupart de ceux qu'on met en place, en seroient exclus, s'il étoit permis à ceux qui les connoissent bien, de rendre compte de ce

qu'ils savent.

XIII. 2 L'ambition qui succède aux passions de la jeunesse, ne les étouffe pas, mais se contente de les découvrir & de les suspendre. On devient plus circonspect dans un certain âge, sans devenir meilleur. On prend de la vertu les apparences dont on a besoin, mais la vérité de ces vices demeure; & quand on est parvenu, le masque tombe de soi-même, & le naturel se remontre. Des hommes que l'on croyoit sérieux & appliqués lorsqu'ils espéroient, sont des hommes que tout amuse, & qui ne sont touchés que de leurs plaisirs, quand ils ont obtenu ce qu'ils espéroient. On les croyoit défintéressés, ils sont avares : on les croyoit justes, ils sont les protecteurs de l'injustice.

XIV. On auroit pu n'y être pas trompé, si l'on avoit voulu remonter un peu plus haut, que le tems ou l'artifice les avoit travestis : car le passé étoit une prédiction de l'avenir; & l'on devoit s'attendre que l'autorité rameneroit tout ce qui avoit éclaté avant qu'on la

desirât.

X V. Il est plus difficile de juger de ceux

<sup>1</sup> Dilatæ voluptates, dissimulata luxuria, & cur sta ad decorem Imperii composita; eóque plus sormidinis afferunt salsæ virtutes & vitia reditura. Tacit. L. 1. Hist. 1. 329.

p'UN PRINCE. II. Part. 469 en qui l'on ne voit rien de bien décissé, & dont on ne peut s'assurer que par l'essai. 'Il y en a dont on se déssoit, qui réussissent, & qui font des merveilles. Il y en a d'autres au contraire de qui l'on attendoit beaucoup, & dont les emplois découvrent le soible. Les affaires donnent aux uns de l'élévation, & éblouissent les autres. Un grand théâtre anime les premiers; & les seconds ne peuvent soutenir un si grand jour. Il saut profiter de cette épreuve, pousser les uns, & retirer les autres.

XVI. C'est un caractere très-estimable que celui 2 d'être de niveau aux assaires, quoiqu'on ne leur soit pas supérieur; d'avoir ce qui est nécessaire pour gouverner une province, quoiqu'on soit borné aux seules qualités nécessaires à cet emploi. Il faut faire cas de ces esprits sages, qui n'ont rien de fort brillant, mais qui ont de l'application & de la prudence; & l'on en est d'ordinaire plus content, que de ceux qui, avec plus d'élévation & plus de seu, ont moins de justesse dans les desseins & les pensées, moins d'amour pour le travail, & moins de patience & de tranquillité pour examiner les assaires, avant que de les entreprendre.

i Dixit Tiberius, non ex rumore statuendum; multos in provinciis contra quam spes aut metus de illis suerit, egisse; excitari quosdam ad meliora, magnitudine serum; hebescere alios. Tibere dans Tacite, L. 3. Annal. p. 101.

<sup>2</sup> Maximis provinciis per quatuor & viginti annos Popæus Sabinus impositus, nullam ob eximiam artem, sed quòd par negotiis, neque supra erat. Tacit. L. 6. Annal. p. 160.

X VII. Il'ne faut pas confondre les hommes pleins de sens & de raison, quoiqu'un peu pesans, & d'une moindre étendue d'esprit que quelques autres, avec ceux qui sont demeurés dans i une espece de milieu entre les vices & les vertus, & qui n'ayant aucun défaut des particuliers, n'ont aucune qualité d'un homme public. Ces derniers paroissent dignes d'une grande place avant qu'on les y ait mis; mais lorsqu'ils y sont, on découvre qu'ils n'y convenoient pas. Il n'en est pas ainsi de ceux qui les remplissent avec succès, quoiqu'ils soient privés de grands talens. Ce sont de bons esprits, & non des esprits médiocres. Le public n'a pas besoin de ce qui leur manque, & lés provinces sont heureuses & tranquilles sous leur conduite.

X V I I I. Le Prince doit néanmoins desirer quelque chose de plus, le discerner, s'il le trouve, & en faire un grand état, s'il est assez heureux pour l'avoir trouvé. Il a besoin d'être aidé par des hommes qui joignent à la prudence & à la maturité, de grandes vues, de grands sentimens, de grandes qualités pour le gouvernement public. Un esprit borné n'a qu'un usage borné: une province l'occupe tout entier, & le remplit; encore faut - il qu'elle soit paisible, & qu'il ne soit chargé que d'y maintenir l'ordre, & non de l'y rétablir. L'Etat dans son tout, demande quelque cho-

<sup>1</sup> Ipsi medium ingenium, magis extra vitia, qu'm cum virtutibus... major privato visus, dum privatus suit: & omnium consensu capax Imperii, nisi imperasset. Cela est dit de Galba. Ta.it. L. 1. Hist. p. 323.

D'UN PRINCE. II. Part. 471 fe de plus étendu & de plus éminent. Les provinces orageuses ont besoin d'un Gouverneur qui ait une grande capacité: celles qui sont éloignées, ou pleines d'abus, ou en état de prositer de la sagesse & des lumieres d'un supérieur, exigent aussi qu'il ait des talens extraordinaires; & le Prince, quand il en trouve de tels, non seulement n'en doit pas être jaloux, mais il doit s'estimer heureux de ce que la providence lui donne des coadjuteurs si dignes de suppléer sa présence dans les provinces, & si propres à concourir avec lui au bien public.

XIX. Il est vrai que leur sidélité doit être à toute épreuve; mais je la regarde aussi comme la base de leur mérite; & je compte non seulement pour rien, mais comme un grand malheur, toutes les qualités, dont le respectueux attachement pour le Prince, & l'amour pour son peuple, ne sont pas le sondement.

XX. A la fidélité, le défintéressement doit être joint; & la maison d'un Gouverneur doit être si pure, qu'elle soit exempte, non seulement de toute corruption, mais aussi de tout soupçon. Tous les Officiers & tous les domestiques doivent ressembler à leur maître. Les sautes sur ce point ne sont point du nombre de celles que s'on pardonne, ou que s'on dissimule. Tous présens sont bannis. Toute entrée à la sollicitation & à la faveur, est fermée.

neque eminentes virtutes sectabatur, & rursum vitia oderat: ex optimis, periculum sibi; à sessimis, dedecus publicum metuebat. Tacit. L. 1. Amal. paz.

### 472 INSTITUTION

X X I. Il est nécessaire que le Gouverneur desire d'être aimé du peuple, & de lui plaire; mais il ne doit point le flatter, en favorifant ses passions, ni laisser les abus impunis, ni le gagner par ses profusions & par ses dépenses. Il est par son emploi le censeur public du vice, & il doit par son exemple autotoriser la vertu. S'il peut être aimé de tous, en s'acquittant de ces devoirs, il doit s'estimer heureux : mais s'il ne peut éviter de déplaire à ceux qui n'aiment que la licence, il n'en doit pas être pour cela, ní moins regulier, ni moins ferme. Il est aisé de gagner le peuple en lui ressemblant. Il est aisé de le blesser en s'éloignant de ses manieres : le grand art est de lui plaire, en le rendant meilleur, & de l'attirer à soi sans aller à lui.

XXII. On y peut réussir, en lui rendant des services réels dans de certaines occasions; lui témoignant dans toutes une assection sincere; n'employant jamais l'autorité qu'à propos; n'agissant jamais avec hauteur, & ne faisant paroître dans aucun tems, ni humeur, ni inégalité, ni passion; ne se souvenant de son rang, qu'autant que les bienséances l'exi-

I Quelques Gouverneurs de province afestoient de plaire par des manieres trop populaires, afin que la province envoyât des députés au Prince, pour le remercier de les avoir donnés. De telles actions de graces furent désendues. Laus falsa & precibus expressa perinde cohibeantur, quam malitia, quam crudelitas. Plura sæpè peccantur, dum demeremur, quam cum offendimus. Quædam imò virtutes odio sunt, severitas obstinata, invictus adversum graciam animus. Tacit. L. 15. Anna. p. 269,

gent; s'opposant aux injustes cupidités des traitans, & aux innovations des fermiers publics; se déclarant ennemi des monopoles, & de tous les priviléges qui ruinent la province pour enrichir un particulier; assistant les pauvres selon toute l'étendue de son pouvoir; distinguant & protégeant le mérite dans toutes les conditions; faisant paroître beaucoup de respect pour la Religion; & s'attachant d'une maniere particuliere, tous ceux dont la vertu paroît plus parsaite; & ôtant à celle dont on sait profession, toute la rudesse & toute la sévérité que la civilité peut en retrancher sans l'amollir.

XXIII. Il est dissicile qu'un tel Gouverneur ne soit pas aimé de plusieurs, & respecté
de tous. Je crains seulement que l'idée n'en
paroisse trop parfaite pour être mise en usage;
& c'est pour cela que je vais la rendre plus
réelle, en proposant un exemple, où, excepté la fincere piété, que le Paganisme ne
connoissoit pas, beaucoup de traits que je
viens de marquer, se trouvent. Il est d'un
homme qui avoit été d'abord Gouverneur de
l'Aquitaine, & qui le sut ensuite de l'Angleterre, & qui dans l'une & l'autre province,
avoit eu l'administration de la justice, & le
commandement des armées.

XXIV. Voici quelle fut sa conduite dans son premier gouvernement. « Lorsqu'il pré-

tentus, severus, & sæpiùs mi'e icors: ubi officiis satissactum, nulla ultrà potestaris persona.... nec illi, aut sacilitas autoritatem, aut severitas amorem

» sidoit à l'assemblée où l'on rendoit la justice, » il remplissoit le ministere avec dignité. Il » étoit appliqué & sérieux, quelquesois sévere par nécessité, & plus ordinairement indul->> gent par inclination : mais quand il s'éroit » acquité de cette fonction, il ne retenoit " rien de l'homme d'Etat, ni de Gouverneur: 33. & il savoit tellement allier ce qu'il devoit à » son emploi & ce qu'il devoit à la société, 3 que ses manieres honnêtes n'affoiblissoient » point son autorité, & que sa sévere gravité >> ne le rendoit pas moins aimable. Son in-» tégrité & son éloignement de tout ce qui » eût été capable de le corrompre, étoient au >> dessus de toute expression, & au dessous » néanmoins de ses autres vertus, qui étoient » le principe d'une conduite si pure & si dé-» sintéressée, & qui n'avoient pas besoin d'être >> foutenues par les louanges ; bien loin qu'il » les cherchât par l'affectation & l'artifice ».

X X V. Dans son second gouvernement, où tout étoit soulevé, & où il falloit tout saire rentrer dans le devoir par la prudence & la sorce, il comprit que « les armées n'étoient

deminuit. Integritatem atque abstinentiam in tanto viro referre, injuria virtutum suerit: ne samam quidem, cui etiam sæpè boni indulgent, ostentandà virtute, aut per artem, quæsivit. Tacit. in vit. Agricol. P. 455.

i Animorum provinciæ piudens, simulque doctus per aliena experimenta, parum profici armis, si injuriæ sequerentur, causas bellorum statuit exscindere. A se suisque orsus, primam domum suam coercuit, quòd plerisque haud minus arduum est, quàm provinciam regere. Nibil per libertos servosque publicæ rei: non studiis privatis, nec ex commendatione aut

D'UN PRINCE. II. Part. 475 pas le principal moyen pour ramener les » peuples, dont il connoissoit parfaitement le » caractere; & que pour faire cesser la guerre » & la révolte, il en falloit ôter les sujets. Il » commença par lui & par sa maison, metso tant un grand ordre parmi ses Officiers » & ses domestiques ; & faisant en cela o une chose qui n'est gueres moins difficile poque de bien conduire la province. Il ne » donna, ni ne laissa prendre aucune part à » ses affranchis, ni à aucun de ses gens, dans » les affaires publiques. Il n'accorda rien à la » brigue, aux recommandations, aux prieres; » & lors même qu'il ne s'agissoit que de faire monter un simple soldat à un premier degré » d'autorité, il n'avoit d'égard qu'au bien qu'il » en connoissoit, & non au dessein que son » Capitaine avoit de l'avancer : ayant pour maxime, que les plus braves sont les plus » fidéles. Il étoit instruit de tout; mais il dis-» fimuloit certaines choses. Il pardonnoit les » petites fautes; mais punissoit les grandes » avec sévérité, quand cela étoit nécessaire : » car lorsque le repentir étoit grand, il s'en

precibus Centurionum milites ascire, sed optimum quemque sidelissimum putare: omnia scire, non omnia exequi. Parvis peccatis veniam, magnis severitatem commodare, nec pœuâ semper, sed sæpius pœnitentià contentus esse: \* officiis & administrationibus potius non peccaturos, quam damnare cum peccassent: frumenti & tributorum auctionem æqualitate munerum mollire, circumciss quæ in quæstum reperta, ipso tributo gravius tolerabantur. . . . quod omnibus in promptu erat, paucis lucrosum siebat. Tacit. ibid. p. 458. Hæc primo statim anno. Ibid.

\* Deeft vox præficere, aut alia similis.

so contentoit, sans aller plus loin, & il s'appli. » quoit à si bien choisir ceux qui devoient >> remplir les commissions & les emplois, qu'il » ne fût pas obligé de les destituer & de les » punir. Il ôta ce que les tributs avoient de >> plus dur, en ordonnant que la répartition » en fût égale, & supprimant tout ce que l'a-» vidité des receveurs y avoit ajouté. Il abolit » les monopoles, comme contraites à la li-» berté publique, en limitant à un petit nom-» bre de personnes, le gain que plusieurs auso roient droit de faire : & ce qui est admira-» ble, il n'eut besoin que d'une seule année » pour établir tant de biens, & faire cesser tant » de maux ». Ce qui prouve, d'un côté, l'extrême différence entre un grand homme, & les hommes ordinaires; & de l'autre, ce que peut un Gouverneur, dont les vues répondent à ses bonnes intentions, & dont le cœur est aussi excellent que l'esprit.

X X V I. Il est juste qu'un tel homme, si distingué d'ailleurs, le soit aussi par l'affection & l'estime du Prince, qui ne doit pas craindre de s'avilir, en lui en donnant des témoignages publics, où les mesures & les bienséances ne seront pas si sévérement gardées; parce qu'on verra bien que la justice dûe à un grand mérite, ne doit pas se regler par la coutume.

1 Præsides provinciarum, quos verè, non sactionibus, laudari comperit, & in itineribus secum semper in vehiculo habuit, & muneribus adjuvit. L'Empereur Alexandre Severe, dans sa vie, p. 212.

# D'UN PRINCE. II. Part. 477 ARTICLE III.

## Qualités des Gouverneurs de Places fortes.

1. Il n'est pas nécessaire que les Gouverneurs de places fortes aient les mêmes qualités que les Gouverneurs de province; mais ils doivent en avoir de grandes: car les places qu'on leur consie sont la clef de l'Etat. Elles en sont le rempart & la force; & plus elles sont importantes, plus il faut s'assurer de ceux qui en

ont la garde.

II. Ils doivent être choisis d'un âge mûr; & après bien des années de service : d'un grand courage, dont les preuves soient publiques : d'une grande capacité pour tout ce qui regarde le commandement général, & d'une égale application pour les derniers détails: habiles dans les fortifications, & en état de juger des conseils des Ingénieurs : entendant bien les troupes, soit infanterie, soit cavalerie : sachant de l'artillerie, & les regles & la pratique : capables de se faire aimer & craindre d'une garnison ; d'avoir l'estime de l'Officier & la confiance du soldat. & de faire observer à tous une exacte discipline. Parfaitement instruits de la maniere d'attaquer & de défendre les places : actifs. vigilans, se défiant de tout, non par une vaine inquiétude, mais par une sage précaution; ne se relâchant point des soins nécessaires, lors même qu'on est en paix : sobres & ennemis de tous les excès: chastes, & par devoir, & pour l'exemple, & pour éviter les piéges & les surprises: déterminés à tout oser & à tout souffrir pour conserver au Prince & à l'Etat les places qui sont consiées à leur sidélité & à leur valeur : & ne se contentant pas en cela de simples motifs d'honneur, mais étant soutenus par des vues de resigion & de conscience, qui sont la véritable source du

courage & de la fidélité.

III. Il est très à propos qu'ils soient attentifs à faire remplir leurs places de toutes les munitions de guerre & de bouche, & qu'ils ne s'en reposent pas sur les soins du Ministre de la guerre : qu'ils consentent avec peine qu'on leur ôte ce qui est nécessaire à leur défense; & qu'il leur soit permis de faire immédiatement au Prince leurs humbles remontrances sur ce sujet, afin qu'il en ordonne, après avoir tout écouté. Sans ces précautions, il arrive quelquefois que toute une frontiere est dégarnie, pour fournir à un siège, ou à une entreprise que le Ministre prend à cœur, & qu'on laisse de bonnes places exposées à l'ennemi, sans prévoir les suites d'une si dangereuse imprudence: & cela me fait souvenir de rendre compte au Prince de quelques réflexions sur les places fortes, dont il fera peut-être usage.

### ARTICLE IV.

# Observations sur les places fortes.

I. Il est d'une extrême conséquence de n'entreprendre pas aisément de fortisser de nouvelles places, parce que la dépense en est mmense, qu'elles excitent souvent la jalousie des Etats voisins, & qu'elles deviennent la source d'une longue guerre, qui finit quelquefois par un traité, dont le principal article est leur démolition,

II. Il y a par conséquent plus de sureré à bien munir celles qu'on a déja, & à suppléer à ce qui manque aux anciennes fortifications,

par des ouvrages nouveaux.

III. Comme la maniere d'affiéger les places a extrêmement changé, & qu'une nombreuse artillerie réduit en peu de tems celles qui ne sont pas secourues, il semble que toutes les petites places, qui ne sont pas défendues par des marais ou des inondations qui en étendent les dehors, doivent être comptées pour une foible barriere; & qu'il y a plus de sagesse à bien fortifier les grandes villes, qui ne peuvent être assiégées que par des armées for nombreules, qui présentent un grand front, & opposent au feu des ennemis, un autre feu qui lui est long-tems supérieur, & qu'il est plus aisé de secourir, lorsque l'armée des assiégeans s'est trop affoiblie par diverses pertes.

I V. Il paroît peu nécessaire que les places fortes soient multipliées, de sorte qu'elles ne laissent presqu'aucun passage libre entr'elles. Cette ceinture ne peut êrre par - tout également forte: & quand une fois la bréche y a été faite, une place prise sert à faire le siège d'une autre: au lieu que le même inconvénient n'arrive pas, quand le voisinage est moins serré. Il est vrai qu'alors les courses

des ennemis sont un peu plus à craindre : mais

il y a d'autres voies de les arrêter.

V. Le point essentiel est de ne se pas charger de l'entretien de beaucoup de places qui demandent de grands frais, & qui, après avoir épuisé l'Etat pendant plusieurs années où elles sont peu nécessaires, ne peuvent être désendues dans une circonstance importante, parce

qu'elles manquent de tout.

VI. Une longue guerre consume les munitions, & les finances qui auroient servi à les renouveller. Les meilleures places périssent ainsi par où le Prince ne l'avoit pas prévu. Les remparts sont admirables, mais le soldat est mal payé: l'artillerie est inutile, faute de poudres; les armes sont mauvaises, & l'on en manque; les magasins sont épuisés: & de braves gens rendent une place qu'on estimoit imprenable, parce qu'ils sont hors d'état de la désendre; au lieu que des places sans nom sont capables d'arrêter une armée, quand elles sont bien munies.

VII. C'est donc à cela qu'il faut s'attacher: & pour être toujours en état de bien munir des places sortissées, il faut proportionner cette dépense à celle que le Royaume peut toujours

foutenir.

ARTICLE

## Choix des Ambassadeurs. Leurs qualités.

I. Il reste un dernier article, qui regarde les Ambassadeurs; & je réduis à trois chess ce que je dois en dire: aux motifs qu'a le Prince D'UN PRINCE. II. Part. 481 Prince en les envoyant ; aux qualités qu'ils doivent avoir : à la considération qu'ils méritent

quand ils les ont.

II. Je n'entre point dans les vues particulieres que chaque Prince peut avoir, en faifant résider son Ambassadeur dans la Cour d'un autre Prince. Elles sont secretes, diversissées en mille manieres, & inutiles à mon dessein. Je me contente de consulter la raison, en laissant à part tout le reste: & il me semble qu'en la consultant, je puis assurer, que les motifs légitimes qui déterminent un Prince à envoyer ses Ambassadeurs dans des Cours étrangeres, se réduisent à la prudence, à l'amitié, & aux Négociations.

III. Le Prince doit être instruit de tout ce qui se passe hors de son Royaume, qui a quelque rapport à lui, à ses alliés, à ses ennemis, à ceux qui n'ont point pris de parti. Un Ambassadeur habile peut découvrir dans une Cour, ce qu'on cache à son Maître dans une autre. Il peut dans celle-même où il réside, être averti qu'on y forme des desseins contre son service. Ses avis alors sont d'un grand usage, & il est de la prudence d'avoir par-tout des hommes sidéles & éclairés, qui préviennent les conspira-

tions & les surprises.

I V. Le desir d'entretenir une bonne intelligence avec les autres Princes, est un motif encore plus légitime, & plus digne d'un grand Roi qui aime la paix, qui est sans jalousie, & qui s'intéresse véritablement au bonheur des autres Souverains, qu'il regarde comme ses freres. Un Ambassadeur plein d'esprit & de sa-

Tome II.

gesse, peut contribuer beaucoup à maintenir l'union, en prévenant de part & d'autre les soupçons, en donnant des éclaircissemens nécessaires, en remédiant à de légers mécontentemens, qui auroient de grandes suites s'ils étoient négligés.

V. Enfin un Ambassadeur est un homme de consiance pour les Traités & les Négociations; & quand il a de la dextérité & de l'intelligence, il est un utile médiateur entre deux Princes, dont l'un est son maître, & l'autre est plein d'es-

time pour lui.

VI. Il est aisé de comprendre par ce seul exposé, que les qualités d'un Ambassadeur doivent être grandes, & que les défauts dans un homme de ce caractère sont très-

importans.

VII. Il doit être fort sage, modéré, secret, attentif, habile dans l'Histoire, sur-tout de son pays & de celui où il est envoyé; trèsinstruit de bienséances en général, & en particulier de celles qui servent de regle dans la Cour où il doit résider plein de dignité, mais ennemi de la fausse gloire: soutenant son caractère avec noblesse; mais n'étant, ni pointilleux, ni délicat mal à propos : évitant de se commettre, & ne répondant jamais à un procédé violent par la violence: réservant tout à son maître, qui est son juge, & ne l'engageant pas indifcrétement dans sa querelle, en se hâtant de se faire justice à lui-même : se souvenant toujours de la majesté du Prince qu'il représente; mais n'oubliant pas ce qui est dû à celui vers lequel il est envoyé: & ne faisant jamais d'oD'UN PRINCE. II. Part. 483 dieuses comparaisons entre l'un & l'autre, qui se pardonnent moins quand elles sont sondées.

VIII. Dans les mémoires qu'il présente aux Ministres, & dans les lettres qu'il leur écrit, il ne doit rien mettre qui ne soit fort médité, & dont il n'ait bien vû toutes les conséquences. Il ne doit compter que sur la force de ses raisons, ne montrer que la justice ; ne répondre jamais avec aigreur à des mémoires peu respecteux, mais allant toujours au but, & n'obscurcissant pas le bon droit par les nuages de la colere & de la passion; ne faire jamais de ménaces, si son maître ne les lui prescrit; les différer même alors, & les adoucir, au cas qu'il lui en laisse la liberté; & se bien souvenir, qu'on intimide rarement ceux qu'on ménace, mais qu'on les avertit de prendre de si sûres précautions, qu'ils puissent devenir euxmêmes terribles.

IX. Il est nécessaire qu'un Ambassadeur ait beaucoup d'esprit & de pénétration: mais dès qu'il s'en pique, c'est une preuve qu'il en manque. Il n'y a rien de plus méprisable, ni de plus odieux, qu'un homme qui croit voir plus de choses que les autres; & l'on réussit presque toujours à le tromper, ou en lui faisant donner en secret de saux avis, ou en affectant de lui cacher ce qu'on ne sait que dans le dessein qu'il le sache, en couvrant réellement, par ces mystères frivoles des affaires importantes, dont il n'est averti que lorsqu'il ne peut les empêcher.

X. C'est aussi une qualité essentielle à un

Ambassadeur, que d'être attentif & vigilant, & que de former des liaisons avec des personnes capables de l'instruire de tout ; mais il faut qu'il prenne garde à ne pas se donner pour espion, & à ne pas éloigner de lui les plus honnêtes gens, pendant qu'il écoute des personnes obscures, dont il paie chérement les vaines conjectures & les faux avis. Il faut qu'il aime la probité & la fidélité dans les autres, & qu'il tâche de mériter leur confiance par les bonnes voies. Un Ambassadeur estimé, & digne d'avoir des amis, en trouve de surs, qui, sans manquer à ce qu'ils doivent à leur Prince & à leur patrie, lui font entrevoir par des mots, dont il sait faire usage, ce que des ames mercénaires ne lui apprendroient pas: & le moyen de se procurer cet important service', est d'être connu pour un homme d'un secret impénétrable, & d'une telle circonspection pour ses amis, qu'il ne les expose jamais à la moindre inquiétude sur ce qu'il apprend par leur canal.

XI. Il est utile à un Ambassadeur d'entretenir des liaisons avec des hommes qui aient part au ministère dans les autres Cours. Il en reçoit quelquesois des avis très-certains & très-circonstanciés de ce qu'on lui cache avec soin dans celle où il réside; & il ne commet alors personne dans l'usage qu'il en fait; parce que ceux qui les donnent, sont en droit & en

liberté de les donner.

XII. Mais pour se bien conduire en tout cela, il faut avoir acquis une grande connoissance des hommes, & être capable de bien

D'UN PRINCE. II. Part. 485 discerner ce qu'ils valent : car autrement on fait beaucoup de fautes en pensant être fort prudent, & l'on écoute ce qu'il auroit fallu mépriser, pendant qu'on rejette ce qui mériteroit une sérieuse attention.

XIII. Lorsqu'un Ambassadeur écrit à son maître, ou à ses ministres, il ne faut point qu'il pense à faire de belles lettres, ni à y faire sentir sa capacité. On est un médiocre Politique, quand on veut se donner pour un Politique prosond. Il ne faut dans ces lettres que de la vérité & de l'exactitude; n'y rien exagérer; n'y rien mêler de douteux: rapporter les faits simplement; supprimer les conjectures; attendre les ordres; & quand on est obligé de dire sa pensée, l'appuyer de solides raisons, mais sans cacher aucune de celles qui la combattent.

XIV. Il est de la dignité du Souverain, que son Ambassadeur paroisse avec un certain éclat; mais il ne faut pas que l'Ambassadeur aime cette pompe, qui est pour le peuple & non pour lui, & qui n'est excusable que parce que la foiblesse des hommes la rend nécessaire; peu de personnes étant capables de discerner un grand mérite quand il est seul, & que l'extérieur ne grossit pas son idée au jugement des sens.

XV. C'est donc une faute, & une preuve même que 2 l'Ambassadeur est peu de chose

<sup>1</sup> Plerisque, magnos viros per ambitionem æstimare mos est. Tacit. vit. Agricol. p. 465.

<sup>2</sup> Mirum dictu, ut sit omnis (illorum) virtus velut extra ipsos. Tacit. L. 1. Hist. p. 332.

486 Institution D'un Prince.

quand il s'épuise en dépenses, & qu'il s'imagine être plus grand, parce qu'il est plus magnisique: & néanmoins c'est le goût presque
général. Quiconque a du bien, & consent à
se ruiner, se croit propre à une Ambassade. A
la Cour même, on examine peu les autres
qualités; & l'on y compte si foiblement, que
pour l'ordinaire l'Ambassadeur n'est que pour
la montre, & que les plus importantes affaires se traitent par un autre canal que le
sien.

XVI. Il me semble qu'un Prince a un grand intérêt à mieux choisir ceux qui le représentent dans des Cours étrangères, où l'on juge souvent de lui-même & de toute la nation par eux; & qu'il ne doit charger d'un tel caractère que ceux dont les qualités extraordinaires peuvent lui attirer le respect & la vénération.

XVII. Lorsqu'il en a trouvé qui les ont, il en doit connoître le prix; les conserver longtems dans l'emploi; faire un cas particulier de leurs avis; les aider par des secours extraordinaires, s'ils ne sont pas riches; prendre soin de leurs familles, s'ils en ont, & réparer le tort que leur absence y fait; & quand leur âge demande du repos, les rappeller, pour les consulter de plus près, & leur faire beaucoup d'honneur, en exigeant d'eux peu de travail.

1 Otium cum dignitate.

Fin de la seconde Partie.

